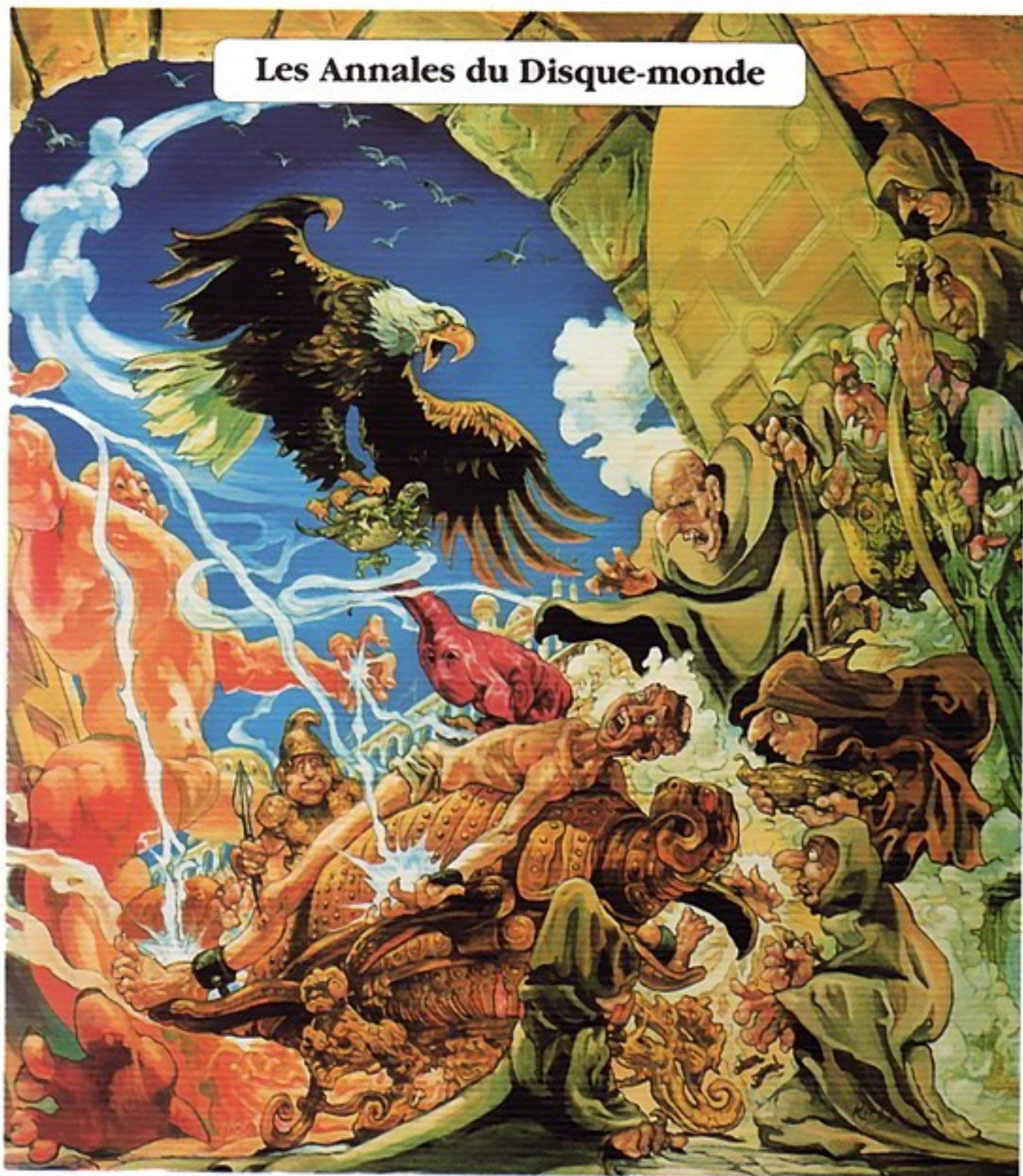


Terry Pratchett

LES PETITS DIEUX

Les Annales du Disque-monde



L'ATALANTE

Terry Pratchett

LES ANNALES DU DISQUE-MONDE-13

LES PETITS DIEUX

Traduit de l'anglais
par Patrick Couton



L'ATALANTE
Nante

LE FAUCHEUR (livre XI des *Annales du Disque-monde*) a obtenu le prix Ozone du meilleur roman de *fantasy* étranger 1998.

Illustration de couverture :
© Josh Kirby (*via* Thomas Schlück Agency)

SMALL GODS
1^{re} publication : Victor Gollancz Ltd, Londres

© Terry & Lyn Pratchett, 1992
© Librairie l'Atalante. 1999, pour la traduction française

ISBN 2-84172-102-7
ISSN 0993-4855

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

PRENONS l'aigle et la tortue.

La tortue dite terrestre – puisqu'il en existe une espèce marine – vit sur terre, comme son nom l'indique. Impossible de vivre plus près de la terre sans passer dessous. Son horizon ne s'étend guère au-delà de quelques pas. Sa vitesse de pointe excède tout juste celle nécessaire pour prendre une laitue en chasse. Pendant que le reste de l'évolution la dépassait, elle a survécu en n'étant dans l'ensemble dangereuse pour personne et consommable qu'au prix de mille peines.

L'aigle, maintenant. Un animal aérien, un animal des cimes, dont l'horizon s'étend jusqu'au bord du monde. Une vue assez perçante pour repérer à un kilomètre le frémissement d'une petite bête couinante. La puissance et la maîtrise incarnées. La mort instantanée sur ailes. Assez de serres et de griffes pour faire son repas de tout ce qui est plus petit et prendre au moins un morceau sur le pouce de tout ce qui est plus gros.

Pourtant l'aigle reste de faction des heures durant sur son pic à surveiller les royaumes du monde jusqu'à ce qu'il surprenne un mouvement au loin. Il accommode alors, fait un point de plus en plus précis sur la petite carapace qui bringuebale là-bas parmi les broussailles du désert. Et s'élance...

Une minute plus tard, la tortue voit le monde s'enfuir sous elle. Un monde qu'elle contemple pour la première fois d'une altitude qui ne se compte plus en centimètres mais en centaines de mètres ; et elle se dit : L'aigle, quand même, ça, c'est un ami.

Et alors l'aigle la laisse tomber.

Et presque toujours la tortue exécute un plongeon mortel. Tout le monde sait pourquoi. La gravité est une habitude dont on a du mal à se débarrasser. En revanche, nul ne sait pourquoi l'aigle agit ainsi. C'est bon à manger, la tortue, mais vu les efforts déployés, on fait un meilleur repas avec à peu près n'importe quoi d'autre. C'est tout bonnement la grande joie des aigles de tourmenter les tortues.

Mais évidemment, ce dont l'aigle ne se doute pas, c'est qu'il participe à une forme très rudimentaire de la sélection naturelle.

Un jour, une tortue va apprendre à voler.



L'histoire se passe dans des contrées désertiques aux nuances terre d'ombre et orangé. Situer son début et sa fin s'avère plus problématique, mais un de ses débuts au moins eut lieu au-dessus de la limite des neiges éternelles, à des milliers de kilomètres dans les montagnes qui entourent le Moyeu¹.

Une des questions philosophiques qui reviennent régulièrement est la suivante :

Un arbre qui s'abat dans la forêt fait-il du bruit quand il n'y a personne pour l'entendre ?

Ce qui donne une indication sur la nature des philosophes, parce qu'il y a toujours quelqu'un dans une forêt. Peut-être seulement un blaireau qui se demande d'où vient ce fracas, ou un écureuil un brin intrigué par l'ensemble du décor qui s'élève d'un coup, mais *quelqu'un*. À l'extrême limite, si l'arbre s'abat au fin fond de la forêt, des millions de petits dieux l'entendent.

Des événements se produisent, les uns après les autres. Ils se fichent qu'on le sache ou non. Mais l'Histoire avec un grand H... ah, ça, c'est autre chose. Ça s'étudie, l'Histoire. Sinon ce n'est plus de l'Histoire. C'est seulement... eh bien, des événements qui se produisent les uns après les autres.

Et bien entendu, il faut la surveiller. Sans quoi elle pourrait devenir n'importe quoi. Parce que l'Histoire, contrairement aux théories populaires, est bel et bien faite de rois, de dates et de batailles. Et ces éléments doivent apparaître à leur heure. Voilà qui est délicat. Dans un univers chaotique, trop de choses risquent de tourner mal. Il est très facile pour le cheval d'un général de perdre un fer au mauvais moment, pour un subalterne de comprendre un ordre de travers, ou pour le

¹ Ou, pour les pratiquants de l'omnisme, le Pôle.

porteur d'un message vital d'essuyer l'attaque d'hommes armés de bâtons et poussés par des difficultés de trésorerie. N'oublions pas non plus les histoires sauvages, excroissances parasites sur l'arbre de l'Histoire, qui essayent de l'infléchir dans leur sens.

L'Histoire a donc ses gardiens.

Ils vivent... Disons que par essence ils vivent partout où on les envoie, mais leur siège spirituel se situe dans une vallée perdue du Disque-monde, dans les hautes montagnes du Bélier, là où sont tenus les livres d'Histoire.

Il ne s'agit pas de livres où l'on fixe les événements du passé comme autant de papillons sur un bouchon. Il s'agit des livres dont découle l'Histoire. Leur nombre dépasse les vingt mille ; chacun fait plus de trois mètres de haut, relié de cuir, et les lettres sont si petites qu'il faut les lire à l'aide d'une loupe.

Quand on dit « c'est écrit... » il faut entendre que c'est écrit là, dans ces ouvrages.

Il existe moins de métaphores en circulation qu'on le croit.

Tous les mois, l'abbé supérieur et deux vieux moines se rendent à la caverne où sont tenus les livres. C'était autrefois la tâche de l'abbé seul, mais deux autres moines dignes de confiance lui ont été adjoints suite au cas malheureux du cinquante-neuvième abbé qui avait empoché un million de piastres en petits paris avant que ses collègues lui mettent le grappin dessus.

En outre, il est dangereux d'y aller seul. Les simples émanations d'Histoire concentrée qui s'échappent sans bruit dans le monde s'avèrent parfois abrutissantes. Le temps est une drogue. À haute dose, il tue.

Le quatre cent quatre-vingt-treizième abbé joignit ses mains ridées et s'adressa à Lou-tsé, un de ses moines les plus âgés. L'air pur et la vie paisible de la vallée perdue faisaient que tous les moines étaient âgés ; et puis, quand on travaille tous les jours avec lui, le Temps relâche un peu son emprise.

« C'est à Omnia, fit l'abbé, sur la côte klatchienne.

— Je me souviens, dit Lou-tsé. Il n'y avait pas un jeune gars du nom d'Ossaire ?

— Il faut... bien observer les choses. Il y a des pressions. Libre arbitre, prédestination... pouvoir des symboles... tournant de l'existence... vous connaissez tout ça.

— Je ne suis pas allé à Omnia depuis... oh, ça doit bien faire sept cents ans. Un pays sec. À mon avis, on ne doit pas y trouver plus d'une tonne de bonne terre.

— Vous allez donc partir, fit l'abbé.

— Je vais emmener mes montagnes, dit Lou-tsé. Le climat leur fera du bien. »

Il prit aussi son balai et sa natte de couchage. Les moines de l'Histoire n'aiment pas beaucoup posséder des biens. Ils trouvent que la plupart d'entre eux s'usent au bout d'un ou deux siècles.

Il mit quatre ans pour arriver à Omnia. Il lui fallut assister en cours de route à deux batailles et un assassinat qui, sinon, n'auraient été que des événements fortuits.



C'était l'année du Serpent Notionnel, ou deux siècles après la Déclaration du prophète Abbyssé.

Ce qui signifiait que l'heure du huitième prophète était imminente.

De ce point de vue-là, on pouvait se fier à l'Église du grand dieu Om. Elle avait des prophètes très ponctuels. On aurait pu les prendre comme repères pour établir son calendrier, à condition d'en avoir un grand.

Et, comme il arrive souvent quand un prophète est annoncé, l'Église redoublait d'efforts pieux. Ce qui rappelait beaucoup le remue-ménage qui précède dans une grosse entreprise le passage des polyvalents, sauf qu'elle tendait à se saisir des fidèles soupçonnés d'une piété moins ardente que la sienne pour les mettre à mort d'une centaine de façons ingénieuses. Procédé tenu pour un baromètre sûr de l'état de piété où baignent la plupart des religions vraiment populaires. On prétend dans ces cas-là que le nombre de rechutes dépasse celui du championnat national de rodéo, qu'il faut couper le mal à la

racine, voire au bras, à la jambe, à l'œil et à la langue, et qu'il est temps de procéder au grand nettoyage. Le sang passe pour un détergent très efficace dans ces cas-là.



Or il advint qu'en ce temps-là le grand dieu Om s'adressa à Frangin, l'Élu :

« Psst ! »

Frangin s'arrêta au milieu d'un coup de binette et fit du regard le tour du jardin du temple.

« Pardon ? » lança-t-il.

C'était une belle journée du printemps prime. Les moulins à prières tournaient joyeusement dans le vent qui descendait des montagnes. Des abeilles fainéantaient dans les haricots en fleur mais bourdonnaient avec ardeur pour donner l'impression d'un travail intense. En altitude, un aigle solitaire décrivait des cercles.

Frangin haussa les épaules et retourna à ses melons.

Oui-da, le grand dieu Om s'adressa à Frangin, l'Élu :

« Psst ! »

Frangin hésita. Une voix lui avait bel et bien parlé de nulle part. Peut-être un démon. Le chapitre des démons mettait le maître des novices, frère Nonroid, dans tous ses états. Les pensées impures et les démons. Les unes menaient aux autres. Frangin avait le sentiment désagréable d'avoir sûrement quelques démons de retard.

Une seule solution : garder son sang-froid et répéter les neuf aphorismes fondamentaux.

Une fois encore, le grand dieu Om s'adressa à Frangin, l'Élu :

« T'es sourd, mon gars ? »

La binette tomba avec un bruit mat sur la terre brûlante. Frangin se retourna d'un bloc. Il ne vit que les abeilles, l'aigle et, à l'autre bout du jardin, le vieux frère Lou-tsé qui fourchait rêveusement le tas de fumier. Les moulins à prières tournoyaient, rassurants, le long des murs.

Il fit le signe grâce auquel le prophète Ichquible avait chassé les esprits.

« En arrière, démon, marmonna-t-il.

— *Mais je suis en arrière.* »

Frangin se retourna encore, lentement. Le jardin était toujours désert.

Il prit ses jambes à son cou.



Beaucoup d'histoires commencent longtemps avant leur début, et celle de Frangin trouvait son origine des milliers d'années avant sa naissance.

Il existe des millions de dieux de par le monde. Ils grouillent comme de la laitance de hareng. La plupart sont trop petits pour qu'on les voie et ne font l'objet d'aucun culte, du moins de la part d'aucune créature plus grosse que la bactérie, laquelle ne dit jamais ses prières et ne réclame pas grand-chose en matière de miracles.

Ce sont les petits dieux – les esprits des croisées de deux pistes de fourmis, les dieux des microclimats entre les racines d'herbe. Et la plupart de ces divinités restent en l'état.

Car ce qui leur manque, c'est la foi.

Une poignée, cependant, connaissent des destins un peu plus glorieux. N'importe quoi peut favoriser de tels destins. Un berger à la recherche d'un agneau égaré le retrouve au milieu des ronces et consacre une minute ou deux à édifier un petit cairn de pierres pour remercier à tout hasard les éventuels esprits qui habiteraient le coin. Ou un arbre à la forme particulière qu'on associe à un remède contre une maladie. Ou quelqu'un grave une spirale sur une pierre isolée. Car ce dont les dieux ont besoin, c'est de foi, et ce que veulent les hommes, ce sont des dieux.

Le plus souvent, ça ne va pas plus loin. Mais quelquefois si. On ajoute d'autres rochers, on élève d'autres pierres, on construit un temple sur le site où se dressait autrefois l'arbre. La divinité croît en puissance, la foi de ses adorateurs la propulse

vers les cieux comme mille tonnes de carburant de fusée. Pour quelques rares dieux, tout est possible.

Et parfois même davantage.



Frère Nonroid se débattait contre des pensées impures dans l'intimité de sa cellule austère lorsqu'il entendit la voix fervente en provenance du dortoir des novices.

Couché face contre terre devant une statue d'Om dans sa manifestation du coup de tonnerre, le jeune Frangin tremblait et bredouillait des bribes de prière.

Quelque chose chez ce garçon donnait la chair de poule, se disait Nonroid. Sa façon de vous regarder quand vous parliez, comme s'il écoutait.

Il s'approcha sans se presser et poussa le jeune homme étendu du bout de sa canne. « Debout, mon garçon ! Que crois-tu faire dans le dortoir en pleine journée ? Mmm ? »

Frangin réussit à tourner sur place en restant à plat ventre et saisit les chevilles du prêtre.

« Une voix ! Une voix ! Elle m'a parlé, à moi ! » gémit-il.

Nonroid exhala un soupir. Ah. Il se retrouvait en terrain connu. Question voix, il en connaissait un rayon. Il les entendait à tout bout de champ.

« Debout, mon garçon », répéta-t-il d'une voix un peu plus aimable.

Frangin se releva.

Il était, comme s'en était déjà plaint Nonroid, trop âgé pour faire un novice convenable. Trop âgé d'une dizaine d'années. Donnez-moi un garçon de moins de sept ans, avait toujours dit Nonroid.

Mais Frangin mourrait novice. Lorsqu'on avait établi le règlement, on n'avait pas prévu les Frangin.

Sa grosse figure rouge et honnête se leva vers le maître des novices.

« Assieds-toi sur ton lit, Frangin », lui demanda Nonroid.

Frangin obéit aussitôt. Il ne savait pas ce que voulait dire désobéissance. Un mot parmi les nombreux dont il ignorait le sens.

Nonroid s'assit à côté de lui.

« Écoute, Frangin, dit-il, tu sais ce qui arrive quand on raconte des mensonges, n'est-ce pas ? »

Frangin opina, tout rouge.

« Très bien. Maintenant, parle-moi de ces voix. »

Frangin tortilla le bord de sa robe dans ses mains.

« C'était plutôt une seule voix, maître, dit-il.

— ... plutôt une seule voix, reprit frère Nonroid. Et elle disait quoi, cette voix ? Mmm ? »

Frangin hésita. À la réflexion, la voix n'avait pas dit grand-chose. Elle avait parlé, sans plus. De toute façon, c'était difficile de discuter avec frère Nonroid qui avait la manie de loucher sur les lèvres de ses interlocuteurs et de répéter leurs derniers mots quasiment en même temps qu'ils les prononçaient. Il fallait aussi qu'il tripote sans arrêt quelque chose – les murs, les meubles, les gens – comme s'il craignait que le monde disparaisse sitôt qu'il lâcherait prise. Et il avait tellement de tics nerveux qu'il leur fallait faire la queue. Frère Nonroid était parfaitement normal pour un individu qui avait survécu cinquante ans dans la Citadelle.

« Eh ben... » commença Frangin.

Frère Nonroid leva une main maigrelette. Frangin y distinguait les veines bleu pâle.

« Et, j'en suis sûr, tu sais qu'il existe *deux* sortes de voix qu'entendent les religieux », dit le maître des novices. Un sourcil fut pris de convulsions.

« Oui, maître. Frère Colvert nous en a parlé, fit humblement Frangin.

— ... nous en a parlé. Oui. Parfois, quand il le juge utile dans son infinie sagesse, le dieu parle à l'élu qui devient un grand prophète, dit Nonroid. Mais tu n'oserais tout de même pas de te prendre pour l'un d'eux, j'en suis sûr ? Mmm ?

— Non, maître.

— ... maître. Mais il existe d'autres voix, reprit frère Nonroid dont la sienne trahissait un léger trémolo, des voix séduisantes,

enjôleuses, éloquentes, oui ? Des voix qui attendent toujours de nous prendre au dépourvu ? »

Frangin se détendit. Là, il savait où il allait.

Tous les novices connaissaient ce genre de voix. Sauf qu'elles parlaient d'ordinaire sans détours, par exemple des plaisirs de la manipulation nocturne ou des charmes des filles en général. Ce qui prouvait qu'ils étaient novices aussi dans ce domaine. Celles qu'entendait frère Nonroid relevaient en comparaison du véritable oratorio. Certains novices parmi les plus hardis aimaient l'entraîner sur le sujet des voix. On avait beaucoup à apprendre de lui, assuraient-ils. Surtout quand un peu de salive blanche lui sourdait à la commissure des lèvres.

Frangin écouta.



Maître des novices, frère Nonroid n'était pas *le* maître des novices. Seulement celui du groupe dont faisait partie Frangin. Il y en avait d'autres. Quelqu'un dans la Citadelle savait peut-être combien. Il existait quelqu'un quelque part dont le boulot était de tout savoir.

La Citadelle occupait tout le cœur de la ville de Kom, dans les régions comprises entre les déserts de Klatch et les plaines et jungles des terres d'Howonda. Elle s'étendait sur des kilomètres. Ses temples, églises, écoles, dortoirs, jardins et tours qui poussaient dans et à côté les uns des autres donnaient l'impression qu'un million de termites s'efforçaient de bâtir leur termitière en même temps.

Lorsque le soleil se leva, il se réfléchit comme un feu ardent sur les portes du temple central. Des portes de bronze de plus de trente mètres de haut. Qui affichaient, en lettres d'or enchâssées dans du plomb, les Commandements. Dont le nombre s'élevait à ce jour à cinq cent douze, et nul doute que le prochain prophète apporterait lui aussi sa contribution.

Le reflet embrasé du soleil éclaira les dizaines de milliers de fidèles à tous crins qui peinaient en dessous pour la plus grande gloire du grand dieu Om.

Personne, sûrement, n'en connaissait les effectifs. Dans certains domaines, on atteint comme ça des seuils critiques. Il n'y avait en tout cas qu'un seul cénobiarche, le cémoi suprême. Pas de doute là-dessus. Et six archiprêtres. Et trente cémois inférieurs. Puis des centaines d'évêques, de diacres, sous-diacres et prêtres. Puis autant de novices que de rats dans un entrepôt de grain. Et des artisans, des éleveurs de taureaux, des bourreaux, des prêtresses à bacchantes...

Quel que soit son talent, chacun avait sa place dans la Citadelle.

Pour qui manifestait celui de poser les mauvaises questions ou de perdre de bonnes guerres, cette place risquait d'être la fournaise purificatrice ou le puits de justice de la Quisition.

Une place pour chacun. Et chacun à sa place.



Le soleil cognait à rayons raccourcis sur le jardin du temple.

Le grand dieu Om restait autant que possible dans l'ombre des feuilles de melon. Il se trouvait sûrement en sécurité ici, entre ces murs, entouré des tours de prières, mais on n'est jamais trop prudent. Il avait eu de la chance une fois, mais il ne fallait pas trop s'attendre à ce que ça se renouvelle.

L'ennui, quand on est un dieu, c'est qu'on n'a personne à qui adresser ses prières.

Il se lança dans une reptation décidée vers le vieil homme qui pelletait du fumier jusqu'à ce qu'il s'estime, après beaucoup d'efforts, à portée d'oreille.

Il lui parla en ces termes :

« *Hé, toi !* »

Pas de réponse. Rien ne donnait même à penser qu'on l'avait entendu.

Om perdit patience et changea Lou-tsé en simple ver dans le cloaque le plus profond de l'enfer, puis enragea encore davantage en voyant que le vieillard poursuivait tranquillement son pelletage.

« *Que les démons de l'infini remplissent tes os de soufre !* »
hurla-t-il.

Ce qui ne fit guère de différence.

« *Vieux con sourdique* », marmonna le grand dieu Om.



Peut-être existait-il pourtant une personne au courant de tout ce qu'il fallait savoir sur la Citadelle. On en trouve toujours une qui rassemble les renseignements, non par passion mais à la manière d'une pie qui ramasse tout ce qui brille ou d'un trichoptère qui récupère de petits morceaux de brindilles et de cailloux. Et on en trouve toujours une qui se sent le devoir d'accomplir les tâches dont personne n'a envie de se charger ou dont personne n'a même connaissance.

Le troisième détail qu'on remarquait chez Vorbis, c'était sa taille. Il dépassait largement le mètre quatre-vingts mais pas l'épaisseur d'un clou, comme une figurine qu'un gamin aurait modelée en argile selon des proportions normales avant de l'étendre au rouleau.

Le second détail qu'on remarquait chez Vorbis, c'était ses yeux. Ses ancêtres venaient d'une tribu au fin fond du désert dont l'évolution avait pourvu les membres d'yeux sombres – pas uniquement de pupilles sombres, mais de globes oculaires presque noirs. On avait en conséquence beaucoup de mal à dire où il regardait. C'était comme s'il portait des lunettes de soleil sous la peau.

Mais le premier détail qu'on remarquait, c'était son crâne.

Le diacre Vorbis était chauve à dessein. Dès leur ordination, la plupart des ecclésiastiques se laissaient pousser crinières et barbes où une chèvre se serait perdue. Mais Vorbis, lui, se rasait totalement. Il reluisait. Et l'absence de cheveux paraissait ajouter à son pouvoir. Il ne menaçait pas. Jamais. Il donnait seulement l'impression à tout le monde que son espace personnel rayonnait à plusieurs mètres autour de lui, et que l'importun qui l'approchait s'immisçait dans quelque chose

d'important. Des supérieurs de cinquante ans ses aînés n'interrompaient le cours de ses pensées qu'en s'excusant.

Il était quasiment impossible de savoir à quoi il pensait, et personne ne le lui demandait jamais. Principale raison à ça : Vorbis dirigeait la Quisition, qui avait pour mission d'accomplir les tâches dont personne n'avait envie de se charger.

On ne demande pas à ce type d'individu à quoi il pense, au cas où il se retournerait tout doucement et répondrait : « À toi. »

Le poste le plus élevé qu'on pouvait occuper dans la Quisition était celui de diacre, une règle instituée des siècles plus tôt afin d'empêcher cette branche de l'Église de se sentir un jour les chevilles enfler dans ses souliers². Mais avec son esprit, s'accordait-on à dire, Vorbis aurait pu facilement se hisser au rang d'archiprêtre, voire de cémoi.

Le diacre ne s'intéressait pas à de telles fadaïses. Il connaissait son destin. Le dieu lui-même ne le lui avait-il pas appris ?



« Voilà, fit frère Nonroid en tapotant l'épaule de Frangin. Je suis sûr que tu y verras plus clair désormais. »

Frangin sentit qu'on attendait de plus une réponse précise.

« Oui, maître, dit-il. J'en suis sûr.

— ... sûr. C'est ton devoir sacré de résister aux voix en toutes occasions, poursuivit Nonroid sans cesser de tapoter l'épaule du novice.

— Oui, maître. Je résisterai. Surtout si elles me demandent de faire les choses dont vous m'avez parlé.

— ... parlé. Bien. Bien. Et si tu les entends encore, que feras-tu ? Mmm ?

— Je viendrai vous le dire, répondit consciencieusement Frangin.

² Du genre brodequins taille universelle à vis réglables.

— ... vous le dire. Bien. Bien. Voilà ce que j'aime entendre. Voilà ce que je répète à tous mes garçons. Rappelez-vous que je suis toujours là pour résoudre les petits problèmes qui pourraient vous embêter.

— Oui, maître. Je peux retourner au jardin, maintenant ?

— ... maintenant. Je le crois. Je le crois. Et plus de voix, tu m'entends ? » Nonroid agita un doigt de la main qui ne tapotait pas l'épaule de Frangin. Une joue se crispa.

« Oui, maître.

— Qu'est-ce que tu faisais dans le jardin ?

— Je binais les melons, maître, répondit Frangin.

— Les melons ? Ah. Les melons, fit lentement Nonroid. Les melons. Les melons. Ma foi, voilà qui explique bien des choses, évidemment. »

Une paupière tressauta follement.



Il n'y avait pas que le grand dieu qui parlait à Vorbis au fin fond de son cerveau. Tout le monde parlait à un exquisiteur, tôt ou tard. Ce n'était qu'une question de résistance.

Vorbis ne descendait pas souvent regarder travailler les inquisiteurs ces temps-ci. Les exquisiteurs n'y étaient pas obligés. Il envoyait des instructions, il recevait des comptes rendus. Mais des circonstances particulières méritaient une attention particulière.

Il faut le dire... rien ne prêtait à rire dans la cave de la Quisition. Pour qui avait un sens de l'humour ordinaire. On n'y voyait pas de ces petits écriteaux rigolos disant : *Pas besoin d'être un sadique impitoyable pour travailler ici, mais ça aide !!!*

Pourtant certains éléments donnaient à croire, quand on avait un peu de jugeote, que le Créateur de l'humanité jouissait d'un sens très faussé de la plaisanterie, et on en retirait une rage au cœur à culbuter les portes du paradis.

Les tasses par exemple. Les inquisiteurs interrompaient leur travail deux fois par jour pour la pause-café. Chacun avait apporté sa tasse de chez lui et l'avait mise avec les autres autour

de la bouilloire sur le dessus du fourneau central qui par ailleurs chauffait les fers et les couteaux.

Elles portaient des légendes telles que *Souvenir de la sainte grotte d'Ossaire* ou *Au plus grand papa du monde*. La plupart étaient ébréchées et il ne s'en trouvait pas deux semblables.

Il y avait aussi les cartes postales au mur. La tradition voulait, quand un inquisiteur partait en vacances, qu'il envoie une gravure sur bois aux couleurs vives du panorama local, agrémentée au dos d'un message d'un à-propos aussi gai qu'osé. Se trouvait aussi épinglée la lettre tachée de larmes de l'inquisiteur de première classe Ismale « Pépé » Quoum qui remerciait tous les copains d'avoir collecté pas moins de soixante-dix-huit oboles pour son départ en retraite et offert un joli bouquet de fleurs à son épouse, en ajoutant qu'il se souviendrait éternellement de ses années passées au puits numéro trois et qu'il attendait avec impatience de venir donner un coup de main aux collègues s'ils se trouvaient à court de personnel.

Conclusion : même les pires horreurs du psychopathe le plus dément sont à la portée d'un brave père de famille ordinaire qui se rend tous les jours à son lieu de travail pour y remplir sa mission.

Vorbis se réjouissait de le savoir. Quand on sait ça, on sait tout ce qu'il faut savoir sur les gens.

Pour l'heure, il se tenait assis au bord de l'établi sur lequel s'étendait ce qui était encore, techniquement, le corps tremblant de frère Sacho, son ancien secrétaire.

Il leva les yeux sur l'inquisiteur de service qui hocha la tête. Vorbis se pencha sur le secrétaire enchaîné.

« Leurs noms ? répéta-t-il.

— ... connais pas...

— Je sais que vous leur avez livré des extraits de ma correspondance, Sacho. Ce sont des hérétiques perfides qui passeront l'éternité en enfer. Voulez-vous les rejoindre ?

— ... connais pas leurs noms...

— Je vous faisais confiance, Sacho. Vous m'avez espionné. Vous avez trahi l'Église.

— ... pas de noms...

— La vérité mettra un terme à la douleur, Sacho. Dites-moi.

— ... vérité... »

Vorbis soupira. Puis il vit qu'un doigt du secrétaire se pliait et se déplaçait sous les menottes. Il lui faisait signe.

« Oui ? »

Il se pencha davantage au-dessus du corps.

Sacho ouvrit l'œil qui lui restait.

« ... vérité... »

— Oui ?

— ... Et pourtant la Tortue se meut... »

Vorbis se rassit, la même expression sur le visage. Son expression changeait rarement à moins qu'il le veuille. L'inquisiteur le regardait avec terreur.

« Je vois », dit Vorbis. Il se leva et fit un signe de tête à l'inquisiteur.

« Depuis combien de temps est-il ici ? »

— Deux jours, monseigneur.

— Et vous pouvez le garder en vie pendant... ?

— Peut-être deux autres jours, monseigneur.

— Allez-y. Allez-y. Après tout, c'est notre devoir de maintenir la vie aussi longtemps que possible. N'est-ce pas ? »

L'inquisiteur lui adressa le sourire nerveux de qui se trouve en présence d'un supérieur en mesure, sur un simple mot, de l'envoyer coucher, menottes aux poignets, sur un établi.

« Euh... oui, monseigneur.

— De l'hérésie et des mensonges partout, soupira Vorbis. Et maintenant il me faut trouver un autre secrétaire. Très contrariant. »



Au bout de vingt minutes, Frangin se détendit. Les voix enjôleuses, évocatrices de sensualité maléfique, semblaient s'être tues.

Il continua son travail au milieu des melons. Il se sentait capable de les comprendre, les melons. Les melons avaient l'air beaucoup plus faciles à comprendre que presque tout le reste.

« Hé, toi ! »

Frangin se raidit.

« Je ne t'entends pas, ô vil succube, dit-il.

— *Oh si, tu m'entends, mon garçon. Bon, voilà ce que je voudrais que tu fasses...*

— Je me bouche les oreilles !

— *Si tu veux. Si tu veux. Comme ça, tu ressembles à un vase. Bon...*

— Je chantonne ! Je chantonne ! »

Aux oreilles de frère Preptil, le maître de musique, la voix de Frangin évoquait un voutour déçu d'arriver trop tard sur l'âne crevé. Le chant choral était obligatoire pour les novices, mais suite aux demandes répétées de frère Preptil, on avait accordé une dispense exceptionnelle à Frangin. La vue de sa grosse figure ronde tordue par l'effort pour plaire faisait déjà peur, mais le pire c'était d'écouter sa voix, une voix assurément puissante et animée d'une conviction profonde qui tournait sans cesse autour de la mélodie sans jamais vraiment se poser dessus.

À la place de la chorale, il avait eu droit à un supplément de melons.

En haut des tours de prières, une volée de corbeaux prit la fuite à tire-d'aile.

Après un refrain entier de *Il piétine les impies sous des sabots de fer ardent*, Frangin se déboucha les oreilles et se risqua vite fait à écouter.

En dehors des protestations des corbeaux au loin, il n'entendit que le silence.

Ça marchait. Fie-toi au dieu, disait-on. Un conseil qu'il avait toujours suivi. Aussi loin que remontait sa mémoire.

Il ramassa la binette et revint, soulagé, à ses plants de melon.

La lame de l'outil allait s'enfoncer dans la terre lorsque Frangin vit la tortue.

Elle était petite, plus ou moins jaune et couverte de poussière. Elle avait la carapace méchamment écornée. Et un seul œil en bouton de bottine – l'autre avait succombé à l'un des mille dangers qui menacent tout un chacun s'il se déplace au ralenti à deux doigts au-dessus du sol.

Il regarda autour de lui. Les jardins se trouvaient au beau milieu de l'ensemble du temple, entourés de hauts murs.

« Comment tu es venue jusqu'ici, petite bête ? dit-il. Tu as volé ? »

La tortue le fixait de sa prunelle unique. Frangin se sentit un peu le mal du pays. Les tortues abondaient chez lui, dans les collines sablonneuses.

« Je te donnerais bien de la laitue, dit-il. Mais je ne crois pas que les tortues aient la permission d'entrer dans les jardins. Est-ce que tu es nuisible ? »

La tortue continuait de le fixer. Rien ou presque ne sait fixer aussi bien qu'une tortue.

Frangin se sentit obligé de faire quelque chose.

« Il y a du raisin, reprit-il. Ce n'est sans doute pas interdit de t'en donner un grain. Ça te dit un grain de raisin, petite tortue ?

— *Et toi, ça te dit d'être une horreur dans la fosse la plus profonde du chaos ?* » répliqua la tortue.

Les corbeaux, qui avaient fui vers le mur extérieur, reprirent l'air en entendant l'interprétation de *La voie de l'infidèle est un nid d'épines*.

Frangin ouvrit les yeux et se retira encore les doigts des oreilles.

« *Je suis toujours là* », dit la tortue.

Frangin hésita. Il lui vint peu à peu à l'esprit que les démons et les succubes n'apparaissaient pas sous forme de petite tortue. Ça n'aurait pas grand intérêt. Même frère Nonroid reconnaîtrait qu'en matière d'érotisme torride il y aurait mieux à trouver qu'une tortue borgne.

« Je ne savais pas que les tortues parlaient, dit-il.

— *Elles ne parlent pas, fit la tortue. Regarde mes lèvres.* »

Frangin s'approcha tout près.

« Tu n'as pas de lèvres, dit-il.

— *Non, ni de cordes vocales adéquates, renchérit l'animal. Je te parle directement dans la tête, tu comprends ?*

— Bon sang !

— *Tu comprends, non ?*

— Non. »

La tortue roula son œil.

« J'aurais dû le savoir. Bah, tant pis. Je ne vais pas perdre mon temps avec des jardiniers. Va me chercher le chef, tout de suite.

— Le chef ? » fit Frangin. Il porta la main à sa bouche. « Tu ne veux pas dire... frère Nonroid ?

— *Qui c'est ?*

— Le maître des novices !

— *Ah, bon Moi !* fit la tortue. *Non*, poursuivit-elle en imitant la voix chantante de Frangin. *Je ne veux pas parler du maître des novices. Je veux parler du grand prêtre ou autre chose, suivant le nom qu'il se donne. Il y en a un, je suppose ?* »

Frangin opina d'un air interdit.

« Grand prêtre, tu saisis ? fit la tortue. *Grand. Prêtre. Grand prêtre.* »

Frangin opina encore. Il savait qu'il y avait un grand prêtre. Seulement, même s'il arrivait tout juste à comprendre les niveaux hiérarchiques qui le séparaient de frère Nonroid, il était incapable de concevoir sérieusement le moindre lien entre le novice Frangin et le cénobiarche. En théorie, il sentait que ce lien existait, que le grand prêtre occupait le sommet d'une immense structure canonique dont lui tenait fermement la base, mais il l'envisageait de la même façon qu'une amibe imaginerait toute la chaîne de l'évolution entre elle et, par exemple, un expert-comptable. Ce n'étaient que des chaînons manquants jusqu'au niveau ultime.

« Je ne peux pas demander au... » Frangin hésita. La simple idée de parler au cénobiarche l'épouvantait et le rendait muet. « Je ne peux demander à personne de demander au grand cénobiarche de venir discuter avec une tortue !

— *Change-toi en sangsue de vasière et ratatine-toi dans les feux du châtiment !* brailla la tortue.

— Pas la peine de jurer », dit Frangin.

L'animal sauta rageusement plusieurs fois sur place.

« Je ne jure pas ! Je maudis ! Je suis le grand dieu Om ! »

Frangin cligna des yeux.

« Non, ce n'est pas vrai, dit-il alors. Je l'ai vu, le grand dieu Om. » D'une main, il esquaissa la forme des saintes cornes. « Et il ne ressemble pas à une tortue. Il apparaît sous forme d'aigle,

ou de lion, ou d'un taureau puissant. Il y a une statue de lui dans le grand temple. Elle fait sept coudées de haut. Recouverte de bronze et tout. Elle piétine les infidèles. On ne piétine pas les infidèles quand on est une tortue. Je veux dire, tout ce qu'on peut faire, c'est les regarder d'un air méchant. Elle a des cornes en or véritable. Là où j'habitais avant, il y avait une statue d'une coudée de haut dans le village d'à côté, et c'était aussi un taureau. Voilà pourquoi je sais que tu n'es pas le grand dieu Om, par les saintes cornes. »

La tortue se calma.

« *Tu en as déjà vu combien, des tortues parlantes ?* railla-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Frangin.

— *Comment ça, tu ne sais pas ?*

— Ben, peut-être qu'elles parlent toutes, dit Frangin avec conscience, faisant preuve de cette logique toute personnelle qui lui avait valu un supplément de melons. Peut-être qu'elles se taisent quand je suis là.

— *Je suis le grand dieu Om*, insista la tortue d'une voix menaçante et forcément basse, *et tu vas devenir sous peu un prêtre très malheureux. Va le chercher.*

— Novice, fit Frangin.

— *Quoi ?*

— Novice, pas prêtre. On ne voudra pas...

— *Va le chercher !*

— Mais le cénobiarche ne vient jamais dans notre potager, je crois bien. Je crois qu'il ne sait même pas ce qu'est un melon.

— *Ça m'est égal*, fit la tortue. *Va le chercher tout de suite, sinon il y aura un tremblement de terre, la lune prendra la couleur du sang, des fièvres et des furoncles affligeront l'humanité et toutes sortes de maux s'abattront. Ce n'est pas de la blague*, ajouta-t-elle.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Frangin en partant à reculons.

— *Et je reste très raisonnable, en la circonstance !* lui cria la tortue.

» *Tu ne chantes pas si mal, remarque !* ajouta-t-elle après réflexion.

» *J'ai entendu pire !* reprit-elle au moment où la robe sale de Frangin disparaissait par le portail.

» *Ça me rappelle la fois où la peste a ravagé Pseudopolis,* souffla-t-elle tout bas tandis que les pas s'éloignaient. *Pour ça, il y en avait des pleurs et des grincements de dents.* » Elle soupira. « *Le bon temps. Le bon temps !* »



Beaucoup se sentent appelés par la prêtrise, mais ce qu'ils entendent en réalité, c'est une voix dans leur tête qui leur explique : « C'est du travail en intérieur, sans grosses charges à soulever, est-ce que tu veux rester laboureur comme ton père ? »

Alors que Frangin, lui, ne croyait pas comme ça en passant. Il avait vraiment la foi. Un événement souvent gênant quand il survient dans une famille vivant dans la crainte de Dieu, mais Frangin n'avait plus que sa grand-mère, une vraie croyante elle aussi. Elle croyait comme le fer croit au métal. Le spécimen de femme que tout prêtre redoute dans une congrégation, celle qui connaît tous les cantiques, tous les sermons. Dans l'Église omnienne, les femmes n'étaient admises au temple que par tolérance, et elles devaient rester absolument silencieuses, bien cachées dans leur propre secteur derrière la chaire au cas où la vue d'une moitié de l'espèce humaine pousserait les membres masculins de la congrégation à entendre des voix ressemblant à celles qui tourmentaient frère Nonroid durant son sommeil ou ses promenades. L'ennui, c'était que la grand-mère de Frangin jouissait d'une personnalité capable de se projeter à travers une feuille de plomb et d'une piété farouche aussi mordante qu'une foreuse à pointes de diamant.

Si elle était née homme, l'omnianisme aurait trouvé son huitième prophète plus tôt que prévu. À défaut, elle s'occupait avec une efficacité redoutable du nettoyage du temple, du lustrage des statues et de la liste de lapidation des épouses soupçonnées d'adultère.

Frangin grandit donc dans la certitude de la présence du grand dieu Om. Il grandit en sachant que les yeux divins l'observaient en permanence, surtout dans des lieux comme les cabinets, que des démons l'assaillaient de tous côtés et que seuls les tenaient à distance la force de sa foi et le poids de la canne de grand-mère rangée derrière la porte dans les rares occasions où elle ne servait pas. Il pouvait réciter chaque verset des sept Livres des prophètes et tous les Préceptes sans exception. Il connaissait toutes les lois et tous les cantiques. Surtout les lois.

Le peuple omnien vivait dans la crainte divine.

Il avait de quoi craindre.



La chambre de Vorbis se trouvait dans les parties hautes de la Citadelle, privilège inhabituel pour un simple diacre. Il n'avait rien demandé. Il avait rarement besoin de demander. Le destin sait choisir les siens.

Il y recevait aussi la visite de certains des dignitaires les plus puissants dans la hiérarchie de l'Église.

Sauf, bien entendu, celle des six archiprêtres ou du cénobiarche. Ceux-là n'étaient pas d'une importance capitale. Ils occupaient seulement le sommet. Les individus qui gèrent réellement une organisation se trouvent en général plusieurs niveaux en dessous, là où il reste possible de faire les choses.

On recherchait l'amitié de Vorbis, surtout à cause du champ mental précédemment mentionné qui donnait à entendre, très subtilement, qu'on ne tenait pas à devenir son ennemi.

Deux visiteurs siégeaient pour l'heure en sa compagnie. À savoir le cémoi général Fri'it qui, malgré ce que laissaient croire les registres officiels, était l'homme qui dirigeait la majeure partie de la Légion divine, et l'évêque Drunah, secrétaire du Congrès des cémois. Certains jugeaient peut-être son poste sans grand pouvoir, mais ceux-là n'avaient jamais eu la charge de noter les délibérations d'une réunion de vieillards un tantinet durs de la feuille.

En réalité, aucun des deux hommes n'était présent. Ils ne discutaient pas avec Vorbis. C'était une de ces réunions où personne ne vient. Des tas de gens n'adressaient pas la parole à Vorbis, effectuaient des détours afin de ne pas le croiser. Certains abbés supérieurs de monastères éloignés, récemment convoqués à la Citadelle, avaient voyagé secrètement pendant parfois près d'une semaine par des régions écartées afin d'éviter à coup sûr de se joindre aux silhouettes indistinctes qui entraient dans la chambre du diacre. Ces derniers mois, Vorbis avait reçu, semblait-il, autant de visites que l'Homme au masque de fer.

Ils ne parlaient pas non plus, forcément, vu leur absence. Mais s'ils avaient été présents et s'ils avaient tenu conversation, voici ce qu'on aurait entendu :

« Maintenant, fit Vorbis, la question d'Éphèbe. » L'évêque Drunah haussa les épaules³.

« De la broutille, à ce qu'on dit. Aucun danger de ce côté-là. »

Les deux ecclésiastiques regardèrent Vorbis, un homme qui n'élevait jamais la voix. On avait beaucoup de mal à connaître le fond de sa pensée, souvent même après qu'il l'avait donné.

« Vraiment ? Voilà où nous avons abouti ? fit-il. Aucun danger ? Après ce qu'ils ont infligé au pauvre frère Colvert ? Les insultes à Om ? Nous n'allons pas laisser passer ça. Quelles mesures propose-t-on ?

— Plus de combats, répondit Fri'it. Ils se battent comme des détraqués. Non. Nous avons déjà trop perdu d'hommes.

— Ils ont des dieux puissants, renchérit Drunah.

— Ils ont des arcs encore meilleurs, dit Fri'it.

— Il n'y a pas d'autre dieu qu'Om, fit Vorbis. Ce que les Ephébiens croient vénérer ne sont que des djinns et des démons. Si on peut appeler ça vénérer. Avez-vous vu ceci ? »

Il poussa un rouleau de papier.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda prudemment Fri'it.

³ Ou plutôt il aurait haussé les épaules. S'il avait été présent. Mais il ne l'était pas. Il ne pouvait donc pas les hausser.

— Un mensonge. Une histoire qui n'existe pas et n'a jamais existé... Un... un machin, là... (Vorbis hésita, voulut retrouver un mot tombé depuis longtemps en désuétude) comme les... les contes pour les enfants encore trop petits... Les textes que les gens doivent ensuite réciter... Les...

— Oh. Une pièce », lâcha Fri'it. Le regard de Vorbis le cloua au mur.

« Vous connaissez ces choses-là ?

— Je... Une fois, je voyageais en Klatch... » bredouilla Fri'it. Il se ressaisit manifestement. Il avait mené cent mille hommes à la bataille. Il ne méritait pas ça.

Il découvrit qu'il n'osait pas regarder Vorbis en face.

« Ils s'adonnent à des danses, dit-il mollement. Les jours de fête. Les femmes portent des clochettes aux... Et ils chantent des chansons. Toutes sur les premiers temps des mondes, quand les dieux... »

Il blêmit. « C'était dégoûtant », termina-t-il. Il fit craquer ses phalanges, une manie quand il était soucieux.

« Dans cette pièce-ci, il y a leurs dieux, fit Vorbis. Des hommes sous des masques. Le croiriez-vous ? Ils ont un dieu du vin. Un vieil ivrogne ! Et on dit qu'Éphèbe ne représente aucun danger ! Et ceci... »

Il jeta un autre rouleau, plus épais, sur la table.

« Ça, c'est bien pire. Car s'ils vénèrent de faux dieux par erreur, cette erreur réside dans le choix de leurs dieux et non dans leur vénération. Mais ça... »

Drunah examina prudemment le rouleau.

« Je crois qu'il existe d'autres exemplaires, même dans la Citadelle, dit Vorbis. Celui-ci appartenait à Sacho. C'est vous, Fri'it, qui lui avez recommandé d'entrer à mon service, il me semble.

— Il m'a toujours fait l'effet d'un jeune homme intelligent et zélé, expliqua le général.

— Mais déloyal, et qui reçoit aujourd'hui sa juste récompense. Dommage qu'on ne l'ait pas décidé à nous donner les noms de ses comparses hérétiques. »

Fri'it lutta contre la vague de soulagement qui le submergeait soudain. Ses yeux croisèrent ceux de Vorbis.

Drunah brisa le silence.

« *De Chelonian mobile*, dit-il tout haut. “La tortue se meut.” Qu’est-ce que ça signifie ?

— Si je vous le dis, votre âme court le risque de passer mille ans en enfer », répondit Vorbis. Ses yeux n’avaient pas lâché Fri’it qui regardait maintenant fixement le mur.

« Nous pourrions prendre ce risque, je crois, en faisant attention », suggéra Drunah.

Vorbis haussa les épaules. « L’auteur prétend que le monde... se déplace dans le vide sur le dos de quatre éléphants gigantesques », dit Vorbis.

La bouche de Drunah s’ouvrit toute grande.

« Sur leur dos ? répéta-t-il.

— Il paraîtrait, fit Vorbis sans quitter Fri’it des yeux.

— Sur quoi ils se tiennent, eux ?

— D’après l’auteur, sur la carapace d’une tortue colossale », répondit Vorbis.

Drunah sourit nerveusement.

« Et elle, sur quoi elle se tient ? demanda-t-il.

— Je ne vois pas l’intérêt de chercher à savoir sur quoi elle se tient, fit sèchement Vorbis, puisqu’elle n’existe pas !

— Bien entendu, bien entendu, s’empressa de reconnaître Drunah. Ce n’était que curiosité futile.

— Comme l’est la plupart du temps la curiosité. Elle entraîne l’esprit dans les voies de la spéculation. Et pourtant, l’homme qui a écrit ceci se promène en liberté à Éphèbe en ce moment. »

Drunah jeta un coup d’œil au manuscrit.

« Il prétend ici qu’il est allé en bateau jusque dans une île au rebord, qu’il a regardé par-dessus et...

— Des mensonges, fit Vorbis d’un ton uni. Et quand bien même il ne s’agirait pas de mensonges, ça ne ferait aucune différence. La vérité est à l’intérieur, pas à l’extérieur. Dans les paroles du grand dieu Om, telles que les ont transmises ses prophètes élus. Nos yeux peuvent nous tromper, notre dieu jamais.

— Mais... »

Vorbis contemplait Fri’it. Le général transpirait.

« Oui ? fit-il.

— Ben... Éphèbe. Un pays de fous aux idées de fous. Tout le monde sait ça. La meilleure solution serait peut-être de les laisser mijoter dans leur démente, non ? »

Vorbis secoua la tête. « Malheureusement, les idées folles et sans fondement ont une fâcheuse tendance à circuler et à frapper les esprits. »

Fri'it devait reconnaître qu'il avait raison. Il savait par expérience que les idées véritables et incontestables, telles que la sagesse et le jugement ineffables du grand dieu Om, paraissaient si obscures à beaucoup de gens qu'il fallait les tuer avant qu'ils comprennent leurs erreurs, alors que des notions dangereuses, nébuleuses et bornées exerçaient une telle attraction sur certains individus qu'ils allaient (il se frotta une cicatrice d'un air songeur) se cacher dans les montagnes d'où ils jetaient des cailloux sur quiconque s'approchait d'eux, jusqu'à ce que la faim les en déloge. Ils préféraient mourir plutôt que céder au bon sens. Fri'it avait compris très jeune le bon sens. Il avait compris que c'était de ne pas mourir.

« Que proposez-vous ? demanda-t-il.

— Le Conseil veut parlementer avec Éphèbe, répondit Drunah. Vous savez que je dois m'occuper d'une délégation qui va partir demain.

— Combien de soldats ? fit Vorbis.

— Seulement des gardes du corps. On nous a garanti la sécurité, après tout, dit Fri'it.

— “On nous a garanti la sécurité” », répéta Vorbis. On aurait dit qu'il proférait une longue malédiction. « Et une fois chez eux... ? »

Fri'it aurait voulu dire : J'ai parlé au commandant de la garnison éphébienne et je le crois homme d'honneur, même s'il reste évidemment un infidèle méprisable plus insignifiant qu'un ver de terre. Mais il sentait malavisé de donner ce genre d'explication à Vorbis.

Il opta pour : « Nous serons sur nos gardes.

— Pouvons-nous les surprendre ? »

Fri'it hésita. « Nous ?

— Je prendrai la tête du détachement », fit Vorbis. Il échangea un regard furtif avec le secrétaire. « Je... J'aimerais

m'absenter quelque temps de la Citadelle. Histoire de changer d'air. D'un autre côté, il ne faut pas donner aux Ephébiens l'impression qu'ils méritent les attentions d'un dignitaire de l'Église. Je réfléchissais à diverses possibilités, si jamais on nous provoquait... »

Les craquements nerveux des doigts de Fri'it ressemblaient à des claquements de fouet.

« Nous leur avons donné notre parole...

— Pas de trêve avec les incroyants, trancha Vorbis.

— Mais des questions pratiques se posent, objecta Fri'it aussi sèchement qu'il l'osait. Le palais d'Éphèbe est un labyrinthe. Je le sais. Il est truffé de pièges. Personne n'y entre sans guide.

— Il y entre comment, le guide ? demanda Vorbis.

— Je suppose qu'il se guide tout seul, répondit le général.

— D'après mon expérience, il existe toujours un autre accès, dit Vorbis. Pour entrer n'importe où, il existe toujours un autre accès. Que le dieu nous montrera quand il le jugera bon, soyons-en sûrs.

— Tout serait évidemment plus facile en cas d'instabilité à Éphèbe, dit Drunah. La ville abrite certains... éléments.

— Et ce serait la porte ouverte sur l'ensemble de la côte sens direct.

— Ben...

— Le Jolh, puis Tsort », fit Vorbis.

Drunah s'efforça de ne pas regarder l'expression de Fri'it.

« C'est notre devoir, reprit Vorbis. Notre devoir sacré. N'oublions pas le pauvre frère Colvert. Il était seul et désarmé. »



Les sandales démesurées de Frangin claquaient avec une obstination de mules sur les dalles du corridor qui menait à la cellule austère de frère Nonroid.

Il s'ingéniait mentalement à trouver des formulations. Maître, il y a une tortue qui dit... Maître, une tortue veut... Maître, vous savez quoi ? J'ai entendu une tortue dans le carré de melons qui...

Frangin n'aurait jamais osé se prendre pour un prophète, mais il avait une idée assez précise quant à l'issue d'une entrevue qui commencerait de cette façon-là.

Nombre de ses contemporains le tenaient pour un imbécile. Il en avait l'air, depuis sa figure ronde et franche jusqu'à ses pieds en canard et ses chevilles cagneuses. Il avait aussi la manie de remuer les lèvres quand il réfléchissait dur, comme s'il répétait chaque phrase. Ceci parce que c'était exactement ce qu'il faisait. La réflexion ne venait pas facilement à Frangin. La plupart des gens réfléchissent par automatisme, les pensées leur dansent dans le cerveau comme de l'électricité statique dans un nuage. Du moins, c'est ce qu'il lui semblait. Alors que lui devait construire ses pensées morceau par morceau comme on élève un mur. Une courte existence à essuyer des moqueries sur son corps en barrique et ses pieds qui donnaient l'impression de vouloir partir dans des directions opposées l'avait doté d'une forte tendance à peser minutieusement toutes ses paroles.

Frère Nonroid se tenait à plat ventre par terre devant une statue d'Om piétinant l'impie, les doigts dans les oreilles. Les voix le harcelaient une fois de plus.

Frangin toussa. Il toussa encore.

Frère Nonroid leva la tête.

« Frère Nonroid ? fit Frangin.

— Quoi ? »

Frère Nonroid se déboucha les oreilles.

« Oui ? lança-t-il avec irritation.

— Hum. Il y a quelque chose que vous devriez voir. Dans le... Dans le jardin. Frère Nonroid ? »

Le maître des novices se mit sur son séant. La figure rouge de Frangin trahissait l'inquiétude.

« Comment ça ? demanda le maître des novices.

— Dans le jardin. C'est dur à expliquer. Hum. J'ai trouvé... d'où venaient les voix, frère Nonroid. Vous avez dit qu'il fallait être sûr et vous prévenir. »

Le vieux prêtre lança un regard pénétrant au novice. Mais s'il existait une personne dépourvue de ruse ou de toute espèce de subtilité, c'était bien Frangin.



La peur est un terreau singulier. L'obéissance y pousse comme du blé, lequel croît en rangs où le désherbage est aisé. Mais il y pousse parfois les pommes de terre de la méfiance, lesquelles se développent sous terre.

La Citadelle s'étendait loin sous terre. On y trouvait les puits et les tunnels de la Quisition. Des caves et des égouts, des chambres oubliées, des culs-de-sac, des espaces derrière d'anciens murs, même des cavernes naturelles dans le soubassement rocheux.

C'était une de ces cavernes. De la fumée montait du feu allumé en son centre, s'échappait par une fissure du plafond puis par un dédale d'innombrables cheminées et puits de lumière plus haut.

Une douzaine de silhouettes se découpaient parmi les ombres dansantes. Affublées de capuchons grossiers au-dessus de vêtements indéfinissables : tenues rudimentaires composées de guenilles, faciles à brûler après la réunion afin que les doigts fureteurs de la Quisition ne découvrent rien de compromettant. Des détails dans la démarche de la plupart d'entre elles évoquaient des hommes habitués à porter les armes. D'autres indices ici et là venaient confirmer cette impression. Une attitude. Une façon de parler.

Un mur s'ornait d'un dessin. Vaguement ovale, pourvu de trois petites extensions au sommet – celle du milieu légèrement plus grosse que ses voisines – et trois en dessous – celle du milieu légèrement plus longue et plus pointue. Le dessin enfantin d'une tortue.

« Évidemment, il va se rendre à Éphèbe, dit un masque. Il ne va pas s'en priver. Il va lui falloir endiguer le fleuve de la vérité à la source.

— Nous devons écoper tout ce que nous pouvons, alors, fit un autre masque.

— Il faut tuer Vorbis !

— Pas à Éphèbe. Le moment venu, il faudra que ça se passe ici. Ainsi tout le monde saura. Quand nous serons assez forts.

— Serons-nous un jour assez forts ? » demanda un masque. Celui qui le portait se faisait craquer nerveusement les doigts.

« Même les paysans savent que quelque chose va mal. On n'arrête pas la vérité. Endiguer le fleuve de la vérité ? Il reste quand même de grosses fuites. N'avons-nous pas découvert le sort de Colvert ? Hah ! Tué à Éphèbe, d'après Vorbis.

— L'un de nous doit aller à Éphèbe sauver le Maître. S'il existe vraiment.

— Il existe. Son nom figure sur le livre.

— Honorbrachios. Un nom curieux. Il signifie Bras-d'honneur, vous savez.

— Ils doivent l'honorer à Éphèbe.

— Il faut le ramener chez nous si possible. Ainsi que le Livre. »

Un des masques paraissait hésitant. Ses doigts craquèrent à nouveau.

« Mais est-ce que le peuple se rassemblera derrière... un livre ? Il faut au peuple davantage qu'un livre. Ce sont des paysans. Ils ne savent pas lire.

— Mais ils peuvent écouter !

— Quand même... il faut leur montrer... Ils ont besoin d'un symbole...

— Nous en avons un ! »

Instinctivement, chaque silhouette masquée se tourna pour regarder le dessin sur le mur, indistinct dans la lumière du feu mais gravé dans leur esprit. Ils contemplaient la vérité, laquelle impressionne souvent.

« La Tortue se meut !

— La Tortue se meut !

— La Tortue se meut ! »

Le chef hocha la tête.

« Et maintenant, dit-il, nous allons tirer au sort... »



Le grand dieu Om déchargeait son courroux, ou du moins s'y efforçait avec ardeur. Il y a une limite au courroux qu'on peut décharger à deux doigts au-dessus du sol, et il l'avait atteinte.

Il maudit en silence un scarabée, ce qui revient à jeter de l'eau dans une mare. D'ailleurs, sa malédiction n'obtint aucun effet apparent. Le scarabée s'éloigna d'un pas égal.

Il maudit un melon jusqu'à la huitième génération, mais rien ne se produisit. Il essaya une épidémie de furoncles. Le melon resta le même et se contenta de mûrir un peu.

Il traversait provisoirement une mauvaise passe, alors le monde entier croyait pouvoir en profiter. Eh bien, quand Om retrouverait son aspect et son pouvoir d'antan, se dit-il, des mesures seraient prises. Les tribus des scarabées et des melons allaient regretter d'avoir jamais été créées. Et des horreurs allaient frapper tous les aigles. Et... et un commandement sacré imposerait la culture intensive de la laitue...

Lorsque le gros garçon s'en revint en compagnie de l'homme à la peau cireuse, le grand dieu Om n'avait plus la tête aux amabilités. Et puis, du point de vue d'un œil de tortue, même l'être humain le plus séduisant se résume à deux pieds, une tête pointue au loin et, quelque part là-haut, une paire de narines.

« *C'est quoi, ça ?* » gronda-t-il.

— C'est frère Nonroid, répondit Frangin. Maître des novices. Il est très important.

— *Je t'ai pourtant dit de ne pas m'amener un vieux pédéraste plein de graisse !* lui cria la voix dans sa tête. *Pour cette faute, tes yeux seront embrochés sur des lances de feu !* »

Frangin s'agenouilla.

« Je ne peux pas m'adresser au grand prêtre, dit-il aussi patiemment qu'il put. Les novices ne sont même pas admis dans le grand temple, sauf cas exceptionnel. Si j'étais pris, la Quisition me ferait passer le goût de mon inconduite. C'est la loi.

— *Bougre d'idiot !* » brailla la tortue.

Nonroid jugea le moment venu d'entrer en scène.

« Novice Frangin, dit-il, pour quelle raison parles-tu à une tortue de rien du tout ?

— Parce que... » Frangin marqua un temps. « Parce qu'elle me parle... non ? »

Frère Nonroid baissa les yeux sur la petite tête borgne qui pointait son nez hors de la carapace.

C'était à tout prendre un brave homme. De temps en temps des diables et des démons lui glissaient des pensées troublantes dans le crâne, mais il veillait à ce qu'elles y restent et ne méritait franchement pas le qualificatif dont l'avait affublé la tortue, qualificatif qu'il aurait associé à des histoires de pieds s'il l'avait entendu. Il avait aussi parfaitement conscience qu'on pouvait capter des voix attribuées à des démons et parfois à des dieux. Les tortues, c'était nouveau. À cause de cela, il s'inquiétait pour Frangin qu'il avait toujours considéré comme un aimable empoté qui faisait sans rechigner tout ce qu'on lui demandait. Évidemment, nombre de novices se portaient volontaires pour nettoyer les fosses d'aisance et les cages des taureaux, en vertu de la croyance curieuse que la sainteté et la piété exigent de patauger jusqu'aux genoux dans la merde. Frangin, lui, ne s'était jamais porté volontaire ; seulement, si on lui confiait une tâche, il s'en acquittait, non pas pour impressionner, mais tout bonnement parce qu'on l'en avait chargé. Et voilà qu'il parlait aux tortues.

« Frangin, je dois te dire, je pense, qu'elle ne parle pas, fit Nonroid.

— Vous ne l'entendez pas ?

— Je ne l'entends pas, Frangin.

— Elle m'a dit qu'elle était... » Le novice hésita. « Elle m'a dit qu'elle était le grand dieu. » Il tressaillit. Grand-mère l'aurait frappé avec quelque chose de lourd, cette fois.

« Ah. Eh bien, tu vois, Frangin, fit frère Nonroid dont la figure se contracta un peu, ce genre de phénomène se produit parfois chez les jeunes gens nouvellement appelés dans l'Église. J'irais jusqu'à dire que tu as entendu la voix du grand dieu lorsque tu as été appelé, non ? Mmm ? »

Les métaphores restaient lettre morte pour Frangin. Il se souvenait avoir entendu la voix de sa grand-mère. Il avait moins été appelé qu'envoyé. Mais il opina tout de même.

« Et dans ton... enthousiasme, tu as cru entendre le grand dieu te parler, rien de plus naturel », poursuivit Nonroid.

La tortue sautait sur place.

« *Je vais te frapper à coup d'éclairs !* » brailla-t-elle.

— À mon avis, du bon exercice physique, c'est la solution, dit Nonroid. Et beaucoup d'eau froide.

— *Tords-toi sur les piques de la damnation !* »

Nonroid se baissa, ramassa la tortue et la retourna. Les pattes de l'animal gigotèrent avec colère.

« Comment est-elle arrivée ici, mmm ? »

— Je ne sais pas, frère Nonroid, répondit respectueusement Frangin.

— *Que ta main se flétrisse et te tombe du bras !* vociféra la voix dans sa tête.

— C'est bon à manger, ces trucs-là, tu sais », dit le maître des novices. Il vit la mine que faisait Frangin.

« Réfléchis, reprit-il. Est-ce que le grand dieu Om – par les saintes cornes – s'est jamais manifesté sous la forme d'une créature aussi ridicule ? Sous la forme d'un taureau, oui, évidemment, d'un aigle, assurément, et en une occasion d'un cygne, il me semble... mais une *tortue* ? »

— *Que des ailes te poussent aux organes sexuels et qu'ils s'envolent !*

— Après tout, continua Nonroid, inconscient du concert d'imprécations silencieuses dans la tête de Frangin, quel genre de miracle pourrait accomplir une tortue ? Mmm ?

— *Que tes chevilles soient écrasées dans des mâchoires de géant !*

— Changer la laitue en or, peut-être ? reprit frère Nonroid du ton jovial de qui ne jouit pas du sens de l'humour. Fouler des fourmis aux pieds ? Ahaha.

— Haha, renchérit Frangin avec déférence.

— Je l'emporte à la cuisine, tu seras débarrassé, dit le maître des novices. Ça fait de la soupe excellente. Après, tu n'entendras plus de voix, tu peux en être sûr. Le feu guérit de toutes les folies, pas vrai ?

— *De la soupe ?*

— Euh... fit Frangin.

— *Qu'on t'enroule les boyaux autour d'un arbre jusqu'à ce que tu demandes pardon ! »*

Nonroid fit du regard le tour du jardin. Il le trouva rempli de melons, de citrouilles et de concombres. Il frissonna.

« Beaucoup d'eau froide, voilà ce qu'il faut, dit-il. Beaucoup, beaucoup. » Il reposa les yeux sur Frangin. « Mmm ? »

Il s'en repartit tranquillement vers les cuisines.



Dans les cuisines, le grand dieu Om gisait sur le dos dans un panier, à demi enfoui sous un bouquet de fines herbes et quelques carottes.

Une tortue retournée essaye de se remettre debout d'abord en allongeant le cou le plus loin possible pour tâcher de se servir de la tête comme levier. Si cette solution ne donne rien, elle gigote frénétiquement des pattes, des fois que le balancement la redresserait. Une tortue retournée est le neuvième spectacle le plus pathétique de tout le multivers.

Une tortue retournée *qui sait ce qui va bientôt lui arriver* remonte... disons, au moins à la quatrième place.

La façon la plus rapide de passer une tortue à la casserole, c'est de la plonger dans l'eau bouillante.

La Citadelle était un dédale de cuisines, réserves et ateliers d'artisans appartenant à la population civile de l'Église⁴. Cette cuisine-ci en faisait partie, cave au plafond noir de fumée organisée autour d'un âtre central en arc de cercle. Des flammes montaient en rugissant à l'assaut du conduit. Des chiens trottaient dans leurs moulins afin de faire tourner les broches. Des fendoirs s'élevaient et s'abattaient sur les billots.

D'un côté de l'âtre immense, un peu à l'écart, au milieu de divers autres chaudrons noircis, une petite marmite d'eau commençait déjà à frémir.

⁴ Il faut quarante hommes aux pieds sur terre pour subvenir aux besoins d'un homme à la tête en l'air.

« *Que les vers de la vengeance dévorent tes narines crasseuses !* » brailla Om en tricotant violemment des pattes. Le panier tangua.

Une main velue y plongea et ôta les fines herbes.

« *Que les faucons te picorent le foie !* »

Une main plongea de nouveau et saisit les carottes.

« *Souffre de mille coupures !* »

Une main plongea une troisième fois et saisit le grand dieu Om.

« *Que les champignons cannibales de... !*

— Tais-toi ! » souffla Frangin en fourrant la tortue sous sa robe. Il se glissa en crabe vers la porte sans se faire remarquer dans le chaos culinaire ambiant.

Un des cuisiniers le regarda pourtant et leva un sourcil.

« Faut que je ramène ça, marmonna Frangin en sortant la tortue qu'il agita avec obligeance. Ordre du diacre. »

Le cuisinier fronça les sourcils puis haussa les épaules. Tout le monde considérait les novices comme la forme de vie la plus vile qui soit, mais il fallait obéir aux ordres des supérieurs sans poser de question ; l'audacieux qui s'y soustrayait risquait de se retrouver confronté à d'autres questions plus importantes comme : peut-on encore gagner le paradis une fois rôti vif ?

Sitôt dehors dans la cour, Frangin s'appuya contre le mur et lâcha un soupir.

« *Que tes yeux...* » commença la tortue.

— Un mot de plus, la coupa-t-il, et c'est le retour direct au panier. »

La tortue se calma.

« Les choses étant ce qu'elles sont, je vais sûrement m'attirer des ennuis pour avoir séché le cours de religion comparée de frère Bulot, reprit Frangin. Heureusement, le grand dieu a jugé bon d'affliger le pauvre homme de myopie, alors sans doute ne remarquera-t-il pas mon absence, mais si jamais il s'en rend compte, il faudra que j'avoue ce que j'ai fait parce que mentir à un frère est un péché et que le grand dieu m'enverra en enfer pour un million d'années.

— *Dans ce cas précis, je pourrais me montrer clément,* consentit la tortue. *Mille ans tout au plus.*

— Ma grand-mère m'a dit que de toute façon j'irai en enfer quand je mourrai, poursuit Frangin en l'ignorant. C'est un péché d'être vivant. Ça tombe sous le sens, parce qu'on est forcé de pécher tous les jours quand on est vivant. »

Il baissa les yeux sur la tortue.

« Je sais que tu n'es pas le grand dieu Om – par les saintes cornes – parce que si je devais toucher le grand dieu Om – par les saintes cornes –, mes mains tomberaient en cendres. Le grand dieu Om ne se changerait jamais en tortue, comme l'a dit frère Nonroid. Mais il est écrit dans le Livre du prophète Céna que les esprits de l'air et de la terre lui ont parlé tandis qu'il errait dans le désert, alors je me suis demandé si tu étais un de ces esprits. »

La tortue le fixa un moment de son œil unique. Puis elle lança :

« Un grand type ? Grosse barbe ? Des yeux roulant dans tous les sens ? »

— Quoi ?

— Je crois que je me souviens de lui. Il roulait des yeux en parlant. Et il parlait tout le temps. Tout seul. Se cognait souvent dans des rochers.

— Il a erré dans le désert pendant trois mois.

— Ça explique tout, alors. Il n'y a pas grand-chose d'autre à manger que des champignons.

— Tu es peut-être vraiment un démon, dit Frangin. Le Septateuque nous interdit de discuter avec des démons. Mais résister aux démons, d'après le prophète Fruni, peut renforcer la foi...

— Que des abcès t'enflamment les dents !

— Pardon ?

— Je jure devant moi que je suis le grand dieu Om, le plus grand des dieux ! »

Frangin donna de petits coups sur la carapace de la tortue.

« Je vais te montrer quelque chose, démon. »

Il sentait sa foi grandir, en tendant bien l'oreille.



Ce n'était pas la plus grande statue d'Om, mais la plus proche. Elle se dressait au niveau des puits réservés aux prisonniers et aux hérétiques. Elle se composait de plaques de fer rivetées ensemble.

Les puits étaient déserts en dehors de deux novices qui poussaient une charrette rudimentaire au loin.

« *C'est un gros taureau*, constata la tortue.

— L'image même du grand dieu Om dans une de ses incarnations terrestres ! déclara fièrement Frangin. Et tu prétends que c'est toi ?

— *Je n'étais pas en bonne santé ces derniers temps.* »

La tortue allongea son cou décharné.

« *Il a une porte dans le dos*, dit-elle. *Pourquoi il a une porte dans le dos ?*

— Pour qu'on y fasse entrer les pécheurs, répondit Frangin.

— *Pourquoi une autre dans le ventre ?*

— Pour qu'on en retire les cendres purifiées. Et la fumée sort des naseaux, comme un signe adressé aux impies. »

La tortue, le cou toujours tendu, fit du regard le tour des rangées de portes verrouillées. Elle leva la tête vers les parois encroûtées de suie. Elle la baissa vers la tranchée destinée au feu sous le taureau de métal. Elle parvint à une conclusion. Elle cligna de son œil unique.

« *Les gens ?* dit-elle enfin. *Vous rôtissez les gens dedans ?*

— Et voilà ! s'exclama Frangin d'une voix triomphante. Tu viens de prouver que tu n'es pas le grand dieu ! Lui saurait qu'on ne brûle évidemment pas les gens là-dedans. Brûler les gens là-dedans ? Ce serait la meilleure !

— *Ah*, fit la tortue. *Alors, qu'est-ce que... ?*

— Ça sert à la destruction d'objets hérétiques et autres cochonneries.

— *Très pratique.*

— Les pécheurs et les criminels, eux, sont purifiés par le feu dans les puits de la Quisition ou quelquefois devant le grand temple, dit Frangin. Le grand dieu saurait ça.

— *J'ai dû oublier, sans doute*, fit doucement la tortue.

— Le grand dieu Om – par les saintes cornes – saurait qu’il a lui-même déclaré au prophète Valspur... » Frangin toussa et plissa les yeux, sourcils froncés, signe qu’une réflexion sérieuse était à l’œuvre. « “Que le feu sacré réduise l’incroyant à néant.” C’est le verset soixante-cinq.

— *J’ai dit ça, moi ?*

— L’année du Légume Indulgent, l’évêque Criblephore a converti un démon par la seule puissance de la raison, poursuivit Frangin. En fait, le démon est entré dans les ordres, il est même devenu sous-diacre. Du moins à ce qu’on dit.

— *La bagarre, ça ne me fait pas peur...* commença la tortue.

— Ta langue fourbe n’arrivera pas à me tenter, reptile, fit Frangin. Parce que ma foi est à toute épreuve ! »

La tortue grogna sous l’effort.

« *Que des éclairs te foudroient !* »

Un petit, tout petit nuage noir apparut au-dessus de la tête de Frangin, et un petit, tout petit éclair lui roussit légèrement un sourcil.

« Ouille !

— *Tu me crois, maintenant ?* » fit la tortue.



Il y avait un peu de vent sur le toit de la Citadelle. D’où l’on avait aussi une belle vue sur l’immensité du désert.

Fri’it et Drunah attendirent un moment, le temps de reprendre leur souffle.

Puis Fri’it demanda : « Sommes-nous en sécurité, ici ? » Drunah regarda vers le ciel. Un aigle tournoyait au-dessus des collines arides. Il se surprit à se demander si l’aigle avait l’ouïe fine. Il avait certainement un sens développé. Était-ce l’ouïe ? Si ça se trouvait, il pouvait entendre un animal dans le silence du désert à un kilomètre en dessous. Et puis merde... un aigle, ça ne parle pas de toute façon, hein ?

« Sûrement, répondit-il.

— Je peux vous faire confiance ? insista Fri’it.

— Et moi, je peux vous faire confiance ? »

Fri'it tambourina des doigts sur le parapet.

« Huh », fit-il.

Voilà bien le problème. Celui de toutes les sociétés vraiment secrètes. Elles sont *secrètes*. Combien de membres compte le Mouvement de la Tortue ? Nul ne le sait exactement. Comment s'appelle votre voisin ? Deux autres membres connaissent son nom parce qu'ils l'ont parrainé, mais qui sont-ils derrière leurs masques ? Parce qu'il est dangereux de savoir. Les inquisitions peuvent soutirer lentement les renseignements de ceux qui en savent trop. Alors on s'arrange pour n'être au courant de rien. Ce qui facilite grandement la conversation durant les réunions de cellule et la rend impossible en dehors.

Le problème s'est posé à tous les conspirateurs indécis de l'Histoire : comment conspirer sans vraiment tenir à un éventuel collègue conjuré peu sûr des propos qui, rapportés, attireraient comme un aimant le tisonnier accusateur brûlant de la culpabilité.

Les petites gouttes de sueur qui perlaient au front de Drunah, malgré le vent chaud, laissaient supposer que le secrétaire endurait les mêmes réflexions angoissantes. Mais ça ne prouvait rien. Et, pour Fri'it, éviter de mourir était devenu une habitude.

Il se fit craquer nerveusement les doigts.

« Une guerre sainte », dit-il. Une phrase sans grand risque. Elle ne contenait aucun indice verbal sur ce qu'il pensait du projet. Il n'avait pas dit : « Grand dieu, pas une putain de guerre sainte, il est cinglé, ce type ? Un crétin de missionnaire se fait tuer, un gus écrit des sottises sur la forme du monde, et il faut qu'on se mette en guerre ? » Si on le pressait un peu, voire si on l'écartelait et le brisait un peu, il pourrait toujours prétendre avoir voulu dire : « Enfin ! L'occasion rêvée de mourir glorieusement pour Om, l'unique et véritable dieu-qui-piétinera-l'impie-de-ses-sabots-de-fer ! » Ça ne ferait pas grande différence, les dépositions ne changent rien une fois qu'on se trouve aux niveaux insondables où l'accusation a statut de preuve, mais au moins ça donnerait peut-être l'impression à un ou deux inquisiteurs qu'ils ont pu commettre une erreur.

« Évidemment, l'Église est beaucoup moins militante depuis environ un siècle, fit Drunah, le regard perdu dans le désert. Trop occupée par les problèmes terrestres de l'Empire. »

Une constatation. Pas une seule fissure là-dedans où introduire un désosseur.

« Il y a eu la croisade contre les Hodgsonites, dit Fri'it d'un air distant. Et la Subjugation des Melchiorites. Et la Résolution du faux prophète Zeb. Et la Correction des Ashéliens, et l'Absolution...

— Mais tout ça n'était que de la politique, fit Drunah.

— Hmm. Oui. Bien sûr, vous avez raison.

— Et, bien sûr, nul ne pourrait douter du bien-fondé d'une guerre pour répandre le culte et la gloire du grand dieu.

— Non. Nul ne pourrait en douter », dit Fri'it qui avait parcouru maints champs de batailles au lendemain d'une victoire éclatante, quand on a de multiples occasions de constater ce que gagner veut dire. Les Omniens interdisaient l'usage de toutes les drogues. En de tels moments la prohibition se faisait cruellement sentir, quand on n'osait pas aller se coucher par crainte de ses rêves.

« Le grand dieu n'a-t-il pas déclaré par la bouche du prophète Abbyssé qu'il n'existe pas de sacrifice plus grand et plus honorable que de donner sa vie pour lui ?

— En effet », reconnut Fri'it. Il ne pouvait s'empêcher de se rappeler qu'Abbyssé était évêque de la Citadelle depuis cinquante ans lorsque le grand dieu l'avait élu. Aucun ennemi hurlant ne s'était jamais jeté sur lui l'épée à la main. Il n'avait jamais plongé les yeux dans ceux d'un individu décidé à le tuer – si, bien sûr que si, à chaque seconde, parce que l'Église ne le trouvait évidemment pas à son goût, mais au moins elle ne disposait pas à l'époque des moyens d'arriver à ses fins.

« Mourir glorieusement pour sa foi, voilà une noble destinée, psalmodia Drunah comme s'il lisait un panneau d'affichage intérieur.

— C'est ce que nous enseignent les prophètes », dit Fri'it d'une voix pitoyable.

Le grand dieu suivait des voies mystérieuses, il le savait. Indubitablement, il choisissait ses prophètes, mais on avait

l'impression qu'il fallait l'aider. Peut-être était-il trop occupé pour les choisir lui-même. Il y avait, semblait-il, beaucoup plus de réunions, beaucoup plus de signes de tête, beaucoup plus de regards échangés même durant les offices dans le grand temple.

Assurément, le jeune Vorbis ne manquait pas d'ardeur – qu'il était facile de passer d'une idée à une autre ! Voilà un homme touché par le destin. Une toute petite partie de Fri'it, celle qui avait passé les trois quarts de son existence sous la tente, essuyé des pluies de projectiles, participé à des mêlées où l'on risquait de se faire tuer aussi aisément par un allié que par un ennemi, cette partie-là ajouta : Ou du moins par quelque chose. C'était une partie de lui-même vouée à passer toutes les éternités dans tous les enfers, mais elle bénéficiait déjà d'une grande habitude.

« Savez-vous que j'ai beaucoup voyagé quand j'étais plus jeune ? fit-il.

— Je vous ai souvent entendu parler avec intérêt de vos voyages dans les contrées païennes, dit poliment Drunah. Il était souvent question de cloches.

— Vous ai-je déjà parlé des îles Brunes ?

— Loin vers le bout du monde. Je me souviens. Le pain y pousse sur les arbres et les jeunes femmes trouvent de petites billes blanches dans les huîtres. Elles plongent les chercher, avez-vous dit, sans porter le moindre vêtem...

— Je me souviens d'autre chose », reprit Fri'it. C'était un souvenir insolite, ici, dans cette solitude de brousse sous un ciel pourpre. « La mer est forte là-bas. Il y a de grosses vagues, beaucoup plus grosses que sur la mer Circulaire, comprenez-vous, et les hommes s'en vont pêcher au-delà en payant. Sur de curieuses planches de bois. Et quand ils veulent revenir au rivage, ils attendent une vague puis... ils se mettent debout sur la vague qui les ramène jusqu'à la plage.

— Je préfère l'histoire des jeunes nageuses, dit Drunah.

— Parfois on voit de très grosses vagues, poursuivit Fri'it en ignorant l'interruption. Rien ne pourrait les arrêter. Mais si on vogue dessus, on ne se noie pas. J'ai appris ça. »

Drunah vit la lueur dans son œil.

« Ah, fit-il en hochant la tête. Une idée magnifique du grand dieu, de placer des exemples aussi instructifs sur notre chemin.

— Le truc, c'est de bien apprécier la force de la vague, dit Fri'it. Et voguer dessus.

— Qu'est-ce qui arrive à ceux qui ratent leur coup ?

— Ils se noient. Souvent. Certaines vagues sont très grosses.

— C'est souvent dans la nature des vagues, j'ai l'impression. »

L'aigle continuait de tourner. S'il avait compris la moindre de leurs paroles, il n'en montrait rien.

« Des détails utiles à garder en mémoire, fit Drunah avec une vivacité soudaine. Des fois qu'on se retrouverait dans des contrées païennes.

— C'est sûr. »



Depuis les tours qui hérissaient la crête de toits de la Citadelle, les diacres psalmodiaient les offices du moment.

Frangin aurait dû être en classe. Mais les prêtres enseignants ne se montraient pas trop stricts envers lui. Après tout, grâce à sa grand-mère, il connaissait à fond chaque livre du Septateuque et savait par cœur l'ensemble des prières et des hymnes. Ils se disaient sans doute qu'il se rendait utile ailleurs. Qu'on l'employait à une tâche dont personne d'autre ne voulait se charger.

Il binait les rangs de haricots pour la beauté du tableau. Le grand dieu Om, quoique pour l'heure le petit dieu Om, mangeait une feuille de laitue.

Toute ma vie, songeait Frangin, j'ai su que le grand dieu Om – il exécuta le signe des saintes cornes sans grande conviction – était... était un... une... grande barbe dans le ciel ou, quelquefois, quand il descendait sur terre, un taureau gigantesque, ou un lion, ou... quelque chose de gros, en tout cas. Quelque chose qui oblige à lever la tête.

Une tortue, ce n'est tout de même pas pareil. J'ai beau faire des efforts... ce n'est pas pareil. Et l'entendre parler des Sept-Arches comme s'il s'agissait de... de vieux fous... je crois rêver...

Dans les forêts tropicales du subconscient de Frangin, le papillon du doute émergea et donna un coup d'aile à titre d'essai, sans imaginer ce que la théorie du chaos avance sur une telle initiative...

« *Je me sens beaucoup mieux maintenant*, dit la tortue. *Pas senti aussi bien depuis des mois.*

— Des mois ? s'étonna Frangin. Depuis quand es-tu... malade ? »

La tortue posa la patte sur une feuille.

« *Quel jour sommes-nous ?* demanda-t-elle.

— Le 10 gruin, la renseigna Frangin.

— *Oui ? Quelle année ?*

— Euh... du Serpent Conceptuel... Comment ça, quelle année ?

— *Donc... trois ans*, fit la tortue. *Bonne, la laitue. Et c'est moi qui te le dis. On ne trouve pas de laitue dans les collines. Un peu de plantain, un ou deux buissons épineux. Qu'une autre feuille soit.* »

Frangin en arracha une à la salade la plus proche. Et une autre feuille fut, songea-t-il.

« Et tu devais être un taureau ? demanda-t-il.

— *J'ai ouvert les yeux... l'œil... et j'étais une tortue.*

— Pourquoi ?

— *Comment je saurais, moi ? Aucune idée !* mentit la tortue.

— Mais tu... tu es omniconnaissant, fit Frangin.

— *Ça ne veut pas dire que je sais tout.* »

Frangin se mordit les lèvres. « Hum. Si. Ça veut dire ça.

— *T'es sûr ?*

— Oui.

— *Je croyais que c'était omnipotent.*

— Non. Ça, ça veut dire que tu es très puissant. Et tu l'es. C'est ce que dit le Livre d'Ossaire. C'était un des grands prophètes, tu sais. J'espère, ajouta Frangin.

— *Qui lui a dit que j'étais omnipotent ?*

— Toi.

— *Non, je ne lui ai rien dit.*

— Ben, lui il disait que si.

— *Je ne me souviens même pas d'un gars du nom d'Ossaire, marmonna la tortue.*

— Tu lui as parlé dans le désert, expliqua Frangin. Tu te rappelles sûrement. Un mètre quatre-vingts ? Une très longue barbe ? Un bourdon immense ? Et la lueur des saintes cornes lui sortant de la tête ? » Il hésita. Mais il avait vu les statues et les saintes icônes. Elles ne pouvaient pas se tromper.

« *Jamais vu personne de ce signalement*, fit le petit dieu Om.

— Il était peut-être un peu moins grand, concéda Frangin.

— *Ossaire. Ossaire*, répéta la tortue. *Non... Non... Vois pas...*

— Il a dit que tu lui parlais depuis une colonne de feu.

— *Oh, cet Ossaire-là. Colonne de feu. Oui.*

— Et tu lui as dicté le Livre d'Ossaire. Qui contient les Directions, les Portes, les Renoncements et les Préceptes. Cent quatre-vingt-treize chapitres.

— *Je ne crois pas avoir fait tout ça*, dit Om en hésitant. *Je suis sûr que je me souviendrais de cent quatre-vingt-treize chapitres.*

— Qu'est-ce que tu lui as dit, alors ?

— *Si je me rappelle bien, c'était : « Hé, vise un peu ce que j'arrive à faire ! » »* répondit la tortue.

Frangin la regarda fixement. L'animal avait l'air embarrassé, dans la mesure où une tortue peut avoir cet air-là.

« *Même les dieux aiment se détendre*, dit-elle.

— Des centaines de milliers de gens règlent leur vie sur les Renoncements et les Préceptes ! gronda Frangin.

— *Et alors ? Je ne les en empêche pas.*

— Qui les a dictés si ce n'est pas toi ?

— *Faut pas me le demander à moi. Je ne suis pas omniconnaissant, moi ! »*

Frangin tremblait de colère.

« Et le prophète Abysse ? J'imagine que quelqu'un lui a donné les Codicilles comme ça en passant, hein ?

— *Pas moi...*

— Ils sont écrits sur des plaques de plomb de plus de trois mètres de haut !

— *Oh, ben, c'est sûrement moi, c'est ça ? J'ai toujours une tonne de plaques de plomb sous la main, des fois que je tomberais sur quelqu'un dans le désert, c'est ça ?*

— *Quoi ? Si ce n'est pas toi, qui les lui a données ?*

— *Je n'en sais rien. Pourquoi je le saurais ? Je ne peux pas être partout à la fois !*

— *Tu es omniprésent !*

— *Qui a dit ça ?*

— *Le prophète Hachémi !*

— *Jamais vu !*

— *Oh ? Oh ? Alors je suppose que tu ne lui as jamais donné le Livre de la Création, hein ?*

— *Quel Livre de la Création ?*

— *Comment ? Tu ne sais pas ?*

— *Non !*

— *Alors qui le lui a donné ?*

— *Aucune idée ! Il l'a peut-être écrit tout seul ! »*

Frangin se mit une main horrifiée sur la bouche.

« F'est un blafhngf !

— *Quoi ? »*

Frangin ôta sa main.

« Je dis : c'est un blasphème !

— *Un blasphème ? Comment est-ce que je peux blasphémer ? Je suis un dieu !*

— *Je ne te crois pas !*

— *Hah ! Ça te dit, un autre éclair ?*

— *Tu appelles ça un éclair ? »*

Frangin avait la figure toute rouge et tremblait. La tortue laissa pendre tristement sa tête.

« *D'accord. D'accord. Pas terrible, l'éclair, je reconnais, fit-elle. Si j'étais plus fort, il ne resterait plus de toi qu'une paire de sandales d'où monteraient deux volutes de fumée.* » Elle avait l'air misérable. « *Je ne comprends pas. Une chose pareille ne m'est encore jamais arrivée. Je comptais prendre la forme d'un grand taureau blanc mugissant pendant une semaine et j'ai fini sous celle d'une tortue pendant trois ans. Pourquoi ? Je*

n'en sais rien, moi qui suis censé tout savoir. D'après tes prophètes qui prétendent m'avoir rencontré, en tout cas. Personne ne m'a même entendu, tu te rends compte ? J'ai essayé de parler à des chevriers et tout, et ils ne m'ont jamais remarqué ! Je commençais à croire que j'étais une tortue rêvant d'être un dieu. Pour te dire que ça devenait grave.

— Peut-être que tu en es une, fit Frangin.

— *Que tes jambes enflent comme des troncs d'arbres !* cracha la tortue.

— Mais... Mais... tu dis que les prophètes, c'étaient... de simples mortels qui recopiaient des choses !

— *C'est exactement ça !*

— Oui, mais ce n'est pas toi qui dictais !

— *Peut-être que si, pour une partie,* fit la tortue. *J'ai... tant oublié, ces dernières années.*

— Mais si tu es ici, sur terre, sous forme d'une tortue, qui écoute les prières ? Qui accepte les sacrifices ? Qui juge les morts ?

— *Je ne sais pas. Qui le faisait, avant ?*

— Toi !

— *Moi ? »*

Frangin se fourra les doigts dans les oreilles et entonna le troisième couplet de *Voyez, les infidèles fuient la colère d'Om*.

Au bout de deux minutes, la tortue pointa la tête hors de sa carapace.

« *Dis, fit-elle, quand les incroyants sont brûlés vifs... est-ce que tu leur chantes d'abord une chanson ?*

— Non !

— *Ah. Une mort miséricordieuse. Je peux ajouter quelque chose ?*

— Si tu veux une fois de plus mettre ma foi à l'épreuve... »

La tortue marqua un temps. Om fouillait sa mémoire défaillante. Puis il gratta la terre avec une griffe.

« *Je... me souviens d'un jour... un jour d'été... tu avais... treize ans... »*

La petite voix sèche raconta d'un ton monotone. La bouche de Frangin s'arrondit peu à peu jusqu'à former un O.

Il finit par demander : « Comment tu sais ça ?

— Tu es convaincu que le grand dieu Om voit tout ce que tu fais, non ?

— Tu es une tortue, tu n'as pas pu...

— Quand tu avais presque quatorze ans, ta grand-mère t'a battu pour avoir volé de la crème à l'office, ce qui était d'ailleurs faux, elle t'a enfermé à clé dans ta chambre, et tu as dit : “Je voudrais que tu sois...” »



Il y aura un signe, se disait Vorbis. Il y a toujours un signe pour qui le cherche. Le sage se place toujours sur le chemin du dieu.

Il déambulait dans la Citadelle. Il se faisait une règle d'effectuer une promenade quotidienne dans certains des niveaux inférieurs, mais bien entendu à des heures et selon un itinéraire différents. Dans la mesure où il tirait des plaisirs de l'existence, du moins tels que les entendait un être humain normal, il aimait voir la mine des humbles membres du clergé qui, au détour d'un croisement, se trouvaient nez à menton avec le diacre Vorbis de la Quisition. Il avait toujours droit à la petite respiration qu'on retenait, révélatrice d'une conscience coupable. Vorbis aimait voir des consciences bien coupables. Voilà à quoi servaient les consciences. La culpabilité, c'était la graisse dans laquelle tournaient les roues de l'autorité.

Il bifurqua à un angle et aperçut, gravé à la diable sur le mur d'en face, un vague ovale entouré de quatre pattes sommaires ainsi que d'une tête et d'une queue encore plus rudimentaires.

Il sourit. On en voyait davantage ces derniers temps, semblait-il. Que l'hérésie s'envenime, qu'elle monte en surface comme un furoncle. Vorbis savait manier la lancette.

Mais ces deux ou trois secondes de réflexion lui avaient fait manquer un embranchement et il déboucha soudain à la lumière du jour.

Il se trouva momentanément perdu malgré sa grande connaissance des chemins détournés de l'Église. Il reconnut un des jardins clos. Autour d'un superbe carré de blé de Klatch aux

longues tiges décoratives, des plants de haricots dressaient leurs fleurs rouge et blanc vers le soleil ; entre les rangs de haricots, des melons cuisaient doucement à même la terre empoussiérée. En temps normal, Vorbis aurait pris acte et approuvé pareille utilisation efficace de l'espace, mais en temps normal il ne serait pas tombé sur un jeune novice rondouillard en train de se rouler en tous sens dans la poussière, les doigts dans les oreilles.

Vorbis contempla Frangin à ses pieds. Puis il le poussa du bout de sa sandale.

« Qu'as-tu, mon fils ? »

Frangin ouvrit les yeux.

Il n'arrivait pas encore à reconnaître beaucoup de supérieurs hiérarchiques. Même le cénobiarche n'était pour lui qu'une tache indistincte dans la foule. Mais tout le monde reconnaissait Vorbis l'exquisiteur. Quelque chose en lui frappait la conscience des nouveaux venus à la Citadelle en deux ou trois jours seulement. Alors qu'on craignait simplement le dieu par habitude, pour la forme, on avait une peur bleue de Vorbis.

Frangin s'évanouit.

« Très curieux », fit Vorbis.

Un sifflement le fit se retourner.

Une petite tortue se tenait près de son pied. Sous le regard fulminant du diacre, elle voulut reculer sans cesser de le fixer et de siffler comme une bouilloire.

Il la ramassa et l'examina soigneusement, la tourna et la retourna dans ses mains. Puis il parcourut des yeux le périmètre du jardin clos jusqu'à ce qu'il trouve un emplacement en plein soleil où il reposa le reptile sur le dos. Après réflexion, il prit deux cailloux dans un des carrés de légumes et les coinça sous la carapace afin que les mouvements de la bestiole ne la retournent pas.

Vorbis estimait qu'il ne fallait jamais perdre une occasion d'enrichir ses connaissances personnelles, et il prit mentalement note de revenir dans quelques heures voir comment l'animal s'en sortait, si son travail le lui permettait.

Puis il reporta son attention sur Frangin.



Il y avait un enfer pour les blasphémateurs. Un autre pour ceux qui contestaient l'autorité légitime. Un grand nombre pour les menteurs. Et sans doute un enfer pour les petits garçons qui souhaitaient la mort de leur grand-mère. Ce n'étaient pas les enfers qui manquaient.

C'était la définition de l'éternité : la durée prévue par le grand dieu Om pour s'assurer que chacun recevait la punition qu'il méritait.

Les Omniens disposaient d'un grand choix d'enfers.

Pour l'heure, Frangin les traversait tous.

Frère Nonroid et frère Vorbis le regardaient s'agiter sur son lit comme une baleine échouée.

« C'est le soleil, dit Nonroid, presque calme à présent après le choc que lui avait causé l'exquisiteur venu le chercher. Le pauvre garçon travaille toute la journée dans ce jardin. Ça devait arriver.

— Avez-vous essayé les châtiments corporels ? demanda frère Vorbis.

— J'ai le regret de dire que taper sur le jeune Frangin revient à vouloir flageller un matelas, répondit Nonroid. Il crie "ouille" mais, à mon avis, c'est uniquement parce qu'il veut faire preuve de bonne volonté. Il est rempli de bonne volonté, Frangin. C'est lui dont je vous ai parlé.

— Il n'a vraiment pas l'air très futé.

— Il ne l'est pas. »

Vorbis hocha une tête approbatrice. Une intelligence excessive chez un novice n'avait pas que de bons côtés. Parfois on pouvait la canaliser pour la plus grande gloire d'Om, mais souvent elle était source de... non, pas d'ennuis, parce que Vorbis savait exactement que faire d'une intelligence mal employée, mais source de travail superflu.

« Et vous m'affirmez pourtant que ses professeurs le tiennent en très haute estime », dit-il.

Nonroid haussa les épaules.

« Il est très obéissant. Et... Ben, il y a sa mémoire.

— Quoi, sa mémoire ?
— Il en a beaucoup.
— Il a une bonne mémoire.
— “Bonne” n’est pas l’adjectif qui convient. Elle est étonnante. Il a une connaissance parfaite de l’ensemble des Sept...

— Mmm ? » fit Vorbis.

Nonroid vit le regard du diacre.

« Aussi parfaite que possible dans ce monde d’imperfection, j’entends, marmonna-t-il.

— Un jeune homme pétri de lectures dévotes, dit Vorbis.

— Euh... fit Nonroid, non. Il ne sait pas lire. Ni écrire.

— Ah. Un paresseux. »

Le diacre n’était pas partisan des zones de flou. La bouche de Nonroid s’ouvrit et se referma en silence tandis qu’il cherchait les mots appropriés. « Non, rectifia-t-il. Il essaye. On est sûrs qu’il essaye. Seulement, on le dirait incapable de faire le... de comprendre le lien entre les lettres et leur sonorité.

— Vous lui avez donné les verges pour ça, au moins ?

— Ça ne lui fait pas grand effet, semble-t-il, monseigneur.

— Comment, alors, est-il devenu un élève aussi excellent ?

— Il écoute », répondit Nonroid.

Personne n’écoutait comme Frangin, médita-t-il. Du coup, il rendait l’enseignement difficile. C’était comme... comme se trouver dans une immense caverne. Tout ce qu’on disait disparaissait dans les profondeurs insatiables de la tête de Frangin. Son taux d’absorption pouvait réduire des professeurs imprudents au bredouillis puis au silence tandis que chacune de leurs paroles s’engouffrait dans ses oreilles.

« Il écoute tout, dit Nonroid. Et il regarde tout. Rien ne lui échappe. »

Vorbis baissa à nouveau les yeux sur Frangin.

« Et je ne l’ai jamais entendu dire un mot méchant, reprit Nonroid. Les autres novices se moquent de temps en temps de lui. Ils l’appellent “le gros bœuf d’Omnia”. Vous savez comment ça se passe. »

Le regard de Vorbis embrassa les mains comme des jambons et les jambes comme des troncs d’arbre du novice.

Il avait l'air plongé dans de profondes réflexions.

« Ne sait ni lire ni écrire, fit-il. Mais extrêmement loyal, vous dites ?

— Loyal et dévot, renchérit Nonroid.

— Et une bonne mémoire, murmura le diacre.

— Mieux que ça. Rien à voir avec la mémoire. »

Vorbis prit une décision, sembla-t-il.

« Envoyez-le-moi quand il sera rétabli », dit-il.

Nonroid eut l'air paniqué.

« Je veux simplement lui parler, le rassura Vorbis. J'ai peut-être un emploi pour lui.

— Oui, monseigneur ?

— J'ai le sentiment que le grand dieu Om suit des voies impénétrables. »



La haute altitude. Nul autre bruit que le sifflement du vent dans les plumes.

L'aigle se laissait porter par les courants aériens, les yeux braqués sur les bâtiments miniatures de la Citadelle sous lui.

Il l'avait lâchée quelque part et maintenant il n'arrivait plus à la retrouver. Quelque part en dessous, dans ce petit carré de verdure.



Les abeilles bourdonnaient parmi les fleurs de haricot. Et le soleil cognait sur la carapace ventrale d'Om.

Il y a aussi un enfer pour les tortues.

Il était désormais trop fatigué pour gigoter des pattes. Il ne voyait rien d'autre à faire : gigoter des pattes. Ainsi que sortir la tête aussi loin que possible et l'agiter en tous sens dans l'espoir de faire contrepoids pour se redresser.

On meurt quand on n'a pas de fidèles, c'est le souci habituel d'un petit dieu. Mais on meurt aussi quand on *meurt*.

Dans un coin de son cerveau non obnubilé par l'idée de chaleur, il sentait la terreur et la confusion de Frangin. Il n'aurait pas dû agir ainsi envers le jeune gars. Bien sûr qu'il ne gardait pas les yeux braqués en permanence sur lui. Quel dieu s'amuse à ça ? Qui s'intéresse aux faits et gestes des hommes ? L'important, c'est la foi. Il avait seulement péché le souvenir dans la mémoire du novice, histoire de l'impressionner, comme un illusionniste qui sort un œuf de l'oreille d'un spectateur.

Je suis sur le dos, j'ai de plus en plus chaud et je vais mourir pour de bon...

Et pourtant... Et pourtant... cette saloperie d'aigle l'avait laissé tomber sur un tas de fumier. Un imbécile de première, cet aigle-là. Toute une ville de cailloux bâtie sur un caillou dans une région caillouteuse, et il avait atterri sur la seule surface capable de briser sa chute sans lui briser les reins. Tout près d'un croyant, par-dessus le marché.

Curieux, ça. À se demander s'il n'y avait pas de la divine providence là-dessous, sauf que c'était lui, la divine providence... qui gisait sur le dos, commençait à cuire, se préparait à mourir pour de bon...

Cet homme qui l'avait mis à l'envers... L'expression sur son visage tout de douceur... Il s'en souviendrait. Une expression, non pas de cruauté, mais d'un niveau d'existence différent... Une expression de paix horrible...

Une ombre passa devant le soleil. Om braqua son œil sur la figure de Lou-tsé au-dessus de lui, qui le contemplait d'un air aimable et compatissant. Et qui le retourna à l'endroit. Puis qui ramassa son balai et s'en repartit tranquillement sans un regard en arrière.

Om s'affaissa et reprit son souffle. Puis il retrouva le moral.

Il y a quelqu'un qui m'aime bien là-haut, songea-t-il. Et c'est Moi.



Le sergent Simonie attendit d'être revenu dans ses quartiers avant de déplier son bout de papier.

Il ne fut aucunement surpris d'y découvrir un petit dessin de tortue. C'était lui l'heureux veinard.

Il avait toujours vécu pour un tel instant. Quelqu'un devait ramener l'auteur de la Vérité qui serait le symbole du mouvement. Ce ne pouvait qu'être lui. Un seul regret : il ne devait pas tuer Vorbis.

Mais la chose se ferait, et au vu de tout le monde.

Un de ces jours. Devant le temple. Sinon, personne n'y croirait.



Om suivait clopin-clopant un couloir sableux.

Il avait traîné un moment après la disparition de Frangin. Traîner est une autre spécialité des tortues. Elles sont pour ainsi dire championnes du monde de la discipline.

Foutu gamin inutile, songeait-il. Ça m'apprendra à vouloir m'adresser à un novice à peine cohérent.

Évidemment, le vieux tout maigre n'avait pas réussi à l'entendre. Pas plus que le maître queux. Enfin, le vieux devait être sourd. Quant au cuisinier... Om prit mentalement note de prévoir, une fois qu'il aurait retrouvé ses pleins pouvoirs divins, un sort particulier pour le cuisinier. Il ne savait pas exactement en quoi consisterait le sort en question, mais il serait à base d'eau bouillante et des carottes interviendraient sûrement quelque part dans la recette.

Il goûta un moment cette idée. Mais elle le menait où ? Nulle part ailleurs que dans ce jardin minable, sous la forme d'une tortue. Il savait comment il était arrivé là – il lança un regard noir de terreur sourde au tout petit point dans le ciel en qui l'œil de la mémoire reconnaissait un aigle – et il ferait mieux de trouver un moyen plus terrestre d'en sortir à moins de vouloir passer le mois à venir caché sous une feuille de melon.

Une autre pensée lui vint. *C'est bon à manger, ces trucs-là !*

Quand il aurait recouvré ses pouvoirs, il passerait le temps qu'il faudrait à mettre au point de nouveaux enfers. Et aussi deux ou trois nouveaux préceptes. « Tu ne mangeras pas la

chair de la tortue. » Pas mal, celui-là. Il s'étonnait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Le contexte, tout était là.

Et s'il en avait imaginé un autre comme « Tu auras intérêt de ramasser toute tortue en détresse et de la transporter partout où elle le désire sauf (très important) si tu es un aigle », il ne serait pas dans un tel pétrin aujourd'hui.

Il n'y avait pas à tortiller. Il lui fallait trouver le cénobiarche en personne. Une personnalité comme un grand prêtre arriverait forcément à l'entendre.

Et il demeurerait forcément quelque part dans cette ville. Les grands prêtres ne bougeaient guère, d'ordinaire. Il ne serait pas trop difficile à dénicher. Et Om avait beau habiter pour l'instant la carapace d'une tortue, il n'en restait pas moins un dieu. Alors comment lui serait-il difficile de dénicher le grand prêtre ?

Il fallait qu'il monte. C'est ça, la hiérarchie. Pour trouver l'homme en haut de l'échelle, on monte.

D'une démarche un peu cahotante sous sa carapace agitée de saccades latérales, l'ancien grand dieu Om entreprit l'exploration de la citadelle érigée à sa plus grande gloire.

Il ne put s'empêcher de remarquer que les choses avaient bien changé en trois mille ans.



« *Moi ?* fit Frangin. Mais... Mais...

— Je ne crois pas qu'il a l'intention de te punir, dit Nonroid. Même si tu mérites largement d'être puni, évidemment. Nous le méritons tous largement, ajouta-t-il pieusement.

— Mais pourquoi ?

— ... pourquoi ? Il a dit qu'il voulait seulement te parler.

— Mais ce que je pourrais dire, aucun quisiteur n'a envie de l'entendre ! gémit Frangin.

— ... l'entendre. Tu ne contestes pas les désirs du diacre, j'en suis sûr, fit Nonroid.

— Non. Non. Bien sûr que non », convint Frangin. Il baissa la tête.

« Brave garçon. » Nonroid lui tapota le dos aussi haut qu'il put lever la main.

« Cours-y vite, fit-il. Je suis certain que tout se passera bien. » Puis, parce que lui aussi avait été élevé dans le respect de l'honnêteté, il ajouta : « Probablement. »



Les marches étaient rares dans la Citadelle. Le cheminement des nombreuses processions qui ponctuaient les rituels alambiqués du Grand Om exigeait de longues pentes douces. Les quelques marches existantes restaient assez basses pour accueillir le pas chancelant des grands vieillards. Et les grands vieillards, eux, n'étaient pas rares dans la Citadelle.

Le vent ramenait sans cesse du sable du désert. Des monticules se formaient sur les marches et dans les cours malgré tous les efforts d'une armée de novices balayeurs.

Mais une tortue est affligée de pattes parfaitement inefficaces.

Tu bâtiras des marches moins hautes, siffla Om en se hissant sur l'une d'elles.

Des pieds défilaient dans un martèlement sourd tout près de lui. Il suivait une des voies principales de la Citadelle ; elle menait à la place des Lamentations et des milliers de pèlerins l'empruntaient chaque jour.

Une ou deux fois une sandale vagabonde se prit dans sa carapace et le fit tourner.

« *Que tes pieds s'envolent de ton corps et s'enterrent dans une termitière !* » hurla-t-il.

Après quoi il se sentit un peu mieux.

Un autre pied le happa et l'envoya glisser sur les pavés. Il atterrit avec un claquement métallique contre une grille courbe enchâssée au ras du sol dans un mur. Seul un mouvement rapide comme l'éclair des mâchoires l'empêcha de disparaître à travers les barreaux. Il se retrouva pendu par le bec au-dessus d'une cave.

Une tortue possède dans les mâchoires des muscles d'une puissance étonnante. Om se balançait doucement en gigotant des pattes. D'accord. Une tortue en terrain rocheux et crevassé est rompue à ce genre d'incident. Il suffit qu'une patte s'accroche...

De faibles bruits attirèrent son attention. Un cliquetis de métal suivi d'un gémissement à peine perceptible.

Om fit pivoter son œil.

La grille se situait tout en haut d'un mur d'une salle très longue et basse. Les puits de lumière qui criblaient la Citadelle éclairaient brillamment les lieux.

Vorbis avait insisté là-dessus. Les inquisiteurs ne devaient pas œuvrer dans l'ombre, affirmait-il, mais dans la lumière. Où ils voyaient distinctement ce qu'ils faisaient.

Om le voyait aussi.

Il resta un moment suspendu à sa grille, incapable de détacher son œil de la rangée d'établis.

En général, Vorbis déconseillait les fers portés au rouge, les chaînes à pointes et les bidules pourvus de forets et de grosses vis, sauf pour une représentation publique un jour de jeûne important. C'était étonnant les résultats qu'on obtenait, disait-il toujours, avec un simple couteau...

Mais nombre d'inquisiteurs préféraient les vieilles méthodes.

Au bout d'un moment, Om se hissa tout doucement jusqu'à la grille dans des contractions convulsives des muscles du cou. L'esprit ailleurs, il accrocha d'abord une patte antérieure à un barreau, puis l'autre. Ses postérieures gigotèrent un instant et une griffe trouva une prise sur la maçonnerie grossière.

Il peina quelque temps puis se hala de nouveau dans la lumière.

Il s'éloigna lentement en rasant le mur afin d'éviter les pieds des passants. Il ne pouvait faire autrement que marcher lentement, de toute façon, mais à présent il marchait lentement parce qu'il réfléchissait. La plupart des dieux ont du mal à marcher et réfléchir en même temps.



Tout le monde avait accès à la place des Lamentations. C'était une des grandes libertés de l'omnianisme.

Il existait toutes sortes de manières d'implorer le grand dieu, mais elles dépendaient largement des moyens financiers dont on disposait, ce qui n'était que justice et dans l'ordre naturel des choses. Après tout, ceux qui avaient réussi dans la vie y étaient évidemment parvenus avec l'approbation du grand dieu ; on n'imaginait pas leur succès possible sinon. De la même façon, la Quisition pouvait agir sans la moindre restriction. Le soupçon avait valeur de preuve. Comment pouvait-il en être autrement ? Le grand dieu n'aurait pas jugé opportun de placer le soupçon dans l'esprit de ses exquisiteurs sans raison valable. La vie devenait très simple quand on croyait dans le grand dieu Om. Et parfois très courte aussi.

Mais il restait toujours les imprévoyants, les idiots et ceux qui, par oubli ou négligence dans cette vie ou une précédente, n'avaient même pas les moyens de se fendre d'une pincée d'encens. Et le grand dieu, dans sa sagesse et sa miséricorde telles que la distillaient ses prêtres, avait pris des dispositions à leur intention.

On pouvait offrir prières et supplications sur la place des Lamentations. Elles seraient assurément entendues. Voire prises en compte.

Derrière la place, carré de deux cents mètres de côté, se dressait le grand temple proprement dit.

Là, sans l'ombre d'un doute, le dieu écoutait.

Ou quelque part à proximité, en tout cas...

Des milliers de pèlerins visitaient la place chaque jour.

Un talon cogna dans la tortue et la propulsa contre le mur. Au rebond, une béquille percuta le bord de sa carapace et l'envoya toupiller dans la foule comme une pièce de monnaie. Elle rebondit contre le sac de couchage d'une vieille femme qui, à l'instar de beaucoup d'autres, estimait que l'efficacité de sa supplique s'accroissait en fonction du temps passé sur la place.

Le dieu cligna de l'œil, abruti. Il se demandait s'il ne préférerait pas les aigles. Voire la cave... Non, pas la cave, il ne fallait pas exagérer...

Il saisit quelques mots avant qu'une autre sandale de passage l'expédie au loin.

« C'est la sécheresse depuis trois ans dans notre village... Une petite pluie, ô Seigneur ? »

Alors qu'il tournoyait sur le dos en se demandant vaguement si la bonne réponse empêcherait les gens de lui flanquer des coups de pied, le grand dieu marmonna : « *Pas de problème.* »

Une autre sandale le catapulta, sans que personne ne le remarque, dans la forêt de jambes. Le monde n'était qu'une tache floue.

Il entendit une voix âgée, croupissante de désespoir, qui disait : « Seigneur, Seigneur, pourquoi prendre mon fils pour l'enrôler dans votre Légion divine ? Qui va s'occuper de la ferme, maintenant ? Vous pouviez pas en choisir un autre ?

— *Ne vous en faites pas pour ça* », couina Om.

Une sandale le souleva sous la queue et l'expédia à plusieurs pas sur la place. Personne ne regardait par terre. On croyait d'ordinaire que fixer des yeux les cornes dorées sur le toit du temple tout en marmonnant sa prière augmentait la portée de cette prière. Les fidèles qui enregistraient vaguement la présence de la tortue par un choc du côté de la cheville s'en débarrassaient aussitôt d'une poussée de l'autre pied.

« ... ma femme, malade de...

— *D'accord !* »

Vlan...

« ... nettoyez le puits de notre village, pollué par...

— *Ça marche !* »

Vlan...

« ... tous les ans, les sauterelles s'amènent...

— *Promis ! Seulement...* »

Vlan...

« ... perdu en mer depuis cinq mois...

— ... *arrêtez de me donner des coups de pied !* »

La tortue atterrit, à l'endroit, dans un espace momentanément dégagé.

Offerte à la vue...

Une grande partie de la vie animale repose sur la reconnaissance des formes, en particulier celles du chasseur et

du chassé. Pour l'œil non averti, la forêt n'est... disons, que de la forêt ; pour l'œil de la colombe, ce n'est qu'un décor verdâtre sans intérêt autour du faucon qu'on n'a pas repéré sur la branche d'un arbre. Pour le tout petit point de la buse en chasse en altitude, le panorama général du monde n'est qu'une brume autour de la proie qui détalé dans l'herbe.

De son perchoir sur les Cornes, l'aigle bondit dans les airs.

Heureusement, la même conscience des formes qui rendait la tortue si évidente sur une place grouillante d'humains fit pivoter l'œil unique rempli d'appréhension du petit reptile vers les cieux.

L'aigle est un animal déterminé. Une fois son menu en tête, il s'y tient jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction.



Deux légionnaires divins se tenaient de faction devant la porte de Vorbis. Lorsque Frangin frappa craintivement au battant, ils lui jetèrent un regard en coin comme s'ils cherchaient une raison de le passer à tabac.

Un petit prêtre gris ouvrit la porte et introduisit le novice dans une antichambre à peine meublée. Il lui désigna d'un doigt éloquent un tabouret.

Frangin s'assit. Le prêtre disparut derrière un rideau. Frangin fit d'un coup d'œil le tour des lieux et...

Les ténèbres l'engloutirent. Avant qu'il puisse bouger – et dans le meilleur des cas les réflexes de Frangin manquaient déjà de coordination –, une voix près de son oreille lui dit : « Écoute, frère, ne panique pas. Je t'ordonne de ne pas paniquer. »

Un tissu masquait la figure du novice.

« Hoche la tête, mon garçon. »

Frangin hocha la tête. Ils te mettent un capuchon sur la figure. Tous les novices savaient ça. Des histoires circulaient dans les dortoirs. Ils te mettent un capuchon sur la figure, comme ça les inquisiteurs ignorent sur qui ils travaillent...

« Bien. Maintenant nous allons passer dans la pièce d'à côté. Fais attention où tu poses les pieds. »

Des mains l'aidèrent à se relever et à traverser l'antichambre. Dans son brouillard d'incompréhension, il sentit la caresse du rideau, après quoi on le fit descendre en cahotant quelques marches puis entrer dans une salle au sol sablonneux. Les mains le firent pivoter plusieurs fois sur lui-même, fermement mais sans malveillance, et le conduisirent ensuite dans un couloir. Il entendit le bruissement d'un autre rideau puis eut l'impression indéfinissable d'un espace plus vaste.

Plus tard, bien plus tard, Frangin se rendit compte d'une chose : il n'éprouvait aucune terreur. On lui avait enfilé un capuchon sur la tête chez le chef de la Quisition, et il n'avait même pas eu l'idée d'éprouver de la terreur. Parce qu'il avait la foi.

« Il y a un tabouret derrière toi. Assieds-toi. »

Frangin s'assit.

« Tu peux ôter le capuchon. »

Frangin ôta le capuchon.

Il cligna des yeux.

Assises sur des tabourets à l'autre bout de la salle, chacune flanquée de deux saints légionnaires, siégeaient trois silhouettes. Il reconnut le visage aquilin du diacre Vorbis ; les deux autres étaient un petit râblé et un obèse. Non pas fortement charpenté comme Frangin, mais un vrai gras-double. Tous trois portaient des robes grises toutes simples.

Aucune trace de fers rouges ni même de scalpels.

Les trois hommes avaient le regard fixe.

« Novice Frangin ? » fit Vorbis.

Frangin opina.

Vorbis lâcha un petit rire, du genre qu'émettent les gens très intelligents quand ils songent à quelque chose de sans doute pas très amusant. « Et, bien entendu, un jour il faudra t'appeler frère Frangin, dit-il. Voire père Frangin. Une source de confusion, je trouve. Il vaut mieux éviter ça. Je crois qu'il va falloir veiller à ce que tu deviennes le sous-diacre Frangin au plus tôt ; qu'en penses-tu ? »

Frangin n'en pensait rien. Il avait vaguement conscience qu'on lui parlait d'avancement, mais son cerveau connaissait un passage à vide.

« Bon, passons à autre chose, fit Vorbis du ton légèrement exaspéré de qui comprend les efforts que va coûter la conversation. Est-ce que tu reconnais ces pères érudits à ma droite et à ma gauche ? »

Frangin fit non de la tête.

« Bien. Ils ont des questions à te poser. »

Frangin fit oui de la tête.

L'obèse se pencha en avant.

« Tu as une langue, mon garçon ? »

Frangin opina. Puis il se dit que ça ne suffisait peut-être pas, aussi la tira-t-il pour l'offrir à l'examen.

Vorbis posa une main apaisante sur le bras de l'obèse.

« Je crois que notre jeune ami est un peu impressionné », dit-il d'une voix douce. Il sourit.

« Bon, Frangin – rentre-la, s'il te plaît –, je vais te poser quelques questions. Tu comprends ? »

Frangin opina.

« Quand tu es venu dans mes appartements, tu es resté quelques secondes dans l'antichambre. Décris-la-moi, je te prie. »

Frangin le fixa avec des yeux de grenouille. Mais les turbines de la mémoire se mirent en branle malgré lui et propulsèrent les renseignements au premier plan de son esprit.

« C'est une pièce d'environ trois mètres carrés. Avec des murs blancs. Il y a du sable par terre sauf dans le coin près de la porte où les dalles sont visibles. Une fenêtre dans le mur d'en face, deux mètres de haut environ. Trois barreaux à la fenêtre. Un tabouret à trois pieds. Une icône sainte du prophète Ossaire, gravée dans du bois d'aphacia et incrustée de feuilles d'argent. Une éraflure dans le coin en bas à gauche du cadre. Une étagère sous la fenêtre. Il n'y a rien sur l'étagère à part un plateau. »

Vorbis dressa ses longs doigts effilés en clocher devant son nez.

« Sur le plateau ? fit-il.

— Je vous demande pardon, monseigneur ?

— Qu'y avait-il sur le plateau, mon fils ? »

Des images tourbillonnèrent devant les yeux de Frangin.

« Sur le plateau, il y avait un dé à coudre. Un dé à coudre en bronze. Et deux aiguilles. Il y avait aussi un bout de corde. Des nœuds dans la corde. Trois nœuds. Et neuf pièces de monnaie. Sur le plateau il y avait une tasse d'argent décorée de motifs de feuilles d'aphacia. Il y avait une grande dague, en acier je crois, au manche noir avec sept arêtes dessus. Sur le plateau il y avait un petit morceau de tissu noir. Et aussi une ardoise et un style...

— Parle-moi des pièces, murmura Vorbis.

— Trois étaient des centimes de la Citadelle, dit aussitôt Frangin. Deux se présentaient du côté des Cornes, et une du côté de la couronne septuple. Quatre pièces étaient toutes petites et en or. Il y avait des lettres dessus que... que je n'ai pas su lire, mais si vous me donnez un style, je crois que j'arriverai à les...

— C'est une espèce de numéro ? demanda l'obèse.

— Je vous assure, fit Vorbis, que ce jeune homme a vu toute l'antichambre en moins d'une seconde. Frangin... parle-nous des autres pièces.

— Les autres pièces étaient grosses. En bronze. Des *derechmi* d'Éphèbe.

— Comment le sais-tu ? On n'en voit pas beaucoup à la Citadelle.

— J'en ai déjà vu une fois, monseigneur.

— Quand ça ? »

La figure de Frangin se plissa sous l'effort.

« Je ne suis pas sûr... » dit-il.

L'obèse fit un grand sourire à Vorbis.

« Hah, dit-il.

— Je crois... reprit Frangin, que c'était un après-midi. Mais peut-être le matin. Vers midi. Le 3 gruin, l'année du Scarabée Ébahi. Des marchands sont venus au village.

— Quel âge avais-tu ? demanda Vorbis.

— Trois ans moins un mois, monseigneur.

— Je n'en crois rien », fit l'obèse.

La bouche de Frangin s'ouvrit et se referma deux ou trois fois. Qu'est-ce qu'il en savait, le gros bonhomme ? Il n'y était pas !

« Tu peux te tromper, mon fils, dit Vorbis. Tu es un jeune homme de... quoi ? Dix-sept, dix-huit ans ? À notre avis, tu peux ne pas bien te rappeler l'image fugitive d'une pièce étrangère il y a quinze ans.

— Nous pensons que tu inventes tout ça », fit l'obèse.

Frangin ne répondit pas. Pourquoi inventer ? Alors que l'image était là, dans sa tête.

« Peux-tu te rappeler tout ce qui t'es jamais arrivé ? » demanda le petit râblé qui n'avait pas cessé d'observer attentivement Frangin durant l'entretien. Frangin lui fut reconnaissant de l'interruption.

« Non, monseigneur. La plupart des choses seulement.

— Tu en oublies ?

— Ben, des fois il y en a que je ne me rappelle pas. » Frangin avait entendu parler de l'oubli, même s'il imaginait mal en quoi ça consistait. Mais il restait des périodes de sa vie, surtout durant les premières années, où il n'y avait... rien. Il ne s'agissait pas d'une usure de la mémoire, mais de grandes réserves verrouillées dans le manoir de ses souvenirs. Non pas oubliées, pas plus qu'une réserve verrouillée cesse d'exister, mais... verrouillées.

« Quelle est la première chose que tu te rappelles, mon fils ? » demanda aimablement Vorbis.

— Une grande lumière, et quelqu'un m'a tapé dessus », répondit Frangin.

Les trois hommes le fixèrent d'un air interdit. Puis ils se tournèrent les uns vers les autres. Frangin, à travers sa terreur et sa détresse, saisit des bribes de chuchotements.

« ... nous à perdre ?... » « ... sûrement diabolique. De la bêtise... » « On risque gros... » « ... seule occasion, ils vont s'attendre à ce qu'on... » Et ainsi de suite.

Il fit du regard le tour des lieux.

L'ameublement n'était pas une priorité dans la Citadelle. Des étagères, des tabourets, des tables... Le bruit courait parmi les novices que les prêtres au sommet de la hiérarchie possédaient des meubles en or, mais on n'en voyait nulle trace ici. La salle se révélait aussi austère que n'importe quel local des quartiers des novices, mais d'une austérité peut-être plus opulente ; il

s'agissait moins d'un dénuement dû à la pauvreté que d'un dépouillement procédant de l'intention.

« Mon fils ? »

Frangin ramena en vitesse les yeux sur le trio.

Vorbis lança un regard à ses collègues. Le râblé hocha la tête. L'obèse haussa les épaules.

« Frangin, dit Vorbis, tu vas maintenant retourner à ton dortoir. Avant que tu partes, un serviteur te donnera à manger et à boire. Tu te présenteras demain à l'aube à la porte des Cornes et tu m'accompagneras à Éphèbe. Tu es au courant de la délégation pour Éphèbe ? »

Frangin fit non de la tête.

« Il n'y a peut-être pas de raison pour que tu sois au courant. Nous allons discuter politique avec le tyran. Tu comprends ? »

Frangin refit non de la tête.

« Bien, dit Vorbis. Très bien. Oh, et... Frangin ?

— Oui, monseigneur ?

— Tu vas oublier cette réunion. Tu n'es pas venu dans cette salle. Tu ne nous y as pas vus. »

Frangin le regarda, bouche bée. C'était absurde. On n'oubliait pas des choses sur commande. Certaines s'oubliaient toutes seules – celles dans les réserves verrouillées –, mais c'était à cause d'un mécanisme auquel il n'avait pas accès. Qu'est-ce qu'il voulait dire, le diacre ?

« Oui, monseigneur », fit-il.

Ça lui paraissait la solution la plus simple.



Les dieux n'ont personne à qui adresser des prières.

Le grand dieu Om fila vers la statue la plus proche, le cou tendu, en actionnant avec énergie ses pattes déficientes. La statue n'était autre que lui-même sous forme de taureau en train de piétiner un infidèle, mais il n'en tira guère de réconfort.

Ce n'était qu'une question de temps avant que l'aigle s'arrête de tournoyer et fonde sur lui.

Om n'était tortue que depuis trois ans, mais il avait hérité en même temps que l'enveloppe corporelle de toute une panoplie d'instincts, dont un grand nombre tournaient autour de la terreur panique due au seul animal qui avait trouvé la recette pour manger une tortue.

Les dieux n'ont personne à qui adresser des prières.

Om souhaitait à toutes forces qu'il n'en fût rien.

Quand même, on a tous besoin de quelqu'un.

« *Frangin !* »



Frangin restait un peu indécis sur l'avenir immédiat. Le diacre Vorbis l'avait clairement libéré de ses tâches de novice, mais il n'avait rien à faire pour le restant de l'après-midi.

Il se sentait attiré du côté du jardin. Il y avait des haricots à ramer, un travail qu'il attendait toujours avec plaisir. On savait à quoi s'en tenir avec les haricots. Ils ne demandaient pas l'impossible, comme *oublier*. Et puis, s'il devait s'absenter quelque temps, il fallait pailler les melons et mettre Lou-tsé au courant.

Lou-tsé et les jardins formaient un tout.

Tout service abrite une personne de ce type. Tantôt elle pousse un balai dans des couloirs sombres, tantôt elle déambule parmi les étagères au fond des magasins (où elle seule sait dénicher le moindre article), ou elle entretient une relation ambiguë mais essentielle avec la salle des chaudières. Tout le monde la connaît mais personne ne se souvient d'un temps où elle n'était pas là, ni ne sait où elle va quand elle est absente, bref, où elle se trouve habituellement. À l'occasion, des gens un peu plus observateurs que la moyenne, ce qui ne paraît pas à première vue très difficile, se posent un instant des questions à son sujet... puis passent à autre chose.

Curieusement, étant donné ses allées et venues discrètes entre les jardins de la Citadelle, Lou-tsé ne manifestait pas beaucoup d'intérêt pour les plantes proprement dites. Il s'occupait de la terre, du fumier, de l'humus, du compost, du

terreau, de la poussière et des moyens de les manutentionner. La plupart du temps, il maniait un balai ou retournait un tas de n'importe quoi. Dès qu'on mettait des semences dans quelque chose, ça ne l'intéressait plus.

Il ratissait les allées lorsque Frangin entra. Il s'y entendait pour ratisser les allées. Il composait des cannelures et dessinait des courbes douces à l'effet apaisant. Frangin avait toujours envie de s'excuser quand il marchait dessus.

Le novice ne lui parlait guère car ce qu'on pouvait lui dire n'avait guère d'importance. Le vieux se contentait à chaque fois de hocher la tête et d'arborer son sourire à une seule dent.

« Je m'en vais pour un petit moment, annonça Frangin d'une voix forte en articulant bien. Je pense qu'on va envoyer quelqu'un pour s'occuper des jardins, mais j'ai quelques consignes... »

Hochement de tête, sourire. Le vieux le suivit patiemment le long des rangs de légumes tandis que Frangin parlait haricots et fines herbes.

« Compris ? » demanda le novice au bout de dix minutes.

Hochement de tête, sourire. Hochement de tête, sourire, signe de main.

« Quoi ? »

Hochement de tête, sourire, signe de main. Hochement de tête, sourire, *signe de main*, sourire.

De sa démarche qui tenait à la fois du crabe et du singe, Lou-tsé se rendit au petit secteur au fond du jardin enclos qui recelait ses divers tas de détritus, les rayonnages de pots de fleurs et tous les produits de la beauté horticole. L'homme devait y dormir, soupçonna Frangin.

Hochement de tête, sourire, signe de main.

Une petite table sur tréteaux se dressait au soleil près d'un rayonnage de rames pour haricots.

On y avait étendu un paillason sur lequel reposaient une demi-douzaine de gros cailloux pointus hauts d'une trentaine de centimètres.

Autour d'eux, on avait disposé avec soin des tuteurs. Des morceaux de bois fin donnaient de l'ombre à certaines parties des cailloux. De petits miroirs métalliques dirigeaient la lumière

du soleil vers d'autres. Des cônes de papier curieusement orientés avaient l'air de canaliser le vent sur des points précis.

Frangin n'avait jamais entendu parler de l'art du bonsaï, surtout appliqué aux montagnes.

« C'est... très joli », dit-il d'un ton hésitant.

Hochement de tête, sourire, saisie d'un petit rocher, sourire, insistance, insistance.

« Oh, je ne peux pas accepter... »

Insistance, insistance. Grand sourire, hochement de tête.

Frangin prit la montagne miniature. Il lui trouva un poids étrange, irréel – sa main lui disait qu'elle pesait en gros une livre, mais sa tête des milliers de toutes, toutes petites tonnes.

« Euh... Merci. Merci beaucoup. »

Hochement de tête, sourire, poussée polie.

« C'est très... montagneux. »

Hochement de tête, grand sourire.

« Ça n'est tout de même pas de la neige au sommet, dites... »

— *Frangin !* »

Il releva la tête d'un coup. Mais la voix venait de l'intérieur.

Oh non, songea-t-il pitoyablement.

Il repoussa la petite montagne dans les mains de Lou-tsé.

« Mais, euh... vous me la mettez de côté, oui ? »

— *Frangin !* »

Je rêvais, non ? Avant que je devienne important et que des diacres m'adressent la parole.

« *Non, tu ne rêvais pas ! Au secours !* »



Les pétitionnaires s'égaillèrent lorsque l'aigle effectua un passage au-dessus de la place des Lamentations.

Il vira en rase-mottes et alla se percher sur la statue du Grand Om piétinant les infidèles.

C'était un oiseau magnifique brun doré dont les yeux jaunes passèrent en revue la foule d'un air froid et dédaigneux.

« C'est un signe ? fit un vieillard affublé d'une jambe de bois.

— Oui ! Un signe ! répéta une jeune femme près de lui.

— Un signe ! »

On se rassembla autour de la statue.

« *C'est un connard* », lança quelque part du côté de leurs pieds une voix que personne n'entendit.

« Mais un signe de quoi ? fit un homme assez âgé qui campait sur la place depuis trois jours.

— Comment ça : de quoi ? C'est un signe ! fit l'homme à la jambe de bois. Pas besoin que ce soit un signe de quelque chose. “Un signe de quoi ?” Poser une question pareille ! En voilà de la méfiance !

— C'est forcément un signe de quelque chose, insista l'autre. C'est un chaispaquoi référentiel. Un gérondif. Bien possible, ça, un gérondif. »

Une silhouette maigre apparut en bordure du groupe ; elle se déplaçait discrètement mais avec une rapidité étonnante. Elle portait la *jolhiba* des tribus du désert, mais un plateau lui pendait au cou par une lanière. Il s'en dégagait un avant-goût alarmant de sucreries poisseuses nappées de poussière.

« C'est peut-être un messenger du grand dieu lui-même, dit la femme.

— *C'est un putain d'aigle, voilà ce que c'est*, fit une voix résignée quelque part au milieu de l'homicide ornemental de bronze à la base de la statue.

— Dattes ? Figues ? Sorbets ? Saintes reliques ? Indulgences toutes fraîches ? Lézards ? En bâtonnets ? proposa l'homme au plateau d'un ton encourageant.

— Moi j'croisais qu'il apparaissait aux mortels sous forme de cygne ou de taureau, dit la jambe de bois.

— *Hah !* cracha en pure perte la voix de la tortue.

— Ça m'a toujours intrigué, intervint un jeune novice au dernier rang. Vous savez... Ben... Des cygnes ? Pas très... macho, croyez pas ?

— Que tu sois lapidé à mort pour blasphème ! lui jeta violemment la femme. Le grand dieu entend chacune des paroles irrévérencieuses que tu prononces !

— *Hah !* » fit-on sous la statue. Et l'homme au plateau se coula un peu plus en avant. « Délice klatchien. Guêpes au miel ? Profitez-en tant que c'est froid ! proposa-t-il encore.

— C'est tout de même pas mal, fit l'homme âgé du ton assommant que rien ne peut arrêter. J'veux dire, y a quelque chose de très divin dans un aigle. Le roi des oiseaux, j'ai pas raison ?

— *Rien d'autre qu'une dinde améliorée*, fit la voix sous la statue. *Un cerveau pas plus gros qu'une noix.*

— Un oiseau très noble, l'aigle. Et intelligent avec ça, renchérit l'homme âgé. Détail intéressant : c'est le seul oiseau qui arrive à manger les tortues. Vous saviez ça ? Il attrape la tortue, ensuite il s'envole très haut et la laisse tomber sur les rochers. Elle s'écrase et elle s'ouvre en deux. Étonnant.

— *Un de ces quatre*, fit une voix morne à ras du sol, *je vais retrouver ma pleine forme et tu vas drôlement regretter tes paroles. Pendant très longtemps. Je pourrais même aller jusqu'à étirer le temps pour que t'en baves davantage. Ou alors... non, je vais te changer en tortue. On verra si ça te plaît, hein ? Le vent qui se rue autour de la carapace, le sol qui grossit de seconde en seconde. Ça, c'est un détail intéressant !*

— Je trouve ça affreux, dit la femme en levant la tête vers le regard mauvais de l'aigle. Je me demande ce qui passe par la tête de la pauvre petite bête quand elle tombe.

— *Sa carapace, madame* », dit le grand dieu Om en s'efforçant de se glisser encore plus profondément sous le surplomb de bronze.

L'homme au plateau avait l'air découragé. « Attendez voir, fit-il. Deux sachets de dattes au sucre pour le prix d'un, qu'est-ce que vous en pensez ? Et là, autant dire que je m'tranche la main. »

La femme jeta un coup d'œil au plateau.

« Dites, y a des mouches partout !

— Des raisins secs, madame.

— Pourquoi ça s'envole, alors ? »

L'homme regarda son plateau. Puis il releva la tête vers la femme.

« Un miracle ! s'écria-t-il en agitant les mains d'un air théâtral. Le temps des miracles est venu ! »

L'aigle bougea, mal à l'aise.

Il ne voyait dans les êtres humains que des bouts de paysage mobile qui, en période d'agnelage en montagne, s'accompagnaient de jets de pierres quand il plongeait sur l'agneau nouveau-né, mais ne présentaient par ailleurs pas plus d'intérêt à ses yeux que les buissons et les rochers. Il n'en avait pourtant jamais approché autant. Son regard dément allait et venait, incertain.

À cet instant des trompettes retentirent sur la place.

L'aigle regarda en tous sens d'un air affolé pendant que son cerveau réduit s'efforçait d'assimiler cette surcharge soudaine.

Il bondit. Les fidèles se battirent pour s'écarter de sa trajectoire alors qu'il piquait sur les dalles avant de s'élever majestueusement vers les tourelles du grand temple et la chaleur des cieux.

En dessous, les portes du grand temple, quarante tonnes chacune de bronze doré, s'ouvrirent sous le souffle (disait-on) du grand dieu lui-même, pivotèrent pesamment et – sainteté suprême – silencieusement.



Les sandales démesurées de Frangin claquaient à toute allure sur les dalles. Il déployait toujours beaucoup d'efforts pour courir ; il courait à partir des genoux et battait des jambes en dessous comme s'il s'agissait de roues à aubes.

C'était dingue. Une tortue se prétendait le dieu, ce qui ne pouvait pas être vrai, sauf que si, forcément, vu ce qu'elle savait. Et il avait subi un interrogatoire de la Quisition. Ou quelque chose d'approchant. En tout cas, il n'avait pas trouvé l'épreuve aussi pénible que le prétendait la rumeur.

« *Frangin !* »

La place, d'habitude bourdonnante des murmures d'un millier de prières, baignait dans le silence. Tous les pèlerins s'étaient tournés face au temple.

L'esprit en ébullition suite aux événements de la journée, Frangin se fraya un chemin à coups d'épaule à travers la foule soudain muette...

« *Frangin !* »

Les gens ont des étouffoirs de réalité.

Le fait est notoire : les neuf dixièmes du cerveau restent inutilisés ; comme la plupart des faits notoires, c'est faux. Même le plus crétin des Créateurs ne s'embêterait pas à charger le crâne humain de plusieurs livres de matière grise dans le seul but de fournir un mets délicat à certaines tribus reculées de vallées inexplorées. Le cerveau est bel et bien utilisé au maximum de ses capacités. Et, entre autres fonctions, il fait paraître le miraculeux banal et change l'extraordinaire en ordinaire.

Car dans le cas contraire, confrontés au merveilleux quotidien de tout ce qui les entoure, les êtres humains se baladeraient la figure fendue de grands sourires idiots semblables à ceux qu'arborent certaines tribus reculées chez qui les autorités font de temps en temps une descente, histoire d'étudier de près le contenu de leurs serres en plastique. Ils lâcheraient des « wouah ! » à tout bout de champ. Et aucun ne travaillerait beaucoup.

Les dieux n'aiment pas qu'on ne travaille pas beaucoup. Les inactifs risquent toujours de se mettre à *réfléchir*.

Une partie du cerveau a pour fonction d'empêcher de tels incidents de se produire. Elle est très efficace. Elle peut inspirer l'ennui même aux témoins de spectacles merveilleux. Et Frangin était un travailleur acharné.

Aussi ne remarqua-t-il pas tout de suite qu'il avait franchi le dernier rang des badauds pour débouler au milieu d'une large allée dégagée. Il se retourna alors et vit approcher la procession.

Le cénobiarche regagnait ses appartements après avoir assuré le service du soir – ou plutôt vaguement opiné pendant que le chapelain l'assurait en son nom.

Frangin pivota sur place, à la recherche d'un moyen de se tirer de ce mauvais pas. Puis il entendit tousser près de lui et leva les yeux sur les figures furieuses de deux cémois inférieurs encadrant la mine ahurie et gériatriquement bon enfant du cénobiarche en personne.

Le vieil homme leva machinalement la main pour bénir Frangin du signe des saintes cornes, puis deux membres de la

Légion divine saisirent le novice par les coudes en s'y reprenant à deux fois et lui firent dégager tambour battant le chemin de la procession avant de le propulser dans la foule.

« *Frangin !* »

Frangin traversa l'esplanade d'un bond jusqu'à la statue contre laquelle il s'appuya, hors d'haleine.

« Je vais finir en enfer ! marmonna-t-il. Pour l'éternité !

— *On s'en fout ! Maintenant... sors-moi de là !* »

On ne lui prêtait aucune attention désormais. Tout le monde regardait passer la procession. Même regarder passer la procession était un acte saint. Frangin s'agenouilla et fouilla des yeux les volutes à la base de la statue.

Une prunelle en bouton de bottine le foudroya sur place.

« Comment tu t'es fourrée là-dessous ?

— *C'était moins une*, répondit la tortue. *Moi j'te l'dis, quand j'aurai retrouvé la forme, va y avoir du rififi chez les aigles.*

— Qu'est-ce qu'il te veut, l'aigle ? demanda Frangin.

— *M'emmener dans son aire et m'inviter à dîner*, grogna la tortue. *Il me veut quoi, à ton avis ?* » Elle marqua un temps durant lequel elle mesura l'inutilité de faire de l'ironie devant Frangin ; c'était comme jeter des meringues contre un château fort.

« *Il veut me becqueter*, dit-elle d'une voix résignée.

— Mais tu es une tortue !

— *Je suis ton dieu !*

— Mais pour l'instant sous la forme d'une tortue. Avec une carapace, je veux dire.

— *Ce n'est pas ça qui va gêner les aigles*, répliqua d'un ton sinistre la tortue. *Ils t'attrapent, t'emportent à une centaine de mètres dans les airs et puis... ils te lâchent.*

— Beurk.

— *Non. Plutôt... crac... floc. Comment tu crois que je me suis retrouvé ici ?*

— On t'a lâchée ? Mais...

— *J'ai atterri sur un tas de détritrus dans ton jardin. Ça, c'est bien les aigles. Tout le coin est bâti en caillou et pavé de caillou sur un gros caillou, et ils ratent leur coup.*

— Une sacrée chance. Une sur un million, dit Frangin.

— *Je n'ai jamais eu d'ennuis de ce genre quand j'étais un taureau. Les aigles qui peuvent attraper un taureau, on les compte sur les doigts d'une tête de bétail. De toute façon, ajouta la tortue, il y a pire ici que les aigles. Il y a...*

— C'est bon à manger, ces trucs-là, tu sais », fit une voix derrière Frangin.

Il se releva d'un air coupable, la tortue dans la main.

« Oh, salut, m'sieur Plhatah », dit-il.

Tout le monde en ville connaissait Plhatah Je-m'tranche-la-main, fournisseur de saintes reliques d'une nouveauté suspecte, de confiseries rances en bâtonnets d'une ancienneté louche, de figes grumeleuses et de dattes de fraîcheur périmée. C'était une espèce de force naturelle, comme le vent. Nul ne savait d'où il venait ni où il se rendait la nuit. Mais on le voyait tous les matins dès l'aube qui vendait ses articles poisseux aux pèlerins. Et, sur ce plan-là, les prêtres reconnaissaient qu'il avait trouvé le filon, parce que la plupart des pèlerins venaient pour la première fois et ne disposaient donc pas de l'élément essentiel à tout rapport avec Plhatah : avoir déjà eu affaire à lui. Le spectacle de fidèles sur la place s'évertuant à se décoller les mâchoires avec dignité était courant. Nombre de dévots, après des milliers de kilomètres d'un voyage périlleux, se voyaient contraints de formuler leurs prières dans le langage des signes.

« Un sorbet pour le dessert, ça te tente pas ? proposa Plhatah d'un ton plein d'espoir. Un sou le verre seulement, et là, autant dire que je m'tranche la main.

— *Qui c'est, ce malade ?* demanda Om.

— Je ne vais pas la manger, s'empressa de préciser Frangin.

— Tu vas lui apprendre des tours, alors ? dit joyeusement Plhatah. Passer la tête dans des cerceaux, des trucs comme ça ?

— *Débarrasse-toi de lui,* fit Om. *Flanque-lui donc un grand coup sur la tête et planque le corps derrière la statue.*

— La ferme, lança Frangin, à nouveau confronté aux problèmes posés par un interlocuteur que personne d'autre n'entend.

— Pas besoin de l'prendre sur ce ton, fit Plhatah.

— Ce n'est pas à vous que je parlais.

— Tu causais à la tortue, c'est ça ? » Frangin prit un air coupable.

« Ma vieille mère, elle causait à une gerbille, poursuivit Plhatah. Les animaux familiers sont d'un grand secours en période de tension. Et en période de famine aussi, 'videmment.

— *Cet homme est malhonnête*, dit Om. *Je lis dans son esprit*.

— Tu fais ça ?

— Je fais quoi ? » demanda Plhatah. Il lança à Frangin un regard en coin. « En tout cas, t'auras comme ça d'la compagnie pendant ton long voyage.

— Quel voyage ?

— Ton voyage à Éphèbe. La mission secrète pour discuter avec les infidèles. »

Frangin savait qu'il ne fallait pas s'étonner. Les nouvelles se propageaient dans le monde clos de la Citadelle comme un feu de brousse après une sécheresse.

« Oh, fit-il. Ce voyage-là.

— Paraît que Fri'it en est, dit Plhatah. Et... l'autre, là. *L'éminence grasse*.

— Le diacre Vorbis est très aimable. Il a été très gentil avec moi. Il m'a offert un verre.

— Un verre de quoi ? Sans importance. Attention, hein, j'dis pas un mot contre lui, moi, ajouta-t-il aussitôt.

— *Pourquoi parles-tu à cet imbécile ?* demanda Om.

— C'est un... ami à moi, répondit Frangin.

— J'aimerais bien qu'ce soit aussi l'mien, fit Plhatah. Avec des amis comme ça, on a jamais d'ennemis. Est-ce que j'peux te proposer des raisins secs confits ? En bâtonnet ? »



Vingt-trois autres novices partageaient le dortoir de Frangin, selon le principe que dormir en solitaire encourage le péché. Ce qui ne manquait pas de les intriguer, les novices, puisqu'il suffisait d'un instant de réflexion pour imaginer tout un éventail de péchés qu'on ne pouvait commettre qu'en compagnie. Mais c'était parce qu'un instant de réflexion représente le plus grand

de tous les péchés. Tout individu laissé seul trop souvent risque de s'adonner à la cogitation solitaire. De telles pratiques retardent la croissance, c'est bien connu. Pour commencer, on encourt le supplice des pieds tranchés.

Frangin fut donc obligé de se réfugier dans le jardin, tandis que son dieu lui criait dessus depuis la poche de sa robe où il se cognait contre une pelote de ficelle, une paire de cisailles et quelques graines vagabondes.

Et d'où une main le sortit enfin.

« Écoute, je n'ai pas eu le temps de t'en parler, fit Frangin. On m'a désigné pour participer à une mission très importante. Je vais à Éphèbe en mission chez les infidèles. Le diacre Vorbis m'a choisi. C'est mon ami.

— *Qui c'est ?*

— Le chef exquisiteur. Il... veille à ce qu'on te vénère comme il faut. »

Om sentit l'hésitation dans la voix du novice et il se souvint de la grille. Et des activités auxquelles on se livrait en dessous...

« *Il torture les gens*, dit-il froidement.

— Oh, non ! Les *inquisiteurs*, d'accord, ils font ça. Et ils travaillent de très longues heures pour un maigre salaire, à ce que dit frère Nonroid. Mais les *exquisiteurs*, eux, ils... arrangent les choses. Tous les *inquisiteurs* rêvent de passer *exquisiteurs* un jour, à ce que dit frère Nonroid. C'est pour ça qu'ils supportent de rester de service à toute heure. Ils passent des jours sans dormir, des fois.

— *À torturer les gens* », médita le dieu. Non, un individu comme celui qu'il avait rencontré dans le jardin ne prendrait pas un couteau. C'était bon pour les autres. Vorbis préférait des méthodes plus raffinées.

« *À extraire la méchanceté et l'hérésie des gens.*

— *Mais les gens... peut-être... ne sortent pas vivants de l'opération.*

— Pas grave, répliqua sérieusement Frangin. Ce qui nous arrive dans cette vie n'est pas vraiment vrai. Ça fait peut-être un peu mal, mais c'est sans importance. Si ça garantit de passer moins de temps dans les enfers après la mort.

— *Et si les exquisiteurs se trompent ?* dit la tortue.

— Ils ne peuvent pas se tromper. Ils sont guidés par la main de... par ta main... ta patte de devant... ta griffe, je veux dire », marmonna-t-il.

La tortue cligna de son œil unique. Elle se rappelait la chaleur du soleil, l'impuissance, et un visage qui la regardait, non pas avec cruauté mais, pire, avec intérêt. Quelqu'un qui regardait quelque chose mourir uniquement pour voir combien de temps ça prenait. Elle se souviendrait de ce visage partout. Et de l'esprit qu'il dissimulait, un esprit comme une bille d'acier.

« *Mais suppose que quelque chose ait mal tourné*, insista-t-elle.

— Je ne suis pas expert en théologie, dit Frangin, mais le testament d'Ossaire est très clair là-dessus. Ces gens-là ont forcément fait quelque chose, sinon, dans ta sagesse, tu ne les désignerais pas à la Quisition.

— *Ah bon ? s'étonna Om en pensant toujours au visage. C'est de leur faute s'ils se font torturer. J'ai vraiment dit ça ?*

— “Nous sommes jugés dans la vie comme nous le sommes dans la mort”... Ossaire III, chapitre VI, verset 56. D'après ma grand-mère, quand les gens meurent ils se présentent devant toi ; ils doivent traverser un désert horrible et tu pèses leur cœur sur une balance, dit Frangin. Et si leur cœur pèse moins lourd qu'une plume, ils évitent les enfers.

— *Nom de moi*, lâcha la tortue avant d'ajouter : *Il ne t'est pas venu à l'idée, mon garçon, que je risque d'avoir du mal à remplir cet office si je me trouve en même temps ici à me balader avec une carapace sur le dos ?*

— Tu peux faire tout ce que tu veux. »

Om leva son œil vers Frangin.

Il a vraiment la foi, se dit-il. Il ne sait pas mentir.

La force de la foi du novice brûlait en lui comme une flamme.

Puis la vérité frappa Om comme le plancher des vaches les tortues après une attaque d'aigles.

« *Faut que tu m'emmènes dans cette ville, là, Éphèbe*, dit-il aussitôt.

— Je ferai tout ce que tu veux, dit Frangin. Tu vas la châtier par le sabot et par le feu ?

— *Possible, possible. Mais il faut que tu m’emmènes.* » Om s’efforçait de réduire au silence des pensées intimes, au cas où Frangin les entendrait. Ne m’abandonne pas !

« Mais tu pourrais y aller beaucoup plus vite sans moi, dit Frangin. Ils sont très méchants à Éphèbe. Le plus tôt la ville sera anéantie, le mieux ce sera. Tu pourrais quitter ta forme de tortue, voler là-bas comme un vent de feu et la châtier. »

Un vent de feu, se dit Om. La tortue médita alors sur les étendues silencieuses au fin fond du désert, sur les pépiements et soupirs des dieux réduits à l’état de djinns et de voix impalpables.

Des dieux qui n’avaient plus de croyants.

Même pas un. Un seul suffisait.

Des dieux qu’on avait *abandonnés*.

Et la flamme de la foi de Frangin avait une particularité : dans toute la Citadelle, après toute une journée de recherche, c’était la seule qu’avait trouvée le dieu.



Fri’it essayait de prier.

Ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Oh, bien sûr, il observait les huit prières journalières obligatoires mais, aux heures les plus noires de cette affreuse nuit, il les reconnaissait pour ce qu’elles étaient. Une habitude. Un moment propice à la réflexion peut-être. Une façon de mesurer le temps.

Il se demanda s’il avait jamais prié, s’il avait jamais ouvert son cœur et son âme à quelque chose là-bas, ou là-haut. Sûrement, oui. Non ? Peut-être quand il était jeune. Il n’arrivait même pas à se le rappeler. Le sang avait effacé les souvenirs.

C’était de sa faute. Forcément. Il s’était déjà rendu à Éphèbe et avait apprécié la ville de marbre blanc sur son rocher surplombant le bleu de la mer Circulaire. Et il avait visité le Jolhimôme, ce pays de fous dans leur petite vallée fluviale qui croyaient en des dieux aux têtes marrantes et enfermaient leurs morts dans des pyramides. Il était même allé aussi loin

qu'Ankh-Morpork, au-delà des eaux, où les habitants vénéraient n'importe quelle divinité tant qu'elle avait de l'argent. Oui, Ankh-Morpork... où se succédaient des rues et des rues de dieux tassés les uns contre les autres comme dans un paquet de cartes. Et personne ne tenait à mettre le feu à qui que ce soit, en tout cas pas plus qu'à l'ordinaire dans cette ville. Chacun tenait seulement à ce qu'on le laisse en paix pour que tout le monde gagne son paradis ou son enfer à son idée.

Et il avait trop bu ce soir, de ce vin qu'il gardait dans une cachette secrète dont la découverte l'enverrait tâter des instruments des inquisiteurs en moins de deux.

Oui, c'était à mettre au crédit de Vorbis. Autrefois, on pouvait corrompre la Quisition, mais plus aujourd'hui. L'exquisiteur en chef était revenu aux principes essentiels. On vivait désormais dans une démocratie de couteaux bien tranchants. On traquait l'hérésie avec encore plus d'ardeur dans les couches supérieures de l'Église. Plus on monte dans l'arbre, plus la scie s'émousse, avait expliqué Vorbis.

La religion n'est plus ce qu'elle était. Mais où sont les cierges d'antan... ?

Il ferma de nouveau les yeux avec force, et tout ce qu'il vit, ce fut les cornes du temple, ou des images fragmentées du carnage à venir, ou... le visage de Vorbis.

Cette cité blanche lui avait bien plu.

Même les esclaves s'y plaisaient. Un règlement les protégeait. On ne pouvait pas en faire ce qu'on voulait. Les esclaves avaient de la valeur.

On l'y avait instruit sur la Tortue. La théorie relevait du bon sens. Il avait pensé : ça se tient. C'est logique. Mais, logique ou pas, pareille pensée l'envoyait en enfer.

Vorbis était au courant pour lui. Forcément. Les espions pullulaient. Sacho s'était montré utile. Combien de renseignements Vorbis lui avait-il soutirés ? Sacho avait-il révélé ce qu'il savait ?

Évidemment qu'il avait révélé ce qu'il savait...

Quelque chose se brisa net chez Fri'it.

Il jeta un coup d'oeil à son épée accrochée au mur.

Pourquoi pas ? Après tout, il allait passer l'éternité dans un millier d'enfers...

La connaissance, c'est pour ainsi dire la liberté. Quand au mieux on risque les derniers supplices, le pire n'inspire alors plus aucune terreur. S'il devait finir bouilli pour un agneau, autant se faire rôtir pour un mouton.

Il se releva en titubant et, au bout de deux essais, décrocha son ceinturon du mur. Les appartements de Vorbis ne se trouvaient pas très loin, il lui fallait juste réussir à monter les marches. Un seul coup d'épée suffirait. Il pouvait couper Vorbis en deux sans forcer. Et peut-être... peut-être que rien ne se passerait par la suite. D'autres gens pensaient comme lui... quelque part. De toute façon, il pourrait toujours descendre aux écuries, se trouver loin de la Citadelle au lever du jour, et rejoindre Éphèbe, peut-être, à travers le désert...

Il gagna la porte et chercha la poignée à tâtons.

Qui pivota toute seule.

Fri'it chancela en arrière tandis que le battant s'ouvrait vers l'intérieur.

Vorbis s'encadrait dans l'ouverture. À la lueur tremblotante de la lampe à huile, son visage exprimait une sollicitude polie.

« Excusez l'heure tardive, monseigneur, fit-il, mais j'ai pensé qu'il nous fallait discuter. À propos de demain. »

L'épée échappa bruyamment de la main de Fri'it.

Vorbis se pencha.

« Quelque chose ne va pas, mon frère ? » fit-il.

Il sourit et entra dans la chambre. Deux inquisiteurs encapuchonnés se glissèrent à sa suite.

« Mon frère », répéta Vorbis. Puis il referma la porte.



« Comment c'est, là-dedans ? demanda Frangin.

— *Je vais bringuebaler comme un petit pois dans une casserole*, ronchonna la tortue.

— Je pourrais y mettre de la paille. Et, regarde, j'ai ça. »

Un paquet de verdure tomba sur la tête d'Om.

« Ça vient de la cuisine, expliqua Frangin. Des épluchures et du chou. Je les ai volés, ajouta-t-il, mais je me suis dit que ce n'était pas du vol si je le faisais pour toi. »

L'odeur fétide des feuilles à demi pourries donnait fortement à penser que Frangin avait commis son délit alors que les légumes étaient en route pour le tas de fumier, mais Om n'en dit rien. Pas encore.

« *Très juste* », marmonna-t-il.

Il doit y en avoir d'autres que lui, songea-t-il. Sûrement. À la campagne. Cette ville est trop bégueule. Pourtant... tous ces pèlerins devant le temple. Ce n'étaient pas seulement des campagnards, mais les plus dévots. Des villages entiers se regroupaient pour envoyer un seul représentant porter les suppliques de tout le monde. Mais nulle part chez eux il n'avait senti de flamme. La peur, oui, l'angoisse, le désir ardent et l'espoir. Toutes ces émotions avaient leur parfum. Mais de flamme, point.

L'aigle l'avait laissé tomber près de Frangin. Il... s'était comme réveillé. Il se souvenait vaguement du temps passé à l'état de tortue. Et maintenant il se souvenait qu'il était un dieu. Jusqu'à quelle distance de Frangin s'en souviendrait-il encore ? Un kilomètre ? Dix ? Quel effet ça lui ferait... de sentir sa conscience lui échapper, décroître jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qu'un modeste reptile ? Peut-être subsisterait-il une part de lui-même qui se souviendrait toujours, désespérément...

Il frissonna.

Pour l'heure, Om occupait une boîte en osier suspendue à l'épaule de Frangin. La boîte devait déjà manquer de confort en temps ordinaire, mais à présent elle sautait en outre chaque fois que le novice battait la semelle dans la fraîcheur d'avant l'aube.

Au bout d'un moment, des palefreniers de la Citadelle arrivèrent avec des chevaux. Ils regardèrent Frangin d'un drôle d'air. Le jeune homme leur sourit à tous. Le meilleur parti à prendre, lui semblait-il.

Il commençait d'avoir faim, mais il n'osait pas quitter son poste. On lui avait dit de se tenir là. Pourtant, au bout d'un moment, des bruits au détour du mur voisin le poussèrent à effectuer quelques pas en crabe pour voir ce qui se passait.

La cour en forme de U entourait une aile des bâtiments de la Citadelle, et on aurait dit qu'un autre groupe se préparait à prendre le départ.

Frangin connaissait les chameaux. Il en avait vu deux au village de sa grand-mère. Mais cette fois il eut l'impression de centaines de ces bêtes qui se plaignaient comme des pompes mal graissées et puaient autant qu'un millier de tapis mouillés. Des hommes en *jolhiba* se déplaçaient parmi eux et leur donnaient de temps en temps des coups de bâton, méthode agréée par la profession chamelière.

Frangin s'approcha négligemment du dromadaire le plus proche. Un homme lui sanglait des outres autour de la bosse.

« Bonjour, frère, dit le novice.

— Va t'faire foutre ! lança l'homme sans se retourner.

— Le prophète Abbyssé nous dit – chapitre XXV, verset 6 : “Malheur à qui se souille la bouche de grossièretés car ses paroles ne seront que poussière”, cita Frangin.

— Ah bon ? Ben, il peut aller s'faire foutre lui aussi », répliqua l'homme sur le ton de la conversation.

Frangin hésita. Techniquement, bien sûr, l'homme venait de s'offrir la jouissance immédiate d'un millier d'enfers plus un ou deux mois de pension aux bons soins de la Quisition, mais Frangin avait reconnu en lui un membre de la Légion divine ; une épée se dissimulait en partie sous sa robe du désert.

Et il fallait témoigner d'une indulgence particulière envers les légionnaires, tout comme envers les inquisiteurs. Leurs contacts intimes fréquents avec les impies leur affectaient l'esprit et faisaient courir à leur âme un danger de mort. Il opta pour la magnanimité.

« Et où allez-vous avec tous ces chameaux par cette belle matinée, mon frère ? »

Le soldat serra une courroie.

« Sûrement en enfer, dit-il en souriant méchamment. Juste après toi.

— Vraiment ? Selon les paroles du prophète Ichquible, on n'a pas forcément besoin de chameau pour se rendre en enfer, parfaitement, ni de cheval ni de mule ; on peut y aller avec sa

langue, énonça Frangin en laissant un soupçon de désapprobation transparaître dans sa voix.

— Y aurait pas un vieux prophète qu'aurait dit quelque chose sur des connards de fouinards qui reçoivent un gnon dans la tronche ? lança le soldat.

— “Malheur à qui lève la main sur son frère et qui le traite comme un infidèle”, cita Frangin. Ça, c'est Ossaïre, Préceptes XI, verset 16.

— “Tire-toi et oublie qu'tu nous as vus sinon tu cours au-devant de graves pépins, l'ami.” Sergent Aktar, chapitre I, verset 1 », répliqua le soldat.

Le front de Frangin se plissa. Il ne se rappelait pas ce passage-là.

« *Ne reste pas là*, fit la voix du dieu dans sa tête. *Pas la peine de t'attirer des ennuis.* »

— Je vous souhaite un voyage agréable, dit poliment Frangin. Où que vous alliez. »

Il abandonna le légionnaire et s'en repartit vers la porte.

« Ce gars-là, faudra qu'il fasse un petit séjour dans les enfers de correction, si tu veux mon avis », dit-il.

Le dieu ne releva pas.

Le détachement prévu pour se rendre à Éphèbe commençait à présent à se rassembler. Frangin, au garde-à-vous, s'efforça de ne gêner personne. Il vit une douzaine de soldats à cheval, mais à la différence des méharistes ils portaient des cottes de mailles brillamment astiquées sous des capes noir et jaune que les légionnaires ne revêtaient que dans les grandes occasions. Frangin les trouva très impressionnants.

Un des garçons d'écurie finit par s'approcher de lui.

« Qu'est-ce que tu fais là, novice ? demanda-t-il.

— Je vais à Éphèbe », répondit Frangin.

L'homme lui jeta un regard mauvais puis eut un grand sourire.

« Toi ? T'as même pas été ordonné ! Tu vas à Éphèbe ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je le lui ai demandé, répondit la voix de Vorbis derrière le garçon d'écurie. Et il est ici parce qu'il a obéi à mon désir. »

Frangin avait une vue imprenable sur la figure de l'homme. Le changement d'expression lui évoqua une nappe d'huile qui se répand sur une mare. Puis le malheureux se retourna comme s'il avait les pieds cloués sur une platine.

« Monseigneur Vorbis, bava-t-il d'une voix onctueuse.

— Et maintenant, il lui faut un destrier », poursuivit Vorbis.

La figure du palefrenier était jaune de trouille.

« Je vous en prie. Le meilleur de l'écu...

— Mon ami Frangin est un modeste devant Om, le coupa Vorbis. Il n'exige qu'une mule, j'en suis sûr. Frangin ?

— Je... je ne monte pas, monseigneur, fit le novice.

— Tout le monde monte une mule, rétorqua Vorbis. Souvent plusieurs fois sur une courte distance. À présent, il me semble, nous sommes au complet, non ? »

Il leva un sourcil à l'adresse d'un sergent de la garde qui lui fit un salut.

« Nous attendons le général Fri'it, monseigneur, dit-il.

— Ah, sergent Simonie, n'est-ce pas ? »

Vorbis avait une mémoire redoutable des noms. Il connaissait tout le monde. Le sergent blêmit un peu puis salua nerveusement.

« Oui ! Monseigneur !

— Nous allons nous mettre en route sans le général Fri'it », dit le diacre.

Le M du mot « mais » se forma sur les lèvres du sergent et y mourut.

« Le général Fri'it a d'autres affaires en train, reprit Vorbis. Des affaires plus pressantes et urgentes. Dont lui seul peut se charger. »



Fri'it ouvrit les yeux dans la pénombre.

Il distinguait la chambre autour de lui, mais vaguement, comme les arêtes d'un cube flottant dans le vide.

L'épée...

Il avait lâché son épée, mais peut-être pourrait-il la retrouver. Il avança, sentit une légère résistance autour de ses chevilles et baissa les yeux.

L'épée était là. Mais ses doigts passèrent au travers. Il se sentait comme en état d'ivresse, mais il savait qu'il n'était pas ivre. Même pas à jeun non plus. Il... avait soudain l'esprit clair.

Il se retourna et regarda ce qui avait un bref instant gêné son déplacement.

« Oh, dit-il.

— BONJOUR.

— Oh.

— C'EST UN PEU DÉROUTANT AU DÉBUT. NORMAL. »

À sa grande horreur, Fri'it vit la haute silhouette noire traverser d'un grand pas le mur gris.

« Attendez ! »

Un crâne enveloppé d'un capuchon noir émergea de la paroi.

« OUI ?

— Vous êtes la Mort, c'est ça ?

— VOILÀ. »

Fri'it rassembla ce qui lui restait de dignité.

« Je vous connais, dit-il. Je vous ai vu⁵ en face des tas de fois. »

La Mort le fixa longuement.

« NON, VOUS FAITES ERREUR.

— Je vous garantis...

— VOUS AVEZ VU DES HOMMES EN FACE. SI VOUS M'AVIEZ VU, JE VOUS ASSURE... QUE VOUS L'AURIEZ SU.

— Mais qu'est-ce qui m'arrive, là ? »

La Mort haussa les épaules.

« VOUS NE SAVEZ PAS ? fit-il avant de disparaître.

— Attendez ! »

Fri'it se précipita vers le mur et découvrit à sa grande surprise qu'il n'offrait aucune résistance. Il se retrouva dans le couloir vide. La Mort avait disparu.

⁵ Au cas où ce masculin heurterait encore des sensibilités, le traducteur et l'éditeur recommandent vivement la lecture des douze premiers livres des *Annales du Disque-monde*.

Il s'aperçut alors qu'il ne s'agissait pas du couloir dont il gardait le souvenir, avec ses ombres et le crissement du sable sous les pieds.

Le couloir habituel n'avait pas de lueur à l'autre bout, une lueur qui attirait le général comme l'aimant la limaille de fer.

On ne repousse pas l'inévitable. Parce que tôt ou tard on arrive au moment où l'inévitable s'est posté pour attendre sa victime.

Il était arrivé au moment en question.

Fri'it traversa la lueur pour déboucher dans un désert. Le ciel était sombre et vérolé de grosses étoiles, mais le sable noir qui s'étendait à perte de vue n'en était pas moins brillamment éclairé.

Un désert. Après la mort, un désert. Le désert. Pas d'enfers pour l'instant. Peut-être y avait-il un espoir.

Il se souvint d'une chanson de son enfance. Exceptionnellement, elle ne parlait pas de châtiment. On n'y piétinait personne. Elle ne parlait pas d'Om en proie à sa terrible colère. C'était une petite chanson de chez lui, terrifiante dans sa répétition mélancolique et simple...

Il te faut traverser un désert solitaire...

« C'est quoi, ce pays ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— CE N'EST PAS UN PAYS », répondit la Mort.

Il te faut le traverser seul...

« Qu'y a-t-il au bout du désert ?

— LE JUGEMENT. »

Personne ne le traversera à ta place...

Fri'it contempla longuement l'étendue interminable, monotone.

« Je dois le traverser tout seul ? murmura-t-il. Mais la chanson dit que c'est le terrible désert...

— OUI ? À PRÉSENT, SI VOUS VOULEZ BIEN M'EXCUSER... »

La Mort disparut.

Fri'it prit une inspiration profonde, par pure habitude. Peut-être trouverait-il deux cailloux là-bas. Un petit qu'il prendrait à la main et un gros derrière lequel il se cacherait pour attendre Vorbis...

Cette idée-là aussi relevait de l'habitude. Une revanche ? Ici ?

Il sourit.

Ne sois pas bête, mon vieux. Tu étais un soldat. Tu te trouves devant un désert. Tu en as traversé d'autres dans ta vie.

Et tu as survécu en apprenant à les connaître. Il existe des tribus entières qui arrivent à subsister dans les déserts les plus arides. En léchant l'eau des versants à l'ombre des dunes, des choses comme ça... Pour elles, c'est leur pays. Installez-les dans un potager, et elles vous prennent pour un fou.

La mémoire lui revint sans qu'il s'en aperçoive : le désert reflète l'idée qu'on s'en fait. Et désormais tu as les idées claires...

Le mensonge n'a pas cours ici. Les chimères disparaissent. C'est le cas dans tout désert. Il ne reste que soi-même et ses convictions.

Lesquelles ?

Que normalement, quand on a vécu plutôt correctement, non pas selon les directives des prêtres mais selon son sentiment intime de la décence et de l'honnêteté, la fin ne devrait pas trop mal se passer.

Difficile d'arborer pareil slogan sur un étendard. Mais le désert avait déjà meilleure allure.

Fri'it se mit en route.



C'était une petite mule et Frangin avait de longues jambes ; s'il avait voulu, il aurait pu se tenir debout par terre et laisser sa monture lui échapper d'entre les cuisses.

L'ordre de marche n'était pas celui auquel on aurait pu s'attendre. Le sergent Simonie et ses soldats chevauchaient en tête, de chaque côté de la piste.

Suivaient les serviteurs, les clercs et les prêtres de rang inférieur. Vorbis chevauchait à l'arrière, à la place qui revenait de droit à un exquisiteur, celle du berger qui surveille son troupeau.

Frangin caracolait près de lui. Un honneur dont il se serait bien passé. Il était de ces gens capables d'attraper une suée en période de gel, et la poussière se déposait sur lui comme une deuxième peau grumeleuse. Mais Vorbis avait l'air de trouver un certain amusement à sa compagnie. De temps à autre, il lui posait des questions :

« Combien de kilomètres avons-nous parcourus, Frangin ?

— Six et sept *estados*, monseigneur.

— Mais comment le sais-tu ? »

Une question à laquelle il ne pouvait répondre. Comment savait-il que le ciel était bleu ? Il avait la réponse dans la tête, voilà tout. On ne pense pas au mécanisme de la pensée. C'est comme ouvrir une boîte avec le pied-de-biche qui se trouve à l'intérieur.

« Et notre voyage dure depuis combien de temps ?

— Un peu plus de soixante-dix-neuf minutes. »

Vorbis éclatait de rire. Frangin n'en comprenait pas la raison. L'étonnant pour lui, ce n'était pourquoi il s'en souvenait mais pourquoi tout le monde avait l'air de l'oublier.

« Tes ancêtres jouissaient-ils aussi de cette remarquable faculté ? »

La question fut suivie d'un silence.

« Faisaient-ils aussi bien ? insista Vorbis d'un ton patient.

— Je ne sais pas. Il n'y avait que ma grand-mère. Elle avait... une bonne mémoire. Pour certaines choses. » Pour les infractions, pas de doute. « Et aussi une très bonne vue et une très bonne ouïe. » Ce qu'elle réussissait à voir et entendre à travers l'épaisseur de deux murs, il s'en souvenait, lui avait paru phénoménal.

Frangin se retourna prudemment sur sa selle. Un nuage de poussière s'élevait à moins de deux kilomètres derrière eux sur la route.

« Le reste des soldats arrive », dit-il, histoire de causer.

Vorbis parut secoué. C'était peut-être la première fois depuis des années qu'on lui adressait une remarque innocente.

« Le reste des soldats ? fit-il.

— Le sergent Aktar et ses hommes, sur quatre-vingt-dix-huit dromadaires chargés d'outrés, répondit Frangin. Je les ai vus avant notre départ.

— Tu ne les as pas vus. Ils ne viennent pas avec nous. Tu vas les oublier.

— Oui, monseigneur. » On lui demandait encore un tour de magie.

Au bout de quelques minutes, le nuage au loin s'écarta de la route et entreprit de gravir la longue pente qui menait au cœur du désert. Frangin l'observa à la dérobée et leva les yeux vers les grosses dunes.

Un tout petit point noir tournoyait là-haut.

Il porta la main à sa bouche.

Vorbis entendit le hoquet.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Frangin ? demanda-t-il.

— Je me suis souvenu du dieu, répondit le novice sans réfléchir.

— Il faudrait toujours se souvenir du dieu et espérer qu'il est avec nous durant ce voyage.

— Il l'est », confirma Frangin d'un ton profondément convaincu qui fit sourire Vorbis.

Il essaya d'entendre la voix intérieure horripilante, mais en vain. L'espace d'un instant horrible, le novice se demanda si la tortue n'était pas tombée de la boîte, mais le poids sur la courroie le rassura.

« Et nous ne devons pas douter qu'il sera avec nous à Éphèbe au milieu des infidèles, dit Vorbis.

— Je suis sûr qu'il y sera, fit Frangin.

— Et nous devons nous préparer à la venue du prophète. »

Le nuage avait à présent atteint le sommet des dunes. Il s'évanouit alors dans l'immensité silencieuse du désert.

Frangin essaya d'effacer l'image du nuage de son esprit, ce qui revenait à vouloir vider un seau sous l'eau. Personne ne survivait en plein désert. Il ne s'agissait pas seulement des dunes et de la chaleur. La terreur régnait en son cœur ardent où même les tribus démentes ne s'aventuraient jamais. Un océan sans eau, des voix sans bouches...

Ce qui ne voulait pas dire que l'avenir immédiat ne réservait pas son propre lot de terreurs...

Il avait déjà vu la mer, mais les Omniens ne l'appréciaient guère. Peut-être parce que le désert représentait un obstacle autrement plus difficile à franchir pour d'éventuels envahisseurs.

Il empêchait aussi les autochtones de sortir, notez bien.

Mais parfois pareille barrière posait vraiment un problème, et alors il fallait s'accommoder de la mer.

Il-drim se réduisait à quelques cabanes autour d'une jetée de pierre ; près de l'une d'elles mouillait une trirème arborant la sainte oriflamme. Quand l'Église voyageait, ses voyageurs étaient très âgés, aussi voyageait-elle généralement en grande pompe.

Le groupe s'arrêta en haut d'une colline et contempla le spectacle.

« Mous et corrompus, dit Vorbis. Voilà ce que nous sommes devenus, Frangin.

— Oui, monseigneur Vorbis.

— Et ouverts aux influences pernicieuses. La mer, Frangin. Elle baigne des rivages impies et engendre des idées dangereuses. Les hommes ne devraient pas voyager, Frangin. La vérité est au centre. Quand on voyage, l'erreur s'infiltré.

— Oui, monseigneur Vorbis. »

Vorbis soupira.

« Au temps d'Ossaire, on naviguait seul dans des bateaux en peaux et on allait où les vents du dieu nous poussaient. Voilà comment doit voyager un saint homme. »

Une toute petite étincelle de défi chez Frangin déclara que, personnellement, elle se risquerait à un peu de corruption pour pouvoir mettre deux ponts de bateau entre ses pieds et les vagues durant les voyages.

« On raconte qu'Ossaire a un jour navigué jusqu'à l'île d'Erébos sur une meule, hasarda-t-il, histoire de dire quelque chose.

— Rien n'est impossible pour l'homme à la foi profonde, déclara Vorbis.

— *Essaye donc de gratter une allumette sur de la gelée, mon pote. »*

Frangin se raidit. Impossible que Vorbis n'ait pas entendu la voix.

La voix de la tortue se faisait entendre sur la terre.

« *Qui c'est, ce connard ?* »

— En avant, ordonna Vorbis. Je vois que notre ami Frangin grille d'envie de monter à bord. »

Les chevaux se mirent en route au petit trot.

« *Où on est ? Qui c'est, ça ? Il fait une chaleur infernale là-dedans et, crois-moi, je sais de quoi je parle.* »

— Je ne peux pas discuter maintenant ! souffla Frangin.

— *Ce chou pue autant qu'un marécage ! Qu'on me donne de la laitue ! Qu'on me donne des tranches de melon ! »*

Les chevaux s'avancèrent doucement le long de la jetée, puis on leur fit gravir la passerelle, un à la fois. La boîte qui contenait la tortue s'agitait frénétiquement. Frangin n'arrêtait pas de lancer des coups d'œil coupables à la ronde, mais personne ne s'intéressait à lui. Malgré sa corpulence, il passait facilement inaperçu. Autant dire que tout le monde avait mieux à faire de son temps que s'intéresser à quelqu'un comme lui. Même Vorbis l'avait oublié et s'entretenait avec le capitaine.

Il trouva une place près du bout pointu ; un des morceaux de bois qui dépassaient avec des voiles dessus lui procura un peu d'intimité. Avec une certaine inquiétude, il ouvrit alors la boîte.

La tortue lui posa une question depuis le fin fond de sa carapace.

« *Des aigles dans le coin ? »*

Frangin passa les cieux en revue.

« Non. »

La tête jaillit.

« *Tu... commença-t-elle.* »

— Je ne pouvais pas parler ! Il y avait toujours des gens avec moi ! Tu ne peux pas... lire les mots dans ma tête ? Tu ne lis pas dans mes pensées ?

— *Les pensées des mortels ne fonctionnent pas comme ça, répliqua sèchement Om. Tu te figures que c'est comme regarder les mots se peindre tout seuls dans le ciel ? Hah !*

Autant vouloir trouver un sens dans une poignée de mauvaises herbes. Les intentions, oui. Les émotions, oui. Mais pas les pensées. La moitié du temps, tu ne sais même pas toi-même ce que tu penses, alors pourquoi je le saurais, moi ?

— Parce que tu es le dieu, fit Frangin. Abysse, chapitre LVI, verset 17 : “Il connaît l’esprit de tous les mortels et pour lui n’existe aucun secret.”

— *C’était celui qui avait les mauvaises dents ? »*

Frangin baissa la tête.

« *Écoute, dit la tortue. Je suis ce que je suis. Je n’y peux rien si on m’imagine autrement.*

— Mais tu connaissais mes pensées... dans le jardin... » marmonna Frangin.

La tortue hésita. « *C’était différent, dit-elle. Ce n’étaient pas... des pensées. Plutôt un sentiment de culpabilité.*

— Je crois dans le grand dieu Om et dans sa justice, affirma Frangin. Et je continuerai d’y croire quoi que tu dises et qui que tu sois.

— *Bien content de le savoir, fit la tortue avec ferveur. Continue de penser ainsi. Où on est ?*

— Sur un bateau. Sur la mer. Ça remue.

— *On va à Éphèbe en bateau ? Qu’est-ce qui cloche avec le désert ?*

— Personne ne peut traverser le désert. Personne ne peut vivre en plein désert.

— *Je l’ai fait, moi.*

— On ne met que deux jours par la mer. » L’estomac de Frangin fit une embardée alors que le bateau venait à peine de quitter la jetée. « Et ils ont dit que le dieu...

— ... moi...

— ... nous envoie un vent favorable.

— *Ah bon ? Oh. Oui. On peut me faire confiance pour un vent favorable. Une mer de vinaigre jusqu’au bout, ne t’inquiète pas. »*



« Je voulais dire une mer d'huile ! Je voulais dire une mer d'huile ! »



Frangin s'agrippait au mât.

Au bout d'un moment, un matelot vint s'asseoir sur un rouleau de cordages et le regarda d'un air intéressé.

« Vous pouvez le lâcher, mon père, dit-il. Il tient tout seul.

— La mer... les vagues... » murmura prudemment Frangin quand bien même il ne lui restait plus rien à vomir.

Le matelot cracha d'un air songeur.

« Ouais, dit-il. Faut qu'elles soient de cette forme-là, voyez, comme ça elles s'imbriquent dans le ciel.

— Mais le bateau grince.

— Ouais. Il grince.

— Vous voulez dire que ce n'est pas une tempête ? »

Le matelot soupira et s'en repartit.

Au bout d'un certain temps, Frangin se risqua à lâcher le mât. Il ne s'était jamais senti aussi malade de toute sa vie.

Ce n'était pas seulement le mal de mer. Il ne savait pas où il se trouvait. Et Frangin avait toujours su où il se trouvait. Deux certitudes l'accompagnaient à chacun de ses jours : sa position exacte et l'existence d'Om.

Une particularité qu'il partageait avec les tortues. Observez une tortue en marche. Elle s'arrête régulièrement, le temps de classer les souvenirs du chemin déjà parcouru. Ce n'est pas pour rien si, ailleurs dans le multivers, de petits systèmes mobiles dirigés par des moteurs intelligents électriques portent le nom de « tortues ».

Frangin connaissait sa position en se rappelant où il se trouvait précédemment – par un calcul inconscient de ses pas et l'enregistrement de repères topographiques. Si on avait relié, quelque part dans sa tête, le fil de sa mémoire à ce qui lui guidait les pieds, Frangin aurait pu remonter les chemins de sa vie jusqu'à son lieu de naissance.

Sans contact avec la terre ferme, à la surface mouvante de la mer, le fil ballottait, lâche.

Dans sa boîte, Om tanguait et se cognait au gré des mouvements de Frangin qui traversait le pont instable pour gagner le bastingage.

Pour tout autre que le novice, le bateau fendait les flots par un temps idéal pour naviguer. Les oiseaux de mer tournoyaient dans son sillage. Au loin, d'un côté – bâbord ou tribord, un des deux bords en tout cas – un banc de poissons volants creva la surface afin d'échapper aux assiduités de quelques dauphins. Frangin contempla les formes grises qui zigzaguaient sous la quille dans un monde où elles n'avaient pas à calculer...

« Ah, Frangin, fit Vorbis. On nourrit les poissons, je vois.

— Non, monseigneur, dit Frangin. Je suis malade, monseigneur. »

Il se retourna.

Et se retrouva face au sergent Simonie, un jeune homme musclé au visage inexpressif du soldat de métier. Il se tenait à côté d'un autre homme en qui Frangin reconnut vaguement le premier loup de mer, ou tout autre titre qu'on lui donnait. Tous deux accompagnaient l'exquisiteur, tout sourire.

« *Lui ! Lui !* hurla la voix de la tortue.

— Notre jeune ami n'a pas le pied marin, dit Vorbis.

— *Lui ! Lui ! Je le reconnaîtrais partout !*

— Monseigneur, aucun de mes deux pieds n'est marin », dit Frangin. Il sentit la boîte vibrer tandis qu'Om sautait en tous sens à l'intérieur.

« *Tue-le ! Trouve quelque chose de pointu ! Pousse-le par-dessus bord !*

— Viens avec nous à la proue, Frangin, ordonna Vorbis. Il y a là-bas beaucoup de choses qui valent le coup d'œil, s'il faut en croire le capitaine. »

Le capitaine eut le petit sourire crispé de qui se voit pris entre le marteau et l'enclume. Vorbis arrivait toujours à tenir les deux rôles.

Frangin suivit les trois autres en restant un peu à la traîne et risqua un murmure.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— *Lui ! Le chauve ! Pousse-le par-dessus bord !* »

Vorbis se tourna à demi, vit l'expression embarrassée de Frangin et sourit.

« Nous allons nous ouvrir l'esprit, j'en suis sûr », dit-il. Il revint au capitaine et montra du doigt un oiseau de grande envergure en vol plané au ras des vagues.

« L'albatros futile, s'empressa de le renseigner le capitaine. Il vole du Moyeu jusqu'au Bo... » bredouilla-t-il. Mais Vorbis contemplait le spectacle avec une apparente affabilité.

« *Il m'a mis sur le dos en plein soleil ! Regarde ce qu'il a dans la tête !*

— D'un pôle du monde à l'autre, chaque année », reprit le capitaine. Il transpirait un peu.

« Vraiment ? fit Vorbis. Pourquoi ?

— Personne ne sait.

— Sauf le dieu, bien entendu », dit Vorbis.

La figure du capitaine était d'un jaune malsain.

« Bien entendu. C'est sûr, fit-il.

— *Frangin ?* cria la tortue. *Tu m'écoutes ?*

— Et là-bas ? » demanda Vorbis.

Le marin suivit la direction du bras tendu.

« Oh. Des poissons volants, répondit-il. Mais ils ne volent pas vraiment, ajouta-t-il aussitôt. Ils prennent de la vitesse dans l'eau et planent sur de brèves distances.

— Une des merveilles du dieu, dit Vorbis. Une variété infinie, hein ?

— Oui, c'est juste », abonda le capitaine. Le soulagement lui revenait à présent sur le visage comme une armée alliée.

« Et ces choses, là, en dessous ? voulut savoir l'exquisiteur.

— Ça ? Des marsouins, le renseigna le capitaine. Une sorte de poisson.

— Nagent-ils toujours ainsi autour des bateaux ?

— Souvent. Assurément. Surtout dans les eaux au large d'Éphèbe. »

Vorbis se pencha par-dessus le bastingage sans rien dire. Simonie ne quittait pas l'horizon des yeux, la figure absolument impassible. Ce qui laissa un vide dans la conversation, que le capitaine, bêtement, voulut combler.

« Ils suivent les bateaux pendant des jours, dit-il.

— Remarquable. » Une autre pause, un marécage de silence prêt à prendre au piège les mastodontes des commentaires étourdis. Les exquisiteurs précédents criaient et tempêtaient pour obtenir des confessions de leurs victimes. Vorbis, jamais. Il se contentait de creuser de profonds silences sous leurs pas.

« Ils ont l'air d'aimer les bateaux », reprit le capitaine. Il jeta un regard nerveux à Frangin qui s'efforçait de faire taire la voix de la tortue dans sa tête. Pas de secours à attendre de ce côté-là.

Ce fut Vorbis qui vint à son aide.

« C'est sûrement très pratique durant les longs voyages, dit-il.

— Euh... Oui ? fit le capitaine.

— Sur le plan des provisions, expliqua l'exquisiteur.

— Monseigneur, je ne vois pas très...

— Vous disposez en quelque sorte d'un garde-manger ambulant. »

Le capitaine sourit. « Oh, non, monseigneur. On ne les mange pas.

— Pas possible ? Ils m'ont l'air mangeables, à moi.

— Oh, mais vous connaissez le vieux dicton, monseigneur...

— Un dicton ?

— Oh, on raconte qu'après leur mort les âmes des marins défunts deviennent... »

Le capitaine vit l'abîme devant lui, mais sa phrase, sur sa lancée terrifiante, y avait déjà sombré.

Pendant quelque temps on n'entendit rien d'autre que le sifflement des vagues, les *plouf* des marsouins au loin et le martèlement à tout rompre du cœur du capitaine.

Vorbis s'adossa au bastingage.

« Mais nous, évidemment, nous ne versons pas dans ce genre de superstition, dit-il nonchalamment.

— Oui, évidemment, fit le capitaine en se raccrochant à ce fétu de paille. Des bavardages de matelots désœuvrés. Si j'en entends encore un raconter ça, je le fais foue... »

Vorbis regardait au-delà de son oreille.

« Dites ! Oui, vous là-bas ! » lança-t-il.

Un des matelots hocha la tête.

« Allez me chercher un harpon », lui demanda Vorbis.

L'homme regarda tour à tour l'exquisiteur et le capitaine puis déguerpit docilement.

« Mais... ah... euh... Votre Seigneurie ne devrait pas... euh... ah... se livrer à un tel sport, dit le capitaine. Ah... euh... Un harpon, c'est une arme dangereuse entre des mains inexpérimentées, j'en ai peur, vous risquez de vous blesser...

— Mais ce n'est pas moi qui vais m'en servir », fit Vorbis.

Le capitaine baissa la tête et tendit la main vers le harpon. Vorbis lui tapota l'épaule.

« Et ensuite, reprit-il, vous allez nous offrir à déjeuner. N'est-ce pas, sergent ? »

Simonie exécuta un salut. « Comme vous dites, monseigneur.

— Oui. »



Frangin reposait sur le dos au milieu de voiles et de cordages quelque part sous le pont. Il faisait chaud et l'atmosphère sentait comme une atmosphère ayant baigné un fond de cale.

Le novice n'avait pas mangé de toute la journée. Au départ, il se sentait trop malade pour ça. Puis l'envie lui était passée.

« Ce n'est pas parce qu'il est cruel envers les animaux qu'il est... méchant », hasarda-t-il d'un ton laissant entendre que lui-même n'y croyait pas. Le marsouin était plutôt petit.

« *Il m'a retourné sur le dos*, dit Om.

— Oui, mais l'homme est plus important que l'animal, fit Frangin.

— *Un point de vue auquel l'homme a souvent recours.*

— Chapitre IX, verset 16 du livre de... commença le novice.

— *Qu'est-ce que ça peut nous faire, ce que dit un bouquin ?* » brailla la tortue.

Frangin fut secoué.

« Mais tu n'as jamais dit à aucun prophète qu'il fallait être gentil avec les animaux, fit-il. Je ne me souviens de rien là-dessus. Jamais quand tu étais... plus grand. Tu ne veux pas

qu'on soit gentil avec les animaux parce qu'ils sont des animaux, tu veux qu'on soit gentil avec les animaux parce que tu pourrais être l'un d'eux.

— *Ce n'est pas une mauvaise idée !*

— Et puis il a été gentil avec moi. Il n'était pas obligé.

— *Tu crois ça ? C'est ce que tu crois ? Tu as regardé ce qu'il avait dans la tête ?*

— Bien sûr que non ! Je ne sais pas faire ça !

— *Non ?*

— Non ! On ne peut pas... »

Frangin n'alla pas plus loin. Vorbis avait l'air d'y arriver, lui. Il lui suffisait de regarder quelqu'un pour savoir quelles pensées malsaines l'habitaient. Et sa grand-mère avait aussi cette faculté.

« C'est impossible, j'en suis sûr, dit-il. On ne lit pas dans les pensées.

— *Qui te parle de les lire ? Je te demande de les regarder,* expliqua Om. *D'en voir les formes. On ne lit pas dans les pensées. Autant vouloir lire dans une rivière. Mais en voir la forme, ça, c'est facile. Les sorcières y arrivent, sans problème.*

— « La voie de la sorcière sera un chemin semé d'épines », cita Frangin.

— *Ossaire ?*

— Oui. Mais tu le savais déjà, forcément.

— *Jamais entendu cette phrase-là avant aujourd'hui, dit la tortue avec amertume. C'est ce qu'on pourrait appeler une supposition éclairée.*

— Tu auras beau dire, fit le novice, je sais que tu ne peux pas être vraiment Om. Le dieu ne parlerait pas comme ça de ses élus.

— *Je n'ai jamais élu personne. Ils se sont élus tout seuls.*

— Si tu es vraiment Om, cesse d'être une tortue.

— *Je te l'ai dit, je ne peux pas. Tu crois que je n'ai pas essayé ? Trois ans ! La majeure partie de ce temps-là, je me suis pris pour une tortue.*

— Tu en étais peut-être une. Tu n'es peut-être qu'une tortue qui se prend pour un dieu.

— *Nan. Laisse tomber la philosophie. Quand on commence à imaginer des trucs pareils, on peut finir par se prendre pour un papillon en train de rêver qu'il est un bulot ou quelque chose dans ce goût-là. Non. Un jour, je ne pensais à rien d'autre qu'à la distance à parcourir pour atteindre la plante la plus proche qui m'offrirait des feuilles basses comme j'aime, et le lendemain... des tas de souvenirs me remplissaient la tête. Trois années sous la carapace. Non, ne me dis pas que je suis une tortue qui aurait des idées de grandeur. »*

Frangin hésita. Il savait que c'était indigne de poser la question, mais il voulait savoir en quoi consistaient ces souvenirs. D'ailleurs, était-ce vraiment indigne ? Si on discute avec le dieu assis devant soi, peut-on dire des indignités ? Durant un face-à-face ? D'une certaine manière, ça lui paraissait moins grave que de dire des indignités quand il se tient sur un nuage ou autre chose.

« D'aussi loin que je me rappelle, fit Om, je voulais être un grand taureau blanc.

— Qui piétine les infidèles, ajouta Frangin.

— *Ce n'était pas mon intention première, mais sûrement que j'aurais pu arranger ça. Je pensais aussi à un cygne. Quelque chose d'impressionnant. Trois ans plus tard, je me réveille et je découvre que je suis une tortue. Je veux dire, c'est difficile de descendre plus bas. »* Doucement, doucement... tu as besoin de son aide, mais ne lui raconte pas tout. Ne lui révèle pas ce que tu soupçonnes.

« Quand as-tu commencé à te prendre... Quand t'es-tu souvenu de tout ça ? demanda Frangin qui trouvait le phénomène de l'oubli étrange et fascinant, comme d'autres trouveraient l'idée de voler en battant des bras.

— *À une cinquantaine de mètres au-dessus de ton potager, répliqua Om, ce qui n'est pas la situation la plus marrante pour accéder à la connaissance, c'est moi qui te le dis.*

— Mais pourquoi ? s'étonna Frangin. Les dieux ne sont pas obligés de rester tortues s'ils n'en ont pas envie !

— *Je n'en sais rien », mentit Om.*

S'il comprend tout seul, je suis foutu, songea-t-il. Une chance sur un million. Si je fais erreur, je retourne à une

existence où le bonheur se réduit à une feuille qu'on peut atteindre.

Une partie de lui-même criait : Je suis un dieu ! Il ne faut pas avoir de telles pensées ! Il ne faut pas me mettre à la merci d'un homme !

Mais une autre partie, celle qui se rappelait précisément les affres de sa condition de tortue trois ans durant, chuchota : Non. Il le faut. Si tu veux remonter là-haut. Il est bête, lourdaud, il n'a pas une goutte d'ambition dans son grand corps flasque. Et tu dois te contenter de ça...

La partie divine fit observer : Vorbis aurait mieux convenu. Réfléchis un peu. Un tel esprit peut tout faire !

Il m'a retourné sur le dos !

Non. Il a retourné une tortue sur le dos.

Oui. Moi.

Non. Tu es un dieu.

Oui, mais à forme de tortue persistante.

S'il avait su que tu étais un dieu...

Mais Om se remémora l'expression absorbée de Vorbis, l'air absent de deux yeux noirs par-devant un esprit aussi impénétrable qu'une bille d'acier. Il n'avait jamais rencontré d'esprit de cette forme chez aucun être à station verticale. S'y tapissait un individu sans doute capable de retourner un dieu sur le dos, uniquement pour voir ce qui se passerait. De retourner l'univers sans songer aux conséquences, pour le seul plaisir de savoir ce qui arriverait si l'univers se retrouvait sur le dos...

Mais lui, Om, devait se contenter d'un Frangin à l'esprit aussi pénétrant qu'une meringue. Et si Frangin découvrait que...

Ou si Frangin mourait...

« *Tu te sens comment ?* demanda Om.

— Malade.

— *Blottis-toi encore un peu sous les voiles. Il ne faudrait pas que tu attrapes un coup de froid. »*

Il y a forcément quelqu'un d'autre, se dit-il. Il n'est tout de même pas le seul à... Le reste de sa pensée était si terrible qu'il s'efforça de l'éliminer de son cerveau, mais en vain.

... Il n'est tout de même pas le seul à croire en moi.

Vraiment en moi. Pas en une paire de cornes dorées. Pas en un grand bâtiment imposant. Pas en la crainte de couteaux et de fers portés au rouge. Pas dans les cotisations du temple parce que tout le monde les paye. Uniquement au fait que le grand dieu Om existe réellement.

Et voilà qu'il s'acoquine avec l'esprit le plus déplaisant que j'ai jamais rencontré, un type qui tue les gens pour voir s'ils meurent. Un aigle à forme humaine ou je ne m'y connais pas...

Om prit conscience d'un marmonnement.

Frangin était couché à plat ventre sur le plancher.

« *Qu'est-ce que tu fais ?* demanda le dieu.

Frangin tourna la tête.

« Je prie.

— *C'est bien. Tu pries pour quoi ?*

— Tu ne sais pas ?

— *Oh. »*

Si Frangin meurt...

La tortue frissonna dans sa carapace. Si Frangin mourait... Son oreille interne entendait déjà le murmure du vent au fin fond torride du désert.

Où échouaient les petits dieux.



D'où viennent les dieux ? Où vont-ils ?

Le philosophe théologien Koumi de Smale a tenté de répondre à ces questions dans son ouvrage *Ego-Video Liber Deorum*, qu'on peut traduire dans le langage courant par quelque chose comme *Les Dieux : guide du voyeur*.

On répétait qu'il existait forcément un Être suprême car, sinon, comment expliquer la présence de l'univers, hein ?

Effectivement, il existait forcément un Être suprême, reconnaissait Koumi. Mais comme l'univers nageait dans une vraie pagaïe, ce n'était pas l'Être suprême qui l'avait créé, bien sûr. S'il l'avait créé, il aurait fait un bien meilleur boulot, il aurait davantage réfléchi à des détails comme – prenons un exemple au hasard – la forme d'une narine ordinaire. En

d'autres termes, la présence d'une montre mal assemblée prouvait l'existence d'un horloger aveugle. Il suffisait de regarder autour de soi pour constater qu'on pouvait apporter des améliorations quasiment dans tous les domaines.

Ce qui donnait à entendre que l'univers devait avoir été assemblé à la va-vite par un sous-fifre pendant que l'Être suprême avait le dos tourné, de la même manière qu'on bricole dans tout le pays des comptes rendus d'associations scoutistes sur des photocopieuses de bureau.

Donc, en déduisait Koumi, ce n'était pas une bonne idée d'adresser des prières à un Être suprême. Elles risquaient d'attirer son attention et d'entraîner de graves ennuis.

Pourtant, des dieux de moindre importance avaient l'air de pulluler. La théorie de Koumi voulait que les dieux naissent, grandissent et prospèrent *parce qu'on croit en eux*. Ils se nourrissent de la foi. Au départ, quand les hommes vivaient au sein de petites tribus primitives, il existait sûrement des millions de divinités. Aujourd'hui leur nombre tendait à se réduire aux plus importantes – des divinités locales du tonnerre et de l'amour, par exemple, finissaient souvent par fusionner comme des flaques de mercure quand de petites tribus primitives s'unissaient pour devenir de grosses tribus primitives puissantes dotées d'armes plus perfectionnées. Mais n'importe quel dieu pouvait en profiter. N'importe quel dieu pouvait démarrer petit. N'importe quel dieu pouvait prendre de l'envergure à mesure que s'accroissait le nombre de ses fidèles. Et dépérir à mesure qu'il décroissait. C'était comme un grand jeu de serpents et échelles.

Les dieux aiment les jeux, à condition qu'ils gagnent.

La théorie de Koumi se fondait en grande partie sur la bonne vieille hérésie gnostique, laquelle apparaît partout dans le multivers chaque fois que des hommes à genoux se relèvent et se mettent à réfléchir ensemble deux minutes, quoique le choc de l'altitude soudaine ait tendance à perturber leur réflexion. Mais ça contrarie les prêtres qui manifestent en général leur mécontentement selon les formes traditionnelles.

Lorsque l'Église omnienne eut vent de Koumi, elle l'exhiba dans toutes les villes de son empire afin de démontrer les défauts majeurs de son raisonnement.

Vu le grand nombre de villes, on dut le débiter en tout petits morceaux.



Des nuages échevelés fendaient les cieux. Les voiles gémirent dans le vent qui se levait, et Om entendit les cris des matelots qui se démenaient pour distancer la tempête.

Une tempête qui s'annonçait grosse, même selon les critères des marins. La crête des vagues se festonnait de blanc.

Frangin ronflait dans son nid.

Om écouta les matelots. Des hommes qui ne donnaient pas dans le sophisme. Quelqu'un avait tué un marsouin et tout le monde savait ce que ça voulait dire. Ça voulait dire qu'ils allaient essuyer une tempête. Ça voulait dire que le bateau allait sombrer. Un simple rapport de cause à effet. C'était pire que prendre des femmes à bord. Pire que les albatros.

Om se demanda si les tortues terrestres savaient nager. Les marines, oui, il en était à peu près sûr. Mais ces salopes avaient la carapace adéquate.

Ce serait trop demander (en admettant qu'un dieu trouve à qui le demander) qu'un organisme conçu pour errer lourdement dans des déserts arides jouisse de propriétés aérodynamiques autres que celles nécessaires pour couler à pic dans l'eau.

Oh, bah. N'en parlons plus. Il restait tout de même un dieu. Il avait des *droits*.

Il se laissa glisser au bas d'un rouleau de cordages, rampa prudemment jusqu'au bord du pont mouvant et se coinça la carapace contre un chandelier afin de voir les eaux bouillonnantes en dessous.

Puis il parla d'une voix qu'aucun être mortel ne pouvait percevoir.

Rien ne se passa pendant un moment. Puis une vague s'éleva plus haut que les autres et changea de forme durant son

ascension. L'eau jaillit à la verticale, remplissant un moule invisible ; un moule humanoïde, mais à l'évidence uniquement parce que l'eau le voulait ainsi. Elle aurait aussi facilement pu former une trombe ou un courant de fond. La mer est toujours puissante. Un grand nombre de gens croient donc en elle. Mais elle répond rarement aux prières.

La forme liquide se hissa au niveau du pont et se déplaça à la même allure que le bateau.

Elle se modela un visage et ouvrit une bouche.

« Oui ? fit-elle.

— Salut, ô reine de... » commença Om.

Les yeux aqueux se posèrent sur lui. « Mais tu n'es qu'un petit dieu. Et tu oses m'invoquer, moi ? »

Le vent hurla dans le grément.

« J'ai des fidèles, fit Om. J'ai donc le droit. »

Suivit une courte pause. Puis la reine de la mer fit : « Un seul fidèle ?

— Un ou plusieurs, ça ne change rien, dit Om. J'ai des droits.

— Et quels droits demandes-tu, petite tortue ?

— Épargne le bateau. »

La reine resta silencieuse.

« Tu dois satisfaire la requête, dit Om. C'est la règle.

— Mais je peux fixer mon prix, fit la reine de la mer.

— C'est aussi la règle.

— Et il sera élevé.

— Il sera payé. »

La colonne d'eau commença de retomber parmi les vagues.

« Je vais y réfléchir. »

Om gardait les yeux plongés dans les flots écumants. Le bateau roula, le faisant glisser sur le pont, puis roula dans l'autre sens. Une griffe antérieure battit l'air et s'accrocha au chandelier tandis que la carapace d'Om pivotait autour. Ses pattes postérieures pédalèrent un instant vainement au-dessus des vagues.

Puis une secousse lui fit lâcher prise.

Quelque chose de blanc plongea vers lui alors qu'il basculait par-dessus bord et il mordit dedans.

Frangin hurla et releva une main à laquelle pendouillait la tortue.

« Tu n'étais pas obligé de me mordre ! »

Le bateau piqua dans une vague et projeta le novice sur le pont. Om lâcha la main et roula au loin.

Lorsque Frangin se releva, du moins à quatre pattes, il vit les hommes d'équipage debout autour de lui. Deux d'entre eux l'empoignèrent par les coudes alors qu'une vague s'abattait sur le bâtiment.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Ils évitaient de le regarder en face. Ils le traînèrent vers le bastingage.

Quelque part dans les dalots, Om criait sur la reine de la mer.

« C'est la règle ! La *règle* ! »

Quatre matelots s'étaient à présent saisis de Frangin. Par-dessus le rugissement de la tempête, Om entendait déjà le silence du désert.

« Attendez, dit Frangin.

— Y a rien de personnel, fit un des matelots. On tient pas à faire ça.

— Moi non plus, si ça peut vous aider.

— La mer réclame une vie, expliqua le plus vieux matelot. La tienne est la première qui se présente. Bon, attrapez-lui les...

— Est-ce que je peux me mettre en paix avec mon dieu ?

— Quoi ?

— Si vous devez me tuer, est-ce que je peux d'abord prier mon dieu ?

— C'est pas nous qui te tuons, répondit le matelot. C'est la mer.

— “La main qui agit est coupable du crime”, cita Frangin. Ossaïre, chapitre LVI, verset 93. »

Les marins échangèrent des regards. En un moment pareil, il était sans doute mal avisé de se mettre un dieu à dos, n'importe quel dieu. Le bateau glissa à flanc de vague.

« T'as dix secondes, fit le vieux marin. C'est dix de plus qu'on en accorde d'habitude. »

Frangin s'allongea sur le pont, fortement aidé par une autre vague qui claqua dans les membrures.

À sa grande surprise, Om eut vaguement conscience de la prière. Il n'en distinguait pas les mots, mais la prière proprement dite lui produisait comme une démangeaison à l'arrière du cerveau.

« *Ne me demande pas*, lança-t-il en essayant de se redresser. *Je ne peux rien y...* »

La trirème retomba en claquant...

... sur une mer calme.

La tourmente faisait toujours rage, mais seulement autour d'un cercle de plus en plus large dont le bateau occupait le centre. Les éclairs qui poignardaient la mer l'entouraient comme les barreaux d'une cage.

Le cercle s'étira en avant du bâtiment. Lequel enfila à toute allure un boyau étroit de calme entre des murs gris tempétueux d'un kilomètre de haut. Sous un déchaînement de feu électrique.

Puis plus rien. Derrière la trirème, une montagne de grisaille reposait sur la mer. On entendait le tonnerre s'affaiblir.

Frangin se releva sur des jambes mal assurées, se balança follement afin de compenser un roulis qui n'existait plus.

« Voilà, je... » commença-t-il.

Il était seul. Les matelots avaient pris la fuite.

« Om ? » lança-t-il.

— *Par ici.* »

Frangin repêcha son dieu au milieu d'algues.

« Tu disais que tu ne pouvais rien faire ! » l'accusa-t-il.

— *Ce n'était pas m...* » Om ne termina pas sa phrase. Il va y avoir un prix à payer, songea-t-il. Ce ne sera pas donné. Il ne peut en être autrement. La reine de la mer est une divinité. J'ai moi-même réduit quelques villes en cendres à mon époque. Le feu divin, ce genre de truc. Si le prix n'est pas élevé, comment les gens peuvent-ils respecter les dieux ?

« *J'ai pris des dispositions* », dit-il.

Des raz-de-marée. Un naufrage. Deux ou trois villes englouties. Ce sera quelque chose dans ce goût-là. Si les gens

n'éprouvent pas de respect, s'ils n'ont pas peur, comment les obliger à croire ?

Ça paraît injuste, à vrai dire. Un homme a tué un marsouin. Évidemment, la reine se fiche de qui on jette par-dessus bord, tout comme l'homme se fichait de quel marsouin il tuait. Et ça, c'est injuste, parce que c'est Vorbis le responsable. Il pousse les gens à des actes qu'ils ne devraient pas commettre...

Comment je raisonne, là ? Avant d'être une tortue, je ne savais même pas ce que voulait dire « injuste »...



Les écoutilles s'ouvrirent. On sortit sur le pont pour s'agripper au bastingage. À sortir sur le pont par gros temps on court toujours le risque de se faire emporter par une lame, mais c'est encore une perspective souriante quand on a passé des heures dans les entrailles du bateau en compagnie de chevaux apeurés et de passagers en proie au mal de mer.

Il n'y avait plus de tempête. Le bateau poursuivait son bonhomme de chemin, poussé par des vents favorables, sous un ciel dégagé, sur une mer aussi dénuée de vie qu'un désert aride.

Les jours s'écoulèrent sans incident. Vorbis resta la plupart du temps sous le pont.

L'équipage traitait Frangin avec un respect prudent. Des nouvelles comme Frangin circulaient vite.

Le littoral du pays se composait de dunes parfois entrecoupées d'un marais salant à sec. Une brume de chaleur flottait au-dessus des terres. Une de ces côtes en vue desquelles il fallait davantage craindre de s'échouer que de se noyer. Même les oiseaux qui suivaient le bateau pour récupérer les déchets avaient disparu.

« *Pas d'aigles* », dit Om. Un détail à porter à l'actif du coin.

Vers le soir du quatrième jour, le panorama peu édifiant fut ponctué d'un éclat lumineux, loin au-dessus de la mer de dunes. Il clignotait selon une espèce de rythme. Le capitaine, dont la figure donnait désormais l'impression que le sommeil ne lui tenait plus souvent compagnie la nuit, appela Frangin.

« Sa... Votre... Le diacre m'a dit de l'avertir de ça, dit-il. Allez le chercher tout de suite. »

Vorbis occupait une cabine quelque part du côté des sentines, où l'atmosphère avait l'épaisseur d'une soupe claire. Frangin frappa à la porte.

« Introduisez⁶. »

Il n'y avait pas de sabords à ce niveau. Vorbis était assis dans le noir.

« Oui, Frangin ?

— Le capitaine m'envoie vous chercher, monseigneur. Quelque chose brille dans le désert.

— Parfait. Maintenant, Frangin, écoute bien. Le capitaine possède un miroir. Tu vas lui demander de te le prêter.

— Euh... c'est quoi, un miroir, monseigneur ?

— Une invention impie et prohibée, répondit Vorbis. Qu'on peut hélas employer au service divin. Il va prétendre qu'il n'en a pas, évidemment. Mais un homme avec une barbe aussi soignée et une moustache aussi fine est vaniteux, et tout vaniteux possède fatalement un miroir. Alors tu vas le prendre. Puis tu vas te placer au soleil et agiter le miroir pour qu'il réfléchisse le soleil vers le désert. Tu comprends ?

— Non, monseigneur, dit Frangin.

— Ton ignorance te protège, mon fils. Ensuite tu reviens me raconter ce que tu as vu. »



Om somnolait au soleil. Frangin lui avait déniché un petit coin du côté du bout pointu où il pouvait profiter de l'astre du jour sans crainte d'être aperçu par l'équipage – et de toute façon l'équipage était pour l'instant suffisamment nerveux pour ne pas chercher d'ennuis.

⁶ Les mots sont le papier de tournesol de l'esprit. Si vous vous trouvez au pouvoir de quelqu'un qui emploie le mot « procédez » de sang-froid, sauvez-vous en vitesse. Mais s'il dit « introduisez », ne prenez même pas le temps de boucler vos bagages.

Une tortue rêve...

... pendant des millions d'années.

C'était le temps du rêve. Un temps informe.

Les petits dieux pépiaient et bourdonnaient dans les déserts, dans les banquises, dans les profondeurs. Ils grouillaient dans l'obscurité, sans souvenirs mais poussés par l'espoir et une soif ardente pour la seule chose à laquelle aspire un dieu : la foi.

Il n'existe pas d'arbres de taille moyenne au cœur de la forêt. Seulement les géants dont la canopée occulte le ciel. En dessous, dans la pénombre, il ne reste assez de lumière que pour les mousses et les fougères. Mais quand un géant s'abat, libérant un peu d'espace... alors, c'est la course entre les arbres voisins aux ambitions horizontales qui veulent s'étaler, comme plus bas entre les jeunes plants aux ambitions verticales qui se pressent de grandir.

Parfois, on arrive à se ménager son propre espace.

La forêt n'est pas le désert. La voix anonyme qui allait devenir Om dérivait au gré du vent à la lisière de la solitude sableuse et s'efforçait de se faire entendre au milieu d'innombrables congénères en évitant d'être balayée vers le centre. Elle aurait pu tourner ainsi des millions d'années – elle ne disposait d'aucun moyen de mesurer le temps. Tout ce qu'elle avait, c'était de l'espoir et un certain sens de la présence des choses. Ainsi qu'une voix.

Advint un jour. Le premier jour, d'une certaine manière.

Le futur Om avait conscience du berger depuis un certain t... depuis un moment. Le troupeau s'était égaré de plus en plus près. Les pluies avaient été rares. Le fourrage peu abondant. Des gueules affamées poussaient des pattes faméliques plus avant parmi les rochers, à la recherche de touffes jusqu'ici dédaignées d'herbe grillée par le soleil.

C'étaient des moutons, sans doute l'animal le plus stupide de l'univers en dehors peut-être du canard. Mais même leurs cerveaux rudimentaires n'entendaient pas la voix, parce que les moutons n'écoutent pas.

Il y avait pourtant un agneau. Il s'était légèrement écarté du reste du troupeau. Om s'arrangea pour qu'il s'écarte encore un

peu plus. De l'autre côté d'un rocher. En bas d'une pente. Dans la crevasse.

Son bêlement attira la mère.

La crevasse était bien dissimulée, et la brebis, après tout, s'estimait contente d'avoir retrouvé son petit. Elle ne voyait aucune raison de bêler, même lorsque le berger parcourut les rochers en appelant, en jurant et enfin en implorant. Le berger possédait cent moutons, et il peut paraître surprenant qu'il n'ait pas hésité à chercher pendant des jours une bête égarée ; en fait, c'est pour cette raison qu'il en possédait cent : parce qu'il appartenait à ce type de berger qui n'hésite pas à chercher pendant des jours une bête égarée.

La voix qui allait devenir Om attendit.

C'est au soir du deuxième jour qu'elle fit peur à une perdrix qui nichait près de la crevasse et qui s'envola au moment où le berger passait dans les parages.

Ça ne valait pas grand-chose comme miracle, mais il suffit au berger. Il érigea un cairn de pierres à côté de la crevasse et y amena tout son troupeau dès le lendemain. Puis, dans la chaleur de l'après-midi, il s'allongea pour dormir... et Om lui parla dans la tête.

Trois semaines plus tard le berger mourut lapidé par les prêtres d'Ur-Gilash, à l'époque dieu en chef du pays. Mais c'était trop tard. Om comptait déjà une centaine d'adeptes, et leur nombre grandissait...

À moins de deux kilomètres du berger et de son troupeau, il y avait un chevrier avec le sien. Un simple hasard de micro-géographie avait voulu que le premier à entendre la voix d'Om fût un berger et non un chevrier. L'un et l'autre ont des conceptions différentes du monde, et toute l'histoire aurait pu s'en trouver changée.

Car le mouton est stupide et il faut le pousser. Alors que la chèvre est intelligente et il faut la mener.



Ur-Gilash, songea Om. Ah, le bon vieux temps... Ossaïre et ses disciples avaient fait irruption dans le temple, brisé l'autel et jeté par la fenêtre les prêtresses en pâture aux chiens sauvages – la bonne procédure à suivre –, il y avait eu force pleurs et grincements de pieds, puis les disciples d'Om avaient allumé leurs feux de camp dans les salles en ruine de Gilash comme l'avait annoncé le prophète, et ça comptait quand bien même il l'avait annoncé à peine cinq minutes plus tôt alors qu'ils cherchaient seulement du bois à brûler, car tout le monde reconnaissait qu'une prophétie c'est une prophétie, et personne n'avait dit qu'il fallait attendre longtemps avant de la voir se réaliser.

Le bon vieux temps. Le bon vieux temps. Chaque jour amenait son lot de nouveaux convertis. L'ascension d'Om avait été irrésistible...

Il se réveilla dans un sursaut.

Le vieux Ur-Gilash. Un dieu climatique, non ? Oui. Non. Peut-être un de ces dieux façon araignée géante ? Quelque chose dans le genre. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

Et à moi, qu'est-ce qui m'est arrivé ? Comment est-ce que ça arrive ? On se balade parmi les plans astraux, on se laisse porter par le courant, on goûte les rythmes de l'univers, on se dit que tous les... vous savez... tous les hommes, là, en dessous, continuent d'avoir la foi, on décide quand même d'aller les secouer un peu, et alors... une tortue. C'est comme aller à la banque et découvrir que l'argent a fui par un trou. On se promène en cherchant un esprit commode, et voilà qu'on se retrouve soudain dans une carapace de tortue sans le moindre reste de pouvoir pour en sortir.

Trois années à lever la tête vers à peu près tout ce qui existe...

Le vieux Ur-Gilash ? Peut-être résistait-il quelque part sous forme de lézard, avec un vieil ermite pour tout fidèle. Plus vraisemblablement le vent l'avait emporté dans le désert. Un petit dieu pouvait s'estimer heureux qu'on lui laisse une chance.

Un détail ne collait pas. Om n'arrivait pas à mettre le doigt dessus, et pas uniquement parce qu'il n'avait pas de doigt. Les dieux s'élevaient et retombaient comme des morceaux d'oignon

dans une soupe en ébullition, mais cette fois-ci, c'était différent. Un détail ne collait pas, cette fois-ci...

Il avait éliminé Ur-Gilash. Très bien. La loi de la jungle. Mais personne ne le défiait, lui...

Où était Frangin ?

« *Frangin !* »



Frangin comptait les clignotements lumineux au loin dans le désert.

« Une bonne chose que j'aie un miroir, hein ? fit le capitaine d'un ton d'espoir. Je suppose que Sa Seigneurie ne m'en voudra pas d'en posséder un, vu qu'il est bien utile, pas vrai ?

— Je ne crois pas qu'il raisonne comme ça, dit Frangin sans cesser de compter.

— Non, je ne crois pas non plus, reconnut le capitaine d'un air sombre.

— Sept, et après quatre.

— Je suis bon pour la Quisition », fit le capitaine.

Frangin allait dire « Soyez content, alors, votre âme sera purifiée ». Mais il s'abstint. Sans savoir pourquoi.

« J'en suis navré », dit-il.

Une ombre de surprise recouvrit la mine chagrine du capitaine. « Vous autres, d'habitude, vous dites que la Quisition est bonne pour l'âme, des choses comme ça, fit-il.

— C'est sûrement vrai », rétorqua Frangin.

Le capitaine le dévisageait avec une vive attention.

« C'est plat, vous savez, dit-il discrètement. J'ai navigué jusque sur l'océan du Bord. C'est plat, et j'ai vu le Rebord, et ça avance. Pas le Rebord. Je veux dire... ce qu'il y a en dessous. Ils peuvent bien me couper la tête, ça continuera d'avancer quand même.

— Mais ça cessera d'avancer pour vous, fit Frangin. À votre place, je ferais attention à qui je parle, capitaine. »

Le capitaine se pencha tout près.

« La Tortue se meut ! souffla-t-il avant de filer comme une flèche.

— *Frangin ! »*

La conscience coupable, Frangin se redressa brusquement comme un poisson ferré. Il se retourna et s'affaissa de soulagement. Ce n'était pas Vorbis, seulement dieu.

Il se rendit à pas feutrés au pied du mât. Om leva vers lui un regard noir.

« Oui ? fit Frangin.

— *Tu ne viens jamais me voir*, lui reprocha la tortue. *Je sais que tu es occupé*, ajouta-t-elle d'un ton railleur, *mais même une petite prière me ferait plaisir.*

— Dès ce matin je suis venu voir comment tu allais.

— *Et j'ai faim.*

— Tu as eu toute une écorce de melon hier soir.

— *Et qui a eu le melon, dis ?*

— Non, pas lui, fit Frangin. Il est au pain rassis et à l'eau.

— *Et pourquoi il ne mange pas de pain frais ?*

— Il attend qu'il soit rassis.

— *Ouais. M'étonne pas de lui*, fit la tortue.

— Om ?

— *Quoi ?*

— Le capitaine vient de me dire une chose bizarre. D'après lui le monde est plat avec un rebord.

— *Oui ? Et alors ?*

— Mais enfin... on sait que le monde est une boule parce que... »

La tortue cligna de son œil.

« *Non, c'est faux*, déclara-t-elle. *Qui a dit que c'était une boule ?*

— Toi », répliqua Frangin. Puis il ajouta : « Selon le Livre premier du Septateuque, en tout cas. »

Je n'ai encore jamais pensé comme ça, songea-t-il. Avant, je n'aurais jamais dit « en tout cas ».

« Pourquoi le capitaine m'a raconté une chose pareille ? demanda-t-il. Ce n'est pas normal, comme conversation.

— *Je te l'ai dit, je n'ai jamais créé le monde*, répondit Om. *Pour quoi faire ? Il était déjà là. Et si j'en créais un, je ne lui*

donnerais pas la forme d'une boule. Les habitants en tomberaient. Toute la mer coulerait par en dessous.

— *Sauf si tu lui disais de rester dessus.*

— *Hah ! Écoutez-moi ce gars-là !*

— Et puis la sphère est une forme parfaite, poursuivit Frangin. Parce que dans le Livre de...

— *Ça n'a rien d'extraordinaire, une sphère, le coupa Om. À ce compte-là, une tortue marine a une forme parfaite.*

— Une forme parfaite pour quoi ?

— *Ben, une forme parfaite pour une tortue marine, déjà. Si elle avait une forme de boule, elle flotterait à la surface à tout bout de champ.*

— Mais c'est une hérésie de dire que le monde est plat, fit Frangin.

— *Possible, mais c'est la vérité.*

— Et il repose vraiment sur le dos d'une tortue géante ?

— *Exactement.*

— Dans ce cas, lança Frangin d'une voix triomphante, sur quoi elle est posée, la tortue ? »

Om leva vers lui un regard vide.

« *Elle n'est posée sur rien, répondit-il. C'est une tortue marine, bon sang. Elle nage. Ça sert à ça, les tortues marines.*

— Je... euh... Je crois que je ferais mieux d'aller me présenter à Vorbis, dit Frangin. Il devient très calme quand on le fait attendre. Tu m'as appelé pour quoi ? Je vais tâcher de t'apporter encore à manger après le dîner.

— *Comment tu te sens ?* demanda la tortue.

— Je me sens très bien, merci.

— *Tu manges bien et tout ?*

— Oui, merci.

— *Tant mieux. File maintenant. Je veux dire, je ne suis que ton dieu.* » Om haussa la voix tandis que Frangin s'en repartait en hâte. « *Et tu pourrais passer me voir plus souvent !*

» *Et prie plus fort, j'en ai marre de tendre l'oreille !* » cria-t-il encore.



Vorbis était toujours assis dans sa cabine lorsque Frangin enfila la cursive en haletant et frappa à la porte. Pas de réponse. Il attendit un peu puis poussa le battant qui s'ouvrit.

Vorbis ne passait pas son temps à lire, semblait-il. À l'évidence, il lui arrivait d'écrire, à cause des fameuses lettres, mais personne ne le voyait jamais la plume à la main. Quand il était seul, il passait de longs moments à fixer le mur, ou à prier prosterné à plat ventre. À côté de la mortification qu'arrivait à s'imposer Vorbis, les poses des empereurs avides de pouvoir auraient passé pour serviles.

« Hum », fit le novice qui voulut refermer la porte.

Vorbis agita une main irritée. Puis il se releva. Il n'épousseta pas sa robe.

« Sais-tu, Frangin, qu'à mon avis personne dans toute la Citadelle n'oserait m'interrompre dans ma prière ? Par peur de la Quisition. Tout le monde a peur de la Quisition. Sauf toi, dirait-on. As-tu peur de la Quisition ? »

Frangin plongea le regard dans les yeux noirs sur fond noir. Vorbis posa le sien sur une figure ronde et rose. On faisait une figure particulière quand on s'adressait à un exquisiteur. Une figure terne, sans expression, légèrement luisante, et même un exquisiteur à demi qualifié parvenait à y lire la culpabilité à peine dissimulée comme dans un livre. Frangin avait seulement l'air essoufflé, comme à son habitude.

C'était fascinant.

« Non, monseigneur, répondit-il.

— Pourquoi ?

— La Quisition nous protège, monseigneur. C'est écrit dans Ossaire, chapitre VII, verset... »

Vorbis pencha la tête de côté.

« Bien entendu. Mais as-tu déjà pensé que la Quisition pouvait se tromper ?

— Non, monseigneur, répondit Frangin.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, monseigneur Vorbis. Je n'y ai jamais pensé, voilà. »

Vorbis s'assit à un petit bureau, guère plus qu'une planche de bois qui se rabattait de la coque.

« Et tu as raison, Frangin, dit-il. Parce que la Quisition *ne peut pas* se tromper. Les choses sont fatalement l'expression de la volonté du dieu. Il est impensable que le monde puisse fonctionner autrement, n'est-ce pas ? »

L'image d'une tortue borgne clignota un instant dans la tête de Frangin.

Il n'avait jamais bien su mentir. La vérité lui paraissait déjà tellement incompréhensible que compliquer davantage les choses restait au-dessus de ses forces.

« C'est ce que nous enseigne le Septateuque, dit-il.

— Là où il y a punition, il y a toujours crime, fit Vorbis. Parfois le crime suit la punition, ce qui prouve bien la prévoyance du grand dieu.

— C'est ce que disait ma grand-mère, répliqua machinalement Frangin.

— Vraiment ? J'aimerais en savoir davantage sur cette dame exceptionnelle.

— Elle me donnait une correction tous les matins parce que j'allais sûrement la mériter pendant la journée.

— Une connaissance on ne peut plus parfaite de la nature humaine, approuva Vorbis, le menton posé sur une main. Si ce n'était la faiblesse de son sexe, elle aurait fait un excellent inquisiteur, on dirait. »

Frangin opina. Oh, oui. Oui, pas de doute.

« Et maintenant, reprit le diacre du même ton, tu vas me dire ce que tu as vu dans le désert.

— Oui. Il y a eu six éclairs lumineux. Puis une pause d'environ cinq battements de cœur. Et après, huit éclairs. Une autre pause. Et deux éclairs. »

Vorbis hocha la tête d'un air pensif.

« Trois quarts, dit-il. Gloire au grand dieu. Il est mon bâton et mon guide dans les instants difficiles. Et toi, tu peux disposer. »

Frangin n'espérait pas que le diacre lui explique la signification des signaux lumineux, et il n'allait pas la

demander. C'était la Quisition qui posait les questions. Elle était connue pour ça.



Le lendemain, le bateau doubla un cap, et la baie d'Ephèbe s'ouvrit devant lui, la ville posée sur l'horizon comme une tache pâle qui se révéla, à mesure que le temps passait et que la distance diminuait, un essaim de maisons d'un blanc aveuglant tout en haut d'un rocher.

Le sergent Simonie parut y trouver un intérêt considérable. Frangin n'avait pas échangé le moindre mot avec lui. On n'encourageait pas la fraternisation entre prêtres et soldats ; il flottait une odeur d'impiété autour des soldats...

À nouveau livré à lui-même tandis que l'équipage se préparait pour l'entrée au port, Frangin observait attentivement le sergent. La plupart des soldats étaient un peu négligés et souvent grossiers envers le petit clergé. Simonie, non. Pour commencer, il étincelait. Son plastron blessait les yeux. Sa peau avait l'air récurée.

Le sergent, debout à la proue, contemplait intensément la ville de plus en plus proche. Il était inhabituel de le voir très loin de Vorbis. Partout où se trouvait Vorbis se trouvait aussi le sergent, la main sur l'épée, les yeux passant les alentours en revue pour... Pour quoi ?

Et toujours muet, sauf quand on s'adressait à lui. Frangin essaya de lier connaissance.

« Elle est très... blanche, non ? fit-il. La ville. Très blanche. Sergent Simonie ? »

Le sergent se retourna lentement et regarda fixement Frangin.

Le regard de Vorbis était redoutable. Il s'enfonçait dans les crânes jusqu'aux impuretés qu'ils recelaient sans vraiment s'intéresser aux personnes sinon comme véhicules de leurs péchés. Mais celui de Simonie exprimait la haine pure et simple.

Frangin recula.

« Oh. Pardon », marmonna-t-il. Il retourna, la mine sombre, vers le bout arrondi, et s'arrangea pour ne pas croiser le chemin du militaire.

De toute façon, il allait y avoir davantage de ses collègues sous peu...

Les Ephébiens les attendaient. Des soldats s'alignaient sur le quai, les armes brandies à la limite de l'insulte caractérisée. Et ils étaient nombreux.

Frangin suivit tout le monde tandis que la voix de la tortue s'insinuait dans sa tête.

« Alors les Ephébiens veulent la paix, hein ? fit Om. Ça ne m'en a pas l'air. Ça ne m'a pas l'air qu'on va dicter notre loi à un ennemi vaincu. Ça m'a l'air qu'on a pris la pâtée et que ça nous suffit. Ça m'a l'air qu'on sollicite la paix. Voilà de quoi ça m'a l'air, à moi. »

— À la Citadelle, tout le monde parlait d'une victoire éclatante », dit Frangin. Il s'aperçut qu'il arrivait maintenant à formuler des phrases quasiment sans remuer les lèvres ; Om captait apparemment les mots dès qu'ils parvenaient à ses cordes vocales.

Plus loin devant lui, Simonie ne lâchait pas le diacre d'une semelle et détaillait d'un œil méfiant chaque garde éphébien.

« Marrant, ça, fit Om. Les vainqueurs ne parlent jamais de victoire éclatante. Parce que ce sont eux qui voient à quoi ressemble le champ de bataille quand tout est fini. Ce sont seulement les perdants qui ont des victoires éclatantes. »

Frangin ne savait que répondre. « Ça ne ressemble pas à des réflexions divines, risqua-t-il.

— *C'est le cerveau de la tortue.*

— *Quoi ?*

— *Tu ne sais donc rien ? Le corps n'est pas seulement une enveloppe commode où ranger l'esprit. La forme influe sur les pensées. C'est toute cette morphologie envahissante.*

— *Quoi ? »*

Om soupira. « Si je ne me concentre pas, je pense comme une tortue !

— *Quoi ? Lentement, tu veux dire ?*

— *Non ! Les tortues sont cyniques. Elles s'attendent toujours au pire.*

— Pourquoi ?

— *Aucune idée. Parce que c'est souvent ce qui leur arrive, j'imagine. »*

Frangin contemplait Éphèbe autour de lui. Des gardes aux casques surmontés de plumets comme des queues de chevaux vicieux marchaient au pas de chaque côté de la colonne. Quelques citadins regardaient négligemment depuis le bord de la route.

Ils ressemblaient étrangement aux habitants d'Omnia, aucunement à des démons à deux pattes.

« Ce sont des gens comme nous, dit-il.

— *Félicitations pour l'anthropologie comparée.*

— Frère Nonroid a dit que les Ephébiens mangent de la chair humaine. Il ne mentirait pas, tout de même. »

Un petit garçon observait Frangin d'un air songeur tout en s'explorant une narine. S'il s'agissait d'un démon sous forme humaine, c'était un acteur de premier ordre.

Le long de la route venant des quais se dressaient régulièrement des statues de pierre blanche. Frangin n'avait encore jamais vu de statues. Sauf celles des SeptArches, évidemment, mais ce n'était pas la même chose.

« Qu'est-ce que c'est ?

— *Ben, le dodu en toge, c'est Tuvelpit, le dieu du vin. Ils l'appellent Smimto à Tsort. Et la nana avec les cheveux coiffés, c'est Astoria, la déesse de l'amour. Rien dans le crâne. L'affreux, c'est Offler, le dieu crocodile. Pas du coin, celui-là. Il est klatchien d'origine, mais les Ephébiens ont entendu parler de lui et trouvé malin de l'adopter. Vise les dents. De bonnes dents. Oui, de bonnes dents. Ensuite, celle avec la coiffure en fosse aux serpents, c'est...*

— Tu en parles comme s'ils étaient réels, dit Frangin.

— *C'est le cas.*

— Il n'y a pas d'autre dieu que toi. Tu l'as dit à Ossaire.

— *Ben... Tu sais... J'ai un peu exagéré. Mais ils ne valent pas grand-chose. Il y en a un qui passe le plus clair de son temps à jouer de la flûte et à courir après les filles qui vont traire les*

vaches. Je ne trouve pas ça très divin, moi. Tu trouves ça divin, toi ? Moi pas. »

La route montait en lacets raides autour de la colline rocheuse. Le plus gros de la cité paraissait bâti sur des affleurements ou taillé à même le roc, si bien que le patio d'un habitant servait de toit à un autre. Les rues se réduisaient à une succession de marches basses, praticables pour un homme ou un âne, mais mortelles pour les charrettes. Éphèbe était une ville pour piétons.

Davantage d'habitants les observaient en silence. Les statues des dieux aussi. Éphèbe avait des dieux comme d'autres cités des rats.

Frangin aperçut le visage de Vorbis. L'exquisiteur regardait fixement droit devant lui. Frangin se demanda ce qu'il voyait.

Tout était si nouveau !

Et diabolique, évidemment. Même si les dieux des statues ne ressemblaient guère à des démons – mais il entendait la voix de Nonroid lui faisant remarquer qu'ils n'en étaient que plus démoniaques. Le péché se glissait dans l'innocent comme le loup dans la peau d'un mouton.

Une des déesses avait eu de gros ennuis avec ses vêtements, nota Frangin ; si frère Nonroid avait été là, il lui aurait fallu se dépêcher d'aller s'allonger un bon moment.

« Pétulia, déesse de l'affection négociable, la présenta Om. Vénérée par les dames de la nuit et des autres moments de la journée, si tu vois ce que je veux dire. »

La bouche de Frangin béa.

« Ils ont une déesse pour les messalines peintes ?

— Pourquoi pas ? Un peuple très religieux, à ce que j'ai compris. Il a l'habitude de... Il passe beaucoup de temps à... Écoute, on prend les fidèles où on les trouve. La spécialisation. La sécurité, tu vois. Risques réduits, rendements garantis. Il existe même sûrement un dieu de la laitue quelque part. Je veux dire, peu de chances qu'un autre veuille devenir dieu de la laitue. Tu te déniches une communauté qui cultive la laitue et tu attends. Les dieux du tonnerre, ça va, ça vient, mais c'est vers toi que la communauté se tourne à chaque invasion du parasite de la salade. Faut... euh... lui rendre cette justice, à

Pétulia. Elle a repéré un créneau dans le marché et elle l'a occupé.

— Il existe un dieu de la laitue ?

— *Pourquoi pas ? S'il y a assez de monde pour croire, tu peux devenir dieu de n'importe quoi... »*

Om se tut et attendit pour voir si Frangin avait remarqué. Mais le novice avait apparemment autre chose en tête.

« Ce n'est pas bien. De traiter les gens comme ça. Ouille. »

Frangin venait de percuter le dos d'un sous-diacre. Le groupe s'était arrêté, en partie parce que l'escorte éphébienne avait elle aussi fait halte, mais surtout parce qu'un homme descendait la rue à toutes jambes.

Plus tout jeune, il rappelait à maints égards une grenouille qu'on aurait laissée se dessécher un certain temps. Vu son allure, le qualificatif d'« alerte » venait sans doute d'ordinaire à l'esprit des passants, mais cette fois-ci devaient plutôt s'imposer les expressions « nu comme un ver » voire « trempé comme une soupe », lesquelles exprimaient tout autant l'exacte vérité. Il portait tout de même une barbe. Une barbe dans laquelle on aurait pu dresser sa tente.

Le bonhomme dévala la rue à pas pesants sans paraître gêné et s'arrêta devant une échoppe de potier. L'artisan n'eut pas l'air de s'inquiéter qu'un petit bonhomme nu et mouillé s'adresse à lui ; pour tout dire, personne dans la rue ne lui avait manifesté d'intérêt.

« Je voudrais un pot numéro neuf et de la ficelle, s'il vous plaît, demanda le vieux.

— De suite, monsieur Légibus. »

Le potier baissa la main sous son comptoir et sortit une serviette. L'homme nu la prit d'un air absent. Frangin eut l'impression que ce n'était pas la première fois que la scène se produisait.

« Et un levier d'une longueur infinie et... euh... un point d'appui, ajouta Légibus en se séchant.

— Tout ce que j'ai, vous le voyez, monsieur. Des pots et des articles domestiques divers, mais je suis un brin à court de mécanismes axiomatiques.

— Bé alors, est-ce que vous avez un morceau de craie ?

— M'en reste un peu de la dernière fois », répondit le potier.

Le petit bonhomme nu prit la craie et se mit à tracer des triangles sur le pan de mur le plus proche. Puis il baissa la tête.

« Té, pourquoi je n'ai pas de vêtements ? s'étonna-t-il.

— On a encore pris son bain, hé ? fit le potier.

— J'ai laissé mes vêtements dans le bain ?

— Une idée vous serait pas venue pendant que vous preniez votre bain, des fois ? souffla le potier.

— C'est ça ! C'est ça ! Que j'ai trouvé une idée formidable pour déplacer le monde ! fit Légibus. Système de levier tout bête. Devrait marcher au poil. C'est juste une question de réglage des détails techniques.

— Chouette. On pourra passer l'hiver dans des pays chauds.

— Je peux emprunter la serviette ?

— Té, c'est la vôtre, monsieur Légibus.

— Ah bon ?

— Comme je vous dis, vous l'avez laissée là l'autre fois. Vous vous rappelez ? Quand vous avez eu votre idée de phare.

— Bien. Bien », fit Légibus en s'enroulant dans la serviette. Il traça encore des traits sur le mur. « Bien. D'accord. J'enverrai quelqu'un plus tard prendre le mur. »

Il se retourna et parut voir les Omniens pour la première fois. Il les regarda d'un air interrogateur puis haussa les épaules.

« Hmm », fit-il avant de s'en repartir sans se presser.

Frangin tira sur la cape d'un soldat éphébien.

« Excusez-moi, mais pourquoi on s'arrête ? demanda-t-il.

— Les philosophes, ils ont la priorité, répondit le soldat.

— Qu'est-ce que c'est, un philosophe ?

— *Quelqu'un d'assez malin pour trouver un boulot sans rien de lourd à soulever*, fit une voix dans sa tête.

— Un infidèle en quête du juste sort qui lui est sûrement réservé, fit Vorbis. Un concepteur de raisonnements fallacieux. Cette cité maudite les attire comme un tas de fumier attire les mouches.

— *En réalité, c'est le climat*, rectifia la voix de la tortue. *Réfléchis. Si tu as la manie de sauter de ton bain et de galoper dans la rue chaque fois que tu penses avoir trouvé une bonne idée, tu ne tiens pas à vivre dans un pays froid. Sinon, tu y*

laisses ta peau. La sélection naturelle, ça. Éphèbe est connue pour ses philosophes. C'est mieux que le théâtre de rue.

— Quoi ? Des tas de vieux bonshommes courent dans la rue tout nus ? s'étonna Frangin tout bas alors qu'ils se remettaient en marche.

— *Plus ou moins. Si tu passes tout ton temps à réfléchir sur l'univers, tu as tendance à en oublier les détails mineurs. Comme ton pantalon. Et sur les cent idées qui leur viennent, quatre-vingt-dix-neuf ne servent strictement à rien.*

— Pourquoi on ne les enferme pas quelque part en lieu sûr, alors ? Ils ne m'ont pas l'air très utiles.

— *Parce que la centième idée, répondit Om, est souvent du tonnerre.*

— Quoi ?

— *Regarde la tour la plus haute sur le rocher. »*

Frangin leva la tête. Au sommet de la tour, protégé par des bandes de métal, se dressait un grand disque qui étincelait dans le soleil du matin.

« Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il.

— *La raison pour laquelle Omnia n'a quasiment plus de flotte de guerre, répondit Om. Voilà pourquoi ça vaut toujours la peine d'avoir quelques philosophes sous la main. Un coup on a droit à "La vérité est-elle la beauté et la beauté est-elle la vérité ?" ou "Un arbre qui s'abat dans la forêt fait-il du bruit s'il n'y a personne pour l'entendre ?", et au moment où l'on croit qu'ils vont se mettre à baver, y en a un qui annonce : "Au fait, si on installait un réflecteur parabolique de dix mètres sur une hauteur pour renvoyer les rayons du soleil aux bateaux ennemis, ce serait une démonstration très intéressante des principes de l'optique." Les philosophes, ça nous sort sans arrêt de nouvelles idées étonnantes. Avant ça, il y a eu un appareil compliqué qui illustrait les principes de la force de levier en projetant par ailleurs des boules de soufre enflammé à trois kilomètres. Et encore avant, je crois, une espèce de truc sous-marin qui tirait des rondins pointus dans le fond des bateaux. »*

Frangin observa encore le disque. Il n'avait pas compris le tiers des termes de la dernière explication.

« Ben, dit-il, est-ce qu'il en fait ?

— *Fait quoi ?*

— Fait du bruit. S'il tombe quand il n'y a personne pour l'entendre.

— *Quel intérêt ?* »

Le groupe avait atteint une porte dans le mur qui ceignait le sommet du rocher comme un turban ceint une tête. Le capitaine éphébien s'arrêta et se retourna.

« Les... *visiteurs*... ils doivent avoir les yeux bandés, dit-il.

— C'est un scandale ! fit Vorbis. Nous sommes en mission diplomatique !

— Ce n'est pas mon affaire, répliqua le capitaine. Mon affaire, c'est de dire : Si vous passez cette porte, on vous bande les yeux. Vous pouvez refuser. Vous pouvez rester à l'extérieur. Mais si vous voulez entrer, hé bé, vous devez porter un bandeau. Faut faire des choix dans la vie. »

Un des sous-diacres chuchota à l'oreille de Vorbis. Lequel s'entretint longuement *sotto voce* avec le chef de la garde omnienne.

« Très bien, dit-il, mais nous élevons une protestation. »

Le bandeau était doux et totalement opaque. Mais tandis qu'un Ephébien guidait Frangin et le faisait...

... avancer tout droit le long d'un passage pendant dix pas, à gauche pendant cinq, en diagonale et encore à gauche – trois pas et demi –, à droite – cent trois –, puis descendre trois marches, pivoter sur place de dix-sept tours un quart, avancer tout droit pendant neuf pas, à gauche – un pas –, tout droit – dix-neuf –, s'arrêter trois secondes, repartir à droite – deux pas –, revenir en arrière de deux autres, repartir de deux pas sur la gauche, pivoter sur place de trois tours et demi, attendre une seconde, puis monter trois marches, tourner à droite – vingt pas –, pivoter sur place de cinq tours un quart, marcher – quinze pas à gauche –, tout droit – sept –, à droite – dix-huit –, monter sept marches, avancer en diagonale, s'arrêter deux secondes, repartir à droite – quatre pas –, descendre une pente qui perdait un mètre tous les dix pas pendant trente pas, puis pivoter sur place de sept tours et demi et avancer tout droit pendant six pas...

... il se demandait à quoi ça rimait.

On lui retira le bandeau dans une cour à ciel ouvert bâtie en pierre blanche qui rendait la lumière du jour aveuglante. Frangin cligna des yeux.

Des archers bordaient cette cour. Leurs flèches pointaient par terre, mais leur attitude laissait entendre qu'ils pouvaient les pointer à l'horizontale d'une seconde à l'autre.

Un autre chauve les attendait. Éphèbe jouissait apparemment d'une réserve inépuisable de chauves maigrichons vêtus de draps. Celui-ci souriait, de la bouche uniquement.

Personne ne nous aime beaucoup, se dit Frangin.

« Je suis sûr que vous nous excuserez ce petit désagrément, fit le maigrichon. Je m'appelle Aristocrate. Que je suis secrétaire du tyran. Dites à vos hommes de déposer leurs armes, je vous prie. »

Vorbis se dressa de toute sa hauteur. Il faisait une tête de plus que l'Ephébien. Déjà pâle de nature, il avait encore blêmi.

« Nous sommes autorisés à garder nos armes ! dit-il. Nous sommes une délégation en pays étranger !

— Mais pas en pays barbare, répliqua Aristocrate d'une voix douce. Vous n'aurez pas besoin d'armes chez nous.

— Pas barbare ? Vous avez brûlé nos bateaux ! »

Aristocrate leva une main.

« Cette discussion attendra, dit-il. J'ai pour l'instant la tâche agréable de vous conduire à vos quartiers. Je suis sûr que vous avez envie de vous reposer après votre voyage. Vous êtes, bien entendu, libres de vos déplacements partout où vous voulez dans le palais. Et si nous ne souhaitons pas votre présence dans certains secteurs, les gardes ne manqueront pas de vous en informer avec tact et célérité.

— Et nous pouvons sortir du palais ? » demanda Vorbis d'une voix glaciale.

Aristocrate haussa les épaules.

« Nous ne gardons pas la porte sauf en temps de guerre, dit-il. Si vous êtes capables de vous rappeler le chemin, libre à vous de le reprendre. Mais il est risqué de se promener au hasard dans le labyrinthe, je vous avertis. Nos ancêtres étaient hélas

très méfiants et ils ont installé de nombreux pièges par prudence ; nous continuons bien entendu de les graisser et de les amorcer, par simple respect de la tradition. Et maintenant, si vous voulez vous donner la peine de me suivre... »

Les Omniens restèrent ensemble tandis qu'ils suivaient Aristocrate à travers le palais. Ils virent des fontaines. Des jardins. Ici et là des groupes de gens assis ne faisaient guère que discuter. Les Ephébiens donnaient l'impression de mal saisir les notions du « dedans » et du « dehors », si l'on exceptait le labyrinthe qui encerclait le palais, sans ambiguïté sur la question.

« Le danger nous guette à chaque tournant, dit Vorbis à voix basse. Le premier qui rompt les rangs ou fraternise même de loin devra s'en expliquer devant les inquisiteurs. Longuement. »

Frangin regarda une femme qui remplissait un cruchon à un puits. L'attitude ne lui parut pas très militaire.

Il ressentait à nouveau une double impression étrange. En surface flottaient les pensées de Frangin, conformes à celles que la Citadelle aurait approuvées. Il se trouvait dans un nid d'infidèles et de mécréants dont les civilités n'étaient qu'un voile subtil dissimulant les chausse-trapes de l'aberration et de l'hérésie. Cette ville qui brillait au soleil était en réalité un monde d'ombres.

Mais par en dessous rôdaient les pensées du Frangin qui observaient le novice de l'intérieur.

Vorbis avait l'air déplacé, ici. Retors et déplaisant. Et une ville où les potiers ne s'inquiètent pas quand de vieux types tout nus et dégoulinants viennent dessiner des triangles sur leur mur donnait envie à Frangin d'en apprendre davantage sur elle. Il se sentait comme un cruchon vide. Et que faire d'un cruchon vide sinon le remplir ?

« Tu me fais quoi ? » chuchota-t-il.

Dans sa boîte, Om étudia la forme de l'esprit de Frangin. Puis il s'efforça de réfléchir avec célérité.

Avait-il connu la même chose aux premiers jours ? Forcément. Tout était si brumeux à présent. Il n'arrivait pas à se rappeler ses pensées d'alors, uniquement leurs formes. Tout était brillamment coloré autrefois, tout se développait de jour

en jour, à commencer par lui-même ; les pensées et l'esprit qui les produisait croissaient à la même vitesse. Facile d'oublier des détails de cette époque. C'était comme un feu tâchant de se souvenir de la forme de ses flammes. Mais les impressions... Il se souvenait des impressions.

Il ne faisait rien à Frangin. Le novice se le faisait tout seul. Il commençait à penser comme les dieux. Il devenait un prophète.

Om aurait voulu trouver quelqu'un à qui parler. Quelqu'un en mesure de comprendre.

On était à Éphèbe, non ? Où l'on gagnait sa vie en essayant de comprendre.



Les Omniens se retrouvèrent logés dans de petites chambres autour d'une cour centrale. Une fontaine en occupait le milieu, dans un tout petit bosquet de pins odorants. Les soldats se poussèrent du coude. Tout le monde s' imagine que les soldats de métier songent surtout à se battre, mais les vrais briscards pensent beaucoup plus à manger et à dormir au chaud, parce que ça ne leur arrive pas souvent, contrairement aux combats qui ont tendance à leur tomber dessus à tout bout de champ.

Une coupe de fruits et une assiette de viande froide attendaient dans la cellule de Frangin. Mais d'abord le plus important. Il pécha le dieu dans la boîte.

« Il y a des fruits, annonça-t-il. C'est quoi, ces baies ? »

— *Du raisin*, répondit Om. *De la matière première pour le vin.*

— Tu as déjà prononcé ce mot. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Un cri s'éleva dehors.

« Frangin ! »

— C'est Vorbis. Faut que j'y aille. »

Le diacre se tenait debout au milieu de sa cellule.

« As-tu mangé quelque chose ? demanda-t-il. »

— Non, monseigneur.

— Des fruits et de la viande, Frangin. Et c'est jour maigre. Ils cherchent à nous insulter !

— Hum. Ils ne savent peut-être pas ce qu'est un jour maigre, risqua Frangin.

— L'ignorance est elle-même un péché.

— Ossaïre VII, verset 4 », fit machinalement le novice.

Vorbis sourit et tapota l'épaule du jeune homme.

« Tu es un livre ambulant, Frangin. Le *Septateuque perambulatus*. »

Frangin baissa les yeux sur ses sandales.

Il a raison, songea-t-il. Et j'avais oublié. Ou plutôt je ne voulais pas me rappeler.

Puis il entendit ses propres pensées lui revenir en écho : Il ne s'agit que de pain, de fruits et de viande, c'est tout. Rien d'autre. Jours maigres et jours gras, jours des prophètes et jour du pain... qui ça intéresse ? Un dieu dont le seul souci aujourd'hui en matière d'alimentation est de s'assurer qu'une feuille est assez basse pour qu'il puisse l'atteindre ?

J'aimerais qu'il arrête de me taper sur l'épaule.

Vorbis se détourna de lui.

« Je rappelle aux autres qu'on est jour maigre ? demanda Frangin.

— Non. Nos frères ordonnés n'ont bien sûr pas besoin qu'on le leur rappelle. Quant aux soldats... un petit écart, peut-être, est permis si loin de chez soi... »

Frangin regagna sa cellule à pas lents.

Om, toujours sur la table, fixait le melon.

« J'ai failli commettre un péché horrible, dit Frangin. J'ai failli manger des fruits un jour sans fruits.

— *C'est horrible, horrible*, fit Om. *Maintenant, coupe le melon.*

— Mais c'est interdit ! s'exclama Frangin.

— *Non, c'est faux*, répliqua le dieu. *Coupe le melon.*

— Mais... manger des fruits... c'est à cause de ça que la passion a envahi le monde.

— *La flatulence, oui, rien d'autre. Coupe le melon !*

— Tu me tentes !

— *Non, je ne te tente pas. Je te donne la permission d'en manger. Une dispense exceptionnelle ! Coupe-moi ce putain de melon !*

— Il faut être évêque ou plus élevé dans la hiérarchie pour donner une dis... » commença Frangin. Qui s'arrêta.

Om lui lança un regard noir.

« *Oui. Exactement, dit-il. Maintenant, coupe le melon.* » Son ton s'adoucit. « *Si ça peut te tranquilliser, je décrète que c'est du pain. Il se trouve que c'est moi le dieu dans les parages immédiats. J'appelle ça comme je veux, merde. C'est du pain. Vu ? Maintenant, coupe-moi ce putain de melon.* »

— Cette putain de miche, le corrigea Frangin.

— *D'accord. Et sers-m'en une tranche sans pépins.* »

Frangin s'exécuta avec une certaine prudence.

« *Et dépêche-toi de manger,* dit Om.

— Des fois que Vorbis nous trouverait ?

— *Parce qu'il faut que t'ailles chercher un philosophe* », répondit Om. Qu'il ait la bouche pleine ne modifiait en rien sa voix dans l'esprit de Frangin. « *Tu vois, les melons poussent à l'état sauvage dans le désert. Pas de gros melons comme ça. Des petits machins verts. Une peau coriace comme du cuir. Peux pas mordre dedans. Si tu savais toutes les années que j'ai passées à boulotter des feuilles mortes qu'une chèvre aurait recrachées, juste à côté d'un tas de melons. Le melon devrait avoir une écorce plus fine. Souviens-toi de ça.* »

— Chercher un philosophe ?

— *Voilà. Quelqu'un qui sait réfléchir. Quelqu'un qui pourra m'aider à sortir de cette carapace de tortue.*

— Mais... Vorbis risque d'avoir besoin de moi.

— *Tu vas juste te balader. Pas de problème. Et grouille-toi. Il y a d'autres dieux à Éphèbe. Je ne tiens pas à les voir tout de suite. Pas dans cet état-là.* »

Frangin avait l'air paniqué. « Comment je vais trouver un philosophe ? fit-il.

— *Par ici ? Donne un coup de pied dans une poubelle, à mon avis.* »



Le labyrinthe d'Ephèbe est ancien et recèle mille et une merveilles réalisables à partir de ressorts cachés, de couteaux affûtés comme des rasoirs et de rochers en équilibre. Un seul guide ne suffit pas pour le traverser. Ils sont au nombre de six, et chacun connaît son chemin dans un sixième du labyrinthe. Tous les ans a lieu une compétition spéciale durant laquelle ils reconçoivent leurs secteurs respectifs. Ils rivalisent entre eux afin de voir lequel rendra le sien encore plus mortel pour le flâneur occasionnel. Un jury les note, et un prix modique est attribué au gagnant.

La plus grande distance qu'un imprudent ait jamais parcourue sans guide dans le labyrinthe se limite à dix-neuf pas. Enfin, plus ou moins. Sa tête a roulé sept pas plus loin, mais ça n'entre sans doute pas en ligne de compte.

À chaque fin de section se trouve un petit local dépourvu du moindre piège. Mais il contient une clochette de bronze. Ce sont les salles d'attente où les visiteurs sont confiés au guide suivant. Et ici et là, dans le plafond du tunnel, au-dessus des pièges les plus ingénieux, sont ménagées des lucarnes d'observation, parce que les gardes aiment bien rigoler eux aussi, comme tout le monde.

Tous ces dispositifs laissèrent froid Frangin qui chemina tranquillement le long des tunnels et des corridors sans vraiment y penser et finit par pousser la porte pour sortir dans l'air du soir finissant.

Un air qui embaumait les fleurs. Des papillons de nuit bourdonnaient dans la pénombre.

« À quoi ils ressemblent, les philosophes ? demanda Frangin. Quand ils ne prennent pas de bain, je veux dire.

— *Ils réfléchissent beaucoup*, répondit Om. *Cherche quelqu'un avec une mine tendue.*

— Ça peut vouloir dire qu'il est constipé.

— *Ben, du moment qu'il prend ça avec philosophie... »*

La ville d'Éphèbe les entourait. Des chiens aboyèrent. Quelque part, un chat miaula. Toutes sortes de petits bruits rassurants formaient un murmure de fond, signe que des tas de gens vivent leur vie à la ronde.

Puis une porte s'ouvrit brusquement plus loin dans la rue, que suivit le fracas d'une grosse amphore de vin écrasée sur une tête.

Un vieillard maigrelet en toge se releva des pavés où il avait atterri et jeta un regard mauvais à la porte.

« Té, c'est moi qui vous le dis, écoutez, un intellect limité, voyez, il ne peut pas par le jeu des comparaisons toucher à la vérité absolue des choses, parce que la vérité étant indivisible par nature, elle exclut les concepts de « plus » ou de « moins », si bien que seule la vérité elle-même peut mesurer précisément la vérité. Espèce de saligauds », déclara-t-il.

Quelqu'un à l'intérieur du bâtiment lança : « Ah ouais ? Que tu dis. »

Le vieux ignora Frangin mais, avec beaucoup de mal, délogea un pavé et le soupesa d'une main.

Puis il replongea à l'intérieur de la maison. Un cri de rage s'en échappa.

« Ah. *La philosophie* », commenta Om.

Frangin jeta un coup d'œil prudent par la porte.

Dans la salle, deux groupes d'hommes en toges quasiment identiques s'efforçaient de retenir deux de leurs collègues. Une scène qui se répète des millions de fois par jour dans les bars du multivers : chacun des deux prétendus combattants grondait et grimaçait à l'adresse de l'adversaire et se débattait pour échapper à l'étreinte de ses amis, sauf qu'il ne forçait pas trop car il n'y a rien de pire que réussir vraiment à se libérer et se retrouver soudain seul au milieu de l'arène face à un dément prêt à vous abattre un caillou entre les deux yeux.

« *Ouaip, confirma Om, ça, c'est de la philosophie, pas de doute.*

— Mais ils se battent !

— *Un échange d'opinions libre et total, oui. »*

Maintenant que Frangin voyait mieux la scène, il nota une ou deux différences entre les deux hommes. L'un avait une barbe plus courte, une figure écarlate, et agitait un doigt vengeur.

« Boudie, il m'a accusé de calomnie ! criait-il.

— Pas vrai ! brailla l'autre.

— Si ! Si ! Répète-leur ce que t’as dit !

— Écoutez, j’ai seulement suggéré, pour faire comprendre la nature du paradoxe, quoi, que si Xénon l’Ephébien a dit “Tous les Ephébiens sont des menteurs...”

— Té ? Voyez ? Voilà qu’il recommence !

— ... Non, non, écoutez, écoutez... Alors, puisque Xénon est lui-même éphébien, ça veut dire qu’il est lui-même menteur et donc... »

Xénon fit un effort énergique pour se libérer et traîna quatre confrères philosophes désespérés par terre.

« Je vais t’en coller une sur la cougourde, mon vieux ! »

Frangin intervint : « Excusez-moi, s’il vous plaît ? »

Les philosophes se pétrifièrent. Puis ils se retournèrent pour l’examiner. Ils se détendirent petit à petit. Suivit un chœur de toux embarrassées.

« Vous êtes tous des philosophes ? » demanda Frangin.

Celui qui s’appelait Xénon s’avança en rajustant sa toge.

« Tout juste, fit-il. On est des philosophes. Nous pensons, donc nous suis.

— Nous sommes », rectifia machinalement le fabricant malchanceux de paradoxes.

Xénon pivota d’un bloc. « J’en ai jusque-là de toi, Ibid ! » rugit-il. Il refit face à Frangin. « Nous sommes, donc nous suis, reprit-il avec assurance. Voilà. »

Plusieurs philosophes échangèrent des regards séduits.

« Bé, c’est vraiment très intéressant, fit l’un d’eux. Le fait qu’on existe prouve notre existence, c’est ce que tu dis ?

— La ferme, répliqua Xénon sans se retourner.

— Vous vous êtes battus ? » demanda Frangin.

Dans le groupe de philosophes passèrent diverses expressions stupéfaites et horrifiées.

« Nous battre ? Nous ? On est des *philosophes*, fit Ibid d’un air outré.

— Fan de chichourle, oui, renchérit Xénon.

— Mais vous... » insista Frangin.

Xénon agita une main.

« Les estocades de la discussion, fit-il.

— Thèse plus antithèse égalent hystérèse, dit Ibid. L'analyse rigoureuse de l'univers. Le marteau de l'intellect sur l'enclume de la vérité fondamentale...

— La ferme, fit Xénon. Et que peut-on faire pour vous, jeune homme ?

— *Renseigne-toi sur les dieux*, souffla Om.

— Euh... je voudrais m'informer sur les dieux », dit Frangin. Les philosophes échangèrent des regards.

« Les dieux ? s'étonna Xénon. On ne s'en occupe pas, des dieux. Huh. Des reliques d'un système de croyances dépassé, les dieux. »

Un grondement de tonnerre tomba du ciel vespéral dégagé.

« Sauf Io l'aveugle, le dieu du tonnerre », corrigea le philosophe d'une voix à peine altérée.

Un éclair zébra le firmament.

« Et Cubai le dieu du feu », ajouta-t-il.

Une rafale de vent secoua les fenêtres.

« Flatulus, le dieu des vents, il est bien aussi », poursuivit Xénon.

Une flèche se matérialisa du néant et se planta dans la table près de la main du philosophe.

« Colissimos, le messenger des dieux, un des plus grands », reprit-il.

Un oiseau apparut à l'entrée. Du moins, il avait vaguement l'air d'un oiseau. Une trentaine de centimètres de haut, noir et blanc, un bec recourbé et une expression laissant entendre que tous les malheurs qu'il redoutait vraiment dans l'existence lui étaient déjà arrivés.

« C'est quoi ? demanda Frangin.

— *Un pingouin*, répondit la voix d'Om dans sa tête.

— Patina la déesse de la sagesse ? Une des meilleures », fit Xénon.

Le pingouin croassa vers lui et repartit en se dandinant dans l'obscurité.

Les philosophes avaient l'air très gênés. Puis Ibid lança : « Fourgol, le dieu des avalanches ? Elle est loin, la limite des neiges éternelles ?

— Trois cents kilomètres », répondit quelqu'un.

Ils attendirent. Rien ne se produisit.

« Relique d'un système de croyances dépassé », affirma Xénon.

Aucun mur de mort blanche glacée n'apparut dans Éphèbe.

« Incarnation irraisonnée d'une force naturelle, ni plusse ni moinsse », fit un autre philosophe d'une voix plus puissante. Tout le monde paraissait se sentir beaucoup mieux.

« Culte primitif de la nature.

— Vaut pas un radis.

— Simple rationalisation de l'inconnu.

— Hah ! Une création ingénieuse de l'imaginaire, un croque-mitaine pour faire peur aux faibles de corps et d'esprit ! »

Les mots vinrent à la bouche de Frangin. Impossible de les retenir.

« Il fait toujours aussi froid ? dit-il. J'ai trouvé qu'il faisait plus chaud tout à l'heure. »

Les philosophes s'écartèrent tous de Xénon.

« Mais faut lui reconnaître, à Fourgol, dit Xénon, que c'est un dieu très compréhensif. Il aime galéjer autant que n'importe quel... que n'importe qui. »

Il lança un coup d'œil rapide à droite et à gauche. Au bout d'un moment les philosophes se détendirent et parurent complètement oublier Frangin.

Alors seulement le novice eut le loisir d'inspecter les lieux. Il n'avait encore jamais vu de taverne de sa vie, mais c'était ça. Le comptoir courait le long d'un mur latéral. Il précédait la panoplie typique d'un bistrot éphébien : les rayonnages de jarres de vin, les casiers d'amphores et les images guillerettes de vestales récupérées sur les présentoirs de paquets de cacahuètes salées et de charqui de chèvre, épinglées au mur pour allécher le client, comme s'il existait vraiment des gogos dans le monde capables d'acheter des sachets et des sachets de cochonneries qui ne les intéressent pas, uniquement pour reluquer un bout de sein en carton.

« C'est quoi, tout ça ? chuchota Frangin.

— *Comment je saurais, moi ?* répliqua Om. *Fais-moi sortir, que je voie. »*

Frangin ouvrit la boîte et en sortit la tortue. Un œil chassieux jeta un regard circulaire.

« *Oh. Une taverne typique, dit Om. Bien. Pour moi ce sera une soucoupe de ce qu'ils buvaient.*

— Une taverne ? Un commerce où on boit de l'alcool ?

— *J'y compte bien, oui.*

— Mais... Mais... le Septateuque nous adjure énergiquement pas moins de dix-sept fois de nous abstenir de...

— *Je me demande bien pourquoi, le coupa Om. Tu vois le type qui nettoie les chopes ? Tu vas lui dire : "Servez-moi un..."*

— Mais l'alcool abuse l'esprit, dit le prophète Ossaïre. Et...

— *Je te le répète ! Je n'ai jamais dit ça ! Maintenant, va causer à ce type ! »*

En fait, ce fut l'homme qui s'adressa à Frangin. Il apparut comme par magie de l'autre côté du comptoir, sans cesser d'essuyer une chope.

« B'soir, monsieur, fit-il. Qu'est-ce que ce sera ?

— J'aimerais de l'eau, s'il vous plaît, demanda très posément Frangin.

— Et autrement, quelque chose pour la tortue ?

— *Du vin !* fit la voix d'Om.

— Je ne sais pas, répondit Frangin. Qu'est-ce que les tortues boivent, d'habitude ?

— Celles-là qu'on a par chez nous, elles prennent le plus souvent une goutte de lait avec un peu de pain dedans, dit le serveur.

— Vous avez beaucoup de tortues ? demanda Frangin très fort afin de couvrir les cris indignés d'Om.

— Té, c'est une bête très utile pour la philosophie, la tortue.

Que ça distance les flèches métaphoriques, que ça bat les lièvres à la course... Très commode.

— Euh... je n'ai pas d'argent », avoua Frangin.

Le serveur se pencha vers lui. « J'vais vous dire, fit-il. Le Déclivités, il vient de payer sa tournée. Il s'en formalisera pas.

— *Du pain et du lait ?*

— Oh. Merci. Merci beaucoup.

— Oh, on en voit de toutes sortes, ici, reprit le serveur en se redressant. Des stoïques. Des cyniques. Gros buveurs, les

cyniques. Des épicuriens. Des stoquistes. Des épistémologistes. Des péripatéticiens. Des synoptiques. De tout, peuchère. C'est ce que je dis toujours. Ce que je dis toujours, moi... (il se saisit d'une autre chope et entreprit de l'essuyer) c'est qu'il faut de tout pour faire un monde.

— *Du pain et du lait !* brailla Om. *Tu vas sentir passer ma colère divine, vu ? Maintenant renseigne-toi sur les dieux !*

— Dites-moi, fit Frangin en sirotant sa chope d'eau, est-ce qu'il y en a qui s'y connaissent en dieux ?

— Pour ces trucs-là, té, vous faut un prêtre, proposa le serveur.

— Non, je veux dire qui s'y connaissent... sur ce que sont les dieux... comment les dieux en sont venus à exister... ces trucs-là, té, fit Frangin qui s'efforçait de s'adapter au style de conversation du tavernier.

— Les dieux, ils aiment pas ces trucs-là. On y a droit des fois ici, quand y en a un qu'a un coup dans l'nez. Des spéculations cosmiques pour savoir si les dieux, ils existent vraiment. Aussi sec, y a un éclair qui passe à travers le toit avec un p'tit mot enroulé autour — « Oui, on existe » — et on retrouve plus du spéculateur qu'une paire de sandales d'où sort de la fumée. Ces trucs-là, ça enlève tout leur intérêt aux spéculations métaphysiques.

— *Même pas du pain frais*, marmonnait Om, le nez plongé dans sa soucoupe.

— Non, je sais bien que les dieux existent, s'empressa de dire Frangin. Je veux juste en apprendre plus long sur... sur eux. »

Le serveur haussa les épaules.

« Bé alors, je vous serais reconnaissant de pas rester à côté d'un truc de valeur. De toute façon, ça sera toujours pareil dans cent ans. » Il prit une autre chope qu'il se mit à astiquer.

« Vous êtes un philosophe ? demanda Frangin.

— Ça déteint plus ou moins au bout d'un moment.

— *Ce lait est tourné*, dit Om. *Paraît qu'Éphèbe, c'est une démocratie. Ce lait devrait avoir le droit de vote.*

— Je ne crois pas, fit prudemment Frangin, que je vais trouver ici ce que je veux. Hum. Monsieur le marchand de boissons ?

— Voueille ?

— C'était quoi, l'oiseau qui est entré quand on a parlé de la déesse de... (il goûta le mot inhabituel) de la sagesse ?

— Bé là, y a comme un os, répondit le serveur. C'est un peu escagassant.

— Pardon ?

— C'était... un pingouin.

— C'est un oiseau d'une espèce sage, alors ?

— Bé non. Pas tellement. Pas connu pour sa sagesse. Le deuxième oiseau le plus fada au monde. Il arrive à voler que sous l'eau, paraît.

— Alors pourquoi...

— On aime pas en causer, dit le serveur. Ça fâche les genses. Saligaud de sculpteur », ajouta-t-il tout bas.

À l'autre bout du comptoir, les philosophes avaient repris leur bagarre.

Le serveur se pencha. « Si t'as pas d'argent, dit-il, je crois pas qu'on va beaucoup t'aider. Que la parlote, c'est pas donné par ici.

— Mais ils ne font que... protesta Frangin.

— Y a les frais de savon et d'eau, déjà. Les serviettes. Les gants de toilette. Les luffas. Les pierres ponce. Les sels de bain. Té, ça chiffre, tout ça. »

Un gargouillis monta de la soucoupe. La tête souillée de lait d'Om se tourna vers le novice.

« *Tu n'as pas d'argent du tout ?* demanda le dieu.

— Non.

— *Alors, faut trouver un philosophe*, affirma la tortue, catégorique. *Je n'arrive pas à penser, et toi tu ne sais pas comment on s'y prend. Il faut trouver un professionnel qui pense tout le temps.*

— 'videmment, vous pourriez voir auprès du vieux Honorbrachios, fit le serveur. Bon marché comme pas un, peuchère.

— Il ne se sert pas de savon qui coûte cher ?

— Bé, je crois qu'on pourrait affirmer sans crainte d'être contredit, fit le serveur d'un ton grave, qu'il se sert pas de savon du tout, jamais.

- Oh. Bon. Merci, dit Frangin.
- *Demande-lui où il habite, ce bonhomme*, ordonna Om.
- Je peux le trouver où, monsieur Honorbrachios ?
- Dans la cour du palais. À côté d'la bibliothèque. Vous pouvez pas le rater. Suivez l'odeur.
- On est juste venus... commença Frangin, mais sa voix intérieure lui souffla de ne pas terminer sa phrase. On y va, alors.
- Té, oubliez pas votre tortue, lui rappela le serveur. C'est bon à manger, ces trucs-là.
- *Que tout ton vin se change en eau !* s'égosilla Om.
- Il va se changer en eau ? demanda Frangin alors qu'ils sortaient dans la nuit.
- *Non.*
- Redis-moi. Pourquoi on cherche un philosophe, exactement ?
- *Je veux retrouver mon pouvoir.*
- Mais tout le monde croit en toi !
- *S'ils croyaient en moi, ils pourraient me parler. Je pourrais moi aussi leur parler. Je ne sais pas ce qui cloche. Personne ne vénère d'autres dieux à Omnia, dis-moi ?*
- On ne le permettrait pas, répondit Frangin. La Quisition y veillerait.
- *Ouais. Difficile de s'agenouiller quand on n'a plus de genoux. »*
- Frangin s'arrêta dans la rue déserte.
- « Je ne te comprends pas !
- *Tu n'es pas censé me comprendre. En principe, les voies des dieux ne sont pas pénétrables aux hommes.*
- La Quisition nous maintient sur le chemin de la vérité ! La Quisition œuvre pour la plus grande gloire de l'Église !
- *Et tu crois ça, hein ? »* fit la tortue.
- Frangin chercha en lui et s'aperçut que la certitude était portée manquante. Il ouvrit et referma la bouche, mais il n'avait rien à dire.
- « *Viens*, lui dit Om aussi gentiment qu'il put. *Rentrons.* »



Au milieu de la nuit, Om s'éveilla. Des bruits provenaient du lit de Frangin. Le novice priait encore.

Om écouta avec curiosité. Il se souvenait des prières. Autrefois, il s'en disait des multitudes à la fois. À tel point qu'il n'arrivait pas à en distinguer une en particulier même s'il lui en prenait envie, mais ça n'était pas important car une seule chose comptait : l'immense murmure cosmique de milliers d'esprits en prière, d'esprits qui croyaient. N'importe comment, les mots ne présentaient aucun intérêt.

Les hommes ! Ils vivent dans un monde où l'herbe continue d'être verte, où le soleil se lève tous les jours, où les fleurs se transforment en fruits, et qu'est-ce qui les impressionne ? Des statues qui pleurent. Et de l'eau qui se change en vin ! Un simple effet tunnel de mécanique quantique. Ces phénomènes finiraient de toute façon par se produire si l'on était prêt à patienter des milliards d'années. Comme si la transformation du soleil en vin par l'entremise de vignes, de raisins, de temps et d'enzymes n'était pas mille fois plus impressionnante, surtout qu'elle se répétait sans cesse...

Enfin, il n'arrivait même plus à réaliser l'artifice divin le plus élémentaire désormais. Des éclairs aussi ravageurs qu'une étincelle dans une peau de chat ; difficile de châtier le moindre pécheur dans ces conditions. Il avait châtié ferme autrefois. Aujourd'hui, il était tout juste capable de franchir une flaque d'eau et de nourrir l'Un.

La prière de Frangin était un air de piccolo dans un monde de silence.

Om attendit que le novice se taise, puis il se déplaça les pattes et sortit en bringuebalant d'un bord et de l'autre dans les premières lueurs de l'aube.



Les Ephébiens traversèrent les cours du palais ; ils entouraient presque complètement les Omniens, mais pas tout à fait, à la façon d'une escorte de prisonniers.

Frangin s'aperçut que Vorbis bouillait de rage. Une petite veine palpitait sur la tempe chauve de l'exquisiteur.

Comme s'il sentait les yeux du novice posés sur lui, Vorbis tourna la tête.

« Tu m'as l'air mal à l'aise ce matin, Frangin, dit-il.

— Pardon, monseigneur.

— Tu m'as l'air de regarder dans tous les coins. Qu'espères-tu trouver ?

— Euh... Ça m'intéresse, c'est tout, monseigneur. Tout est nouveau.

— La soi-disant sagesse d'Éphèbe vaut moins qu'une seule ligne du moindre paragraphe du Septateuque, affirma Vorbis.

— Ne pouvons-nous pas étudier les œuvres des infidèles pour mieux déjouer les ruses de l'hérésie ? fit Frangin en se surprenant lui-même.

— Ah. Un argument convaincant, Frangin, et que les inquisiteurs ont maintes fois entendu, pas toujours distinctement d'ailleurs. »

Vorbis lança des regards noirs à la nuque d'Aristocrate qui dirigeait le groupe. « Il n'y a qu'un petit pas entre prêter l'oreille à l'hérésie et remettre en question la vérité établie, Frangin. L'hérésie est souvent fascinante. Voilà ce qui la rend dangereuse.

— Oui, monseigneur.

— Hah ! Et non contents de sculpter des statues prohibées, ils le font mal. »

Frangin n'était pas un expert, mais même lui devait reconnaître que le diacre avait raison. Maintenant que l'attrait de la nouveauté s'était dissipé, il trouvait les statues qui décoraient chaque niche du palais mal fichues. Il aurait juré qu'il venait d'en passer une affublée de deux bras gauches. Une autre avait les oreilles de taille différente. On n'avait pas voulu sculpter de dieux laids, non. On avait visiblement voulu réaliser de jolies statues. Mais le sculpteur ne s'était pas montré à la hauteur.

« La femme là-bas, on dirait qu'elle tient un pingouin, dit Vorbis.

— Patina, la déesse de la sagesse, expliqua machinalement Frangin avant de comprendre sa gaffe. Je... euh... j'ai entendu quelqu'un en parler.

— Tiens. Et tu dois avoir une ouïe remarquable », fit Vorbis.

Aristocrate s'arrêta devant une porte impressionnante et hocha la tête en direction du groupe.

« Messieurs, annonça-t-il, le tyran va vous recevoir de suite.

— Tu te souviendras de tout ce qu'on dira », murmura Vorbis.

Frangin opina.

Les battants s'ouvrirent.

Partout dans le monde, des dirigeants portaient des titres tels que l'Exalté, le Suprême et Sa Seigneurie le Grand Machin ou Truc. Mais dans un petit pays, un seul, c'était le peuple qui élisait son dirigeant, qu'il pouvait destituer quand il le voulait. Et il l'appelait le tyran.

Les Ephébiens croyaient que chaque homme devait avoir le droit de vote⁷. Tous les cinq ans, quelqu'un se faisait élire tyran, à condition de prouver qu'il était honnête, intelligent, raisonnable et digne de confiance. Aussitôt après son élection, bien entendu, tout le monde reconnaissait en lui un fou criminel complètement coupé des préoccupations du philosophe moyen en quête d'une serviette. Puis, cinq ans plus tard, on en élisait un autre tout pareil. Étonnant, tout de même, ces gens intelligents qui persistaient à commettre les mêmes erreurs.

On élisait les candidats pour le poste de tyran en déposant des boules noires ou blanches dans diverses urnes, ce qui donnait lieu à des gestes éloquents sur la politique, les deux mains à demi fermées de part et d'autre du cou.

Le tyran était un petit gros aux jambes maigres qui évoquait un œuf en train d'éclore à l'envers. Il se tenait assis seul au milieu de la salle dallée de marbre dans un fauteuil entouré de

⁷ Pourvu qu'il ne soit ni pauvre, ni étranger, ni déclaré inapte pour cause de folie, de frivolité ou parce qu'il était une femme.

rouleaux et de bouts de papier. Ses pieds ne touchaient pas le dallage, et il avait la figure rose.

Aristocrate lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le tyran leva le nez de sa paperasse.

« Ah, la délégation omniennne, dit-il, et un sourire lui jaillit sur la figure comme une petite bestiole filant sur la pierre. Prenez donc tous un siège. »

Il rabaissa le nez sur ses papiers.

« Je suis le diacre Vorbis de la Quisition de la Citadelle », se présenta Vorbis d'une voix glaciale.

Le tyran releva la tête et lui fit un autre sourire de lézard.

« Voueille, je sais, dit-il. Vous torturez les gens pour vivre. Je vous en prie, asseyez-vous, diacre Vorbis. Et aussi votre jeune ami bien en chair qui m'a l'air de chercher quelque chose. Et tout le monde. De jeunes femmes vont arriver dans un instant avec des raisins et je ne sais quoi. C'est généralement ce qui se passe. Difficile d'arrêter cette habitude, en fait. »

Il y avait des bancs devant le fauteuil du tyran. Les Omniens s'assirent. Vorbis resta debout.

Le tyran hocha la tête. « Bé, comme vous voulez, dit-il.

— C'est inadmissible ! cracha Vorbis. On nous a traités...

— Beaucoup mieux que vous ne nous auriez traités, vous, répliqua le tyran d'une voix douce. Vous vous asseyez ou vous restez debout, monseigneur, parce que nous sommes à Éphèbe et que vous pouvez même vous tenir sur la tête, personnellement je m'en moque, mais ne me faites pas croire que si c'était moi qui venais chercher la paix dans votre Citadelle on me proposerait autre chose que me vautrer dans ce qui resterait de mon estomac. Asseyez-vous ou restez debout, monseigneur, mais gardez le silence. J'ai presque fini.

— Fini quoi ? demanda Vorbis.

— Le traité de paix, répondit le tyran.

— Mais nous sommes ici pour en discuter.

— Non. » Le lézard détaleta une fois de plus sur le visage de l'Ephébien. « Vous êtes ici pour le signer. »



Om prit une inspiration profonde puis se lança en avant.

La volée de marches était raide. Il les sentit toutes passer alors qu'il chutait de l'une à l'autre, mais en tout cas il se retrouva debout au bas de l'escalier.

Il était perdu, mais il valait mieux être perdu à Éphèbe qu'à la Citadelle. Au moins, on n'y voyait pas de caves.

Bibliothèque, bibliothèque, bibliothèque...

Il y avait une bibliothèque à la Citadelle, avait dit Frangin. Il l'avait décrite, ce qui donnait une idée à Om de ce qu'il cherchait.

Il y aurait un livre dedans.



Les négociations de paix ne se passaient pas très bien.
« Vous nous avez attaqués ! fit Vorbis.

— Moi, j'appelle ça de la défense préventive, dit le tyran. On a constaté ce qui est arrivé à Istandia, Betrek et Ushistan.

— Ils ont vu la vérité d'Om !

— Voueille. Nous voulons bien croire qu'ils ont fini par la voir.

— Et ce sont maintenant d'heureux sujets de l'Empire.

— Voueille. Nous voulons bien le croire. Mais nous aimons nous les rappeler tels qu'ils étaient. Avant que vous leur envoyiez vos lettres qui mettent en chaînes les esprits des hommes.

— Qui mettent les pieds des hommes dans la bonne voie, dit Vorbis.

— Une chaîne de lettres, fit le tyran. La chaîne de lettres aux Ephébiens. Oubliez vos dieux. Soyez soumis. Apprenez la peur. Ne brisez pas la chaîne – les derniers qui l'ont fait se sont réveillés un matin pour trouver cinquante mille hommes armés sur leur pelouse. »

Vorbis se carra sur son siège.

« De quoi avez-vous peur ? fit-il. Ici, dans votre désert, avec vos... dieux ? Serait-ce qu'au fond de votre âme vous savez vos dieux aussi mouvants que votre sable ?

— Té, sûrement, dit le tyran. Nous le savons. C'est depuis toujours un point en leur faveur. Nous savons ce qu'est le sable. Votre dieu, lui, c'est un roc... et nous savons ce qu'est le roc. »



Om suivait à pas lourds une ruelle pavée en restant à l'ombre autant que possible.

Il y avait beaucoup de cours, apparemment. Il s'arrêta là où la ruelle s'ouvrait sur une cour de plus.

Il entendit des voix. Surtout une, nasillarde et irritée.

Le philosophe Honorbrachios.

Bien que comptant parmi les philosophes les plus populaires et les plus cités de tous les temps, Honorbrachios l'Ephébien n'avait jamais gagné le respect de ses confrères. Ils ne sentaient pas en lui l'étoffe du philosophe. Il ne se baignait pas assez souvent, disons même pas du tout. Et il philosophait sur les mauvais problèmes. Il s'intéressait d'ailleurs aux mauvais problèmes. Aux problèmes dangereux. D'autres philosophes posaient des questions comme : La vérité est-elle la beauté, la beauté est-elle la vérité ? Et : La réalité est-elle la création de l'observateur ? Mais Honorbrachios, lui, posait la célèbre énigme philosophique : Oui, mais il est question de quoi réellement, hein, quand on y réfléchit bien, réellement, j'veux dire ?

Sa philosophie mélangeait trois écoles éminentes – les cyniques, les stoïques et les épicuriens – et les résumait toutes les trois dans sa phrase célèbre : « Dans chaque homme il y a un cochon qui sommeille et une femme dans chaque port, on peut rien y faire, alors on va boire un coup. Double dose pour moi, si c'est vous qui payez. Merci. Et un paquet de cacahuètes. Elle a le sein gauche presque découvert, non ? Deux paquets de plus, alors ! »

On a beaucoup cité, tiré de ses célèbres *Méditations* :

« Pour sûr, c'est un monde biscornu. Mais faut bien rigoler, non ? *Nil filioperipateti carborundum*, voilà ce que je dis. Les spécialistes, ils y connaissent rien. Quand même, on en serait où si on était tous pareils ? »

Om se traîna pour se rapprocher de la voix, passa la tête à l'angle du mur et embrassa du regard une petite cour.

Un très gros tonneau s'accotait au mur d'en face. Des débris divers tout autour – des amphores de vin brisées, des os rongés et deux appentis en planches grossières – donnaient à penser qu'il s'agissait là d'une habitation. Une impression qu'accentuait l'écriteau à la craie accroché au-dessus du tonneau.

Qui disait :

HONORBRACHIOS ET NEVEU
PHILOSOPHES À FAÇON

Aucune proposition trop élevée
« Nous pensons pour vous. »

Tarifs spéciaux après dix-huit heures
Axiomes frais tous les jours

Devant le tonneau, un petit homme en toge qui avait dû jadis être blanche, de la même façon que tous les continents avaient dû jadis n'en former qu'un, en frappait à coups de pied un autre étendu par terre.

« Sale feignant ! »

Le plus jeune se rassit. « Je t'assure, mon oncle...

— Je te tourne le dos une demi-heure et tu t'endors au travail !

— Qué travail ? On n'a rien eu depuis monsieur Piloxi, le fermier, la semaine dernière...

— Qu'est-ce que t'en sais ? Qu'est-ce que t'en sais ? Pendant que tu ronflais, il aurait pu passer des dizaines de clients qui avaient besoin d'une philosophie personnelle !

— ... et il nous a payés en olives.

— Hé bé, j'en tirerai sûrement un bon prix de ces olives !

— Elles sont pourries, tonton.

- Galéjades ! T'as dit qu'elles étaient vertes !
- Hé voueille, mais elles auraient dû être noires. »

Dans l'ombre, la tête de la tortue allait d'un côté à l'autre comme celle d'un spectateur à un match de tennis.

Le jeune homme se releva.

« Madame Bylaxis est venue ce matin, dit-il. D'après elle, le proverbe que tu lui as fourni la semaine dernière ne fonctionne plus. »

Honorbrachios se gratta la tête.

« Qué proverbe c'était ? demanda-t-il.

— Tu lui as donné : L'heure la plus sombre est celle qui précède l'aurore.

— Bon produit, ça. De la philosophie premier choix.

— Elle ne se sent pas mieux, elle a dit. Et aussi qu'elle est restée debout toute la nuit à cause de sa mauvaise jambe et qu'en réalité il faisait plutôt clair juste avant l'aurore, donc c'est faux. Et pour sa jambe, ça ne s'est pas arrangé. Alors je lui ai fait une reprise contre "Ça fait tout de même du bien de rigoler". »

Honorbrachios s'égaya un peu.

« Tu lui as refilé celui-là, hé ?

— Elle a dit qu'elle allait essayer. Elle m'a donné un calmar séché entier pour ça. Que j'avais besoin de me remplumer, elle a dit.

— Oh ? Le métier rentre, alors. La question du déjeuner, elle est réglée, en tout cas. Tu vois, Tefervoir ? Je te l'avais bien dit que ça marcherait si on s'accrochait.

— Bé, une boîte d'olives huileuses et un calmar séché, je n'appelle pas ça des recettes, maître. Surtout pour deux semaines de réflexion.

— On a eu trois oboles pour le proverbe du vieux Grillos, le cordonnier.

— Non, on n'a rien eu. Il l'a ramené. Sa femme, elle n'aimait pas la couleur.

— Et tu lui as rendu son argent ?

— Voueille.

— Quoi ? Tout ?

— Voueille.

— Faut pas. Il s'est servi des mots, il les a usés. Qué proverbe c'était ?

— “Le corbeau avisé sait dans quel sens est tourné le chameau.”

— Celui-là, j'ai beaucoup travaillé dessus.

— Il a dit qu'il n'arrivait pas à le comprendre.

— Hé bé, moi je comprends pas la cordonnerie, mais je reconnais une bonne paire de sandales quand j'en porte une. »

Om cligna de son œil unique. Puis il étudia la forme des esprits devant lui.

Le dénommé Tefervoir, vraisemblablement le neveu, avait un esprit plutôt normal, malgré des ronds et des angles en nombre trop important, semblait-il. Mais celui d'Honorbrachios bouillonnait et lançait des éclairs comme une pleine casserole de gymnotes portée à ébullition. Om n'avait jamais rien vu de tel. Les idées de Frangin mettaient des lustres à glisser lentement en place, c'était comme regarder une collision de montagnes ; alors que chaque pensée d'Honorbrachios chassait la précédente dans un chuintement. Pas étonnant s'il était chauve. Ses cheveux auraient brûlé de l'intérieur.

Om avait trouvé un penseur.

Et peu cher, s'il avait bien compris.

Il regarda le mur derrière le tonneau. Un peu plus loin s'élevait une volée impressionnante de marches en marbre qui menait à des portes de bronze, et au-dessus des portes, en lettres de métal enchâssées dans la pierre, on lisait le mot LIBRVM.

Il avait passé trop de temps à examiner les lieux. La main de Tefervoir se referma comme un étau sur sa carapace, et il entendit la voix d'Honorbrachios s'écrier : « Hé... c'est bon à manger, ces trucs-là... »



Frangin se recroquevilla.

« Vous avez lapidé notre envoyé ! brailla Vorbis. Un homme désarmé !

— Il l'avait bien cherché, fit le tyran. Aristocrate était là. Il peut vous le confirmer. »

Le grand Ephébien hocha la tête et se leva.

« N'importe qui a le droit de prendre la parole sur la place du marché, c'est la tradition, commença-t-il.

— Et se faire lapider ? » demanda Vorbis.

Aristocrate leva la main.

« Hé bé, fit-il, n'importe qui a le droit de dire ce qui lui plaît sur la place. Mais nous avons une autre tradition qu'on appelle la liberté d'écoute. Malheureusement, quand les gens n'aiment pas ce qu'ils entendent, ils peuvent devenir un peu... irritables.

— Té, j'étais là moi aussi, fit un autre conseiller. Votre prêtre, il s'est levé pour parler, et au début tout allait bien parce que les gens, ils riaient. Et après il a dit qu'Om c'était le seul vrai dieu, et tout le monde il s'est arrêté de causer. Et après il a renversé une statue de Tuvelpit, le dieu du vin. C'est là que ça s'est gâté.

— Allez-vous m'annoncer qu'il a été frappé par la foudre ? » dit Vorbis.

Le diacre ne criait plus. Il s'exprimait d'une voix égale, sans passion. Une pensée vint à l'esprit de Frangin : Voilà comment parlent les exquisiteurs. Une fois que les inquisiteurs en ont terminé, les exquisiteurs prennent la parole...

« Non. Par une amphore. Tuvelpit était dans l'assistance, voyez-vous.

— Et frapper les gens honnêtes, c'est pour vous une réaction divine normale, peut-être ?

— Té, votre missionnaire, il venait de dire que ceux qui ne croyaient pas en Om endureraient un châtiment éternel. Je dois vous avouer que les gens l'ont trouvé mal élevé.

— Alors ils lui ont jeté des pierres...

— Pas beaucoup. Ils n'ont blessé que sa fierté. Et seulement une fois qu'ils n'avaient plus de légumes.

— Ils lui ont jeté des légumes ?

— Quand ils n'ont plus trouvé d'œufs.

— Et quand nous sommes venus protester...

— Je suis sûr que vos soixante bateaux ne venaient pas seulement pour protester, répliqua le tyran. Et nous vous avons prévenus, seigneur Vorbis. On trouve à Éphèbe ce qu'on vient y

chercher. Il y aura d'autres raids sur vos côtes. Nous harçèlerons vos bateaux. Jusqu'à ce que vous signiez.

— Et le droit de passage par Éphèbe ? »

Le tyran sourit. « À travers le désert ? Hé bé, monseigneur, si vous pouvez traverser le désert, je suis sûr que vous pouvez aller partout. » Le tyran détourna les yeux de Vorbis pour regarder le ciel, visible entre les piliers.

« Té, je vois qu'il est près de midi, fit-il. Et la journée se fait chaude. Vous souhaitez sûrement discuter de nos... euh... propositions avec vos collègues. Puis-je vous proposer de nous revoir au coucher du soleil ? »

Vorbis eut l'air de réfléchir.

« Je crois, dit-il enfin, que nos délibérations risquent de prendre plus de temps. Alors disons... demain matin ? »

Le tyran opina.

« Comme vous voulez. En attendant, le palais, il est à votre disposition. Ce ne sont pas les temples et les œuvres d'art qui manquent, si ça vous dit de les visiter. Quand vous voudrez manger, signalez-le au premier esclave que vous verrez.

— "Esclave" est un mot éphébien. À Om, nous n'avons pas de terme équivalent, fit Vorbis.

— C'est ce que j'ai compris, dit le tyran. J'imagine que le poisson n'a pas de mot pour désigner l'eau. » Il eut à nouveau son sourire fugitif. « Il y a aussi les bains et la bibliothèque, bien entendu. Beaucoup de choses à voir. Vous êtes nos invités. »

Vorbis inclina la tête. « Je prie, fit-il, pour qu'un jour vous soyez à votre tour le mien.

— Et j'en aurai, moi aussi, des choses à voir », dit le tyran.

Frangin se leva en renversant son banc et, embarrassé, rougit encore davantage.

Il songeait : Ils ont menti à propos de frère Colvert. Ils l'ont presque battu à mort, a dit Vorbis, et ils l'ont fouetté pour terminer. Et frère Nonroid a dit qu'il avait vu le corps et que c'était vrai. Seulement pour avoir parlé ! Des gens capables de choses pareilles méritent... qu'on les punisse. Et ils ont des esclaves. Des gens forcés de travailler contre leur volonté. Traités comme des animaux. Ils appellent même leur dirigeant un tyran !

Et pourquoi rien de tout ça n'est exactement ce qu'il paraît ?
Pourquoi est-ce que je n'y crois pas ?
Pourquoi est-ce que je sais que ce n'est pas vrai ?
Et qu'est-ce qu'il a voulu dire avec son poisson qui n'a pas de mot pour désigner l'eau ?



Les Omniens furent à demi conduits, à demi escortés jusqu'à leur enceinte. Une autre coupe de fruits attendait sur la table dans la cellule de Frangin ; elle contenait encore du poisson et une miche de pain.

Il y avait aussi un homme qui balayait.

« Hum, fit Frangin. Vous êtes un esclave ?

— Voueille, maître.

— Ça doit être affreux. »

L'homme s'appuya sur son balai. « Vous avez raison. C'est affreux. Vraiment affreux. Vous savez, j'ai qu'un jour de congé par semaine. »

Frangin, qui n'avait encore jamais entendu l'expression « jour de congé » et qui, de toute façon, saisisait mal le concept, hocha une tête hésitante.

« Pourquoi vous ne vous évadez pas ? demanda-t-il.

— Oh, je l'ai fait, répondit l'esclave. Je me suis évadé à Tsort une fois. Ça m'a pas beaucoup plu. Je suis revenu. Mais je m'évade une quinzaine au Jolhimôme tous les hivers.

— On vous ramène ?

— Huh ! Bé, non. Un sale radin, Aristocrate. Que je dois revenir par mes propres moyens. Trouver un bateau qui me ramène, des trucs comme ça.

— Vous *revenez* ?

— Voueille. Les pays étrangers, c'est bien pour visiter, mais on aimerait pas y vivre. Et puis il me reste plus que quatre ans d'esclavage, et après je suis libre. On a le droit de vote quand on est libre. Et aussi de posséder des esclaves. » Sa figure se figea sous l'effort de mémoire tandis qu'il énumérait sur ses doigts. « Les esclaves, ils ont trois repas par jour, au moins un avec de

la viande. Et un jour de repos par semaine. Et ils ont le droit de se sauver deux semaines par an. Je m'occupe pas des fourneaux ni des lourdes charges, et je fais des reparties spirituelles qu'après accord sur le prix.

— Mais vous n'êtes pas *libre*, fit un Frangin intrigué malgré lui.

— Y a une différence ?

— Euh... on n'a pas de jour de congé. » Frangin se gratta la tête. « Et on a un repas de moins.

— Ah bon ? Hé bé, je crois que je vais m'en passer, de la liberté, alors, merci.

— Euh... vous n'auriez pas vu une tortue dans le coin ? demanda le novice.

— Bé non. Et j'ai nettoyé sous le lit.

— Vous en avez vu une ailleurs aujourd'hui ?

— Vous en voulez une ? Que c'est bon à manger, ces...

— Non. Non. Ça va...

— Frangin ! »

La voix de Vorbis. Frangin sortit en vitesse dans la cour et pénétra dans la cellule du diacre.

« Ah. Frangin.

— Oui, monseigneur ? »

Vorbis, assis en tailleur par terre, fixait le mur.

« Tu es jeune, tu séjournes dans une ville nouvelle pour toi, dit-il. Il y a sûrement des tas de choses que tu meurs d'envie de voir.

— Ah bon ? » s'étonna Frangin. Vorbis parlait à nouveau de sa voix d'exquisiteur – une voix plate, monocorde, comme une bande d'acier sans éclat. « Tu peux aller où tu le désires. Voir des nouveautés, Frangin. Apprendre tout ce que tu veux. Tu es mes yeux et mes oreilles. Et ma mémoire. Étudie cette ville.

— Euh... Vraiment, monseigneur ?

— As-tu l'impression qu'il m'arrive de parler à la légère, Frangin ?

— Non, monseigneur.

— File. Gave-toi. Et reviens au coucher du soleil.

— Euh... même dans la bibliothèque ? demanda le novice.

— Ah ? Oui, la bibliothèque. La bibliothèque qui se trouve ici. Évidemment. Bourrée de connaissances inutiles, dangereuses et maléfiques. Je les vois en esprit, Frangin. Tu te rends compte ?

— Non, monseigneur Vorbis.

— Ton innocence te protège, Frangin. Non. Bien sûr, va à la bibliothèque. Rien à craindre ; sur toi, elle n'aura aucun effet.

— Monseigneur Vorbis ?

— Oui ?

— Le tyran a dit qu'ils n'ont presque rien fait au frère Colvert... »

Un ruban de silence tumultueux se déroula.

« Il a menti, dit enfin Vorbis.

— Oui. » Frangin attendit. Le diacre continuait de fixer le mur. Le novice se demanda ce qu'il y voyait. L'entretien avait l'air terminé.

« Merci », dit Frangin.

Il recula un peu avant de s'en repartir afin de jeter un coup d'œil sous le lit du diacre.



Il a sûrement des ennuis, se dit Frangin tandis qu'il traversait en hâte le palais. Tout le monde veut manger les tortues.

Il s'efforça de regarder partout en évitant les frises de nymphes dévêtues.

Frangin était techniquement au courant que les femmes n'avaient pas la même conformation que les hommes ; il n'avait quitté son village qu'à douze ans, âge auquel certains de ses contemporains étaient déjà mariés. Et l'omnianisme encourageait le mariage précoce comme mesure préventive contre le péché, même si toute activité mettant en cause n'importe quelle partie de l'anatomie humaine située entre le cou et les genoux s'entachait a priori de péché.

Frangin regrettait de ne pas être plus grand érudit, il aurait pu demander à son dieu pourquoi il en était ainsi.

Puis il s'aperçut qu'il regrettait que son dieu ne soit pas assez intelligent pour lui répondre.

Il n'a pas crié, il ne m'a pas appelé, songea-t-il. Je suis sûr que je l'aurais entendu. Donc personne ne doit être en train de le cuire.

Un esclave qui astiquait une des statues l'orienta vers la bibliothèque. Frangin suivit à pas lourds une allée de piliers.

Lorsqu'il déboucha dans la cour devant l'édifice, il la trouva noire de philosophes qui tendaient tous le cou pour observer quelque chose. Frangin entendit les chamailleries enflammées signalant qu'on prononçait un discours philosophique.

En l'occurrence :

« J'ai là dix oboles qui disent qu'elle ne peut pas le refaire !

— De l'argent ? Hé bé, on n'entend pas ça tous les jours, Xénon.

— Hé voueille. Et tu peux leur dire au revoir.

— Écoute, sois pas fada. C'est une tortue. Elle exécute seulement une danse d'accouplement... »

Suivit un silence de souffles retenus. Puis comme un soupir collectif.

« Té !

— Ce n'est pas un angle droit, ça, jamais de la vie !

— Bé quoi ! J'aimerais t'y voir, toi, à sa place !

— Qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

— L'hypoténuse, je crois bien.

— T'appelles ça une hypoténuse, toi ? C'est de traviole.

— C'est pas de traviole. Le trait, il est droit mais c'est toi qui le regardes de traviole !

— Je parie trente oboles qu'elle ne peut pas faire un carré !

— En voilà quarante qu'elle peut. »

Un nouveau silence, puis une acclamation.

« Vouais !

— Ça ressemble plutôt à un parallélogramme, si tu veux mon avis, fit une voix irritée.

— Écoute, je sais reconnaître un carré quand j'en vois un ! Et ça, c'est un carré.

— Bé d'accord. Quitte ou double, alors. Je parie qu'elle ne peut pas faire un dodécagone.

— Hah ! Tu as parié qu'elle arriverait pas à faire un septagone, tout à l'heure.

— Quitte ou double. Dodécagone. Inquiet, hein ! On se sent un peu *avis domestica* mouillée ? Cot-cot ?

— Bé, j'ai honte de te prendre tes sous... »

Encore un silence.

« Dix côtés ? *Dix* côtés ? Hah !

— Je te l'avais dit que ce n'était pas une bonne idée ! On n'a jamais vu ça, une tortue qui fait de la géométrie !

— Encore une idée idiote, Honorbrachios ?

— Je l'ai dit dès le début. Ce n'est qu'une tortue.

— C'est bon à manger, ces trucs-là... »

La foule de philosophes se dispersa, repoussa Frangin sur son passage sans lui prêter grande attention. Il eut la vision fugitive d'un cercle de sable mouillé couvert de figures géométriques. Om siégeait au beau milieu. Derrière lui, deux philosophes franchement sales comptaient un tas de pièces de monnaie.

« On a fait combien, Tefervoir ? demanda Honorbrachios.

— On mène de cinquante-deux oboles, maître.

— Tu vois, hé ? Ça va mieux de jour en jour. Dommage tout de même qu'elle fasse pas la différence entre dix et douze. Coupe-lui une patte, on va se faire un ragoût.

— Lui couper une patte ?

— Bé, une tortue comme ça, on la mange pas toute d'un coup. »

Honorbrachios tourna la tête vers un jeune homme grassouillet aux pieds en canard et à la figure rouge qui fixait la tortue.

« Vouais ? demanda-t-il.

— La tortue fait la différence entre dix et douze, dit le jeune grassouillet.

— Cette saleté, elle vient de me faire perdre quatre-vingts oboles, boudie.

— Oui. Mais demain... commença le jeune homme dont les yeux se voilèrent comme s'il répétait soigneusement une phrase qu'il venait d'entendre... demain... vous devriez pouvoir obtenir des cotes de trois contre un au moins. »

La bouche d'Honorbrachios béa toute grande.

« Donne-moi la tortue, Tefervoir », dit-il.

L'apprenti philosophe baissa la main et ramassa Om tout doucement.

« Bé, vous savez, j'ai tout de suite su qu'elle avait quelque chose de bizarre, cette bête, fit Honorbrachios. "On tient notre repas de demain", j'ai dit à Tefervoir, et alors il m'a répondu : "Non, elle traîne la queue dans le sable et fait de la géométrie." Ça vient pas tout seul à une tortue, ça, la géométrie. »

L'œil d'Om pivota vers Frangin.

« *J'étais obligé, expliqua-t-il. C'était la seule façon d'attirer son attention. Maintenant je le tiens par la curiosité. Quand on les tient par la curiosité, le cœur et le cerveau suivent.*

— C'est un dieu, dit Frangin.

— Ah bon ? Comment il s'appelle ? demanda le philosophe.

— *Ne lui dis pas ! Ne lui dis pas ! Les dieux locaux vont entendre !*

— Je ne sais pas », répondit le novice.

Honorbrachios retourna Om.

« La tortue se meut, dit Tefervoir d'un air songeur.

— Quoi ? fit Frangin.

— Le maître a écrit un livre, expliqua Tefervoir.

— Pas vraiment un livre, fit Honorbrachios avec modestie. Plutôt un bout de parchemin. Une bricole, comme ça, vite fait.

— Qui dit que le monde est plat et voyage dans l'espace sur le dos d'une tortue géante ? demanda Frangin.

— Vous l'avez lu ? » Honorbrachios avait le regard fixe.
« Vous êtes esclave ?

— Non, répondit Frangin. Je suis...

— *Ne donne pas mon nom ! Dis que tu es un scribe, n'importe quoi !*

— ... un scribe, termina Frangin d'une petite voix.

— Ouais, fit Tefervoir. Je vois ça. Le cal révélateur sur le pouce, là où vous tenez la plume. Les taches d'encre sur vos manches. »

Frangin jeta un coup d'œil à son pouce gauche. « Je ne...

— Voueille, dit Tefervoir avec un grand sourire. Gaucher, hein ?

— Euh... je me sers des deux mains. Mais pas très bien, tout le monde le dit.

— Ah, fit Honorbrachios. Ambisinistre ?

— Quoi ?

— *Il veut dire malhabile des deux mains*, expliqua Om.

— Oh. Oui. C'est moi, ça. » Frangin toussa poliment. « Écoutez... je cherche un philosophe. Hum. Qui s'y connaît en dieux. » Il attendit.

Puis il ajouta : « Vous n'allez pas dire que ce sont des reliques d'un système de croyances passé de mode ? »

Honorbrachios, qui promenait toujours les doigts sur la carapace d'Om, fit non de la tête.

« Nan. Je préfère que la foudre, elle tombe loin de moi.

— Oh. Pourriez-vous arrêter de le tourner et le retourner ? Il vient de me dire qu'il n'aime pas ça.

— On peut connaître leur âge en les coupant en deux et en comptant les anneaux, fit Honorbrachios.

— Hum. Il n'a pas beaucoup le sens de l'humour non plus.

— Vous êtes omnien, on dirait.

— Oui.

— Vous êtes ici pour discuter du traité ?

— Moi, j'écoute.

— Et qu'est-ce que vous voulez savoir sur les dieux ? »

Frangin donna l'impression d'écouter.

Puis il répondit enfin :

« Comment ils naissent. Comment ils grandissent. Et ce qui leur arrive après. »

Honorbrachios posa la tortue dans les mains de Frangin.

« Bé, ça coûte de l'argent, ce genre de réflexion, dit-il.

— Prévenez-moi quand on aura dépassé les cinquante-deux oboles », répliqua le novice. Honorbrachios sourit.

« On dirait que vous pouvez réfléchir tout seul, dit-il. Vous avez une bonne mémoire ?

— Non. Pas exactement.

— Ah bon ? Bon. Venez dans la bibliothèque. Elle a un toit en cuivre mis à la terre, vous savez. Les dieux, ils ont vraiment horreur de ces trucs-là. »

Honorbrachios tendit la main derrière lui et attrapa une lanterne en fer rouillée.

Frangin leva les yeux sur le grand bâtiment blanc.

« C'est la bibliothèque ? demanda-t-il.

— Voueille, répondit Honorbrachios. C'est pour ça qu'on a gravé LIBRVM au-dessus de la porte en grosses lettres. Mais un scribe comme vous, ça doit savoir ça, évidemment. »



La bibliothèque d'Éphèbe était – avant son incendie – la deuxième plus grande du Disque.

Pas aussi grande que celle de l'Université de l'Invisible, bien entendu, laquelle bénéficiait de deux ou trois avantages que lui conférait sa nature magique. Aucune autre bibliothèque, nulle part, n'avait par exemple une galerie entière de livres non écrits – mais qui l'auraient été si l'auteur ne s'était pas fait dévorer par un alligator vers le chapitre un, et ainsi de suite. Des atlas de pays imaginaires. Des dictionnaires de mots illusoires. Des guides pour observateurs de l'invisible. Des thésaurus sauvages dans la salle de Lecture Perdue. Une bibliothèque si grande qu'elle déformait la réalité et ouvrait des portes sur toutes les autres bibliothèques dans l'espace et le temps...

Et tellement différente de la bibliothèque d'Éphèbe avec ses quatre ou cinq cents volumes. Beaucoup d'entre eux n'étaient que des rouleaux afin d'éviter au lecteur la peine d'appeler un esclave dès qu'il voulait tourner une page. Mais chacun reposait dans son propre casier.

Il ne faut pas conserver les livres trop près les uns des autres, sinon ils déclenchent entre eux des réactions étranges et imprévisibles.

Des rayons de soleil transperçaient les ombres comme des lances, aussi palpables que des piliers dans l'atmosphère empoussiérée.

Bien que ce fût la moindre des merveilles de la bibliothèque, Frangin ne put s'empêcher de remarquer une construction

étrange dans les allées. On avait fixé des lattes de bois entre les rangées d'étagères en pierre à deux mètres environ de hauteur, des lattes qui supportaient une planche plus large sans utilité apparente. Sa face inférieure était décorée de formes grossières en relief.

« La bibliothèque », annonça Honorbrachios.

Il leva la main. Ses doigts caressèrent délicatement la planche au-dessus de sa tête.

Frangin comprit. « Vous êtes aveugle, hein ?

— C'est ça.

— Mais vous portez une lanterne.

— C'est vrai. Mais je mets pas d'huile dedans.

— Une lanterne qui n'éclaire pas pour un homme qui ne voit pas.

— Voueille. Ça marche au poil. Et c'est très philosophique, évidemment.

— Et vous vivez dans un tonneau ?

— Très à la mode, de vivre dans un tonneau, fit Honorbrachios qui s'élança d'un bon pas, ses doigts ne touchant que de temps en temps les motifs en relief sur la planche. La plupart des philosophes s'y sont mis. C'est une marque de mépris pour les choses de ce monde. Remarquez, Légibus, il a un sauna dans le sien. C'est pas croyable tous les trucs auxquels on pense là-dedans, qu'il dit. »

Frangin regarda autour de lui. Des rouleaux dépassaient de leurs casiers comme des coucous chantant l'heure.

« C'est tellement... Je n'avais encore jamais vu de philosophe avant de venir ici, dit-il. Hier soir, ils étaient tous...

— Faut vous rappeler, y a trois grandes façons d'aborder la philosophie dans notre pays, fit Honorbrachios. Dis-lui, Tefervoir.

— Il y a les xénoïstes, s'empressa d'expliquer Tefervoir. Ils soutiennent que le monde est fondamentalement complexe et aléatoire. Et il y a les ibidiens. Eux soutiennent que le monde est fondamentalement simple et qu'il suit certaines règles élémentaires.

— Et puis y a moi, termina Honorbrachios en tirant un rouleau de son logement.

— Le maître soutient que c'est fondamentalement un drôle de monde, fit Tefervoir.

— Et qu'on y trouve pas assez à boire, ajouta Honorbrachios.

— Et qu'on n'y trouve pas assez à boire.

— Les dieux... » fit Honorbrachios comme pour lui seul. Il sortit un autre rouleau. « Vous voulez vous renseigner sur les dieux ? Voici les *Réflexions* de Xénon, les *Platitudes* de ce brave Aristocrate, les *Discours* de ce fada fini d'Ibid, les *Géométries* de Légibus, les *Théologies* de Hiérarche... »

Les doigts d'Honorbrachios dansaient sur les casiers. L'atmosphère s'épaississait de poussière.

« Ce sont tous des livres ? demanda Frangin.

— Hé voueille. Tout le monde en écrit par ici. Impossible de les retenir, ces couillons-là.

— Et les gens peuvent les lire ? » s'étonna Frangin.

Omnia ne connaissait qu'un seul livre. Et ici il y en avait... des centaines.

« Hé bé, ils le peuvent s'ils en ont envie, répondit Tefervoir. Mais personne ne vient beaucoup ici. Ce ne sont pas des livres qu'on lit. Plutôt qu'on écrit.

— De la sagesse ancestrale, ça, fit Honorbrachios. Faut écrire un livre, voyez, pour prouver qu'on est un philosophe. Après, on a son rouleau et on touche gratis son luffa de philosophe officiel. »

Le soleil inondait une grande table de pierre au milieu de la salle. Tefervoir déroula complètement un rouleau. Des fleurs brillantes éclatèrent dans la lumière dorée.

« *De la nature des plantes* de Verdepicrate, annonça Honorbrachios. Six cents plantes et leur emploi...

— Elles sont belles, murmura Frangin.

— Vouais, c'est un des emplois des plantes, dit le philosophe. Et que le vieux Verdepicrate a d'ailleurs oublié de mentionner. Bravo. Montre-lui le *Bestiaire* de Philo, Tefervoir. »

Un autre rouleau fut étalé. Couvert de dizaines d'images d'animaux et de milliers de mots illisibles.

« Mais... des images d'animaux... c'est mal... il ne faut pas...

— Des images de quasiment tout, là-dedans », fit Honorbrachios.

L'art était interdit à Omnia.

« Et voici le livre qu'a écrit Honorbrachios », dit Tefervoir.

Frangin baissa les yeux sur une image de tortue. Il y avait... *des éléphants, ce sont des éléphants*, le renseigna sa mémoire à partir des souvenirs tout frais du bestiaire qui s'imprimait, indélébile, dans son cerveau... des éléphants sur le dos de la tortue et, sur les éléphants, quelque chose avec des montagnes et une chute d'eau comme un océan sur le pourtour...

« Comment est-ce possible ? s'écria Frangin. Un monde sur le dos d'une tortue ? Pourquoi tout le monde me répète ça ? C'est faux !

— Té, allez raconter ça aux marins, répliqua Honorbrachios. Tous ceux qui ont navigué sur l'océan du Bord le savent. Pourquoi nier l'évidence ?

— Mais le monde est une sphère parfaite qui tourne autour de la sphère du soleil, comme nous l'enseigne le Septateuque, dit Frangin. Ça paraît tellement... logique. Voilà comment doivent se présenter les choses.

— *Doivent ?* fit Honorbrachios. Hé bé, pour ce qui est de devoir, je sais pas. C'est pas un mot philosophique.

— Et... c'est quoi, là... ? murmura Frangin en montrant du doigt un cercle sous le dessin de la tortue.

— Une vue en plan, répondit Tefervoir.

— Une carte du monde, expliqua Honorbrachios.

— Une carte ? Qu'est-ce que c'est, une carte ?

— Une espèce d'image qui montre où on est. »

Frangin la fixa d'un œil étonné. « Et comment elle le sait ?

— Hah !

— *Les dieux*, souffla Om. *On est venus se renseigner sur les dieux !*

— Mais tout ça, c'est *vrai* ? » demanda Frangin.

Honorbrachios haussa les épaules. « Bé, ça se pourrait. Ça se pourrait. On est ici et maintenant. Après ça, à mon avis, tout n'est que conjectures.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas si c'est vrai ? demanda Frangin.

— Je pense que c'est possible, répondit Honorbrachios. Je peux me tromper. Ne pas être sûr, c'est ça, être philosophe.

— *Parle-lui des dieux*, insista Om.

— Les dieux », répéta Frangin d'une petite voix.

Il avait la tête en feu. Ces gens écrivaient des livres et ils n'étaient pas certains de ce qu'ils y racontaient. Mais lui était certain, et frère Nonroid aussi, et le diacre Vorbis affichait une certitude autour de laquelle on aurait pu tordre un fer à cheval. La certitude était un roc.

À présent il savait pourquoi Vorbis avait la figure grise de haine et la voix aussi tendue qu'un fil de fer quand il parlait d'Éphèbe. Sans vérité, que restait-il ? Et ces vieux rabâcheurs passaient leur temps à flanquer des coups de pied dans les piliers du monde sans rien pour les remplacer que l'incertitude. Et ils en étaient fiers ?

Tefervoir, debout sur une petite échelle, piochait parmi les étagères de rouleaux. Honorbrachios, assis en face de Frangin, donnait toujours l'impression de le fixer de son regard aveugle.

« Ça vous plaît pas, hé ? » lui lança le philosophe.

Frangin n'avait rien dit.

« Vous savez, reprit Honorbrachios sur le ton de la conversation, tout le monde prétend que nous autres, les aveugles, on est des champions des autres sens. C'est faux, évidemment. Les couillons, ils disent ça parce que ça leur donne bonne conscience. Ça les décharge de l'obligation de nous plaindre. Mais quand on voit pas, hé bé, on apprend à mieux écouter. La façon de respirer des gens, les bruits que font leurs vêtements... »

Tefervoir réapparut avec un nouveau rouleau.

« Vous ne devriez pas faire ça, dit Frangin d'un air piteux. Tous ces... » Sa voix mourut.

« Je sais ce que c'est, la certitude », fit Honorbrachios. Il avait désormais perdu son ton léger, irascible. « Je me souviens, avant d'être aveugle, je suis allé une fois à Omnia. Avant la fermeture des frontières, quand vous laissiez encore les gens se déplacer. Et j'ai vu, dans votre Citadelle, une foule qui lapidait un homme à mort dans une fosse. Vous avez déjà vu ça, vous ?

— Il faut le faire, marmonna Frangin. Ça permet d'absoudre l'âme et...

— Pour l'âme, je sais pas. Je suis pas ce genre de philosophe, moi, fit Honorbrachios. Je sais seulement que c'était un spectacle horrible.

— L'état du corps n'est pas...

— Oh, je parle pas du pauvre couillon dans la fosse, le coupa le philosophe. Je parle des gens qui jetaient les cailloux. Ils avaient une certitude, ça oui. La certitude que ce n'étaient pas eux qui se trouvaient dans la fosse. Ça se voyait sur leurs figures. Ils en étaient tellement contents qu'ils lançaient leurs cailloux aussi fort qu'ils pouvaient. »

Tefervoir tournait autour d'eux, l'air hésitant.

« J'ai *De la religion* d'Abraxas, dit-il.

— Ce brave Abraxas "Charbon de bois", fit un Honorbrachios qui retrouvait soudain son entrain. Déjà frappé quinze fois par la foudre, et il abandonne toujours pas. Té, vous pouvez l'emprunter pour une quinzaine si vous voulez. Pas d'annotations gribouillées dans la marge, attention, sauf si elles valent le coup.

— *C'est ça !* fit Om. *Viens, laissons cet imbécile.* »

Frangin déroula le document. Il n'y avait même pas d'images. Une écriture en pattes de mouche le recouvrait, ligne après ligne.

« Il a fait des recherches pendant des années, reprit Honorbrachios. Il est allé dans le désert, il a parlé aux petits dieux. Il a aussi causé à quelques-uns de nos dieux. Bien brave, le bonhomme. D'après lui, les dieux, ils aiment ça, garder un athée sous la main. Que ça leur fournit une cible à viser. »

Frangin déroula un peu plus le manuscrit. Cinq minutes plus tôt il aurait reconnu qu'il ne savait pas lire. À présent, tous les efforts des inquisiteurs n'auraient pu le lui faire avouer. Il leva le document d'un geste qu'il espéra naturel.

« Où il est, maintenant ? demanda-t-il.

— Hé bé, quelqu'un prétend avoir vu une paire de sandales avé de la fumée qui en montait juste devant sa maison, y a un an ou deux de ça, répondit Honorbrachios. Peut-être qu'il a, comme on dit, forcé la chance.

— Je crois, fit Frangin, que je ferais mieux d'y aller. Pardon d'avoir abusé de votre temps.

— Rapportez-le quand vous en aurez plus besoin, fit Honorbrachios.

— Dites, c'est comme ça qu'on lit à Omnia ? demanda Tefervoir.

— Quoi ?

— À l'envers. »

Frangin ramassa la tortue, lança un regard noir à Tefervoir puis sortit de la bibliothèque à grands pas et d'un air aussi hautain que possible.

« Hmm », fit Honorbrachios. Il tambourina des doigts sur la table.

« C'est lui que j'ai vu à la taverne hier soir, dit Tefervoir. J'en suis sûr, maître.

— Mais les Omniens sont ici, dans le palais.

— C'est vrai, maître.

— Mais la taverne, elle est dehors.

— Oui.

— Alors, c'est qu'il a dû voler par-dessus le mur, c'est ça ?

— Je suis sûr que c'est lui, maître.

— Alors... peut-être qu'il est arrivé après les autres. Peut-être qu'il était pas entré quand tu l'as vu.

— C'est forcément ça, maître. Les gardiens du labyrinthe, on ne peut pas les acheter. »

Honorbrachios flanqua un coup de lanterne derrière la tête de Tefervoir.

« Jeune couillon ! Je t'ai pourtant répété de faire attention aux affirmations de ce genre.

— Je voulais dire : ils ne sont pas facilement achetable, maître. Pas pour tout l'or d'Omnia, par exemple.

— Comme ça, c'est mieux.

— Tu crois que cette tortue, c'était un dieu, maître ?

— Si c'en est un, il va le sentir passer à Omnia. Ils ont une saleté de dieu, là-bas. Tu as déjà lu le vieux Abraxas ?

— Non, maître.

— Grand amateur de dieux. Grand expert. Emboucanait toujours le poil roussi. Naturellement résistant. »



Om se traînait lentement le long d'une ligne du rouleau.

« Arrête de faire les cent pas comme ça, dit-il, je n'arrive pas à me concentrer. »

— Comment les gens peuvent-ils raconter des bêtises pareilles ? demanda Frangin dans le vide. Ils se conduisent comme s'ils étaient heureux de ne rien savoir ! Ils découvrent de plus en plus de choses qu'ils ne connaissent pas ! On dirait des enfants qui viennent fièrement montrer leur pot de chambre rempli ! »

Om marqua d'une griffe le dernier mot déchiffré.

« Mais ils découvrent des choses, dit-il. Cet Abraxas, c'était un penseur, pas de doute. Moi-même, je ne connaissais pas tout ça. Assieds-toi ! »

Frangin obéit.

« Bien, fit Om. À présent... écoute. Tu sais comment les dieux acquièrent du pouvoir ? »

— Grâce aux gens qui croient en eux, répondit le novice. Des millions de gens croient en toi. »

Om hésita.

D'accord, d'accord. On est ici et maintenant. Tôt ou tard, il s'en rendra compte tout seul...

« Ils ne croient pas, dit Om. »

— Mais...

— C'est arrivé par le passé. Des dizaines de fois. Sais-tu qu'Abraxas a trouvé la cité perdue d'Ee ? Des sculptures très curieuses, à ce qu'il dit. La foi, dit-il. La foi change. Les gens commencent par croire au dieu et finissent par croire à la structure. »

— Je ne comprends pas, dit Frangin.

— Je vais t'expliquer autrement, fit la tortue. Je suis ton dieu, d'accord ? »

— Oui.

— Et tu vas m'obéir ?

— Oui.

— Bien. Maintenant, prends un caillou et va tuer Vorbis. »

Frangin ne bougea pas.

« *Je suis sûr que tu m'as entendu, fit Om.*

— Mais il va... Il est... La Quisition, elle...

— *À présent tu sais ce que je veux dire. Tu as désormais davantage peur de lui que de moi. Abraxas écrit ici : "Autour du dieu, il se forme une carapace de prières, de cérémonies, de bastiments, de prestres et d'autorité, jusqu'à ce que le dieu finisse par mourir. Et il se peust que nul ne s'en apersoive."*

— Ce n'est pas possible !

— *Je crois que si. Abraxas dit qu'il existe une espèce de coquillage qui vit de la même façon. Il lui pousse une coquille de plus en plus grosse jusqu'à ce qu'il n'arrive plus à se déplacer, et alors il meurt.*

— Mais... Mais... Ça veut dire... Toute l'Église...

— *Oui. »*

Frangin s'efforça d'assimiler l'idée, mais l'énormité de la chose lui débordait de la boîte crânienne.

« Mais tu n'est pas mort, parvint-il à dire.

— *Ça vaudrait pourtant mieux, fit Om. Et tu sais quoi ? Aucun autre petit dieu ne cherche à prendre ma place. Est-ce que je t'ai déjà parlé d'Ur-Gilash ? Non ? C'est le dieu qui m'a précédé dans ce qui est à présent Omnia. Pas extraordinaire comme dieu. Surtout un dieu météorologique. Ou un dieu serpent. Quelque chose, en tout cas. Il a quand même fallu des années pour se débarrasser de lui. Des guerres et tout. Alors je me dis... »*

Frangin restait silencieux.

« *Om existe toujours, fit la tortue. La coquille, j'entends. Tout ce que tu as à faire, c'est aider les gens à comprendre. »*

Frangin ne disait toujours rien.

« *Tu peux être le prochain prophète, ajouta Om.*

— Impossible ! Tout le monde sait que le prochain prophète, c'est Vorbis !

— *Ah, mais toi, tu seras l'officiel.*

— Non !

— *Non ? Je suis ton dieu !*

— Et moi, je suis moi. Je ne suis pas un prophète. Je ne sais même pas écrire. Je ne sais pas lire. Personne ne m'écouterà. »

Om le regarda de haut en bas.

« *Je dois reconnaître que tu n'es pas l'élu que j'aurais élu,* dit-il.

— Les grands prophètes avaient des visions, reprit Frangin. Même quand ils... Même quand on ne leur parlait pas, ils avaient des choses à dire. Qu'est-ce que je pourrais dire, moi ? Je n'ai rien à dire à personne. Je dirais quoi ?

— *Croyez dans le grand dieu Om.*

— Et après ?

— *Comment ça, et après ? »*

Frangin regarda d'un œil morne la cour qui s'assombrissait dehors.

« Croyez dans le grand dieu Om ou vous serez frappés par la foudre, dit-il.

— *Ça me paraît bien, à moi.*

— Faut toujours que ce soit comme ça ? »

Les derniers rayons du soleil se réfléchirent sur la statue au centre de la cour. Une statue vaguement féminine. Un pingouin se tenait perché sur son épaule.

« Patina, la déesse de la sagesse, dit Frangin. Celle qui a un pingouin. Pourquoi un pingouin ?

— *Aucune idée,* répondit aussitôt Om.

— Les pingouins n'ont aucun rapport avec la sagesse, si ?

— *Je ne crois pas. Sauf qu'on n'en trouve pas à Omnia. Plutôt sage de leur part.*

— Frangin !

— C'est Vorbis, dit Frangin en se levant. Je te laisse ici ?

— *Oui. Il reste encore du melon. Du pain, je veux dire. »*

Frangin sortit tranquillement dans le crépuscule.

Vorbis était assis sur un banc sous un arbre, aussi immobile qu'une statue dans l'ombre.

La certitude, songeait Frangin. J'étais certain de moi, avant. À présent, je ne suis plus si sûr.

« Ah, Frangin. Tu vas m'accompagner pour une petite promenade. Nous allons prendre un peu l'air du soir.

— Oui, monseigneur.

— Ton séjour à Éphèbe te plaît. »

Vorbis posait rarement une question quand une affirmation suffisait.

« C'est... intéressant. »

Vorbis plaqua une main sur l'épaule de Frangin et se servit de l'autre pour se soulever en prenant appui sur son bourdon.

« Et qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

— Ils ont beaucoup de dieux et ne leur prêtent guère d'attention, répondit Frangin. Et ils recherchent l'ignorance.

— Qu'ils trouvent en abondance, tu peux en être sûr. »

Vorbis pointa son bourdon dans la nuit. « Allons nous promener », dit-il.

Des rires fusèrent quelque part dans l'obscurité, et des casseroles s'entrechoquèrent. Il flottait dans l'air le parfum lourd des fleurs qui s'ouvrent le soir. La chaleur emmagasinée durant la journée se dégageait des pierres ; du coup, la nuit évoquait une soupe odorante.

« Éphèbe donne sur la mer, dit Vorbis au bout d'un moment. Tu vois de quelle façon elle est bâtie ? Entièrement à flanc de colline face à la mer. Mais la mer est changeante. Il ne faut rien en attendre de durable. Alors que notre chère Citadelle est tournée vers le désert. Et qu'est-ce qu'on y voit ? »

Instinctivement, Frangin pivota et porta le regard par-dessus les toits vers la masse sombre du désert sur le fond du ciel.

« J'ai vu briller une lumière, dit-il. Tenez, encore une. Sur la pente.

— Ah. La lumière de la vérité, fit Vorbis. Allons donc à sa rencontre. Emmène-moi à l'entrée du labyrinthe, Frangin. Tu connais le chemin.

— Monseigneur ? dit le novice.

— Oui, Frangin ?

— Je voudrais vous poser une question.

— Je t'en prie.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, au frère Colvert ? »

Il y eut un soupçon d'hésitation dans le rythme du bâton de Vorbis sur les pavés. Puis l'exquisiteur répondit : « La vérité, mon bon Frangin, c'est comme la lumière. Tu sais ce qu'est la lumière ?

— Elle... vient du soleil. Et aussi de la lune et des étoiles. Et des bougies. Et des lampes.

— Et ainsi de suite, fit Vorbis en hochant la tête. C'est évident. Mais il existe une autre sorte de lumière. Une lumière qui emplit même les recoins les plus sombres. Nécessairement. Car si cette métalumière n'existait pas, comment verrait-on les ténèbres ? »

Frangin ne répondit pas. Ça ressemblait trop à de la philosophie.

« Il en est de même de la vérité, poursuivit Vorbis. Certaines choses ont un air de vérité, elles en ont toutes les caractéristiques, mais elles ne sont pas la vérité réelle. Il faut parfois protéger la vérité réelle par un dédale de mensonges. »

Il se tourna vers Frangin. « Tu me comprends ?

— Non, monseigneur Vorbis.

— Je veux dire, ce que perçoivent nos sens n'est pas la vérité fondamentale. Ce que voit, entend et accomplit la chair n'est que l'ombre d'une réalité plus profonde. Voilà ce qu'il faut comprendre quand on progresse dans l'Église.

— Mais pour le moment, monseigneur, je ne connais que la vérité ordinaire, la vérité disponible au-dehors », dit Frangin. Il avait l'impression de se trouver au bord d'un gouffre.

« Nous commençons tous comme ça, répondit Vorbis d'une voix aimable.

— Alors, les Ephébiens ont tué frère Colvert ? » insista Frangin. À présent il s'aventurait peu à peu au-dessus du trou noir.

« Je te réponds oui, au sens le plus profond de la vérité, ils l'ont tué. Par leur incapacité à comprendre ses paroles, par leur intransigeance, ils l'ont tué à coup sûr.

— Mais au sens ordinaire de la vérité, dit Frangin en choisissant chaque mot avec le soin qu'un inquisiteur apporterait à son patient dans les entrailles de la Citadelle, au sens ordinaire, frère Colvert est mort, il me semble, à Omnia, parce qu'il n'est pas mort à Éphèbe, les gens se sont seulement moqués de lui, mais on a eu peur que d'autres fidèles de l'Église ne comprennent pas la... la vérité plus profonde, donc on a fait courir le bruit que les Ephébiens l'avaient tué, au sens ordinaire,

ce qui vous donne, à vous et à ceux qui ont vu la vérité maléfique d'Éphèbe, une bonne raison d'exercer des... de justes représailles. »

Ils dépassèrent une fontaine. Le bourdon à embout d'acier cliquetait dans la nuit.

« Je vois un grand avenir pour toi au sein de l'Église, dit enfin Vorbis. Le temps du huitième prophète s'en vient. Un temps d'expansion et d'excellentes perspectives pour les fidèles serviteurs d'Om. »

Frangin plongea les yeux dans le gouffre. Si Vorbis avait raison et qu'il existait une espèce de lumière qui rendait visibles les ténèbres, alors là, au fond, se trouvait le contraire, les ténèbres qu'aucune lumière ne pouvait atteindre : les ténèbres qui obscurcissaient la lumière. Il songea à Honorbrachios l'aveugle et à sa lanterne vide.

Il s'entendit déclarer : « Et avec des gens comme les Ephébiens, il n'y a pas de trêve. Aucun traité ne peut tenir entre des peuples comme les Ephébiens et ceux qui suivent une vérité plus profonde. »

Vorbis opina. « Quand le grand dieu est à nos côtés, dit-il, qui peut se dresser contre nous ? Tu m'impressionnes, Frangin. »

D'autres rires éclatèrent dans le noir, des instruments à cordes retentirent.

« Une fête, ricana Vorbis. Le tyran nous a invités à une fête ! J'y ai envoyé une partie de notre délégation, évidemment. Même leurs généraux y sont ! Ils se croient à l'abri derrière leur labyrinthe, comme une tortue se l'imagine dans sa carapace sans comprendre que c'est une prison. En avant. »

Le mur intérieur du labyrinthe se dressait dans l'obscurité. Frangin s'adossa contre lui. De loin au-dessus tomba un cliquetis de métal contre métal d'une sentinelle qui effectuait sa ronde.

La porte du labyrinthe était grande ouverte. Les Ephébiens n'avaient jamais jugé utile d'empêcher les gens d'y pénétrer. Dans un court tunnel latéral, le guide du premier sixième du trajet dormait paisiblement sur un banc, une bougie coulant à côté de lui. Au-dessus de son alcôve pendait la clochette de

bronze dont les éventuels emprunteurs du dédale se servaient pour l'appeler. Frangin passa discrètement devant.

« Frangin ?

— Oui, monseigneur ?

— Fais-moi traverser le labyrinthe. Je sais que tu le peux.

— Monseigneur...

— C'est un ordre, Frangin », fit Vorbis d'un ton aimable.

C'est sans espoir, songea Frangin. C'est un ordre.

« Alors mettez les pieds où je mets les miens, monseigneur, chuchota-t-il. Pas plus d'un pas derrière moi.

— Oui, Frangin.

— Si je contourne sans raison un point précis par terre, vous le contournez aussi.

— Oui, Frangin. »

Le novice se disait : Je pourrais peut-être me tromper. Non. J'ai prononcé des vœux et tout. On ne désobéit pas comme ça. C'est la fin du monde si on commence à se dire des choses pareilles...

Il laissa son esprit endormi prendre les rênes. Le parcours à travers le labyrinthe se déroula dans sa tête comme un fil lumineux.

... en avant en diagonale, trois pas et demi à droite, soixante-trois pas à gauche, deux secondes d'arrêt – où un bruissement d'acier dans l'obscurité laissa supposer qu'un des gardiens avait conçu un dispositif récompensé par un prix – et trois marches à monter...

Je pourrais me mettre à courir, se dit-il. Je pourrais me cacher, et il tomberait dans une des fosses ou dans un piège, n'importe quoi, ensuite je retournerais discrètement dans ma chambre et personne n'en saurait rien.

Si, moi.

... trois pas en avant, un pas à droite, dix-neuf pas en avant, deux pas à gauche...

Il y avait de la lumière plus loin. Non pas la lueur blanche du clair de lune qui filtrait de temps en temps par les fentes du plafond, mais la lumière jaune d'une lampe plus ou moins brillante au gré de la démarche de la personne qui la tenait.

« Quelqu'un vient, souffla Frangin. Un des guides, sûrement ! »

Vorbis avait disparu.

Frangin, en arrêt dans le tunnel, ne savait sur quel pied danser tandis que la lumière se rapprochait en se dandinant.

Une voix âgée demanda :

« C'est toi, Numéro Quatre ? »

La lumière tourna un angle. Elle éclairait à demi un vieil homme qui s'approcha de Frangin et leva la bougie à hauteur de son visage.

« Bé, où il est Numéro Quatre ? » fit-il en jetant un coup d'œil derrière Frangin.

Une silhouette surgit d'un couloir latéral dans le dos de l'homme. Frangin eut la vision fugitive de Vorbis, la figure étrangement paisible, qui empoignait la tête de son bourdon, la tournait et tirait. Du métal acéré étincela une fraction de seconde à la lumière de la bougie.

Puis la lumière s'éteignit.

La voix de Vorbis ordonna : « Repasse devant. »

En tremblant, Frangin obéit. Il sentit l'espace d'un instant sous sa sandale la chair molle d'un bras étendu par terre.

Le gouffre, songea-t-il. Regarde dans les yeux de Vorbis, le gouffre est là. Et je suis dedans avec lui.

Il faut que je me rappelle la vérité fondamentale.

Aucun autre guide ne patrouillait dans le labyrinthe. Au bout d'un million d'années, pas plus, l'air frais de la nuit lui caressa la figure et Frangin émergea sous les étoiles.

« Bravo. Tu te souviens du chemin de la porte ?

— Oui, monseigneur Vorbis. »

Le diacre abaissa son capuchon sur son visage.

« Alors vas-y. »

Quelques torches éclairaient la rue, mais Éphèbe n'était pas une ville qui restait éveillée dans le noir. Deux passants ne leur prêtèrent aucune attention.

« Ils gardent leur port, fit Vorbis sur le ton de la conversation. Mais du côté du désert... Tout le monde sait que nul ne peut traverser le désert. Je suis sûr que toi, tu le sais, Frangin.

— Mais maintenant, à mon avis, ce que je sais n'est pas la vérité, dit le novice.

— Tout à fait.

— Ah. La porte. Il y avait deux sentinelles hier, je crois ?

— J'en ai vu deux.

— À présent c'est la nuit et la porte est fermée. Mais il doit y avoir un gardien. Attends-moi là. »

Vorbis disparut dans la pénombre. Peu après, Frangin entendit une conversation étouffée. Il regarda fixement droit devant lui.

La conversation fut suivie d'un silence tout aussi étouffé. Au bout d'un moment, Frangin se mit à compter mentalement.

À dix, je m'en retourne.

Dix de plus, alors.

D'accord. Disons trente. Et après, je...

« Ah, Frangin. Allons-y. »

Le novice rassembla son courage et se retourna lentement.

« Je ne vous ai pas entendu, monseigneur, parvint-il à dire.

— Je marche sans bruit.

— Il y a un gardien.

— Plus maintenant. Viens m'aider pour les verrous. »

Un petit portillon s'encadrait dans le grand portail. Frangin, l'esprit engourdi de haine, repoussa les verrous du gras de la main. Le portillon s'ouvrit avec à peine un grincement.

Au-dehors, il distingua çà et là des lumières de fermes au loin et des ténèbres grouillantes.

Puis les ténèbres entrèrent en masse.



La hiérarchie, expliqua plus tard Vorbis. Les Ephébiens n'ont pas réfléchi en termes de hiérarchie.

Aucune armée ne pouvait traverser le désert. Mais peut-être qu'une petite troupe d'hommes pouvait couvrir le quart du trajet et laisser une réserve d'eau dans une cachette. Et répéter la manœuvre plusieurs fois. Puis une autre petite armée pouvait utiliser une partie de cette réserve pour pousser plus loin,

jusqu'à mi-distance, disons, et cacher une autre réserve. Après quoi une autre petite troupe...

L'opération avait pris des mois. Un tiers des soldats avaient péri de la chaleur, de la déshydratation, des assauts des animaux sauvages ou pire, le pire de ce que réservait le désert...

Il fallait un esprit comme celui de Vorbis pour concevoir un tel plan.

Et le concevoir tôt. Des hommes avaient déjà trouvé la mort dans le désert quand frère Colvert était parti prêcher ; il existait déjà une piste bien dessinée quand la flotte omnienne avait brûlé dans la baie devant Éphèbe.

Il fallait un esprit comme celui de Vorbis pour concevoir les représailles avant d'ouvrir les hostilités.



Tout fut terminé en l'espace d'une heure. La vérité fondamentale, c'est que la poignée de gardes éphébiens du palais n'eut pas la moindre chance.



Vorbis se tenait droit dans le fauteuil du tyran. Il était près de minuit.

On avait amené devant lui une assemblée d'Ephébiens, parmi lesquels le tyran.

Plongé dans de la paperasse, il leva soudain la tête d'un air légèrement surpris, comme s'il ne s'était pas rendu compte qu'une cinquantaine de personnes attendaient sous son nez.

« Ah, fit-il avant de se fendre d'un petit sourire éclatant.

» Bon, reprit-il, j'ai le plaisir d'annoncer que nous pouvons maintenant nous dispenser du traité de paix. Parfaitement superflu. Pourquoi caqueter à n'en plus finir sur la question quand il n'y a plus de guerre ? Éphèbe est désormais un diocèse d'Omnia. Il n'y a plus à discuter. »

Il jeta un papier par terre.

« Une flotte va arriver dans quelques jours. Il n'y aura pas d'opposition tant que nous tenons le palais. En ce moment même on réduit en miettes votre miroir infernal. »

Il mit ses doigts en clocher et contempla l'assemblée d'Ephébiens.

« Qui l'a fabriqué ? »

Le tyran releva la tête.

« C'est une fabrication éphébienne, répondit-il.

— Ah, fit Vorbis, la démocratie. J'oubliais. Alors, qui... (il fit un signe à un garde qui lui tendit un sac) a écrit cela ? »

Un exemplaire de *De Chelonian mobile* atterrit sur le dallage de marbre.

Frangin se tenait debout derrière le trône. La place qu'on lui avait assignée.

Il avait plongé les yeux dans le gouffre, et maintenant c'était lui, le gouffre. Tout ce qui l'entourait donnait l'impression de se passer dans un lointain cercle de lumière environné de ténèbres. Les pensées se succédaient sous son crâne.

Le cénobiarche était-il au courant de cette histoire ? Quelqu'un d'autre connaissait-il les deux sortes de vérité ? Qui d'autre savait que Vorbis combattait les deux camps d'une guerre, comme un gamin qui joue aux petits soldats ? Quel mal y avait-il vraiment à ça si c'était pour la plus grande gloire de...

... d'un dieu qui était une tortue ? D'un dieu dans lequel seul Frangin croyait ?

À qui s'adressait Vorbis quand il priait ?

Au milieu de sa tempête mentale, Frangin entendit le timbre égal de Vorbis : « Si le philosophe qui a écrit ceci n'avoue pas, vous irez tous au bûcher. Je ne parle pas en l'air, soyez-en sûrs. »

Un mouvement se produisit dans la foule et la voix d'Honorbrachios s'éleva.

« Laissez tomber ! Vous l'avez entendu ! Et puis... j'ai toujours attendu cette occasion... »

Deux serviteurs furent écartés, et le philosophe émergea du groupe d'Ephébiens en clopinant, sa lanterne inutile brandie au-dessus de sa tête en un geste de défi.

Frangin le regarda s'arrêter un instant puis pivoter lentement jusqu'à se trouver face à Vorbis. Il s'avança alors de quelques pas et tendit la lanterne devant lui, l'air d'étudier le diacre d'un œil critique.

« Hmm, lâcha-t-il.

— Tu es le... coupable ? demanda Vorbis.

— C'est ça. Mon nom, c'est Honorbrachios.

— Tu es aveugle ?

— Bé, seulement pour ce qui est de la vue, monseigneur.

— Et pourtant tu portes une lanterne. Question d'image, certainement. Tu vas sans doute me dire que tu cherches un honnête homme ?

— Bé, je sais pas, monseigneur. Vous pouvez peut-être me dire à quoi il ressemble ?

— Je devrais t'abattre tout de suite, fit Vorbis.

— Oh, sûrement. »

Vorbis indiqua le livre.

« Ces *mensonges*. Ces *ragots*. Ces... ce *leurre* pour entraîner les âmes hors du chemin de la vraie connaissance. Tu oses te présenter devant moi et affirmer... (il poussa le livre du bout de l'orteil) que le monde est plat et se déplace dans le vide sur le dos d'une tortue géante ? »

Frangin retint son souffle.

L'Histoire aussi.

Affirmez vos convictions, songea le novice. Rien qu'une fois, je vous en prie, que quelqu'un tienne tête à Vorbis. Moi, je ne peux pas. Mais un autre...

Il s'aperçut que ses yeux se dirigeaient vers Simonie, debout de l'autre côté du fauteuil de Vorbis. Le sergent avait l'air cloué sur place, fasciné.

Honorbrachios se redressa de toute sa taille. Il se tourna à demi, et son regard vide traversa Frangin un bref instant. La lanterne était tendue à bout de bras.

« Non, dit-il.

— Quand tous les hommes honnêtes sauront que le monde est une sphère, une forme parfaite, qui gravite autour de la sphère du soleil comme l'homme gravite autour de la vérité centrale d'Om, fit Vorbis, et que les étoiles... »

Frangin se pencha, le cœur battant la chamade.

« Monseigneur ? chuchota-t-il.

— Quoi ? répliqua sèchement Vorbis.

— Il a dit “non”.

— Tout juste », reconnut Honorbrachios.

Vorbis resta un moment complètement immobile. Puis sa mâchoire bougea imperceptiblement, comme s’il répétait des mots tout bas.

« Tu renies tes écrits ? dit-il.

— Disons que c’est une sphère, fit Honorbrachios. Moi, j’ai rien contre une sphère. On prend sûrement des dispositions spéciales pour que tout reste collé dessus. Et le soleil, il peut bien être une autre sphère plus grosse, très loin. Vous préférez quoi ? Que la lune gravite autour du monde ou du soleil ? Moi, je vous conseille le monde. Ça respecte davantage l’ordre hiérarchique, et c’est un exemple formidable pour nous tous. »

Frangin assistait à un spectacle qu’il voyait pour la première fois : Vorbis avait l’air désorienté.

« Mais tu as écrit... Tu as dit que le monde se tenait sur le dos d’une tortue géante ! Tu lui as même donné un nom, à la tortue ! »

Honorbrachios haussa les épaules. « À présent je me rends compte de mon erreur, fit-il. Qui a jamais entendu parler d’une tortue de quinze mille kilomètres de long ? Qui nage dans le vide de l’espace ? Hah. Quelle cagade ! J’en ai honte, maintenant que j’y pense. »

Vorbis ferma la bouche. Puis il la rouvrit.

« C’est ainsi que réagit un philosophe éphébien ? » lança-t-il.

Honorbrachios haussa encore les épaules. « Bé, c’est ainsi que réagit tout vrai philosophe, dit-il. Toujours prêt à épouser des idées neuves, à tenir compte de nouvelles preuves. Vous êtes pas d’accord ? Et vous nous avez apporté beaucoup de nouveaux éléments... (il eut un geste qui parut embrasser, comme par hasard, les archers autour de la salle) qui me donnent à réfléchir. Des arguments solides, ça finit toujours par m’influencer.

— Tes mensonges ont déjà contaminé le monde !

— Bé alors, je vais écrire un autre livre, répliqua tranquillement Honorbrachios. Pensez à l'impression qu'il fera : le fier Honorbrachios se rend aux arguments des Omniens. Un désaveu complet. Hmm ? En fait, avec votre permission, monseigneur... — je sais que vous avez beaucoup à faire, piller, incendier et patin-couffin — je vais me retirer de suite dans mon tonneau et me mettre au travail. Un univers de sphères. Des boules qui tournent dans l'espace. Hmm. Oui. Avec votre permission, monseigneur, je vais vous offrir plus de boules que vous pouvez imaginer... »

Le vieux philosophe se retourna et, tout doucement, se dirigea vers la sortie.

Vorbis le regarda partir.

Frangin le vit lever la main pour esquisser un signe aux gardes puis la rabaisser.

Le diacre se tourna vers le tyran.

« Voilà ce qui reste de vos... commença-t-il.

— *You-hou !* »

La lanterne vola par la porte et se fracassa sur le crâne de Vorbis.

« *Et pourtant... la Tortue se meut !* »

Vorbis bondit sur ses pieds.

« Je... » hurla-t-il, puis il se ressaisit. Il agita une main irritée à l'adresse de deux gardes. « Je veux qu'on s'empare de lui. Tout de suite. Et... Frangin ? »

Le novice l'entendait à peine à cause de l'afflux de sang dans ses oreilles. Honorbrachios avait été plus avisé qu'il n'aurait cru.

« Oui, monseigneur ? »

— Tu prends un groupe d'hommes, tu les conduis à la bibliothèque... et ensuite, Frangin, tu y mets le feu. »



Honorbrachios était aveugle, mais il faisait noir. Les gardes lancés à sa poursuite voyaient, eux, mais pas sans lumière. Et ils n'avaient pas passé leur vie à parcourir les ruelles d'Éphèbe, sinueuses, inégales et surtout coupées de marches fréquentes.

« ... huit, neuf, dix, onze », marmonna le philosophe en gravissant par bonds successifs une volée de marches plongée dans le noir total avant de disparaître à fond de train au détour d'un angle.

« Argh, ouille, c'était mon genou, ça », marmonnèrent de leur côté la plupart des gardes affalés en tas à mi-parcours.

Il s'en trouva pourtant un qui atteignit le sommet. À la clarté des étoiles, il parvint à distinguer la silhouette maigrelette qui filait en cabriolant follement dans la rue. Il épaula son arbalète. Le vieux fou ne courait même pas en zigzag...

Une cible idéale.

Il y eut un bruit de corde qui se détend.

Le garde prit un instant l'air étonné. L'arbalète lui échappa des mains, se déchargea toute seule en tombant sur les pavés et envoya son carreau ricocher sur une statue. L'homme baissa les yeux sur le trait emplumé qui lui sortait de la poitrine puis les releva sur la silhouette qui émergeait de l'ombre.

« Sergent Simonie ? souffla-t-il.

— J'regrette, dit Simonie. Vraiment. Mais la Vérité, c'est important. »

Le soldat ouvrit la bouche pour donner son avis sur la vérité puis s'écroula en avant.

Il ouvrit les yeux.

Simonie s'éloignait. Tout paraissait plus clair. Il faisait toujours nuit. Mais à présent il voyait dans l'obscurité. Tout lui apparaissait dans les tons gris. Et les pavés sous sa main s'étaient étrangement mués en un grossier sable noir.

Il redressa la tête.

« DEBOUT, SOLDAT ICHLOS. »

Il se releva d'un air penaud. Il était désormais davantage qu'un soldat, qu'une silhouette anonyme vouée à se faire pourchasser, à se faire tuer, à tenir le rôle de vague pion dans l'existence des autres. Il était désormais Dervi Ichlos, trente-huit ans, dans l'ensemble sans reproche, et mort.

Il porta une main hésitante à ses lèvres.

« Vous êtes le juge ? demanda-t-il.

— PAS MOI. »

Ichlos contempla le sable qui s'étendait à perte de vue. Il sut instinctivement ce qu'il devait faire. Il avait l'esprit beaucoup plus simple que le général Fri'it et tenait davantage compte des chansons apprises dans son enfance.

« LE JUGEMENT ATTEND AU BOUT DU DÉSERT. »

Ichlos essaya de sourire.

« Ma maman m'en a parlé, fit-il. Quand on est mort, il faut traverser un désert. Et on voit tout comme il faut, elle disait. Et on se souvient bien de tout. »

La Mort évita soigneusement de laisser percer son avis sur la question.

« J'vais peut-être rencontrer quelques copains en cours de route, hein ? dit le soldat.

— POSSIBLE. »

Ichlos se mit en chemin. L'un dans l'autre, songea-t-il, ç'aurait pu être pire.



Tefervoir escaladait les étagères comme un singe et sortait de leurs logements des livres qu'il jetait par terre.

« Je peux en porter une vingtaine, dit-il. Mais lesquels ?

— J'en ai toujours rêvé, murmura joyeusement Honorbrachios. Soutenir la vérité à la face de la tyrannie, tout ça. Hah ! Un seul homme, et qu'a pas peur de...

— Je prends quoi ? Je prends quoi ? brailla Tefervoir.

— On a pas besoin de la *Mécanique* de Grido. Hé, j'aurais voulu voir sa tête ! Drôlement bien visé, en fin de compte. J'espère seulement que quelqu'un a noté ce que j'ai...

— Les principes des engrenages ! La théorie de l'expansion de l'eau ! cria Tefervoir. Mais on n'a pas besoin de *L'Instruction civique* d'Ibid ni de *L'Ectopie* de Gnomon, ça, c'est sûr...

— Quoi ? Ça appartient à toute l'humanité ! répliqua sèchement Honorbrachios.

— Bé, si toute l'humanité vient me donner un coup de main à les porter, ça me va. Mais si on n'est que tous les deux, je préfère porter quelque chose d'utile.

— D'utile ? Des livres sur la mécanique ?
— Oui ! Elle peut aider les hommes à vivre mieux !
— Et ceux-là, ils aident les hommes à être des hommes. Ce qui me rappelle... Trouve-moi une autre lanterne. Que je me sens aveugle sans... »

La porte de la bibliothèque trembla sous des coups violents. Des coups frappés par des impatients qui ne s'attendent pas à ce qu'on leur ouvre.

« On pourrait en jeter quelques autres dans... »

Les charnières sautèrent des murs. La porte s'abattit dans un bruit sourd. Des soldats la franchirent en s'aidant des pieds et des mains, l'épée au clair.

« Ah, messieurs, fit Honorbrachios. Dérangez pas mes cercles, je vous prie. »

La caporal responsable le regarda d'un œil vide, puis baissa les yeux par terre.

« Quels cercles ? demanda-t-il.

— Hé, si vous me donniez un compas et si vous repassiez dans... disons une demi-heure ?

— Laissez-le, caporal, dit Frangin. »

Il franchit la porte abattue.

« Je vous ai dit de le laisser.

— Mais j'ai ordre de...

— Vous êtes sourd ? Si oui, la Quisition peut vous en guérir, jeta un Frangin étonné par l'assurance de sa propre voix.

— Vous appartenez pas à la Quisition, répliqua le caporal.

— Non. Mais je connais quelqu'un qui y appartient. Vous devez fouiller la bibliothèque pour chercher des livres. Laissez cet homme avec moi. Il est vieux. Quel mal peut-il faire ? »

Le regard du caporal passa, indécis, de Frangin à ses prisonniers.

« Très bien, caporal. Je prends la suite. »

Tout le monde se retourna.

« Vous m'avez entendu ? fit le sergent Simonie en se frayant un passage.

— Mais le diacre nous a dit...

— Caporal ?

— Oui, sergent ?

— Le diacre est loin. Moi, j'suis ici.

— Oui, sergent.

— Tirez-vous.

— Oui, sergent. »

Simonie dressa l'oreille tandis que les soldats s'en repartaient au pas. Puis il planta son épée dans la porte et se tourna vers Honorbrachios. Il referma le poing gauche et abattit dessus sa main droite, paume ouverte.

« *La Tortue se meut*, dit-il.

— Bé, ça dépend, fit prudemment le philosophe.

— Je veux dire... Je suis... un ami.

— Pourquoi on vous ferait confiance ? lança Tefervoir.

— Parce que vous avez pas le choix, répondit d'un ton brusque le sergent Simonie.

— Est-ce que vous pouvez nous sortir d'ici ? » demanda Frangin.

Simonie lui jeta un regard noir. « Vous ? fit-il. Pourquoi je vous sortirais d'ici ? Vous êtes un inquisiteur ! » Il empoigna son épée.

Frangin recula.

« Non, c'est faux !

— Sur le bateau, quand le capitaine vous a sondé, vous avez rien dit, fit Simonie. Vous êtes pas des nôtres.

— Je ne crois pas être des leurs non plus. Je suis des miens. »

Il lança à Honorbrachios un regard implorant, en pure perte, et en adressa un autre à Tefervoir.

« Je ne suis pas au courant pour ce soldat, reprit-il. Tout ce que je sais, c'est que Vorbis veut vous faire tuer et qu'il va incendier votre bibliothèque. Mais je peux vous aider. J'ai trouvé la solution en venant ici.

— L'écoutez pas », dit Simonie. Il se laissa tomber sur un genou devant Honorbrachios comme un suppliant. « Monsieur, on est... quelques-uns... à connaître la valeur de votre livre... Regardez, j'en ai un exemplaire... »

Il fourragea sous son plastron.

« On l'a recopié, reprit-il. Un seul exemplaire ! C'est tout ce qu'on avait ! Mais il a circulé. Ceux qui savent lire l'ont lu aux autres ! Ce qu'il dit est tellement logique !

— Bé... fit Honorbrachios. Quoi donc ? »

Simonie agita fiévreusement les mains. « Parce qu'on le sait bien... J'suis allé là où... C'est vrai ! Y a bel et bien une Grande Tortue. Et la Tortue se meut ! On a pas besoin des dieux !

— Tefervoir ? Personne a enlevé le cuivre du toit, dis ? demanda Honorbrachios.

— Bé, je ne crois pas.

— Rappelle-moi de pas causer à ce gars-là quand on sera dehors, alors.

— Vous comprenez pas ! fit Simonie. J'peux vous sauver. Vous avez des amis même là où vous avez pas idée. Venez. Le temps de tuer ce prêtre... »

Il empoigna son épée. Frangin recula.

« Non ! Je peux vous aider, moi aussi ! C'est pour ça que je suis venu. Quand je vous ai vu devant Vorbis, j'ai su ce que je pouvais faire !

— Et que pouvez-vous faire ? ricana Tefervoir.

— Je peux sauver la bibliothèque.

— Quoi ? Vous la mettre sur le dos et vous carapater ? ricana à son tour Simonie.

— Non. Ce n'est pas à ça que je pensais. Combien vous en avez ici, des rouleaux ?

— Bé, à peu près sept cents, répondit Honorbrachios.

— Combien sont importants ?

— Tous ! affirma Tefervoir.

— Peut-être deux cents, fit doucement Honorbrachios.

— Tonton !

— Tout le reste, c'est que du vent et des cagades, répliqua le philosophe.

— Mais c'est des livres !

— Je peux peut-être en prendre plus, dit lentement Frangin. Est-ce qu'il y a une autre sortie ?

— C'est... c'est possible, répondit Honorbrachios.

— Lui dites pas ! lança Simonie.

— Alors tous vos livres vont brûler », dit Frangin. Il pointa le doigt sur le sergent. « Il a dit que vous n'aviez pas le choix. Vous n'avez donc rien à perdre, pas vrai ?

— C'est un... commença Simonie.

— La ferme, vous autres ! » ordonna Honorbrachios. Il regarda fixement derrière Frangin.

« Bé, il existe peut-être une sortie, dit-il. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne le crois pas ! se récria Tefervoir. Ce sont des Omniens, et tu leur révéles qu'il y a une autre sortie !

— Y a des tunnels partout dans ce rocher, expliqua Honorbrachios.

— Peut-être, mais ça ne se dit pas !

— J'ai envie de croire ce gars-là. Il a une figure honnête. Philosophiquement parlant.

— Pourquoi on devrait lui faire confiance ?

— Un gars assez bestiasse pour s'imaginer qu'on va lui faire confiance dans les circonstances actuelles, on doit justement s'y fier, expliqua Honorbrachios. Il est trop bestiasse pour vouloir nous tromper.

— Je peux m'en aller tout de suite, dit Frangin. Et alors, elle sera où votre bibliothèque ?

— Vous voyez ? lança Simonie.

— Au moment même où l'avenir a l'air de s'assombrir, voilà qu'il nous tombe d'un coup des amis de partout, fit Honorbrachios. C'est quoi, ton plan, jeune homme ?

— Je n'en ai pas, répondit le novice. Je fais seulement les choses les unes après les autres.

— Et ça va te demander combien de temps de faire les choses les unes après les autres ?

— À peu près dix minutes, je crois. »

Simonie jeta un regard mauvais à Frangin.

« Maintenant, vous allez prendre les livres, dit le novice. Et je vais avoir besoin de lumière.

— Mais vous ne savez même pas lire ! objecta Tefervoir.

— Je ne vais pas les lire. » Frangin posa un regard inexpressif sur le premier rouleau, en l'occurrence *De Chelonian mobile*.

« Oh. Mon dieu, fit-il.

— Ça va pas ? demanda Honorbrachios.

— Est-ce que quelqu'un pourrait aller chercher ma tortue ? »



Simonie traversa le palais au petit trot. On ne lui prêta guère attention. La majeure partie de la garde éphébienne se trouvait à l'extérieur du labyrinthe, et Vorbis avait clairement fait comprendre à tous ceux qui auraient envisagé de s'aventurer à l'intérieur ce qui arriverait aux occupants du palais. Des groupes de soldats omniens pillaient avec une certaine discipline.

Et puis il regagnait ses quartiers.

Il y avait bien une tortue dans la chambre de Frangin. Elle trônait sur la table, entre un rouleau et une écorce de melon rongée, et elle dormait, pour autant qu'on puisse en être sûr avec les tortues. Simonie la saisit sans cérémonie, la fourra dans son sac et reprit en vitesse le chemin de la bibliothèque.

Il s'en voulait de ce qu'il faisait. L'imbécile de prêtre avait tout gâché ! Mais Honorbrachios lui avait fait promettre, et Honorbrachios, c'était l'homme qui connaissait la Vérité.

Pendant tout le trajet, il eut l'impression que quelqu'un s'efforçait d'attirer son attention.



« Vous arrivez à vous en souvenir rien qu'en les regardant ? demanda Tefervoir.

— Oui.

— Tout le rouleau ?

— Oui.

— Je ne vous crois pas.

— Dans le mot LIBRVM, dehors, la première lettre est ébréchée en haut, dit Frangin. Xénon a écrit les *Réflexions*, le vieux Aristocrate les *Platitudes*, et Honorbrachios trouve les

Discours d'Ibid complètement idiots. Il y a six cents pas entre la salle du trône du tyran et la bibliothèque. Il y a un...

— Bé, il a une bonne mémoire, faut lui reconnaître ça, fit Honorbrachios. Montre-lui d'autres rouleaux.

— Comment on saura qu'il les a mémorisés ? demanda Tefervoir en étalant un rouleau de théorèmes géométriques. Il ne sait pas lire, coquin de sort ! Et même s'il savait lire, il ne sait pas écrire !

— Faudra lui apprendre ! »

Frangin contempla un rouleau rempli de cartes. Il ferma les yeux. L'espace d'un instant les contours dentelés rougeoyèrent sur la face interne de ses paupières, puis il les sentit s'incruster dans son cerveau. Elles se trouvaient toujours là, quelque part, et il pouvait les en ramener à tout moment. Tefervoir étala un autre rouleau. Des représentations d'animaux. Le suivant, des dessins de plantes et beaucoup d'écriture. Puis uniquement de l'écriture. Puis des triangles et des machins. Tous les renseignements s'imprimèrent dans sa mémoire. Au bout d'un moment, il n'avait même plus conscience du document qu'on déroulait. Il ne faisait que regarder.

Il se demanda combien contenait sa mémoire. Mais c'était idiot. On se souvient de tout ce qu'on voit, voilà. Un dessus de table ou un rouleau couvert d'écriture. Le grain et la couleur du bois renfermaient autant d'informations que les *Réflexions* de Xénon.

Malgré tout, il se sentait le cerveau un peu lourd, avait l'impression que s'il tournait brusquement la tête, la mémoire lui déborderait des oreilles.

Tefervoir prit un rouleau au hasard et l'étala à moitié.

« Décrivez à quoi ressemble le puzuma ambigu, demanda-t-il.

— Sais pas », répondit Frangin. Il cligna des yeux.

« Bravo, monsieur Mémoire, fit Tefervoir.

— Il sait pas lire, petit. C'est pas juste, ça, dit le philosophe.

— D'accord. Bé alors... la quatrième image du troisième rouleau que vous avez vu, dit Tefervoir.

— Une bête à quatre pattes qui regarde vers la gauche, le renseigna Frangin. Une grosse tête de chat, des épaules larges et

un corps fuselé vers l'arrière-train. Le corps est un motif à carreaux clairs et foncés. Les oreilles sont toutes petites et plaquées contre le crâne. Six moustaches. La queue est courte. Seules les pattes postérieures ont des griffes, trois griffes à chaque. Les antérieures font à peu près la même longueur que la tête et sont levées contre le corps. Une bande de poils épais...

— C'était il y a cinquante rouleaux, fit Tefervoir. Il n'a vu tout le rouleau qu'une seconde ou deux. »

Ils regardèrent Frangin. Qui cligna encore des yeux.

« Vous connaissez tout ? reprit Tefervoir.

— Je ne sais pas.

— Vous avez la moitié de la bibliothèque dans la cougourde !

— Je me sens... un... peu... »

La bibliothèque d'Éphèbe était une fournaise. Les flammes bleuissaient là où le cuivre fondu gouttait sur les étagères.

Toutes les bibliothèques, partout, sont reliées par les trous de ver percés dans l'espace par les fortes distorsions d'espace-temps qu'on trouve aux abords de toute concentration massive de livres. Seuls quelques bibliothécaires apprennent le secret, et un règlement inflexible en limite l'emploi. Car il équivaut au voyage dans le temps, et le voyage dans le temps est source de gros ennuis.

Mais si une bibliothèque brûle, et si les livres d'histoire en font état...

Il y eut un petit claquement sec qui passa complètement inaperçu parmi les crépitements des rayonnages, et une silhouette tomba de nulle part sur un bout de plancher encore intact au milieu de la bibliothèque.

Elle avait une allure anthropoïde mais elle agit sans la moindre hésitation. De longs bras simiens étouffèrent les flammes, sortirent les rouleaux des rayonnages et les fourrèrent dans un sac. Une fois le sac plein, elle revint au milieu de la salle... et disparut dans un autre claquement.

Cet incident n'a rien à voir avec notre histoire.

Ni le fait que des rouleaux qu'on croyait détruits dans le grand incendie de la bibliothèque d'Éphèbe réapparurent quelque temps après en excellent état à la bibliothèque de l'Université de l'Invisible d'Ankh-Morpork.

Mais c'est tout de même agréable de le savoir.



Frangin se réveilla avec l'odeur de la mer dans les narines. Du moins, l'odeur de mer telle que se l'imaginent les gens, entendez une puanteur de poisson avarié et d'algues pourries.

Il se trouvait dans une espèce de cabane. Le peu de lumière qui parvenait à passer par l'unique fenêtre non vitrée était rouge, et elle clignotait. Un côté de la cabane s'ouvrait sur la mer. La lumière rougeoyante y révéla quelques silhouettes regroupées autour de quelque chose.

Frangin sonda prudemment le contenu de sa mémoire. Rien ne manquait, lui sembla-t-il, les rouleaux de la bibliothèque étaient impeccablement rangés. Les mots n'avaient pas plus de sens pour lui qu'aucun autre mot écrit, mais les images étaient intéressantes. Plus intéressantes que la majeure partie de ce que renfermait sa mémoire, en tout cas.

Il s'assit, tout doucement.

« Ça y est, t'es réveillé ? fit la voix d'Om dans sa tête. On se sent un peu chargé, hein ? Un peu comme des rayonnages ? On a l'impression d'avoir partout dans le crâne de grandes pancartes qui disent SILENCIOS ? Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ?

— Je... ne sais pas. Ça m'a paru... la chose à faire. Où tu es ?

— *Ton copain le soldat m'a rangé dans son sac. Merci de t'occuper aussi bien de moi, au fait. »*

Frangin réussit à se mettre debout. Le monde gravita un moment autour de lui, ajoutant une troisième théorie astronomique aux deux qui occupaient déjà les esprits des penseurs locaux.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La lueur rouge provenait d'incendies qui ravageaient tout Éphèbe, mais la plus forte chapeautait la bibliothèque.

« Opérations de guérilla, expliqua Om. Même les esclaves se battent. Je ne comprends pas pourquoi. On aurait pu croire

qu'ils sauteraient sur l'occasion pour se venger de leurs maîtres, hein ?

— J'imagine que les esclaves d'Ephèbe ont la possibilité d'être émancipés », dit Frangin.

Un sifflement parvint de l'autre bout de la cabane, suivi d'un ronronnement métallique. Frangin entendit Tefervoir annoncer : « Té ! Je l'avais dit. Les tubes étaient bouchés, c'est tout. On va y fourrer davantage de combustible. »

Frangin se dirigea vers le groupe d'hommes d'un pas chancelant.

Ils étaient rassemblés autour d'un bateau. En tant que bateau, il avait une forme normale : un bout pointu à l'avant, un bout tronqué à l'arrière. Mais pas de mât. En revanche, il avait une grosse boule cuivrée suspendue dans une armature de bois vers la poupe. Elle surmontait un panier de fer dans lequel on avait déjà allumé un feu.

Et la boule tournoyait dans son armature au milieu d'un nuage de vapeur.

« J'ai vu ça, dit-il. Dans le *De Chelonian mobile*. Il y avait un dessin.

— Hé, mais c'est la bibliothèque ambulante, fit Honorbrachios. Voueille. Tu as raison. Ça illustre le principe de réaction. J'ai jamais demandé à Tefervoir d'en construire un gros. Voilà ce qui arrive quand on pense avec ses mains.

— Je lui ai fait faire un tour jusqu'au phare la semaine dernière pendant la nuit, dit Tefervoir. Aucun problème.

— Ankh-Morpork, c'est beaucoup plus loin que ça, objecta Simonie.

— Oui, la distance est cinq fois plus grande qu'entre Ephèbe et Omnia, précisa Frangin d'un ton solennel. Il y avait un rouleau de cartes », ajouta-t-il.

De la vapeur montait en nuages brûlants de la boule ronronnante. Maintenant qu'il était plus près, Frangin vit qu'on avait assemblé une demi-douzaine d'avirons très courts qui formaient comme une étoile derrière la sphère de cuivre et qu'on avait suspendu l'appareil au-dessus de l'arrière du bateau. Des roues dentées en bois et des courroies sans fin occupaient

l'espace intermédiaire. À mesure que tournait la sphère, les pagaies battaient l'air.

« Comment ça marche ? demanda-t-il.

— Très simple, répondit Tefervoir. Le feu, il...

— Pas le temps pour ça, dit Simonie.

— ... il chauffe l'eau qui se met alors en colère, poursuivit l'apprenti philosophe. Alors elle sort à toute vitesse de la sphère par ces quatre petites buses pour échapper au feu. Les jets de vapeur, ils poussent la sphère et la font tourner, ensuite les roues dentées et le mécanisme à vis de Légibus transmettent le mouvement aux rames qui tournent et propulsent le bateau dans l'eau.

— Très philosophique », commenta Honorbrachios.

Frangin sentit qu'il devait défendre les réalisations omniennes.

« Les grandes portes de la Citadelle pèsent des tonnes mais s'ouvrent uniquement par la puissance de la foi, dit-il. On pousse, et elles s'ouvrent.

— Té, j'aimerais bien voir ça », dit Tefervoir.

Frangin ressentit une légère fierté mais teintée de culpabilité à l'idée qu'Omnia possède encore de quoi lui inspirer un tel sentiment.

« Un équilibre parfait et un système hydraulique, sûrement.

— Oh. »

Simonie tâta d'un air songeur le mécanisme de la pointe de son épée.

« Vous avez réfléchi à toutes les possibilités ? » demanda-t-il.

Tefervoir fit onduler ses mains. « Vous voulez parler de gros vaisseaux qui sillonnent la mer odorante et vagabonde aux flots bleus et bruns, mais sans... commença-t-il.

— Sur terre, je pensais, dit Simonie. Peut-être que... sur un genre de chariot...

— Oh, aucun intérêt de mettre un bateau sur un chariot. »

Dans les yeux de Simonie passa une lueur, comme s'il avait vu l'avenir et l'avait trouvé recouvert d'un blindage.

« Hmm, fit-il.

— Bé, tout ça c'est bien beau, mais c'est pas de la philosophie, intervint Honorbrachios.

— Où est le prêtre ?

— Je suis ici, mais je ne suis pas...

— Comment ça va ? Vous vous êtes éteint comme une bougie là-bas.

— Ça... va mieux maintenant.

— Droit comme un piquet, et la seconde d'après un bourrelet de porte.

— Ça va beaucoup mieux.

— Ça arrive souvent, hein ?

— Des fois.

— Et les rouleaux, vous vous en souvenez comme il faut ?

— Je... je crois. Qui a mis le feu à la bibliothèque ? »

Tefervoir leva le nez du mécanisme.

« Lui », répondit-il.

Frangin fixa Honorbrachios.

« Vous ? Vous avez mis le feu à votre propre bibliothèque ?

— Bé, je suis le seul qualifié, fit le philosophe. Et comme ça, elle échappe à Vorbis.

— Quoi ?

— Suppose qu'il ait lu les rouleaux. Il est déjà bien assez désagréable. Il serait encore pire avec tout ce savoir en lui.

— Il ne les aurait pas lus, dit Frangin.

— Oh, que si. Je connais ce genre de bonhomme, fit Honorbrachios. De la dévotion vertueuse en public, mais des raisins pelés et son petit confort en privé.

— Pas Vorbis, insista le novice avec une certitude absolue. Il ne les aurait pas lus.

— Bah, de toute manière, puisque ça devait être fait, c'est moi qui m'en suis chargé. »

Tefervoir se détourna de la poupe où il réapprovisionnait en bois le brasier sous la sphère.

« Est-ce qu'on pourrait tous embarquer ? » demanda-t-il.

Frangin se fraya un chemin jusqu'à un banc grossier au milieu du bateau, si c'était bien comme ça qu'on disait. Une odeur d'eau chaude flottait dans l'air.

« Bien », reprit Tefervoir. Il tira sur un levier. Les rames en rotation touchèrent la surface de l'eau ; il y eut un soubresaut puis le bateau partit en avant, suivi d'un nuage de vapeur.

« C'est quoi, le nom de ce vaisseau ? » demanda Frangin.

Tefervoir parut surpris.

« Son nom ? fit-il. Bé, c'est un bateau. Une chose, de la nature des choses. Pas besoin de nom.

— Té, les noms, c'est plus philosophique, dit Honorbrachios d'un air vaguement boudeur. Et tu aurais dû briser une amphore de vin dessus.

— Ça aurait été du gâchis. »

Le bateau sortit en haletant du hangar et pénétra dans le port enténébré. Plus loin, d'un côté, une galère éphébienne était en feu. Toute la cité n'était qu'une mosaïque de flammes.

« Mais tu as une amphore à bord ? demanda Honorbrachios.

— Oui.

— Bé, passe-la-moi, alors. »

Le bateau laissait derrière lui un sillage d'eau blanchâtre. Les aubes faisaient bouillonner l'eau.

« Pas de vent. Pas de rameurs ! fit Simonie. Est-ce que vous commencez à comprendre ce que vous avez là, Tefervoir ?

— Absolument. Le système est d'une simplicité étonnante, dit l'apprenti philosophe.

— C'est pas ce que j'veux dire. J'veux parler de tout ce qu'on peut faire avec cette puissance ! »

Tefervoir poussa une autre bûche dans le feu.

« Ce n'est qu'une transformation de chaleur en travail, dit-il. J'imagine... Oh, le pompage de l'eau. Des moulins qui peuvent moudre même quand il n'y a pas de vent. Ce genre de chose ? C'est à ça que vous pensez ? »

Le soldat Simonie hésita.

« Ouais, fit-il. Un truc dans ce goût-là. »

Frangin souffla : « Om ?

— *Oui ?*

— Ça va ?

— *Ça sent le sac à dos militaire là-dedans. Sors-moi de là. »*

La boule de cuivre tournoyait follement au-dessus du feu.

Elle luisait presque autant que les yeux de Simonie.

Frangin lui tapota l'épaule.

« Je peux récupérer ma tortue ? »

Simonie eut un rire amer.

« C'est bon à manger, ces trucs-là, fit-il en péchant Om dans son sac.

— Tout le monde le dit. » Frangin baissa la voix au niveau du murmure.

« À quoi, ça ressemble, Ankh ?

— *Une cité d'un million d'âmes, répondit Om. Dont un grand nombre occupent une enveloppe corporelle. Et un millier de religions. Il existe même un temple consacré aux petits dieux ! Une ville, apparemment, où l'on peut croire sans crainte à ce qu'on veut. Pas mal comme coin pour un nouveau départ, à mon avis. Avec mon cerveau et ton... avec mon cerveau, nos affaires ne devraient pas tarder à reprendre.*

— Tu ne veux pas retourner à Omnia ?

— *Sans intérêt. Il est toujours possible de renverser un dieu en place. La population en a marre, elle veut du changement. Mais on ne peut pas se renverser soi-même, pas vrai ?*

— À qui vous causez, le prêtre ? lança Simonie.

— Je... euh... Je prie.

— Hah ! Une prière au dieu Om ? Autant l'adresser à cette tortue.

— Oui.

— J'ai honte d'Omnia, reprit Simonie. Regardez-nous. Enlisés dans le passé. Freinés par un monothéisme répressif. Fuis par nos voisins. Quel bien nous a apporté notre dieu ? Les dieux ? Hah !

— Du calme, du calme, fit Honorbrachios. On est sur la mer et l'armure que vous portez, hé bé, elle est hautement conductrice.

— Oh, j'dis rien sur les autres dieux, s'empessa de rectifier Simonie. J'en ai pas le droit. Mais Om ? Un croque-mitaine pour la Quisition ! S'il existe, qu'il me foudroie sur-le-champ ! »

Simonie dégaina son épée et la pointa en l'air à bout de bras.

Om restait tranquillement sur les genoux de Frangin. « *Je l'aime bien, ce gars-là, dit-il. Il vaut presque un fidèle. C'est comme l'amour et la haine, tu vois ce que je veux dire ?* »

Simonie rengaina son épée.

« Je réfute donc Om, dit-il.

— Oui, mais quelle autre solution ?

— La philosophie ! La philosophie appliquée ! Comme la machine de Tefervoir, là. Elle pourrait faire entrer Omnia de force dans le siècle de la Roussette !

— De force ? s'étonna Frangin.

— Absolument nécessaire », répliqua Simonie.

Il fit à ses compagnons un sourire rayonnant.

« *Ne t'inquiète pas pour lui, dit Om. On sera loin. Vaudra mieux, d'ailleurs. À mon avis, Omnia sera mal vue quand la nouvelle des événements de la nuit dernière va se répandre.*

— Mais c'est la faute de Vorbis ! lâcha Frangin tout haut. C'est lui qui a tout manigancé ! Il a envoyé le pauvre frère Colvert, puis il l'a fait tuer pour en accuser les Ephébiens ! Il n'a jamais voulu de traité de paix ! Uniquement pénétrer dans le palais !

— Comment il y a réussi, alors là, ça me dépasse, fit Tefervoir. Personne n'a jamais traversé le labyrinthe sans guide. Comment il s'y est pris ? »

Les yeux aveugles d'Honorbrachios cherchèrent et trouvèrent Frangin.

« Aucune idée », dit-il. Frangin baissa le nez.

« Il a vraiment fait tout ça ? demanda Simonie.

— Oui.

— *Espèce d'idiot ! Foutu couillon !* hurla Om.

— Et tu le répéterais à d'autres gens ? insista Simonie.

— Je pense, oui.

— Tu parlerais contre la Quisition ? »

Frangin regarda dans le vide de la nuit d'un air pitoyable. Derrière eux, les flammes d'Ephèbe avaient fusionné pour ne plus former qu'une seule lueur orange au loin.

« Tout ce que je peux dire, c'est ce que je me rappelle, dit-il.

— *On est morts, fit Om. Balance-moi par-dessus bord, tant que tu y es ! Cet abruti va vouloir nous ramener à Omnia !* »

Simonie se frottait le menton, la mine songeuse.

« Vorbis a beaucoup d'ennemis quand il lui en reste, dit-il. Ce serait mieux qu'il se fasse tuer, mais certains crieraient au

meurtre. Ou il passerait pour un martyr. Mais un procès... S'il y avait des preuves... Si même on croyait qu'il puisse y avoir des preuves...

— *Ça cogite sous son crâne, je le vois !* brailla Om. *On serait tous plus tranquilles si tu la fermais !*

— Vorbis jugé... » réfléchissait tout haut Simonie.

Frangin blêmit à cette idée. Une idée quasi impossible à garder en mémoire. Une idée qui n'avait aucun sens. Vorbis jugé ? Les procès n'arrivaient qu'aux autres, pas à lui.

Il se remémora frère Colvert. Et les soldats perdus dans le désert. Et tout ce que les gens avaient enduré, même lui, Frangin.

« *Dis-lui que tu n'arrives pas à te souvenir, s'égosilla Om. Dis-lui que tu ne te rappelles pas !*

— Et s'il était jugé, poursuivait Simonie, il serait reconnu coupable. Personne oserait conclure autrement. »

Les idées faisaient lentement leur chemin dans la tête de Frangin, à la façon d'icebergs. Elles arrivaient lentement, repartaient de même et, le temps de leur passage, occupaient beaucoup de place, surtout sous la surface.

Il songeait : Le pire, avec Vorbis, ce n'est pas qu'il soit malfaisant mais qu'il pousse les honnêtes gens à le devenir. Il change les gens à son image. On ne peut pas s'en empêcher. On prend modèle sur lui.

Il n'y avait d'autre bruit que le clapotis de l'eau contre la coque du *Bateau sans nom* et la rotation du moteur philosophique.

« On va se faire prendre si on retourne à Omnia, dit lentement Frangin.

— On peut accoster loin des ports, fit ardemment Simonie.

— *Ankh-Morpork !* s'écria Om.

— D'abord, il faudrait emmener monsieur Honorbrachios à Ankh-Morpork, dit Frangin. Et après... je reviendrai à Omnia.

— *Merde, tu pourrais aussi m'y laisser, moi !* s'exclama Om. *Je ne tarderai pas à me trouver des fidèles à Ankh-Morpork, ne t'inquiète pas, ils croient à n'importe quoi, là-bas !*

— J’y suis jamais allé, à Ankh-Morpork, fit Honorbrachios. Enfin, on apprend à tout âge. Vivre c’est apprendre. C’est ce que je dis toujours. » Il se tourna face au soldat. « De force.

— Y a des exilés à Ankh, dit Simonie. Vous en faites pas. Vous serez en sécurité là-bas.

— Incroyable ! lança Honorbrachios. Quand on pense que ce matin je savais même pas que j’étais en danger. »

Il se carra dans le bateau.

« Té, la vie dans ce monde, reprit-il, c’est pour ainsi dire comme se trouver dans une caverne. Qu’est-ce qu’on sait de la réalité ? Car tout ce qu’on voit de la vraie nature de l’existence, c’est rien d’autre, mettons, que des ombres fantaisistes et déroutantes projetées sur la paroi intérieure de la caverne par la lumière invisible et aveuglante de la vérité absolue dont elles nous donnent ou non une petite idée, et nous, chercheurs troglodytes de la sagesse, bé, on peut seulement élever nos voix vers l’invisible et demander humblement : « Allez vaï, fais-nous le lapin difforme... c’est celui que je préfère. » »



Vorbis tisonna les cendres du pied. « Pas d’os », dit-il.

Les soldats, immobiles, restaient silencieux. Les flocons gris duveteux retombèrent et s’envolèrent un peu plus loin, emportés par la brise de l’aube.

« Et pas la bonne espèce de cendre », ajouta Vorbis.

Le sergent ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

« Soyez sûr que je sais de quoi je parle », dit Vorbis.

Il se rendit nonchalamment à la trappe calcinée et la tâta du bout du pied.

« On a suivi le tunnel, fit le sergent du ton de qui espère contre toute expérience qu’une attitude serviable empêchera la colère d’éclater. Ça débouche du côté des quais.

— Mais si on y entre par les quais, il ne débouche pas ici », songea tout haut Vorbis. Les cendres fumantes exerçaient visiblement sur lui une fascination infinie.

Le front du sergent se plissa.

« Comprenez ? fit Vorbis. Les Ephébiens ne construiraient pas une sortie qui serait une entrée. Les esprits qui ont conçu le labyrinthe ne fonctionnent pas de cette façon-là. Il y aurait des... des vannes. Des successions de pierres à mécanisme, peut-être. Des croche-pieds qui ne crachent les pieds que dans un sens. Des lames vrombissantes qui jaillissent des murs quand on ne s'y attend pas.

— Ah.

— Très sournois et compliqué, à n'en pas douter. »

Le sergent se passa une langue sèche sur les lèvres. Il ne lisait pas dans Vorbis comme dans un livre parce qu'il n'avait jamais existé de livre comme Vorbis. Mais le diacre avait un mode habituel de pensée qu'on finissait par reconnaître au bout d'un moment.

« Vous voulez que je prenne l'escouade et que je remonte le tunnel depuis les quais, dit-il d'une voix caverneuse.

— J'allais vous le suggérer, fit Vorbis.

— Oui, monseigneur. »

Vorbis tapota l'épaule du sergent.

« Mais ne vous inquiétez pas ! dit-il d'un ton joyeux. Om protégera ses fidèles fervents.

— Oui, monseigneur.

— Et le dernier homme me ramènera un rapport détaillé. Mais d'abord... ils ne sont pas en ville ?

— Nous l'avons fouillée de fond en comble, monseigneur.

— Et personne n'est sorti par la porte ? Donc ils sont partis par la mer.

— On a retrouvé tous les bateaux de guerre éphébiens, seigneur Vorbis.

— Cette baie pullule de petits bateaux.

— Qui ne peuvent aller nulle part ailleurs qu'au large, monseigneur. »

Vorbis contempla au-dehors la mer Circulaire. Elle emplissait le monde d'un horizon à l'autre. Au-delà s'étendaient la tache des plaines de Sto et la ligne dentelée des montagnes du Bélier jusqu'aux sommets imposants que les hérétiques appelaient le Moyeu mais qui étaient, il le savait, le Pôle, visible malgré la courbure du monde uniquement grâce à la

déformation de la lumière dans l'atmosphère, la même déformation qu'elle subissait dans l'eau... et il distingua une traînée blanche qui ondulait au-dessus de l'océan au loin.

Vorbis avait une très bonne vue, surtout depuis une hauteur.

Il ramassa une poignée de cendres grises, autrefois les *Principes de navigation* de Daikiri, et les laissa s'écouler entre ses doigts.

« Om nous envoie un vent favorable, dit-il. Descendons sur les quais. »

L'espoir agita une main optimiste dans l'océan d'abattement du sergent.

« Vous n'allez pas nous demander d'explorer le tunnel, monseigneur ? dit-il.

— Oh non. Vous le ferez à notre retour. »



Tefervoir tâta doucement la sphère de cuivre avec un bout de fil de fer tandis que le *Bateau sans nom* ballottait au milieu des vagues.

« Vous pouvez pas lui taper dessus ? fit Simonie qui saisissait mal la différence entre l'homme et la machine.

— C'est un moteur philosophique, expliqua Tefervoir. Que ça ne sert à rien de lui taper dessus.

— Mais vous avez dit que les machines pouvaient être nos esclaves.

— Bé, pas du genre qu'on tabasse. Les buses sont bouchées par du sel. Quand l'eau sort de la boule, elle laisse le sel.

— Pourquoi ?

— Bé, je n'en sais rien, moi. L'eau, elle aime voyager léger, sans trop de bagages.

— On est encalminés ! Vous pouvez rien y faire ?

— Si, attendre que ça refroidisse, puis nettoyer la boule et remettre de l'eau dedans. »

Simonie regarda autour de lui d'un œil affolé.

« Mais on est encore en vue d'la côte !

— Toi, peut-être », fit Honorbrachios. Assis au milieu du bateau, les mains croisées sur sa canne, on aurait dit un vieillard qu'on emmène rarement prendre l'air et qui trouve la sortie agréable.

« Vous tracassez pas. Personne ne peut nous voir là où on est », dit l'apprenti philosophe. Il tripota le mécanisme. « En tout cas, l'hélice, elle m'emmouscaille un peu. Elle était prévue pour déplacer l'eau le long du bateau, pas pour déplacer le bateau sur l'eau.

— Elle fait n'importe quoi, alors ? lança Simonie. Autant dire qu'on a plus d'hélice, hélas.

— C'est là qu'est l'os », ajouta joyeusement Honorbrachios.

Frangin, étendu au bout pointu, plongeait les yeux dans l'eau. Un petit calmar passa d'un coup de siphon, juste sous la surface. Il se demanda ce que c'était...

... et sut qu'il s'agissait du calmar entonnoir commun, de la classe des céphalopodes, phylum des mollusques, qu'il possédait une structure cartilagineuse interne au lieu d'un squelette, ainsi qu'un système nerveux très développé et de grands yeux qui formaient des images, assez semblables à ceux des vertébrés.

Les renseignements flottèrent un moment au premier plan de son esprit puis s'évanouirent.

« Om ? chuchota Frangin.

— *Quoi ?*

— Qu'est-ce que tu fais ?

— *J'essaye de dormir un peu. Les tortues ont besoin de beaucoup de sommeil, tu sais. »*

Simonie et Tefervoir étaient courbés au-dessus du moteur philosophique. Frangin contempla la sphère...

... une sphère de rayon r , dont le volume est donc $V = (4/3) (\pi) rrr$, et la superficie $A = 4 (\pi) rr$...

« Oh, mon dieu...

— *Quoi encore ?* » fit la voix de la tortue.

Le visage d'Honorbrachios se tourna vers Frangin qui s'agrippait la tête.

« C'est quoi, un π ? »

Honorbrachios tendit une main et calma le novice.

« *Qu'est-ce qui se passe ?* demanda Om.

— Je ne sais pas ! Ce ne sont que des mots. Je ne sais pas ce qu'il y a dans les livres ! Je ne sais pas lire !

— *Le sommeil, c'est vital*, fit Om. *Ça donne une carapace saine.* »

Frangin s'affaissa sur les genoux dans le bateau instable. Il se faisait l'effet d'un locataire qui rentre à l'improviste et découvre son logement bourré d'étrangers. Ils se trouvaient dans toutes les pièces, ne représentaient aucune menace, remplissaient seulement l'espace de leur présence.

« Les livres ont des fuites !

— Bé, je vois pas comment ça peut se faire, répliqua Honorbrachios. D'après toi, tu les as seulement regardés. Tu les as pas lus. Tu sais pas ce qu'ils veulent dire.

— Eux, ils le savent, ce qu'ils veulent dire !

— Écoute. C'est que des livres, de la nature des livres, dit Honorbrachios. Ils sont pas magiques. Si on savait ce que contiennent les livres rien qu'en les regardant, Tefervoir, là, il serait un génie.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Simonie.

— Il croit en savoir trop.

— Non ! Je ne sais rien ! Je ne sais pas réellement, dit Frangin. Je me suis juste souvenu que les calmars ont une structure cartilagineuse interne !

— Y a de quoi s'inquiéter, j'veois ça, fit Simonie. Huh. Les prêtres ? Sont tous cinglés.

— Non ! Je ne sais pas ce que ça veut dire, cartilagineux !

— Tissu conjonctif squelettique, expliqua Honorbrachios. Pense à de l'os et du cuir en même temps. »

Simonie ronchonna. « Ouais, ouais, fit-il. Vivre, c'est apprendre, comme vous dites.

— Y en a même parmi nous qui prétendent que c'est le contraire, fit Honorbrachios.

— C'est censé vouloir dire quelque chose ?

— Té, c'est de la philosophie. Et assieds-toi, petit. Que tu fais bouléguer le bateau. On est déjà en surcharge.

— Il subit une poussée verticale de bas en haut d'intensité égale au poids du fluide déplacé, marmonna Frangin en s'affaissant.

— Hmm ?

— Sauf que je ne sais pas ce que c'est, une intensité égale. »

Tefervoir leva les yeux de la sphère. « On est prêts à repartir, dit-il. Versez donc de l'eau là-dedans avé votre casque, monsieur.

— Et après on repart ?

— Bé, on va toujours commencer par faire monter la vapeur », répondit Tefervoir. Il s'essuya les mains sur sa toge.

« Tu sais, fit Honorbrachios, il y a différentes façons d'apprendre. Ça me rappelle la fois où le vieux prince Lasguere de Tsort m'a demandé comment il pouvait s'instruire, vu qu'il avait pas de temps à consacrer à la lecture et toutes ces fadaïses. Je lui ai répondu : "Y a pas de voie royale pour apprendre, sire", et il m'a dit : "Ouvres-en une en vitesse si tu veux pas que je te fasse trancher les jambes. Embauche autant d'esclaves que ça te chante." Une façon de procéder agréablement directe, j'ai toujours pensé. Pas le genre de type à mâcher ses mots. Ses gens, oui. Mais pas ses mots.

— Pourquoi il ne t'a pas tranché les jambes ? fit Tefervoir.

— Bé, je lui ai ouvert sa voie. Plus ou moins.

— Comment ça ? Je croyais que c'était seulement une métaphore.

— Tu apprends, Tefervoir. J'ai trouvé une douzaine d'esclaves qui savaient lire, et ils restaient la nuit dans sa chambre pour lui chuchoter des morceaux choisis pendant qu'il dormait.

— Ç'a marché ?

— Sais pas. Le troisième esclave, il lui a planté une dague de six pouces dans l'oreille. Puis, après la révolution, le nouveau dirigeant, il m'a fait sortir de prison et m'a dit que je pouvais quitter le pays si je promettais de ne réfléchir à rien jusqu'à la frontière. Mais fondamentalement l'idée était valable, j'en suis sûr. »

Tefervoir souffla sur le feu.

« Faut un certain temps pour chauffer l'eau », expliqua-t-il. Frangin se rallongea à la proue. S'il se concentrait, il arriverait à endiguer l'afflux des connaissances. Une seule solution : ne rien regarder. Même un nuage...

... conçu par la philosophie naturelle pour fournir de temps en temps de l'ombre à la surface du monde et donc prévenir la surchauffe...

... suffisait à le perturber.

Om dormait à griffes fermées.

Savoir sans apprendre, songea le novice. Non. Le contraire. Apprendre sans savoir...



Les neuf dixièmes d'Om somnolaient dans sa carapace. Le reste voguait comme une brume dans le monde réel des dieux, un monde beaucoup moins intéressant que celui à trois dimensions qu'habite la majeure partie de l'humanité.

Il se disait : On navigue dans un petit bateau. Si ça se trouve, elle ne va même pas nous remarquer. L'océan est vaste. Elle ne peut pas être partout.

Évidemment, elle a beaucoup de fidèles. Mais on n'est qu'un petit bateau...

Il sentit les esprits de poissons curieux fureter du côté de la vis. Ce qui était étrange, parce que les poissons ne sont d'ordinaire pas connus pour leur...

« Salut, fit la reine de la mer.

— Ah.

— Je vois que tu as réussi à rester en vie, petite tortue.

— Je m'accroche, fit Om. Pas de problème. »

Suivit une pause qui, survenant entre deux membres de l'espèce humaine, aurait généré des toux et des mines embarrassées. Mais les dieux ne sont jamais embarrassés.

« J'imagine, fit Om, que tu viens réclamer ton prix.

— Ce vaisseau et tous ses occupants, dit la reine. Mais ton fidèle peut être sauvé, comme c'est la coutume.

— Quel intérêt pour toi ? L'un d'eux est athée.

— Hah ! Ils se mettent tous à croire quand la fin est proche.

— Je ne trouve pas ça... (Om hésita) équitable ? »

La reine de la mer marqua un temps.

« Qu'est-ce que c'est... équitable ? »

— C'est comme... ce qui sous-tend la justice ? » Om se demanda pourquoi il avait dit ça.

« Ç'a m'a l'air d'une notion humaine.

— Ils sont inventifs, je te le garantis. Mais ce que je voulais dire, c'est... enfin... ils n'ont rien fait pour le mériter.

— Le mériter ? Ce sont des humains, tout de même. Pourquoi devraient-ils le mériter ? »

Om devait le reconnaître. Il ne pensait pas comme un dieu. Il s'en inquiéta.

« C'est que...

— Tu dépends depuis trop longtemps d'un seul humain, petit dieu.

— Je sais. Je sais. » Om soupira. Les esprits déteignent les uns sur les autres. Il considérait trop les choses d'un point de vue humain. « Prends le bateau, alors. Puisqu'il le faut. J'aurais quand même préféré que ce soit...

— Équitable ? » fit la reine de la mer. Elle s'avança. Om la sentit tout autour de lui. « Rien n'est équitable, dit-elle. La vie, c'est comme une plage. Et après, on meurt. »

Puis elle disparut.

Om se retira à l'abri de sa carapace.

« *Frangin ?*

— Oui ?

— *Tu sais nager ?* »

La sphère se mit à tourner.

Frangin entendit Tefervoir annoncer : « Bé voilà. On va bientôt repartir.

— Vaudrait mieux. » Ça, c'était Simonie. « Y a un bateau, là-bas.

— Le nôtre, il va plus vite que tout ce qui marche à voile ou à rame. »

Frangin regarda vers l'autre bout de la baie. Un bateau omnien effilé doublait le phare. Il était encore loin, mais

Frangin le fixait avec une crainte et une attente qui grossissaient mieux qu'un télescope.

« Il va vite, dit Simonie. J'comprends pas... Y a pas d'vent. »

Tefervoir observa la mer d'huile environnante.

« Il ne peut pas y avoir du vent là-bas et aucun ici, fit-il.

— *Est-ce que tu sais nager ? je t'ai demandé.* » La voix de la tortue était pressante dans la tête du novice.

« Aucune idée, répondit Frangin.

— *Crois-tu pouvoir t'en faire une rapidement ?* »

Tefervoir regarda en l'air.

« Oh », dit-il.

Des nuages s'étaient rassemblés au-dessus du *Bateau sans nom*. Visiblement, ils tournaient sur eux-mêmes.

« *Faut que t'en aies le cœur net !* s'écria Om. *Je croyais que t'avais une mémoire infailible !*

— On barbotait dans la grande citerne du village ! chuchota Frangin. Je ne sais pas si ça compte ! »

La brume décampa de la surface de la mer. Les oreilles de Frangin se débouchèrent brusquement. Et le bateau omnien continuait d'approcher, il volait sur les vagues.

« Comment ça s'appelle quand on a un calme plat entouré de vent... commença Tefervoir.

— Bé, un ouragan ? » proposa Honorbrachios.

Un éclair jaillit entre ciel et mer. Tefervoir tira d'un coup sec sur le levier qui abaissait l'hélice dans l'eau. Ses yeux brillaient presque autant que l'éclair.

« Té, ça c'est de l'énergie, dit-il. Exploiter les éclairs ! Le rêve de l'humanité ! »

Le *Bateau sans nom* s'élança en avant.

« Ah oui ? Hé bé, c'est pas mon rêve à moi, fit Honorbrachios. Je rêve toujours d'une carotte géante qui me poursuit dans un champ de homards.

— Je veux dire un rêve métaphorique, maître, précisa Tefervoir.

— C'est quoi, une métaphore ? demanda Simonie.

— C'est quoi, un rêve ? » demanda Frangin.

Un éclair comme une colonne lumineuse s'abattit en zigzaguant dans la brume. Des éclairs induits étincelèrent sur la sphère tournoyante.

« On peut obtenir ça avec les chats, dit un Tefervoir perdu dans un monde philosophique tandis que le *Bateau* laissait un sillage blanc derrière lui. On les frotte avec une tige d'ambre, et ça donne de toutes petites étincelles... Si je pouvais amplifier ça un million de fois, plus personne ne serait esclave, on pourrait l'emmagasiner dans des bocaux et vaincre la nuit... »

Un éclair tomba à quelques brasses.

« On est dans un bateau, à côté d'une grosse boule de cuivre, en plein milieu d'une étendue d'eau salée, fit Honorbrachios. Merci, Tefervoir.

— Et les temples des dieux seraient magnifiquement illuminés, évidemment », ajouta en hâte l'apprenti philosophe.

Honorbrachios tapa la coque de son bâton. « Té, c'est une idée qu'elle est bonne, mais tu trouverais jamais assez de chats », dit-il. La mer devint houleuse.

« *Saute à l'eau !* cria Om.

— Pourquoi ? » fit Frangin.

Une vague faillit retourner le bateau. La pluie sifflait sur le métal de la sphère qui renvoyait des embruns bouillants.

« *Je n'ai pas le temps de t'expliquer ! Saute par-dessus bord ! C'est le mieux à faire ! Crois-moi !* »

Frangin se leva et s'accrocha à l'armature de la sphère pour se stabiliser.

« Asseyez-vous ! ordonna Tefervoir.

— Je sors, dit Frangin. J'en ai peut-être pour un moment. »

Le bateau tangua sous ses pieds quand il tomba autant qu'il sauta dans la mer bouillonnante.

La foudre frappa la sphère.

Lorsque Frangin remonta à la surface, il vit, l'espace d'un instant, la sphère éclatante chauffée à blanc et le *Bateau sans nom*, son hélice presque hors de l'eau, qui filait au ras des vagues comme une comète dans la brume. Le bâtiment disparut dans les nuages et la pluie. Quelques secondes plus tard, par-dessus le bruit de la tempête, le novice entendit une explosion assourdissante.

Il leva la main. Om creva la surface en soufflant de l'eau de mer par les narines.

« Tu as dit que c'était le mieux à faire ! s'écria Frangin.

— *Et alors ? On est encore en vie ! Et tiens-moi hors de l'eau ! Les tortues terrestres ne savent pas nager !*

— Mais ils sont peut-être morts !

— *Tu veux les rejoindre ? »*

Une vague submergea Frangin. Un moment, le monde ne fut plus qu'un rideau vert sombre qui lui tintait dans les oreilles.

« Je ne sais pas nager d'une seule main ! brailla-t-il en refaisant surface.

— *On va nous sauver ! Elle n'osera pas !*

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Une autre vague gifla Frangin, et l'aspiration lui tira sur la robe.

« Om ?

— *Oui ?*

— Je crois que je ne sais pas nager du tout... »



Les dieux ne sont pas de grands amateurs de l'introspection. Ça n'a jamais compté parmi leurs traits dominants. La capacité de cajoler, menacer et terrifier a toujours suffisamment fonctionné. Quand on peut raser des cités entières à sa fantaisie, on a rarement besoin de pratiquer la réflexion dans le calme et de voir les choses du point de vue d'autrui.

Ce qui a conduit, par tout le multivers, quelques hommes et femmes d'une intelligence et d'une empathie supérieures à vouer toute leur existence au service de déités incapables de les battre aux dominos. Par exemple, sœur Sestina de Quirm brava la colère du roi local, marcha sans mal sur un lit de charbons ardents et développa une éthique raisonnable au nom d'une déesse dont le seul intérêt se portait sur l'art capillaire, et frère Zephilite de Klatch abandonna son vaste domaine et sa famille pour consacrer sa vie à aider les pauvres et les malades au nom du dieu invisible F'rum, qu'on tenait communément pour

incapable, s'il avait eu un derrière, de le trouver avec ses mains, s'il avait eu des mains. Les dieux n'ont pas besoin d'être très futés quand ils disposent d'humains qui le sont à leur place.

La reine de la mer, elle, passait pour assez bête, même auprès des autres dieux. Mais ses pensées suivaient une certaine logique tandis qu'elle évoluait dans les profondeurs, sous les vagues battues par la tempête. Le petit bateau avait fait une cible tentante... mais il y en avait un autre, plus gros, rempli de monde, qui filait droit dans la tempête.

Avec ce bateau-là, le jeu était plus équitable.

La reine de la mer avait la durée de concentration d'une purée d'oignon.

Et elle organisait elle-même ses propres sacrifices. Elle croyait aussi à la quantité.



L'Aileron divin plongeait de crête en creux de vague alors que les coups de vent lui labouraient les voiles. Le capitaine se fraya un chemin, dans l'eau jusqu'à la taille, vers la proue où Vorbis se dressait, agrippé au bastingage, apparemment inconscient des ballottements du bateau à demi submergé.

« Monseigneur ! Il faut prendre des ris ! On ne peut pas distancer ça ! »

Du feu vert crépita au sommet des mâts. Vorbis se retourna. La lueur se réfléchit dans ses orbites.

« C'est pour la gloire d'Om, dit-il. La confiance est notre voile et la gloire notre destination. »

Le capitaine en avait assez. S'il restait hésitant sur la question de la religion, il ne doutait pas de posséder, au bout de trente ans, quelques notions sur la mer.

« Le fond de l'océan est notre destination, oui ! » cria-t-il.

Vorbis haussa les épaules. « Je n'ai pas dit qu'il n'y aurait pas d'arrêts en cours de route », fit-il.

Le capitaine le regarda fixement et s'en repartit péniblement dans l'autre sens sur le pont agité. Entre autres notions maritimes, il savait que des tempêtes de ce genre n'arrivaient

jamais. On ne passait pas comme ça d'un calme plat au cœur d'un ouragan en furie. Ce n'était pas la mer. C'était une affaire personnelle.

La foudre frappa le grand mât. Un cri s'éleva dans les ténèbres lorsqu'une masse de voile déchirée et de gréement s'écrasa sur le pont.

Le capitaine nagea autant qu'il grimpa en haut de l'échelle menant au gouvernail où le timonier n'était qu'une ombre dans les embruns et la lueur fantomatique de la tempête.

« On ne s'en sortira jamais vivants !

— EXACT.

— Va falloir abandonner le navire !

— NON. NOUS L'EMMENONS AVEC NOUS. C'EST UN BON BATEAU. »

Le capitaine y regarda de plus près dans l'obscurité.

« C'est toi, Bosco Coplei ?

— VOUS VOULEZ ENCORE ESSAYER DE DEVINER ? »

La coque heurta un rocher immergé qui l'éventra. La foudre s'abattit sur le mât restant et, comme un bateau en papier resté trop longtemps dans l'eau, l'*Aileron divin* se plia en deux. Des billes de bois d'œuvre furent réduites en petit bois qui fusa vers les cieux tourbillonnants...

Puis le silence tomba soudain, velouté...

Le capitaine découvrit qu'il avait acquis des souvenirs récents. Il était question d'eau, de bourdonnement dans les oreilles et d'une sensation de feu glacial dans les poumons. Mais déjà ils s'estompaient. Il s'approcha du bastingage d'un pas sonore dans le silence et regarda par-dessus bord. Malgré ces souvenirs qui suggéraient que le bateau avait été réduit en miettes, il le retrouvait à nouveau entier. Si l'on pouvait dire.

« Huh, fit-il, on dirait qu'on n'a plus de mer.

— Oui.

— Ni de terre non plus. »

Le capitaine tapota le bastingage. Un bastingage grisâtre et vaguement transparent.

« Huh. C'est du bois ?

— MÉMOIRE MORPHIQUE.

— Pardon ?

— VOUS ÉTIEZ MARIN. VOUS AVEZ ENTENDU PARLER DES BATEAUX COMME D'ÊTRES VIVANTS ?

— Oh, oui. Il suffit de passer une nuit sur un bateau pour sentir qu'il a une â...

— Oui. »

Le souvenir de l'*Aileron divin* voguait dans le silence. On entendait au loin les soupirs du vent, ou du souvenir du vent. Les cadavres apaisés de tempêtes défuntes.

« Huh, fit le fantôme du capitaine, vous avez dit “étiez” ?

— Oui.

— Il me semblait bien. »

Le capitaine fixa le pont en contrebas. L'équipage s'y rassemblait et levait vers lui des yeux anxieux.

Il regarda mieux. Devant l'équipage, les rats du navire s'étaient regroupés. Une petite silhouette en robe se tenait devant eux.

« COUIINE », fit-elle.

Il songea : même les rats ont une Mort...

La Mort s'écarta et fit signe au capitaine.

« VOUS AVEZ LA BARRE.

— Mais... mais on va où ?

— QUI SAIT ? »

Le capitaine saisit désespérément les poignées de la roue de gouvernail. « Mais... je ne reconnais aucune étoile ! Je n'ai pas de cartes ! Quels sont les vents, ici ? Où sont les courants ? »

La Mort haussa les épaules.

Le capitaine tourna la roue sans trop savoir. Le bateau continua de glisser sur un fantôme d'océan.

Puis le capitaine s'anima. Le pire était déjà passé. Une nouvelle étonnamment agréable. Et si le pire était déjà passé...

« Où est Vorbis ? grommela-t-il.

— IL A SURVÉCU.

— Non ? Il n'y a pas de justice.

— IL N'Y A QUE MOI. »

La Mort disparut.

Le capitaine tourna un peu la roue, pour l'image. Après tout, il était encore capitaine et il s'agissait toujours d'un bateau, d'une certaine façon.

« Monsieur le second ? »

Le second salua.

« Cap'taine !

— Hum. Où va-t-on, maintenant ? »

Le second se gratta la tête.

« Ben, cap'taine, j'ai entendu dire que les païens de Klatch ont un paradis où on boit et on chante avec des jeunes femmes qui portent des clochettes et qui sont... vous savez... ouvertes. »

Le second observa son capitaine avec espoir.

« Ouvertes, hein ? répéta le capitaine d'un air songeur.

— À ce qu'on m'a dit. »

Le capitaine se dit qu'il avait bien droit à un peu d'ouverture.

« Une idée sur la route à suivre pour aller là-bas ?

— Je crois qu'on reçoit les consignes de son vivant, répondit le second.

— Oh.

— Et il y a des barbares vers le Moyeu, reprit le second en savourant le mot, qui prétendent se retrouver dans une grande salle où ils mangent et boivent toutes sortes de choses.

— Avec des femmes ?

— Sûrement. »

Le capitaine fronça les sourcils. « C'est marrant, fit-il, mais pourquoi donc les païens et les barbares semblent-ils avoir droit aux meilleurs séjours quand ils meurent ?

— Ça, c'est une colle, reconnut le second. D'après moi, ça compense pour... toute leur vie qu'ils passent aussi à s'amuser ? » Il eut l'air intrigué. Maintenant qu'il était mort, toute cette histoire lui paraissait louche.

« J'imagine que vous n'avez aucune idée d'où se trouve aussi ce paradis-là ?

— J'regrette, cap'taine.

— Il n'y a pas de mal à chercher, remarquez. »

Le capitaine regarda par-dessus bord. En naviguant assez longtemps, on finirait fatalement par voir une terre. Et il n'y avait pas de mal à chercher.

Un mouvement lui attira l'œil. Il sourit. Bien. Un signe. C'était peut-être le mieux à faire, après tout...

Accompagné par les fantômes de dauphins, le fantôme d'un bateau voguait...



Les mouettes ne s'aventuraient jamais aussi loin le long du littoral désertique. Leur niche écologique était occupée par le pougneux, un membre de la famille des corbeaux qu'eux-mêmes sont les premiers à désavouer et dont ils ne parlent jamais en société. Il vole rarement mais fouine partout en *les petits dieux* sautillant sur des pattes mal assurées. Son cri distinctif rappelle à qui l'entend un système digestif perturbé. Il a l'aspect qu'ont les autres oiseaux après une marée noire. Rien ne mange le pougneux, à part d'autres pougneux. Le pougneux mange ce qui rend le vautour malade à vomir. Le pougneux mangerait du vomi de vautour malade. Le pougneux mange tout ce qu'il trouve.

L'un d'eux, par cette nouvelle matinée lumineuse, marchait de guingois sur le sable infesté de puces de mer bondissantes et picorait sans but, au cas où les galets et les morceaux de bois seraient devenus comestibles durant la nuit. Pour ce qu'en savait le pougneux, pratiquement tout devenait comestible dès lors qu'on attendait assez longtemps. Il tomba sur un monticule étendu sur la laisse de haute mer et lui donna un coup sec du bec, à tout hasard.

Le monticule gémit.

Le pougneux recula en vitesse et porta son attention sur un petit caillou en forme de dôme à côté du monticule. Il était à peu près sûr de n'avoir pas vu cette chose-là non plus sur la plage la veille. Il risqua un coup de bec préliminaire.

Une tête jaillit du caillou et lui cracha : « *Va te faire foutre, sale con.* »

Le pougneux sauta en arrière et se lança dans une espèce de course bondissante, ce qu'un pougneux daignait accomplir qui se rapprochait le plus d'un envol, jusqu'à un tas de bois flotté blanchi au soleil. Les affaires reprenaient. Si ce caillou était vivant, il finirait par mourir.

Le grand dieu Om rejoignit Frangin d'un pas chancelant et lui flanqua des coups de sa carapace dans la tête jusqu'à ce que le novice se remette à gémir.

« Réveille-toi, mon gars. Debout, là-dedans. Hop-hop-hop. Terminus, tout le monde descend. »

Frangin ouvrit un œil.

« ... c'est qui s'est passé ? fit-il.

— *Tu es vivant, voilà ce qui s'est passé* », répondit Om. La vie est une plage, se souvint-il. Et après on meurt.

Frangin se redressa sur les genoux.

Il y a des plages qui ont besoin de parasols aux couleurs vives.

Il y a des plages qui reflètent la majesté de la mer.

Mais cette plage-là, non. Ce n'était qu'un ourlet stérile qui reliait la terre à l'océan. Sur la laisse de haute mer s'entassait du bois flotté que le vent érodait. L'atmosphère bourdonnait de petits insectes agaçants. Il flottait une odeur donnant à penser qu'un cadavre avait pourri une éternité plus tôt là où les pousseux ne pouvaient pas le trouver. Ce n'était pas une bonne plage.

« Oh. Mon dieu.

— *C'est mieux que se noyer*, fit Om d'un ton encourageant.

— Je n'en sais trop rien. » Frangin parcourut la plage des yeux. « Il y a de l'eau potable ?

— *M'étonnerait*, répondit Om.

— Le verset 3, Ossaïre V, dit que tu as fait couler de l'eau vive du désert aride.

— *C'était un genre de licence artistique.*

— Tu ne peux même pas faire ça ?

— *Non.* »

Frangin contempla encore le désert. Derrière les lignes de bois flotté et quelques carrés d'une herbe qui donnait l'impression de crever à mesure qu'elle croissait, les dunes se succédaient à perte de vue.

« Par où c'est, Omnia ? demanda-t-il.

— *On ne va pas à Omnia* », fit Om.

Frangin regarda fixement la tortue. Puis il la saisit.

« Je crois que c'est par là », dit-il. Les pattes d'Om gigotèrent frénétiquement. « *Pourquoi t'as envie d'aller à Omnia ?* demanda-t-il.

— Je n'ai pas envie, répondit le novice. Mais j'y vais quand même. »



Le soleil pendait très haut dans le ciel au-dessus de la plage.
Ou peut-être que non.

Frangin connaissait désormais des détails sur le soleil. Les renseignements s'infiltraient dans sa tête. Les Ephébiens s'étaient beaucoup intéressés à l'astronomie. Explétius avait démontré que le Disque avait un diamètre de quinze mille kilomètres. Fébrius, qui avait posté des esclaves aux réflexes vifs et à la voix puissante dans tout le pays à l'aube, avait prouvé que la lumière se déplaçait en gros à la même vitesse que le son. Et Honorbrachios avait calculé que, dans ce cas, afin de passer entre les éléphants, le soleil devait parcourir une orbite d'au moins cinquante-cinq mille kilomètres chaque jour ou, autrement dit, se déplacer deux fois plus vite que sa propre lumière. Par conséquent, quand on le voyait en un point donné, il n'y était déjà plus, sauf deux fois par jour quand il se rattrapait lui-même, ce qui signifiait que toute sa masse formait une particule plus rapide que la lumière, un tachyon ou, selon l'expression d'Honorbrachios, un enfoiré.

Il faisait quand même chaud. La mer sans vie avait l'air de fumer.

Frangin cheminait péniblement, pile au-dessus de la seule tache d'ombre à des centaines de kilomètres à la ronde dont il ne pouvait pas profiter : la sienne. Même Om avait cessé de se plaindre. Trop chaud.

Ici et là, des morceaux de bois roulaient dans l'écume qui frangeait la mer.

Plus loin devant Frangin, l'air miroitait au-dessus du sable. Autour d'une tache noire.

Il la regarda d'un œil indifférent tout en s'en approchant, incapable d'aucune réelle pensée. Ce n'était rien d'autre qu'un point de référence dans un monde de chaleur orange, qui se dilatait et se contractait dans la brume tremblotante.

Une fois plus près, il reconnut Vorbis.

L'information mit un bon moment à imprégner le cerveau du novice.

Vorbis.

Sans robe. Tout arrachée. Que son gilet de corps avec. Les clous cousus dedans. Du sang plein. La jambe. Lacérée par des rochers. Vorbis.

Vorbis.

Frangin s'affaissa sur les genoux. Sur la laisse de haute mer, un pousseux lâcha un croassement.

« Il vit... toujours, parvint à dire le novice.

— *Domage*, fit Om.

— On devrait faire quelque chose... pour lui.

— *Oui ? Tu pourrais trouver un caillou et lui enfoncer le crâne dedans.*

— On ne peut pas le laisser là.

— *Tu vas voir.*

— Non. »

Frangin passa les mains sous le diacre et tenta de le soulever. Avec un étonnement las, il s'aperçut que Vorbis ne pesait presque rien. La robe du diacre avait caché un corps qui n'était que peau tendue sur des os. Frangin aurait pu le briser à mains nues.

« *Et moi ?* » geignit Om.

Frangin se jeta Vorbis sur l'épaule.

« Tu as quatre pattes, répliqua-t-il.

— *Je suis ton dieu !*

— Oui. Je sais. » Il avait repris son cheminement le long de la plage.

« *Qu'est-ce que tu vas faire de lui ?*

— L'emmener à Omnia, répondit Frangin d'une voix épaisse. Le peuple doit être mis au courant. De ce qu'il a fait.

— *Tu es fou ! Tu es fou ! Tu crois que tu vas le porter jusqu'à Omnia ?*

— Sais pas. Je vais essayer.

— *Toi alors ! Toi alors !* » Om abattit une griffe sur le sable.
« *Des millions de gens dans le monde, et il a fallu que je tombe sur toi ! Quel idiot ! Quel idiot !* »

Frangin n'était plus qu'une forme frémissante dans la brume.

« *C'est ça !* brailla Om. *Je n'ai pas besoin de toi ! Tu crois que j'ai besoin de toi ? Je n'ai pas besoin de toi ! Je peux trouver un autre fidèle quand je veux ! Sans problème !* »

Frangin disparut.

« *Et je ne vais pas te courir après ! Bon débarras ! Tiens, je vais en pousser une, tellement je suis content,* hurla Om qui se mit à chanter : *Il était un petit navire, il était un petit navire.* »



Frangin observait ses pieds qui se traînaient l'un devant l'autre.

Il avait désormais dépassé le stade de la pensée. Dans la friture de son esprit ne flottaient plus que des images décousues et des fragments de souvenirs.

Les rêves. C'étaient des représentations dans la tête. Coaxias avait écrit tout un rouleau là-dessus. Les superstitieux croyaient qu'il s'agissait de messages divins, mais ils émanaient du cerveau lui-même, lequel les produisait durant la nuit à mesure qu'il triait et classait les événements de la journée. Frangin ne rêvait jamais. Alors parfois... le trou noir, pendant que le cerveau se chargeait du classement. Il classait tous les livres. Maintenant, Frangin savait sans apprendre...

C'était ça, les rêves.

Les dieux. Les dieux avaient besoin des fidèles. La foi était la nourriture des dieux. Mais ils avaient aussi besoin d'une forme. Les dieux devenaient tels que les fidèles les imaginaient. Ainsi, la déesse de la sagesse arborait un pingouin. Le même sort aurait pu tomber sur n'importe quelle divinité. Elle aurait dû hériter d'une chouette. Tout le monde savait ça. Mais un mauvais sculpteur qui ne connaît les chouettes que par ouï-dire

réalise un travail saboté, la foi se met de la partie, et on se retrouve avec une déesse de la sagesse encombrée d'un oiseau qui porte en permanence un habit de soirée et empeste le poisson.

On donne à un dieu sa forme, comme la gelée remplit le moule.

Les dieux deviennent souvent le père, affirmait Abraxas l'agnostique. Les dieux deviennent une grande barbe dans le ciel parce que, quand vous aviez trois ans, c'était effectivement votre père...

Abraxas avait évidemment survécu... La pensée surgit, glaciale et acérée, du secteur de son esprit que Frangin pouvait encore considérer comme à lui. Les dieux laissent les athées tranquilles, dès lors qu'il s'agit d'athées convaincus, passionnés et fougueux comme Simonie, qui passent leur vie à ne pas croire, à en vouloir aux dieux de ne pas exister. Ce genre d'athéisme est un roc. Presque une foi...

Le sable. Ce qu'on trouve dans les déserts. Des cristaux de roche qui façonnent des dunes. Gordo de Tsort prétendait que le sable provenait de montagnes usées, mais Irexes avait découvert que le grès était une pierre composée de sable compressé, ce qui laissait entendre que les grains étaient les pères des montagnes.

Chaque grain de sable un petit cristal. Et tous ces grains qui se mettent à grossir...

À grossir...

Sans bruit, sans même s'en apercevoir, Frangin cessa de tomber en avant et ne bougea plus, à plat ventre par terre.



« Fous le camp ! »

Le pougneux fit la sourde oreille. Il jugeait l'expérience intéressante. Il découvrait de nouvelles bandes de plage qu'il ne connaissait pas et, bien sûr, il y avait la perspective, voire la certitude, d'un bon repas au bout de l'aventure.

Il s'était perché sur la carapace d'Om.

Om clopinait sur le sable et s'arrêtait de temps en temps pour abreuver son passager d'insultes.

Frangin était passé par ici.

Mais voilà qu'un des affleurements rocheux qui parsemaient le désert comme des îles dans un océan se prolongeait jusqu'à la lisière de l'eau. Le novice n'avait pas pu l'escalader. Les traces de pas dans le sable bifurquaient vers l'intérieur des terres, vers le cœur du désert.

« *Imbécile !* »

Om gravit péniblement le flanc d'une dune en y enfonçant bien les pattes pour s'empêcher de repartir en slalom arrière.

Sur l'autre flanc de la dune, les traces devinrent un long sillon, là où Frangin avait dû tomber. Om rétracta ses pattes et se laissa glisser jusqu'au bas du toboggan.

Là, les traces changeaient de direction. Le novice avait sûrement cru pouvoir contourner la dune suivante et retrouver le rocher de l'autre côté. Om connaissait les déserts et, entre autres choses, savait que sur ce type de raisonnement s'étaient déjà enferrés un millier de squelettes perdus, blanchis au soleil.

Il suivit quand même péniblement les traces, reconnaissant envers la dune de l'ombre momentanée qu'elle lui offrait maintenant que le soleil se couchait.

Les traces contournaient la dune puis, tiens, escaladaient en zigzags grossiers une pente à angle droit de la direction qu'elles auraient dû prendre. Garanti sur facture. C'est ça, les déserts. Ils possèdent leur propre pesanteur. Ils vous aspirent vers le centre.



Frangin progressait à quatre pattes en tenant tant bien que mal Vorbis par un bras flasque. Il n'osait pas s'arrêter. Sa grand-mère lui taperait encore dessus. Et il y avait aussi maître Nonroid dont l'image flottante apparaissait et disparaissait.

« Tu me déçois beaucoup, Frangin. Mmm ?

— Veux... de l'eau...

— ... de l'eau, répéta Nonroid. Fais confiance au grand dieu. »

Frangin se concentra. L'image de Nonroid s'évanouit.

« Grand dieu ? » fit-il.

Quelque part, il y avait de l'ombre. Le désert ne pouvait pas durer éternellement.



Le soleil se couchait vite. Pendant un moment, Om le savait, la chaleur se dégagerait du sable et sa propre carapace l'emmagasinerait, mais elle ne tarderait pas à se dissiper, remplacée par la rigueur nocturne du désert.

Les étoiles commençaient déjà à poindre lorsqu'il trouva Frangin. Vorbis avait été lâché un peu plus tôt.

Om se traîna à la hauteur de l'oreille de Frangin.

« Hé ! »

Aucun son, aucun mouvement. Om donna un petit coup de tête sur le crâne du novice puis regarda les lèvres crevassées.

Il entendit picorer derrière lui.

Le pogueux inventorait les orteils de Frangin, mais son exploration fut interrompue lorsque des mâchoires de tortue se refermèrent sur sa patte.

« *He h'ai hit, hous l'hamp !* »

Le pogueux lâcha un hoquet paniqué et tenta de s'envoler, mais il était gêné par une tortue décidée accrochée à sa patte. Om rebondit sur le sable sur quelques pas avant de lâcher prise.

Il voulut cracher, mais les gueules de tortue ne sont pas conçues pour ça.

« *Les oiseaux, je les rends tous par l'œil* », lança-t-il dans le soir qui tombait.

Le pogueux l'observa d'un air réprobateur depuis le sommet d'une dune. Il ébouriffa sa poignée de plumes grasseuses, l'air de qui est prêt à attendre toute la nuit si nécessaire. Aussi longtemps qu'il faudra.

Om revint en se traînant vers Frangin. Bon, il y avait toujours de la respiration.

De l'eau...

Le dieu réfléchit. Frapper le roc un grand coup. C'était une solution. Faire couler l'eau... aucune difficulté. Une question de molécules et de vecteurs. L'eau avait un penchant naturel à couler. Il fallait seulement veiller à ce qu'elle coule par-ci plutôt que par-là. Aucun problème pour un dieu au mieux de sa forme.

Comment s'attaquer au problème du point de vue d'une tortue ?

La tortue se traîna jusqu'au pied de la dune et passa les minutes suivantes à monter et descendre. Elle choisit enfin un point précis et entreprit de creuser.



Ce n'était pas normal. On avait enduré une chaleur torride. Maintenant on gelait.

Frangin ouvrit les yeux. Les étoiles du désert, d'un blanc éclatant, lui renvoyèrent son regard. Il avait l'impression que sa langue lui emplissait la bouche. Tiens, qu'est-ce qui se passe... ?

De l'eau.

Il roula sur lui-même. Il avait entendu des voix dans sa tête, et maintenant il en entendait à l'extérieur. Des voix faibles mais assurément réelles, qui rebondissaient en écho léger au-dessus du sable éclairé par la lune.

Frangin rampa péniblement vers le pied de la dune. Il y trouva un monticule. En fait, il y en avait même plusieurs. La voix assourdie provenait de l'un d'eux. Il se traîna plus près.

Il y avait un trou dans le monticule. Quelque part, loin en dessous, on jurait. Des mots indistincts remontaient par rebonds d'avant en arrière dans le tunnel, mais leur sens général ne laissait aucun doute.

Frangin s'affala et observa.

Au bout de quelques minutes il vit bouger à l'entrée du trou, et Om émergea, couvert de ce que Frangin aurait appelé de la boue s'il ne s'était pas trouvé dans le désert.

« Oh, c'est toi, fit la tortue. Déchire un bout de ta robe et passe-le-moi. »

Comme dans un rêve, Frangin obéit.

« Se retourner au fond de ce truc-là, reprit Om, ce n'est pas de la tarte, c'est moi qui te le dis. »

Il saisit le morceau de robe dans ses mâchoires, opéra un demi-tour prudent et disparut dans le trou. Deux minutes plus tard, il revenait en tirant toujours le tissu.

Un tissu tout mouillé. Frangin laissa le liquide s'égoutter dans sa bouche. Il lui trouva un goût de vase, de sable, de teinture brune bon marché et vaguement de tortue, mais il en aurait bu des litres. Il se serait baigné dans une mare de cette eau-là.

Il déchira un autre morceau de robe pour qu'Om le descende.

Quand la tortue refit surface, Frangin était agenouillé près de Vorbis.

« Une descente de cinq mètres ! Cinq putain de mètres ! s'écria Om. Gâche pas d'eau pour ce type-là ! Il n'est pas encore mort ?

— Il a la fièvre.

— Mets donc fin à ses souffrances.

— On le ramène quand même à Omnia.

— Tu te figures qu'on va y arriver ? Sans rien à manger ? Sans eau ?

— Mais tu en as trouvé, toi. De l'eau dans le désert.

— Rien de miraculeux là-dedans, fit Om. Il y a une saison des pluies près de la côte. Des crues subites. Des oueds. Des lits de rivière à sec. On a des couches aquifères, ajouta-t-il.

— Pour moi, c'est un miracle, croassa Frangin. Tu as beau savoir l'expliquer, n'empêche que ça peut être un miracle quand même.

— Ben, il n'y a pas à manger là-dessous, crois-moi. Rien du tout. Rien dans la mer, si jamais on retrouve la mer. Je le connais, le désert. Des crêtes rocheuses qu'il faut contourner. Tout pour t'écarter de ton chemin. Des dunes qui changent de place pendant la nuit... les lions... d'autres machins... »... des dieux.

« Qu'est-ce que tu veux faire, alors ? demanda Frangin. Il vaut mieux être vivant que mort, tu as dit. Tu veux retourner à Éphèbe ? On serait bien vus là-bas, d'après toi ? »

Om resta silencieux.

Frangin hocha la tête.

« Repars chercher de l'eau, alors. »



C'était plus facile de voyager de nuit, Vorbis sur l'épaule et Om sous le bras.

À cette époque de l'année...

... la lueur dans le ciel là-bas, c'est l'Aurora Corialis, les lumières du Moyeu, où le champ magique du Disque-monde se décharge en permanence parmi les pics de Cori Celesti, la montagne centrale. Et à cette époque de l'année, le soleil se lève au-dessus du désert à Éphèbe et au-dessus de la mer à Omnia, donc il faut garder les lumières du Moyeu sur la gauche et la lueur du soleil couchant dans le dos...

« Tu es déjà allé à Cori Celesti ? » demanda Frangin.

Om, qui s'était assoupi dans le froid, se réveilla en sursaut.

« *Hein ?* »

— C'est là que vivent les dieux.

— *Hah ! Je pourrais t'en raconter*, fit mystérieusement Om.

— Quoi ?

— *Se prennent pour une putain d'élite !*

— Tu n'as pas vécu là-haut, alors ?

— *Non. Faut être un dieu du tonnerre, quelque chose dans le genre. Faut avoir tout un tas d'adorateurs pour vivre chez les rupins. Faut être une personnification anthropomorphique, un truc comme ça.*

— Être un grand dieu, ça ne suffit pas, alors ? »

Bah, on était dans le désert. Et Frangin allait mourir.

« *Autant que je te le dise*, marmonna Om. *Ce n'est pas comme si on allait survivre... Tu vois, chaque dieu est le grand dieu de quelqu'un. Je n'ai jamais voulu être si grand que ça.* »

Une poignée de tribus, une ou deux villes. Ce n'est pas beaucoup demander, hein ?

— Il y a deux millions d'habitants dans l'Empire, dit Frangin.

— *Ouais. Pas mal, hein ? Démarrer avec seulement un berger qui entend des voix dans sa tête et finir avec deux millions de fidèles.*

— Mais tu n'as jamais rien fait avec eux.

— *Comme quoi ?*

— Ben... leur dire de ne pas se tuer les uns les autres, ce genre de choses...

— *Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Pourquoi j'aurais dû leur dire ça ? »*

Frangin chercha une réponse propre à séduire une psychologie divine.

« Ben, si les gens ne se tuaient pas les uns les autres, il y en aurait davantage à croire en toi ? suggéra-t-il.

— *C'est un argument, admit Om. Un argument intéressant. Perfide. »*

Frangin marchait en silence. De la gelée scintillait sur les dunes.

« As-tu déjà entendu parler d'éthique ? demanda-t-il.

— *Quelque part dans les terres d'Howonda, non ?*

— Les Ephébiens s'y intéressaient beaucoup.

— *Ils comptaient sûrement l'envahir.*

— Ils avaient l'air d'y réfléchir souvent.

— *Une stratégie à long terme, peut-être.*

— Mais je ne crois pas que ce soit une ville ni un pays. Ça a plutôt rapport avec la vie des gens.

— *Quoi ? Se prélasser à longueur de journée pendant que des esclaves font tout le boulot ? Tu peux me croire, chaque fois que tu vois une bande de connards se balader en discutant de la vérité, de la beauté et du meilleur moyen d'attaquer Éthique, tu peux parier tes sandales, c'est parce que des dizaines d'autres pauvres connards font tout le boulot dans le coin pendant que ces types-là vivent comme...*

— ... des dieux ? » termina Frangin.

Un silence horrible s'ensuivit.

« *J'allais dire "des rois",* fit Om d'un ton de reproche.

— Ils me font un peu l'effet de dieux.
— *De rois*, répliqua Om, catégorique.
— Pourquoi est-ce que les gens ont besoin de dieux ? insista Frangin.

— *Oh, faut en avoir, des dieux*, répondit Om d'une voix joviale autant que péremptoire.

— Mais ce sont les dieux qui ont besoin des gens. Pour la foi. C'est toi qui l'as dit. »

Om hésita. « *Bon, d'accord*, fit-il. *Mais faut bien que les gens croient en quelque chose. Oui ? Je veux dire, pourquoi, sinon, est-ce qu'il y a du tonnerre ?*

— Le tonnerre, fit Frangin dont le regard se voila légèrement, je ne...

» ... est dû au choc entre des nuages ; après que la foudre est tombée, il se forme un trou dans l'atmosphère, et le son est alors généré par les nuages qui se précipitent pour combler le trou et qui se percutent, selon les principes stricts de la cumulo-dynamique.

— *Tu as une drôle de voix quand tu récites*, fit Om. *Qu'est-ce que ça veut dire : générer ?*

— Je ne sais pas. On ne m'a pas montré de dictionnaire.

— *N'importe comment, c'est seulement une explication. Pas une raison.*

— D'après ma grand-mère, le tonnerre venait du grand dieu Om qui ôtait ses sandales, fit le novice. Elle était d'une humeur bizarre le jour où elle m'a dit ça. Presque souriante.

— *Métaphoriquement juste*, fit Om. *Mais je n'ai jamais lancé de coups de tonnerre, moi. Question d'attributions, tu vois. C'est ce salaud d'Io l'aveugle avec son gros marteau, là-haut chez les rupins, qui se charge de les lancer tous.*

— Je croyais que, d'après toi, il y avait des centaines de dieux du tonnerre.

— *Ouais. Et c'est lui à chaque fois. La rationalisation. Quand deux tribus se rassemblent, elles ont l'une et l'autre des dieux du tonnerre, d'accord ? Et les dieux fusionnent, comme qui dirait... Tu sais comment les amibes se divisent ?*

— Non.

— *Ben, c'est pareil, mais dans l'autre sens.*

— Je ne vois toujours pas comment un seul dieu peut être cent dieux du tonnerre. Aucun n'a l'air pareil...

— *Des faux nez.*

— Quoi ?

— *Et des voix différentes. Je sais, figure-toi, qu'Io possède soixante-dix modèles de marteaux. Peu de gens sont au courant. Et c'est la même chose avec les déesses mères. Y en a qu'une. Elle a des tas de perruques, sans compter ce qu'on arrive à faire avec un soutien-gorge rembourré, tu n'imagines pas. »*

Tout n'était que silence dans le désert. Les étoiles, légèrement embuées par l'humidité en haute altitude, dessinaient de minuscules rosaces immobiles.

Loin vers ce que l'Église qualifiait de Pôle du Dessus et que Frangin commençait à appeler le Moyeu, le ciel tremblota.

Le novice posa Om et coucha Vorbis sur le sable.

Le silence absolu.

Rien sur des kilomètres en dehors de ce qu'il apportait lui-même. Voilà ce qu'avaient dû ressentir les prophètes, quand ils se rendaient dans le désert pour trouver... ce qu'ils trouvaient, et parler à... ceux auxquels ils parlaient.

Il entendit Om ronchonner. « *Faut bien que les gens croient dans quelque chose. Autant que ce soit dans les dieux. Sinon, en quoi croire ?* »

Frangin se mit à rire.

« Tu sais, fit-il, j'ai l'impression que je ne crois plus en rien.

— *Sauf en moi !*

— Oh, ça, je sais que tu existes. » Frangin sentit Om se calmer un peu. « Les tortues, elles ont quelque chose. Les tortues, je peux y croire. Une existence comme concentrée en un seul lieu. C'est avec les dieux en général que j'ai du mal.

— *Écoute, si les gens arrêtent de croire aux dieux, ils vont croire en n'importe quoi, dit Om. Ils vont croire dans la boule de vapeur du jeune Tefervoir. N'importe quoi.*

— Hmm. »

Une lueur verte dans le ciel signalait que la clarté de l'aube courait frénétiquement après son soleil.

Vorbis gémit. « Je me demande pourquoi il ne se réveille pas, dit Frangin. Je n'ai trouvé aucun os cassé.

— *Qu'est-ce que tu en sais ?*

— Un des rouleaux éphébiens parlait uniquement des os. Tu ne peux rien faire pour lui ?

— *Pourquoi ?*

— Tu es un dieu.

— *Ben, oui. Si j'étais assez costaud, je pourrais sûrement le foudroyer d'un éclair.*

— Je croyais que c'était Io qui lançait les éclairs.

— *Non, seulement les coups de tonnerre. On a le droit de lancer autant d'éclairs qu'on veut, mais pour le tonnerre il faut passer un contrat. »*

L'horizon formait désormais une large bande dorée.

« Et faire tomber la pluie ? demanda Frangin. Quelque chose d'utile, quoi. »

Une ligne argentée apparut à la base de la bande dorée. La lumière du soleil se précipitait vers Frangin.

« *Une réflexion très méchante*, reprocha la tortue. *Une réflexion délibérément blessante.* »

Dans la lumière qui grandissait rapidement, Frangin aperçut un des îlots rocheux à peu de distance. Ses piliers décapés par le sable n'offraient que de l'ombre, mais l'ombre, toujours disponible en grande quantité dans les profondeurs de la Citadelle, manquait ici terriblement. « Des cavernes ? fit le novice.

— *Des serpents.*

— Mais des cavernes quand même ?

— *Conjointement avec des serpents.*

— Des serpents venimeux ?

— *Devine. »*



Le *Bateau sans nom* fendait tranquillement les flots sous la poussée du vent qui gonflait la robe de Tefervoir attachée à un

mât bricolé à partir de morceaux de l'armature de la sphère que ligaturaient les lanières des sandales de Simonie.

« Té, je crois que je le sais, ce qui a mal tourné, dit l'apprenti philosophe. Une simple question de vitesse excessive.

— Vitesse excessive ? On a carrément décollé ! fit Simonie.

— Il faut une espèce de mécanisme de limitation, poursuivit Tefervoir en griffonnant un dessin sur le flanc du bateau. Quelque chose qui ouvrirait la soupape quand il y a trop de vapeur. Je crois que je pourrais trouver un système avec deux boules en rotation.

— Té, c'est drôle que tu dises ça, fit Honorbrachios. Au moment où on a décollé et où la sphère a explosé, j'ai nettement senti mes...

— Cette saleté a failli nous tuer ! lança Simonie.

— Donc la prochaine machine sera meilleure », répliqua joyeusement Tefervoir. Il parcourut du regard la côte au loin. « Pourquoi on n'accoste pas quelque part par là ? demanda-t-il.

— La côte du désert ? fit Simonie. Pour quoi faire ? Y a rien à manger, rien à boire, on s'y perd comme de l'dire. La seule destination, avec ce vent, c'est Omnia. On peut débarquer de ce côté-ci de la ville. Je connais des gens. Et ces gens en connaissent d'autres. Dans tout Omnia, y a des gens qui connaissent des gens. Des gens qui croient dans la Tortue.

— Bé, tu sais, j'ai jamais voulu ça, que les gens croient dans la Tortue, fit Honorbrachios d'un air malheureux. C'est qu'une grosse tortue. Elle existe et c'est tout. Ce sont des choses qui arrivent. À mon avis, la Tortue, elle s'en fout. Je me suis juste dit que ce serait peut-être une bonne idée de noter mes réflexions et de donner quelques explications.

— Certains restaient debout toute la nuit à monter la garde pendant que d'autres faisaient des copies, poursuivit Simonie en l'ignorant. Ils se les passaient de main en main ! Chacun faisait une copie et la passait à un autre ! Comme un feu qui se serait propagé sous terre !

— Beaucoup de copies ? s'enquit prudemment Honorbrachios.

— Des centaines ! Des milliers !

— J’imagine que c’est trop tard pour réclamer, disons, cinq pour cent de droits d’auteur ? fit Honorbrachios dont l’espoir éclaira un instant la figure. Non. Sûrement hors de question, je pense. Non. Oublie même que je t’ai demandé ça. »

Quelques poissons volants jaillirent des vagues, poursuivis par un dauphin.

« C’est plus fort que moi, ça me peine un peu pour ce jeune Frangin, reprit Honorbrachios.

— Les prêtres, ça se remplace, fit Simonie. Y en a déjà trop.

— Il avait tous nos livres, dit Tefervoir.

— Bé, il va sans doute flotter, avec tout ce savoir qu’il a en lui, fit remarquer le philosophe.

— Il était fou, de toute façon, dit le sergent. Je l’ai vu parler tout bas à sa tortue.

— Dommage qu’on l’ait perdue. C’est bon à manger, ces trucs-là », soupira Honorbrachios.



Ce n’était pas grand-chose comme caverne, rien qu’une cavité profonde creusée par les vents incessants du désert et même, en un temps reculé, par l’eau. Mais c’était suffisant.

Frangin s’agenouilla sur le sol rocheux et souleva le caillou au-dessus de sa tête.

Ses oreilles bourdonnaient et il avait l’impression d’avoir les globes oculaires enfoncés dans du sable. Pas d’eau depuis le coucher du soleil et rien à manger depuis un siècle. Il devait le faire.

« Pardon », dit-il, puis il abattit le caillou.

Le serpent ne le quittait pas des yeux, mais dans sa torpeur du petit matin il fut trop lent à esquiver. En entendant le craquement qui s’ensuivit, Frangin sut que sa conscience le lui répéterait jusqu’à la fin de ses jours.

« *Bien*, fit Om à côté de lui. *Maintenant tu le dépouilles et tu fais attention de ne pas perdre le jus. Garde aussi la peau.*

— Je ne voulais pas le tuer, dit Frangin.

— *Il faut voir ça autrement*, dit Om. *Si je ne t'avais pas prévenu quand tu es entré dans la caverne, tu serais maintenant étalé par terre avec un pied comme une armoire. Fais à autrui avant qu'autrui te le fasse.*

— Ce n'est même pas un gros serpent.

— *Et pendant que tu te tordrais par terre dans des souffrances indescriptibles, tu imaginerais tout ce que tu aurais fait à cette saleté de serpent si tu avais attaqué le premier. Eh ben, ton vœu a été exaucé. N'en donne pas à Vorbis*, ajouta-t-il.

— Il a une mauvaise fièvre. Il n'arrête pas de marmonner.

— *Tu t'imagines vraiment que tu vas le ramener à la Citadelle et qu'ils vont te croire ?*

— Frère Nonroid répétait que je disais toujours la vérité. » Frangin écrasa le caillou sur la paroi de la caverne afin d'obtenir une arête vaguement coupante et entreprit de dépecer le serpent avec précaution. « De toute façon, je ne peux pas faire grand-chose d'autre. Je ne peux pas l'abandonner.

— *Si, tu pourrais*, fit Om.

— Le laisser mourir dans le désert ?

— *Oui. C'est facile. Beaucoup plus que ne pas le laisser mourir.*

— Non.

— *C'est comme ça qu'on fait à Éthique, hein ?* se moqua Om.

— Je ne sais pas. C'est comme ça que moi, je fais. »



Le *Bateau sans nom* dansait dans un goulet entre les rochers. Une falaise basse bordait la plage. Simonie la redescendit pour rejoindre les philosophes blottis à l'abri du vent.

« Je connais ce coin, annonça-t-il. On est à quelques kilomètres du village où habite un ami. Tout ce qu'il faut, c'est attendre la nuit.

— Pourquoi vous faites tout ça ? demanda Tefervoir. Je veux dire, à quoi ça vous avance ?

— Vous avez déjà entendu parler d'un pays du nom d'Istancia ? demanda Simonie. Pas très gros, comme pays. Sans rien d'enviable. Un pays où vivre, rien d'autre.

— Omnia l'a conquis y a quinze ans, fit Honorbrachios.

— Exact. Mon pays, dit le soldat. J'étais qu'un gamin à l'époque. Mais j'oublierai pas. Les autres non plus. Y a des tas de gens qui ont des raisons d'en vouloir à l'Église.

— Je vous ai vu rester tout près de Vorbis, dit Tefervoir. J'ai cru que vous le protégiez.

— Oh, je l'protégeais, je l'protégeais. J'ai pas envie qu'un autre le tue avant moi. »

Honorbrachios s'enveloppa dans sa toge et frissonna.



Le soleil était rivé au dôme cuivré du ciel. Frangin somnolait dans la caverne. Dans son coin, Vorbis n'arrêtait pas de se tourner et se retourner.

Om, immobile, attendait à l'entrée de la caverne.

Attendait avec espoir.

Attendait avec crainte.

Et ils arrivèrent.

Ils arrivèrent de sous la pierraille, de fissures dans la roche. Ils filtrèrent du sable, ils s'écoulèrent peu à peu du ciel tremblotant. Leurs voix emplirent l'atmosphère, aussi ténues que des murmures de moucheron.

Om se tendit.

La langue qu'il parlait ne ressemblait pas à celle des dieux de haut rang. C'était à peine une langue. Rien de plus qu'une modulation d'envies et d'appétits, sans noms, avec seulement quelques verbes.

... Veux...

Om répondit : À *moi*.

Ils se chiffraient par milliers. Lui était plus fort, oui, il avait un fidèle, mais les autres emplissaient le ciel comme des sauterelles. La convoitise lui tomba dessus, lourde comme du plomb fondu. Un seul, un unique avantage en sa faveur : les

petits dieux n'avaient aucune idée du travail en commun, ce luxe qui va de pair avec l'évolution.

... Veux...

À moi !

Les pépiements se muèrent en gémissements.

Mais vous pouvez prendre l'autre, dit Om.

... Ennuyeux, dur, barricadé, enfermé...

Je sais, fit Om. Mais celui-là, *à moi*.

Le cri psychique retentit dans tout le désert. Les petits dieux s'enfuirent.

Sauf un.

Om avait conscience qu'il ne s'était pas mêlé aux autres mais avait voltigé doucement au-dessus d'un bout d'os blanchi au soleil. Sans rien dire.

Om tourna son attention vers lui.

Toi. *À moi !*

Je sais, fit le petit dieu. Lui connaissait la langue, la vraie langue divine, même s'il parlait en donnant l'impression d'extirper chaque mot du tréfonds de sa mémoire.

Qui es-tu ? demanda Om.

Le petit dieu s'agita.

Il y avait une ville autrefois, dit-il. Mieux qu'une ville. Un empire de villes. Je, je, je me souviens qu'il y avait des canaux, des jardins. Il y avait un lac. Et des jardins flottants sur le lac, je me rappelle. Je, je. Et il y avait des temples. Des temples comme on en rêve. Grands temples en forme de pyramides qui s'élevaient jusqu'au ciel. Des sacrifices par milliers. Pour la plus grande gloire.

Om se sentit malade. Il ne s'agissait pas là d'un banal petit dieu. Mais d'un petit dieu qui n'avait pas toujours été petit...

Qui étais-tu ?

Et il y avait des temples. Je, je, moi. Des temples comme on en rêve. Grands temples en forme de pyramides qui s'élevaient jusqu'au ciel. La gloire de. Des sacrifices par milliers. Moi. Pour la plus grande gloire.

Et il y avait des temples. Moi, moi, moi. Plus grande gloire. Des temples de gloire comme on en rêve. Grands temples de rêve en forme de pyramides qui s'élevaient jusqu'au ciel. Moi,

moi. Sacrifices. Rêve. Des sacrifices par milliers. Pour moi la plus grande gloire du ciel.

Tu étais leur dieu ? réussit à placer Om.

Des sacrifices par milliers. Pour la plus grande gloire.

Tu m'entends ?

Sacrifices par milliers plus grande gloire. Moi, moi, moi.

C'était quoi, ton nom ? s'écria Om.

Nom ?

Un vent chaud souffla sur le désert, soulevant quelques grains de sable. Il balaya l'écho d'un dieu qui fit culbute sur culbute avant de disparaître parmi les rochers.

Qui étais-tu ?

Pas de réponse.

Voilà ce qui arrive, se dit Om. La condition de petit dieu n'est pas brillante, sauf que le petit dieu ne le sait guère sur le moment, vu qu'il ne sait pas grand-chose, mais il garde toujours en lui ce qui ressemble à un germe d'espoir, la conscience et la foi qu'un jour sa situation présente s'améliorera.

Mais il est pire d'avoir été dieu et de n'être plus qu'une poignée de souvenirs fumeux balayés à tous vents sur le sable qui reste des pierres effondrées de ses temples...

Om opéra un demi-tour puis, sur ses pattes courtaudes, rentra d'un pas décidé dans la caverne et s'approcha de la tête de Frangin à laquelle il donna un coup de la sienne.

« Cqest ?

— *Voulais juste voir si tu es toujours vivant.*

— Fch.

— *D'accord. »*

Om regagna en titubant son poste de garde à l'entrée de la caverne.

Il y avait, paraît-il, des oasis dans le désert, mais jamais deux fois à la même place. On ne met pas le désert en cartes. Le désert les engloutit, les metteurs en cartes.

Comme les lions. Om se les rappelait. Des bêtes efflanquées, rien à voir avec les lions du veld des terres d'Howonda. Davantage loups que lions, et même davantage hyènes que loups ou lions. Pas courageux mais dotés d'une espèce de

lâcheté perverse, effilée, qui se révélait autrement plus dangereuse...

Les lions.

Oh, bon sang...

Il fallait qu'il trouve des lions.

Les lions buvaient.



Frangin se réveilla alors que la lumière de l'après-midi se traînait sur le désert. Il gardait un goût de serpent dans la bouche.

Om lui donnait des coups de tête sur le pied.

« *Allez, allez, tu rates le meilleur moment de la journée.*

— Il y a de l'eau ? murmura Frangin d'une voix épaisse.

— *Il y en aura. À huit kilomètres d'ici, c'est tout. Une chance incroyable. »*

Frangin se releva péniblement. Tous ses muscles lui faisaient mal.

« Comment tu le sais ?

— *Je la sens. Je suis tout de même un dieu, tu vois.*

— Tu disais que tu ne sentais que les esprits. »

Om jura. Frangin n'oubliait rien.

« C'est plus compliqué que ça, mentit Om. Fais-moi confiance. Allez, tant qu'il y a un peu de lumière. Et n'oublie pas monsieur Vorbis. »

Vorbis était tout recroquevillé. Il regarda Frangin d'un œil éteint, parut toujours endormi lorsque le novice l'aida à se mettre debout.

« Je crois qu'il s'est peut-être fait empoisonner, dit Frangin. Il y a des bêtes marines qui ont des dards. Et des coraux venimeux. Il n'arrête pas de remuer les lèvres, mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'il raconte.

— *Amène-le avec nous, fit Om. Amène-le. Oh, oui.*

— Tu voulais que je l'abandonne, hier soir.

— *Ah bon ? s'étonna Om dont même la carapace respirait l'innocence. Ben, je suis peut-être allé à Éthique. J'ai changé*

d'avis. Je vois à présent une raison pour qu'il nous accompagne. Ce bon vieux Vorbis. Amène-le avec nous. »



Simonie et les deux philosophes, debout en haut de la falaise, regardaient par-delà les terres cultivées desséchées d'Omnia le rocher de la Citadelle au loin. Deux d'entre eux regardaient, en tout cas.

« Donnez-moi un levier et un point d'appui, et j'vous écrase cette ville comme un œuf, dit Simonie en conduisant Honorbrachios pour descendre le sentier étroit.

— Ça m'a l'air grand, fit Tefervoir.

— Voyez le reflet ? C'est les portes.

— Ça m'a l'air massif.

— Je m'demandais, au sujet du bateau. Le système pour le faire avancer. Une chose pareille, ça pourrait enfoncer les portes, non ?

— Bé, il faudrait inonder la vallée.

— Si c'était monté sur roues, j'veux dire.

— Hah, oui », railla Tefervoir. La journée avait été longue.

« Oui, si j'avais une forge, une demi-douzaine de forgerons et un coup de main sérieux. Des roues ? Pas de problème. Mais...

— Faudra qu'on voie ce qu'on peut faire », dit Simonie.



Le soleil tutoyait l'horizon lorsque Frangin, le bras autour des épaules de Vorbis, atteignit l'îlot rocheux suivant. Un îlot plus imposant que celui où il avait tué le serpent. Le vent avait sculpté dans la pierre des formes invraisemblables, lugubres, comme des doigts. Des plantes logeaient même dans les crevasses de la roche.

« Il y a de l'eau quelque part, dit Frangin.

— *Il y a toujours de l'eau, même dans les pires déserts, fit Om. Vingt, oh, peut-être trente millimètres de pluie par an.*

— Je sens quelque chose, annonça Frangin tandis que ses pieds cessaient de fouler du sable pour écraser les éboulis de calcaire autour des rochers. Quelque chose de fétide.

— *Lève-moi au-dessus de ta tête. »*

Om passa les rochers en revue.

« *Bon. Redescends-moi. Et dirige-toi vers ce rocher en forme de... à la forme vraiment inattendue. »*

Frangin le contempla. « C'est ma foi vrai, finit-il par croasser. C'est incroyable, quand on pense que c'est le vent qui l'a sculpté.

— *Le dieu du vent a le sens de l'humour, dit Om. Mais ce n'est pas d'un très haut niveau. »*

Près de la base du rocher, des blocs gigantesques s'étaient écroulés au fil des ans en un tas irrégulier percé, ici et là, d'ouvertures sombres.

« Cette odeur... commença Frangin.

— *Sans doute des animaux qui viennent boire de l'eau », fit Om.*

Frangin buta contre quelque chose d'un blanc jaunâtre qui rebondit parmi les rochers dans un bruit de sac rempli de noix de coco. Dans le silence suffocant et vide du désert, son écho retentit bruyamment.

« C'était quoi, ça ?

— *Sûrement pas un crâne, mentit Om. Ne t'en fais pas...*

— Il y a des os partout !

— *Ben quoi ? Qu'est-ce que tu crois ? C'est un désert ! Des gens y meurent ! C'est un loisir très couru dans le coin ! »*

Frangin ramassa un os. Il était bête, il le savait bien. Mais on ne rongerait pas ses os une fois mort.

« Om...

— *Il y a de l'eau ici !* cria Om. *On en a besoin ! Mais... il y a peut-être un os ou deux, différents de ceux-là !*

— Quel genre d'os ?

— *Du genre risques naturels !*

— Comme... ?

— *Ben, tu connais les lions ?* fit Om, au désespoir.

— Y a des lions par ici ?

— *Ben... un peu.*

— Un peu de lions ?

— *Rien qu'un.*

— Rien qu'un... »

... généralement un animal solitaire. Les plus dangereux sont les vieux mâles que leurs jeunes rivaux ont chassés dans les territoires les plus inhospitaliers. Ils ont mauvais caractère, sont rusés et ne craignent plus l'homme quand ils sont aux abois...

Le souvenir s'évanouit et rendit ses cordes vocales à Frangin.

« Ce genre-là ? termina le novice.

— *Il ne fera pas attention à nous une fois qu'il aura mangé,* dit Om.

— Oui ?

— *Il ira dormir.*

— Une fois qu'il aura mangé... ? »

Frangin se retourna pour regarder Vorbis affaissé contre un rocher.

« Mangé... ? répéta-t-il.

— *Ça lui rendra service,* dit Om.

— Au lion, oui ! Tu veux que Vorbis serve d'appât ?

— *Il ne sortira pas vivant du désert. Et puis il a fait bien pire à des milliers de gens. Il mourra pour une bonne cause.*

— Une bonne cause ?

— *Moi, je trouve. »*

Un feulement s'éleva quelque part dans les rochers. Il n'était pas puissant, mais on le sentait musclé. Frangin recula. « On ne jette pas les gens aux lions !

— *Lui, si.*

— Oui. Moi, non.

— *D'accord, on va grimper en haut d'un bloc et, quand le lion va lui sauter dessus, on l'assommera avec un caillou. Vorbis en sera sans doute quitte pour un bras ou une jambe en moins. Ça ne lui manquera pas.*

— Non ! On ne fait pas ça à des malheureux sans défense !

— *Tu sais, je ne vois pas de meilleur moment. »*

Un autre grondement leur parvint du tas de rochers. Il leur parut plus proche.

Frangin baissa désespérément les yeux sur les ossements éparpillés. Parmi eux, à demi cachée par les débris, il découvrit

une épée. Vieille, de mauvaise facture, érodée par le sable. Il la saisit prudemment par la lame. « *L'autre bout*, fit Om.

— Je sais !

— *T'en connais le maniement ?*

— Je ne sais pas !

— *J'espère vraiment que tu apprends vite.* » Le lion apparut lentement.

Le lion du désert, nous l'avons dit, diffère du lion du veld. Autrefois ce n'était pas le cas, lorsque le grand désert était une région boisée verdoyante⁸. Il avait alors le temps de traîner la majeure partie de la journée, de se composer une allure majestueuse, entre des repas réguliers de chèvre⁹. Mais la région boisée était devenue une brousse, puis la brousse, disons une brousse encore plus chiche, après quoi les chèvres, les habitants et finalement les villes elles-mêmes avaient disparu.

Les lions étaient restés. On trouve toujours à manger quand on a suffisamment faim. Des gens devaient toujours passer par le désert. Il y avait les lézards. Les serpents. Pas fameux comme niche écologique, mais les fauves s'y accrochaient d'arrache-pied, surtout ceux de la plupart des malchanceux qui croisaient leur route.

Quelqu'un avait déjà croisé la route de celui-ci.

Il avait la crinière emmêlée. De vieilles cicatrices lui sillonnaient la fourrure. Il se traîna vers Frangin, les pattes postérieures à la remorque, inutiles.

« Il est blessé, dit le novice.

— *Oh, bien. Et il y a de quoi manger sur ces bêtes-là*, fit Om.
Un peu coriace, mais... »

Le lion s'écroula. Sa poitrine en porte-toasts se soulevait bruyamment. Une lance lui sortait du flanc. Les mouches, qui trouvent toujours à manger dans n'importe quel désert, s'amènèrent par nuées.

Frangin reposa l'épée. Om rentra la tête dans sa carapace.

⁸ C'est-à-dire avant que les habitants laissent les chèvres brouter partout. Rien de tel qu'une chèvre pour produire un désert.

⁹ Mais trop espacés.

« *Oh, non, murmura-t-il. Vingt millions d'habitants dans ce monde, et le seul qui croit en moi est suicidaire...*

— On ne peut pas le laisser comme ça, dit le novice.

— *Si, on peut. Si, on peut. C'est un lion. Les lions, on les laisse tout seuls. »*

Frangin s'agenouilla. Le lion ouvrit un œil jaune croûteux, trop faible même pour le mordre.

« *Tu vas mourir, tu vas mourir. Ce n'est pas ici que je vais retrouver quelqu'un pour croire en moi... »*

Les notions de Frangin en anatomie animale étaient rudimentaires. Même si certains inquisiteurs avaient sur les organes internes du corps humain des connaissances enviabiles dont sont privés ceux qui n'ont pas l'opportunité d'ouvrir les corps pendant qu'ils fonctionnent encore, on désapprouvait la médecine en tant que telle à Omnia. Mais ailleurs, dans chaque village, on trouvait quelqu'un qui, officiellement, ne remettait pas les os en place, ne savait pas une ou deux choses sur certaines plantes et restait hors de portée de la Quisition à cause de la reconnaissance précaire de ses patients. Et chaque paysan acquérait quelques bribes de savoir. Une rage de dents aiguë met tout le monde au martyre en dehors des bienheureux qu'anesthésie une foi profonde.

Frangin empoigna le fût de la lance. Le lion gronda lorsqu'il la bougea.

« Tu ne peux pas lui parler ? fit le novice.

— *C'est une bête.*

— Toi aussi. Tu pourrais essayer de le calmer. Parce que s'il s'énerve... »

Om se plongea aussi sec en pleine concentration.

L'esprit du lion n'exprimait en fait que douleur, comme une nébuleuse en expansion qui occultait même l'arrière-plan normal de la faim. Om tenta de l'encercler, de la repousser... en évitant de penser à ce qui arriverait s'il y parvenait. Autant qu'il pouvait en juger, le lion n'avait pas mangé depuis des jours.

L'animal grogna lorsque Frangin extirpa le fer de lance.

« Une lance omnienne, dit-il. Elle n'est pas là depuis longtemps. Il a dû tomber sur les soldats qui se rendaient à

Éphèbe. Ils sont sûrement passés tout près. » Il déchira un autre morceau de sa robe et s'efforça de nettoyer la blessure.

« On veut le manger, pas le guérir ! cria Om. Où t'as la tête ? Tu crois qu'il va te remercier ?

— Il avait besoin d'aide.

— *Et il va bientôt avoir besoin de se nourrir, tu y as pensé ?*

— Il me regarde d'un air malheureux.

— *Il n'a sans doute encore jamais vu toute une semaine de repas se balader sur deux pattes. »*

Ce n'était pas vrai, réfléchit Om. Frangin perdait du poids comme un pain de glace dans ce désert. Ce qui le maintenait en vie ! Ce gamin, c'était un chameau à deux pattes.

Le novice se dirigea vers le tas de rochers en faisant craquer le gravier sous ses pas. Les gros blocs pierreux formaient un dédale de tunnels et de cavernes plus ou moins à ciel ouvert. D'après l'odeur, le lion occupait les lieux depuis longtemps et il était souvent malade.

Frangin contempla un moment la caverne la plus proche.

« Qu'est-ce que tu trouves de si passionnant dans une tanière de lion ? demanda Om.

— Les marches qui descendent dedans, je crois. »



Honorbrachios sentait la foule. Elle emplissait la grange.

« Ils sont combien ? fit-il.

— Des centaines ! le renseigna Tefervoir. Il y en a même qui sont assis sur les chevrons ! Et... maître ?

— Oui ?

— Il y a même un ou deux prêtres ! Et des dizaines de soldats !

— Vous inquiétez pas, fit Simonie en les rejoignant sur la plate-forme de fortune faite de gros tonneaux. C'est des adeptes de la Tortue, tout comme vous. On a des amis là où on s'y attend pas !

— Bé, je suis pas... commença désespérément Honorbrachios.

— Tous ceux qui sont là détestent l'Église de tout leur cœur.
— Bé, c'est pas...
— Ils attendent seulement quelqu'un pour les guider !
— Bé, j'ai jamais...
— Je sais que vous nous laisserez pas tomber. Vous êtes un homme de raison. Tefervoir, venez. Y a un forgeron que j'voudrais vous faire rencontrer... »

Honorbrachios tourna la tête vers la foule. Il sentait le silence moite, étouffé, des regards fixes.



Chaque goutte nécessitait plusieurs minutes.

C'était hypnotique. Frangin, immobile, observait chacune des gouttes qui se formaient. On ne les voyait pas grossir, impossible, pourtant elles gonflaient et tombaient depuis des milliers d'années.

« *Comment ça se fait ?* demanda Om.

— L'eau s'infiltre après les pluies, expliqua Frangin. Elle se dépose dans la roche. Les dieux ne savent donc pas ça ?

— *Pas besoin.* » Om regarda autour de lui. « *On s'en va. Je n'aime pas du tout ce coin-là.*

— Ce n'est qu'un vieux temple. Il n'y a rien ici.

— *C'est bien ce que je veux dire.* »

Du sable et des gravats le comblaient en partie. Des rais de lumière perçaient à travers le plafond loin au-dessus jusque sur la pente qu'ils venaient de descendre. Frangin se demanda combien de rochers du désert façonnés par le vent avaient autrefois appartenu à des bâtiments. Celui-ci devait être immense, peut-être une grande tour. Puis le désert était venu.

Pas de chuchotements ici. Même les petits dieux se tenaient à l'écart des temples abandonnés, pour la même raison qu'on évite les cimetières. On n'entendait d'autre bruit que le *ploc* régulier de l'eau.

Elle s'égouttait dans une flaque peu profonde devant ce qui ressemblait à un autel. Elle avait creusé depuis la flaque une rigole dans les dalles jusqu'à un puits circulaire apparemment

sans fond. Quelques statues gisaient, toutes renversées ; des statues aux proportions lourdes, dépourvues du moindre détail, comme les figurines d'argile que façonnent les enfants, mais taillées dans le granit. Un genre de bas-relief avait jadis recouvert les murs plus loin, mais il s'était effrité à quelques exceptions près pour laisser apparaître des formes curieuses composées essentiellement de tentacules.

« Qui étaient les gens qui vivaient ici ? demanda Frangin.

— *Je ne sais pas.*

— Quel dieu ils adoraient ?

— *Je ne sais pas.*

— Les statues sont en granit, mais il n'y a pas de granit dans la région.

— *Ils étaient très dévots, alors. Ils l'ont traîné jusqu'ici.*

— Et le bloc de l'autel est tout creusé de sillons.

— *Ah. Très dévots, même. C'était sans doute pour que le sang s'écoule.*

— Tu crois vraiment qu'ils faisaient des sacrifices humains ?

— *Je n'en sais rien ! Je veux m'en aller !*

— Pourquoi ? Il y a de l'eau et on est au frais...

— *Parce que... un dieu a vécu ici. Un dieu puissant. Des milliers d'adorateurs. Je le sens. Tu comprends ? Ça suinte des murs. Un grand dieu. Formidables étaient ses dominations et superbe sa parole. Des armées se levaient en son nom, conquéraient et massacraient. Ce genre de chose. Et maintenant, personne, ni toi ni moi, ne sait même de qui il s'agit, comment il s'appelait ni à quoi il ressemblait. Les lions boivent dans les lieux saints, et ces petites bestioles visqueuses à huit pattes – comment t'appelles ça, toi ? y en a une près de ton pied – celles qui ont des antennes, elles grouillent sous l'autel. Est-ce que tu comprends, à présent ?*

— Non, répondit Frangin.

— *Tu ne crains pas la mort ? Tu es un humain ! »*

Frangin réfléchit. À quelques pas de là, Vorbis fixait sans un mot le carré de ciel visible.

« Il est réveillé. Il ne parle pas, c'est tout.

— *Qu'est-ce qu'on en a à faire ? Il n'est pas question de lui.*

— Ben... des fois... quand je travaille aux catacombes... c'est le genre d'endroit où... c'est plus fort que soi... j'veux dire, tous les crânes, ces choses-là... et le Livre dit...

— Voilà, fit Om avec un accent de triomphe amer dans la voix. *Tu ne sais pas. C'est ce qui empêche tout le monde de devenir fou, ne pas être sûr, le sentiment que tout va bien se passer en fin de compte. Mais c'est autre chose pour les dieux. Nous, on sait. Tu connais l'histoire du moineau qui vole dans une salle ?*

— Non.

— *Tout le monde la connaît.*

— Pas moi.

— *Celle de la vie comme un moineau qui vole dans une salle ? Rien que des ténèbres dehors ? Il vole dans la salle et ce n'est qu'un court instant de chaleur et de lumière ?*

— Il y a des fenêtres ouvertes ? demanda Frangin.

— *Peux-tu imaginer ce que c'est, être un moineau et savoir qu'il y a les ténèbres ? Savoir qu'ensuite il n'y aura rien à se rappeler, jamais, sinon cet unique instant de lumière ?*

— Non.

— *Non. Bien sûr. Mais c'est comme ça, être un dieu. Et ce temple... c'est une morgue. »*

Frangin regarda autour de lui la vieille bâtisse peuplée d'ombres.

« Ben... et toi, tu sais ce que c'est, être humain ? »

Om rentra sèchement la tête dans sa carapace, ce qu'il obtenait de plus ressemblant à un haussement d'épaules.

« *Comparé à un dieu ? Facile. On naît. On obéit à quelques règles. On fait ce que d'autres ordonnent. On meurt. On oublie. »*

Frangin le regarda fixement.

« *Quelque chose ne va pas ?* »

Le novice fit non de la tête. Puis il se leva et s'approcha de Vorbis.

Le diacre avait bu de l'eau dans les mains en coupe de Frangin. Mais on l'aurait dit éteint. Il marchait, il buvait, il respirait. Du moins quelque chose marchait, buvait et respirait. Son corps. Les yeux sombres, pourtant ouverts, paraissaient

contempler quelque chose d'invisible à Frangin. À l'évidence, personne ne les habitait. Frangin était sûr, s'il s'éloignait, que Vorbis resterait là, sur les dalles crevassées, et finirait par s'affaïsser tout doucement. Le corps du diacre demeurerait présent, alors que son esprit n'était localisable sur aucun atlas classique.

Mais là, d'un coup, Frangin se sentait tellement seul que même Vorbis lui était une présence agréable.

« *Pourquoi tu t'embêtes avec lui ? Il a fait tuer des tas de gens !*

— Oui, mais il a peut-être cru que tu le voulais.

— *Je ne l'ai jamais dit.*

— Tu t'en fichais, fit le novice.

— *Mais je...*

— Tais-toi ! »

D'étonnement, la bouche d'Om s'ouvrit.

« Tu aurais pu aider les gens, reprit Frangin. Mais tout ce que tu as fait, c'est taper du pied à droite à gauche, rugir et tenter de faire peur à tout le monde. Comme... comme quand on donne des coups de bâton à un âne. Mais des hommes comme Vorbis ont tellement bien réussi leur affaire qu'à la fin l'âne ne croit plus qu'au bâton.

— *Pas terrible comme parabole*, fit aigrement Om.

— C'est de la vie réelle que je parle !

— *Ce n'est pas ma faute si on emploie mal...*

— Si ! Forcément ! Si tu dénatures l'esprit des gens uniquement parce que tu veux qu'ils croient en toi, ce qu'ils font est entièrement de ta faute ! »

Frangin lança un regard noir à la tortue puis s'en fut d'un pas rageur vers le tas de gravats qui dominait une extrémité du temple en ruine. Il farfouilla dedans.

« *Qu'est-ce que tu cherches ?*

— On a besoin d'emmener de l'eau, répondit le novice.

— *Tu ne trouveras rien*, fit Om. *Tout le monde est parti. Les terres cultivables se sont raréfiées, et les habitants aussi. Ils ont tout emporté avec eux. Pourquoi se fatiguer à chercher ?* »

Frangin l'ignora. Il y avait quelque chose sous les rochers et le sable.

« *Pourquoi s'embêter avec Vorbis ? gémit Om. De toute façon, dans cent ans il sera mort. On sera tous morts. »*

Frangin tira sur le morceau de poterie galbée. Il parvint à l'extraire et découvrit les deux tiers d'une grande jatte cassée dans le sens de la hauteur. Une coupe primitivement aussi large que les bras écartés du novice, mais trop endommagée pour intéresser les pillards.

Elle ne servait à rien. Pourtant elle avait jadis eu son utilité. Des silhouettes en relief en liseraien le bord. Frangin les examina, histoire de se distraire pendant que la voix d'Om continuait sa litanie sous son crâne.

Les silhouettes avaient plus ou moins l'air humaines. Et elles se livraient à des rites religieux. On le devinait à cause des couteaux (ce n'est pas un meurtre quand on le commet pour un dieu). Au centre de la jatte présidait une silhouette plus grande, manifestement importante, une espèce de divinité à laquelle les rites étaient dédiés...

« Quoi ? fit-il.

— *Je disais : dans cent ans, on sera tous morts. »*

Frangin ne détachait pas les yeux des silhouettes autour de la jatte. Nul ne savait qui était le dieu de ces gens-là, et eux étaient partis. Les lions dormaient dans les lieux saints et...

... *Chilopoda aridius*, le mille-pattes commun du désert, l'informa la bibliothèque en résidence dans sa mémoire...

... détala sous l'autel.

« Oui, dit Frangin. C'est vrai. » Il leva la jatte au-dessus de lui et se retourna.

Om rentra en vitesse la tête dans sa carapace.

« Mais pour... (Frangin grinça des dents tandis qu'il titubait sous le poids) l'instant... »

Il jeta la coupe qui percuta l'autel. Des éclats de poterie ancienne fusèrent et retombèrent en crépitant. Le fracas se répercuta dans tout le temple.

« ... on est vivants ! »

Le novice ramassa Om, complètement retiré dans sa carapace.

« Et on va s'en revenir chez nous. Tous, dit-il. Je le sais.

— *C'est écrit, hein ?* fit la voix assourdie d'Om.

— Non, c'est dit. Et si tu discutes... une carapace de tortue, ça fait un bon récipient pour l'eau, j'imagine.

— *Tu n'oserais pas.*

— Va savoir. J'en suis peut-être capable. Dans cent ans, on sera tous morts, tu as dit.

— *Oui ! Oui !* reconnut Om au désespoir. *Mais pour l'instant...*

— Exactement. »



Honorbrachios sourit. Il n'y condescendait pas facilement. Ce n'était pas une nature sombre pour autant, mais il ne voyait pas les sourires de ses interlocuteurs. Un sourire nécessite la mise en œuvre de plusieurs dizaines de muscles, et son investissement n'était pas payé de retour.

Il avait maintes fois parlé en public à Éphèbe, mais il s'agissait invariablement d'un public composé de collègues philosophes dont les cris de « Bougre de couillon ! », « Tu galèjes au fur et à mesure ! » et autres contributions au débat le mettaient toujours à l'aise. En fait, ses auditeurs ne prêtaient pas vraiment attention à ses discours. Ils réfléchissaient seulement à ce qu'ils allaient dire ensuite.

Mais cette foule-ci lui rappela Frangin. Leur écoute évoquait un puits immense attendant que ses paroles le remplissent. L'ennui, c'est qu'il parlait en philosophique mais qu'ils l'écoutaient en charabia.

« Vous pouvez pas croire dans la Grande A'Tuin, dit-il. La Grande A'Tuin, elle *existe*. Y a pas lieu de *croire* dans ce qui existe.

— Quelqu'un lève la main, le renseigna Tefervoir.

— Oui ?

— Monsieur, seul ce qui existe mérite qu'on y croie, tout de même ? s'enquit un homme qui portait l'uniforme de sergent de la Sainte Garde.

— Si ça existe, pas besoin d'y croire, répliqua Honorbrachios. C'est là et c'est tout. » Il soupira. « Qu'est-ce que je peux vous

dire ? Qu'est-ce que vous voulez entendre ? Moi, j'ai seulement écrit ce que tout le monde sait. Les montagnes, elles s'élèvent et retombent, et la Tortue, elle nage par en dessous. Les hommes vivent et meurent, et la Tortue se meut. Les empires grandissent, s'écroulent, et la Tortue se meut. Les dieux vont et viennent, et la Tortue se meut toujours. La Tortue *se meut*. »

De l'obscurité parvint une voix : « Et c'est vraiment vrai ? »

Honorbrachios haussa les épaules. « La Tortue, elle existe. Le monde, c'est un disque plat. Que le soleil, il tourne autour une fois par jour en traînant sa lumière derrière lui. Et ça continuera comme ça, même si pour vous c'est pas vrai. C'est la réalité. Je peux pas dire si c'est la vérité. La vérité, c'est beaucoup plus compliqué que ça. À mon avis, la Tortue, elle se fout que ce soit vrai ou pas, en vérité. »

Simonie tira Tefervoir à l'écart tandis que le philosophe poursuivait son exposé. « C'est pas ce qu'ils sont venus entendre ! Vous pouvez rien faire ?

— Pardon ? fit Tefervoir.

— Ils veulent pas de philosophie. Ils veulent une raison pour se dresser contre l'Église ! Tout de suite ! Vorbis est mort, le cénobiarche est gaga, les dignitaires passent leur temps à se poignarder dans l'dos. La Citadelle, c'est une grosse prune pourrie.

— Bé, il reste encore quelques guêpes dedans, objecta Tefervoir. Vous avez seulement le dixième de l'armée, vous disiez.

— Mais c'est des hommes libres. Libres dans leur tête. Ils se battront pour des idéaux plus élevés que cinquante sous par jour. »

Tefervoir baissa les yeux sur ses mains. Il les regardait souvent dans les moments d'incertitude, comme s'il s'agissait des seules choses au monde dont il était sûr.

« Ils vont réduire la cote de dix à trois contre un avant que les autres comprennent ce qui s'passe, reprit Simonie d'un air sombre. Vous avez parlé au forgeron ?

— Oui.

— Vous pourrez l'faire ?

— Bé... je crois. Ce n'est pas ce que je...

— Ils ont torturé son père. Uniquement parce qu'il avait un fer à cheval accroché dans sa forge, alors que les forgerons, on le sait bien, tiennent à leurs petits rituels. Et ils ont enrôlé son fils dans l'armée. Mais y a du monde à lui donner un coup de main. Ils vont travailler toute la nuit. Tout ce que vous avez à faire, c'est leur expliquer ce que vous voulez...

— J'ai fait quelques dessins...

— Bien, dit Simonie. Écoutez, Tefervoir. L'Église est aux mains d'individus comme Vorbis. Ça ne marche pas autrement. Des millions de malheureux sont morts pour... pour des mensonges, rien d'autre. On peut arrêter tout ce... »

Honorbrachios avait cessé de parler.

« Il a raté son coup, dit Simonie. Il aurait pu leur demander n'importe quoi. Et il leur a seulement déballé des faits à la pelle. On stimule pas le peuple avec des faits. Lui faut une cause. Lui faut un symbole. »



Ils quittèrent le temple juste avant le coucher du soleil. Le lion avait rampé à l'ombre de quelques rochers, mais il se redressa sur des pattes flageolantes pour les regarder partir.

« Il va nous suivre à la trace, gémit Om. Ils font ça, les lions. Pendant des kilomètres et des kilomètres. »

— On s'en sortira.

— *J'aimerais avoir ta confiance.*

— Ah, mais j'ai un dieu en qui j'ai foi.

— *Il n'y aura plus de temple en ruine.*

— On trouvera autre chose.

— *Même pas de serpents à manger.*

— Mais je marche avec mon dieu.

— *Ce n'est pas ça qui va te nourrir. Et puis tu marches dans la mauvaise direction.*

— Non. Je m'éloigne toujours de la côte.

— *C'est bien ce que je dis.*

— Ça peut aller loin, un lion avec une blessure pareille ?

— *Qu'est-ce que ç'a à voir ?*

— Tout. »

Et une demi-heure plus tard, ils tombèrent sur les traces, vague ligne noire dans le désert argenté au clair de lune.

« Les soldats sont passés par ici. On n'a plus qu'à remonter la piste. Si on prend la direction d'où ils viennent, on arrivera là où nous voulons aller.

— *On n'y arrivera jamais !*

— Nous, on voyage léger.

— *Oh, ouais. Eux étaient encombrés d'eau et de provisions, fit amèrement Om. Une chance pour nous : on n'a rien. »*

Frangin jeta un coup d'œil à Vorbis. Il marchait désormais sans aide, il suffisait de le faire gentiment pivoter chaque fois qu'il fallait changer de cap.

Pourtant, même Om devait reconnaître que les traces apportaient un certain réconfort. Par certains côtés, elles étaient vivantes, comme l'est un écho. Quelqu'un était passé par ici il y avait peu. On n'était pas seul au monde. Quelqu'un, quelque part, survivait.

Ou ne survivait pas. Au bout d'une heure à peu près, ils tombèrent sur un monticule à côté de la piste. Un casque le chapeautait et une épée était plantée dans le sable.

« Beaucoup de soldats sont morts en venant ici à marche forcée », fit remarquer Frangin.

Ceux qui avaient pris de leur temps pour enterrer leur mort avaient aussi dessiné un symbole dans le sable du monticule. Frangin s'attendait à moitié à découvrir une tortue marine, mais le vent du désert n'avait pas encore effacé la forme grossière d'une paire de cornes.

« *Je ne comprends pas ça, dit Om. Ils ne croient pas vraiment que j'existe, mais ils s'amusent à tracer ce genre de machin sur une tombe.*

— C'est dur à expliquer. D'après moi, c'est parce qu'ils croient à leur propre existence, dit Frangin. Parce que ce sont des hommes et que le défunt en était un aussi. »

Il arracha l'épée du sable.

« *Tu en as besoin ?*

— Ça peut servir.

— *Contre qui ?*

— Ça peut servir. »

Une heure plus tard, le lion qui clopinait sur les traces de Frangin parvint à son tour à la tombe. Il vivait dans le désert depuis seize ans, et il y vivait depuis si longtemps uniquement parce qu'il n'était pas mort, et il n'était pas mort uniquement parce qu'il n'avait jamais gâché d'utiles protéines. Il creusa.

Les hommes ne cessent de gâcher d'utiles protéines depuis le jour où ils se sont demandé à qui elles appartenaient.

Mais, l'un dans l'autre, il existe de pires tombeaux que l'estomac d'un lion.



Des serpents et des lézards gîtaient dans les îlots rocheux. Des mets sans doute très nourrissants, et chacun fut à sa façon un feu d'artifice gustatif.

Il n'y avait plus d'eau.

Mais il y avait des plantes... plus ou moins. Elles ressemblaient à des ensembles de cailloux, sauf quand certaines se hérissaient en leur centre d'une fleur en épi qui formait une tache brillante rose et violette dans la lumière de l'aube.

« Où est-ce qu'elles trouvent l'eau ?

— *Mer fossile.*

— De l'eau changée en pierre ?

— *Non. De l'eau qui s'est infiltrée il y a des milliers d'années. Jusqu'au soubassement rocheux.*

— Tu peux creuser jusque-là ?

— *Ne sois pas bête. »*

Le regard de Frangin passa d'une fleur à l'îlot rocheux le plus proche.

« Du miel, dit-il.

— *Quoi ? »*



Les abeilles avaient établi leur ruche très haut sur le flanc d'une aiguille rocheuse. On les entendait bourdonner d'en bas. Aucun moyen d'y accéder.

« *Bien essayé* », commenta Om. Le soleil était levé. Les rochers étaient déjà chauds au toucher. « *Repose-toi*, fit gentiment Om. *Je monte la garde*.

— La garde pour quoi ?

— *Je monte la garde et je verrai bien.* »

Frangin conduisit Vorbis à l'ombre d'un gros rocher et le força doucement à s'étendre. Puis il s'étendit à son tour.

La soif ne se faisait pas encore trop sentir. Il avait bu à la flaque du temple jusqu'à entendre son ventre clapoter à chacun de ses pas. Plus tard, ils trouveraient peut-être un serpent... Quand on pensait à la condition de certaines personnes dans le monde, on n'allait tout de même pas se plaindre.

Vorbis était étendu sur le côté, ses yeux entièrement noirs perdus dans le vide.

Frangin essaya de dormir.

Il n'avait jamais rêvé. Le fait avait vivement intéressé Honorbrachios. D'après lui, un individu qui se souvenait de tout et ne rêvait pas devait réfléchir lentement. Imagine un cœur¹⁰, disait-il, essentiellement voué à la mémoire et qui n'a quasiment plus de battements à consacrer aux pensées de tous les jours. Ce qui expliquait pourquoi Frangin remuait les lèvres quand il réfléchissait.

Il ne devait donc pas s'agir d'un rêve. Sûrement le soleil.

Il entendit la voix d'Om sous son crâne. On aurait dit que la tortue discutait avec des interlocuteurs qu'il ne captait pas.

À moi !

Allez-vous-en !

Non.

À moi !

Les deux !

À moi !

¹⁰ Comme beaucoup de penseurs antiques, les Ephébiens tenaient le cœur pour le siège de la pensée et le cerveau pour un simple système de refroidissement du sang.

Frangin tourna la tête. Dans un espace entre deux rochers, la tortue balançait son cou tendu d'un côté puis de l'autre. Il y avait un autre bruit, une sorte de plainte de moucheron, qui s'en venait et repartait... et des promesses dans son esprit.

Des impressions défilèrent comme l'éclair... des visages qui lui parlaient, des formes, des visions de grandeur, des occasions à saisir ; il se sentait soulevé, emporté loin au-dessus du monde, et tout lui appartenait, il pouvait tout faire, il lui suffisait de croire, en *moi*, en *moi*, en *moi*...

Une image se forma devant ses yeux. Là, sur une pierre voisine, trônaient un cochon rôti entouré de fruits et une chope de bière si fraîche que l'air gelait sur les bords.

À moi !

Frangin battit des paupières. Les voix s'estompèrent. Le repas aussi.

Il battit encore des paupières.

Il lui restait d'étranges images résiduelles qu'il voyait moins qu'il ne les sentait. Malgré sa mémoire parfaite, il ne se rappelait pas ce qu'avaient dit les voix ni en quoi consistaient les autres visions. Ne lui restait plus qu'un souvenir de porc rôti et de bière fraîche.

« C'est parce qu'ils ne savent pas quoi t'offrir, fit doucement la voix d'Om. Alors ils essayent n'importe quoi. En général ils commencent par des visions de plaisirs de la table et de la chair.

— Ils ne sont pas allés plus loin que les plaisirs de la table.

— *Une chance que j'aie été le plus fort, alors. Sans parler de ce qu'ils auraient pu faire avec un jeune homme comme toi. »*

Frangin se souleva sur les coudes.

Vorbis n'avait pas bougé.

« Est-ce qu'ils essayaient de l'influencer, lui aussi ?

— *J'imagine. Ça n'a pas dû marcher. Rien n'entre en lui, rien n'en sort. Jamais vu d'esprit aussi replié sur lui-même.*

— Ils vont revenir ?

— *Oh, oui. Ils n'ont rien d'autre à faire.*

— Quand ils reviendront, dit Frangin qui se sentit pris de vertige, est-ce que tu peux attendre qu'ils m'aient donné des visions de plaisirs charnels ?

— *Très mauvais pour toi, ça.*

— Frère Nonroid leur en voulait beaucoup. Mais je crois qu'on doit connaître ses ennemis, non ? » La voix de Frangin tomba au niveau du croassement. « La vision de bière m'aurait suffi », reprit-il d'un air las.

Les ombres s'étaient allongées. Il regarda autour de lui avec étonnement.

« Ils ont essayé longtemps ?

— *Toute la journée. Tenaces, en plus, ces démons-là. Et ça grouillait comme des mouches.* »

Frangin apprit pourquoi au coucher du soleil.

Il rencontra saint Ongulent l'anachorète, ami de tous les petits dieux. Partout.



« Bien, bien, bien, fit saint Ongulent. On n'a pas beaucoup de visites, par ici. Pas vrai, Charolet ? »

Il s'adressait au vide à côté de lui.

Frangin s'efforçait de garder son équilibre à cause de la roue de charrette qui oscillait dangereusement au moindre mouvement. Ils avaient laissé Vorbis assis sur le sable du désert sept mètres plus bas, les bras serrés autour des genoux et le regard perdu.

On avait cloué la roue à l'horizontale au sommet d'un poteau étroit. Elle était juste assez large pour qu'une personne s'y allonge mal. Mais saint Ongulent avait l'air conçu pour mal s'allonger. Il était si peu épais que même des squelettes l'auraient trouvé maigre. Il portait une espèce de pagne succinct, à en juger par ce qu'on distinguait sous la barbe et les cheveux.

Il n'avait pas été facile d'ignorer saint Ongulent qui faisait des bonds de cabri en haut de son poteau en criant : « Youhou ! » et « Par ici ! » À quelques pas de lui se dressait un autre poteau légèrement plus petit surmonté d'un cabinet à l'ancienne avec demi-lune découpée dans la porte. Ce n'est pas parce qu'on est anachorète, disait saint Ongulent, qu'il faut se priver de tout.

Frangin avait entendu parler des anachorètes, ces prophètes adeptes de l'aller simple. Ils se rendaient dans le désert mais n'en revenaient pas, préférant une vie d'ermite faite de saleté, de privation, de saleté, de sainte contemplation et de saleté. Nombre d'entre eux aimaient se compliquer davantage encore l'existence en se faisant emmurer dans des cellules ou en se perchait au sommet d'un poteau sur une roue plus ou moins déséquilibrée, un adjectif tout à fait approprié. L'Église omnienne les encourageait, partant du principe qu'il valait mieux éloigner le plus possible les fous là où ils ne risquaient pas de causer d'ennuis et où la communauté les prenait en charge, dans la mesure où la communauté se composait de lions, de buses et de saleté.

« Je pensais ajouter une autre roue par là-bas, reprit saint Ongulent. Pour profiter du soleil le matin, vous voyez. »

Frangin regarda autour de lui. Rien qu'une étendue plate de roc et de sable de tous côtés. « Vous n'avez pas le soleil partout à n'importe quelle heure ? demanda-t-il.

— Mais il y en a beaucoup plus le matin, répondit saint Ongulent. Et puis, d'après Charolet, on devrait avoir un patio.

— *Il pourrait y faire des grillades*, commenta Om dans la tête du novice.

— Hum, dit Frangin. De quelle... religion... vous êtes un saint, exactement ? »

Une expression d'embarras courut sur le peu de figure visible entre les sourcils et les moustaches de saint Ongulent.

« Euh... aucune, en réalité. Tout ça, c'est comme qui dirait une erreur. Mes parents m'ont appelé Sévrien Thaddée Ongulent, et un jour, comme de juste, très drôle, quelqu'un a fait remarquer les initiales. Après ça, c'était comme qui dirait inévitable. »

La roue gîtait légèrement. La peau de saint Ongulent était presque noire sous le soleil du désert.

« Il a fallu que j'apprenne à ermiter sur le tas, évidemment, reprit-il. Je me suis formé tout seul. Je suis complètement autodidacte. On trouve pas d'ermites pour enseigner l'ermitage, ce ne seraient évidemment plus des ermites, comme qui dirait.

— Euh... mais il y a... Charolet ? fit Frangin en regardant fixement un secteur de roue où il croyait que se tenait ledit Charolet, du moins où il croyait que saint Ongulent croyait qu'il se tenait.

— Il est là maintenant, répliqua sèchement le saint en pointant le doigt vers une autre partie de la roue. Mais il ne fait pas de l'ermitage, lui. Il n'est pas formé pour ça, vous voyez. Il me tient compagnie, c'est tout. Je vous assure, je serais devenu fou s'il ne passait pas son temps à me remonter le moral !

— Oui... j'imagine. » Frangin sourit dans le vide, histoire de montrer sa bonne volonté.

« En fait, c'est une vie agréable. Les heures sont un peu longues mais le boire et le manger valent le détour. »

Frangin sentit clairement qu'il connaissait la suite.

« La bière est assez fraîche ? demanda-t-il.

— Glacée, répondit un saint Ongulent à la face rayonnante.

— Et le cochon rôti ? »

Saint Ongulent eut un sourire dément.

« Bien doré et croustillant sur les bords, oui.

— Mais j'imagine... euh... il vous arrive aussi de manger des lézards et des serpents ?

— C'est drôle que vous me disiez ça. Oui. De temps en temps. Histoire de changer un peu.

— *Et aussi des champignons ?* lança Om.

— Il y a des champignons dans la région ? » demanda innocemment Frangin.

Saint Ongulent hocha joyeusement la tête.

« Après les pluies annuelles, oui. Rouges avec des points jaunes. Le désert devient vraiment intéressant après la saison des champignons.

— Plein de limaces violettes géantes qui chantent ? Des colonnes de feu qui parlent ? Des girafes qui explosent ? Ce genre de choses ? fit prudemment Frangin.

— Bon sang, oui, reconnut le saint. Je ne sais pas pourquoi. Les champignons les attirent, à mon avis. »

Frangin opina.

« *Tu commences à piger, petit,* dit Om.

— Et j’imagine que vous buvez parfois... de l’eau ? poursuivit Frangin.

— Vous savez, c’est drôle, ça, répondit saint Ongulent. J’ai toute cette bière merveilleuse à disposition mais de temps en temps je me sens... disons, l’envie, y a pas d’autre mot, de boire quelques gorgées d’eau. Comment vous expliquez ça, vous ?

— Ça ne doit pas être... facile d’en trouver, fit le novice qui continuait de parler avec une extrême prudence comme un pêcheur qui fatigue un poisson de cinquante livres avec une ligne dont le point de rupture est à cinquante et une.

— Très curieux, ça, poursuivit saint Ongulent. Alors qu’on a de la bière bien fraîche tant qu’on en veut.

— Vous la... euh... trouvez où ? L’eau ? demanda Frangin.

— Vous connaissez les plantes cailloux ?

— Celles avec les grosses fleurs ?

— Si on entaille la partie charnue de la feuille, on récupère jusqu’à un quart de litre d’eau. Ç’a goût de pipi, remarquez.

— Je crois qu’on s’en accommodera », dit Frangin à travers des lèvres desséchées. Il recula vers l’échelle de corde, seul lien de l’ermite avec la terre ferme.

« Vous êtes sûr de ne pas vouloir rester ? demanda saint Ongulent. On est mercredi. Le mercredi, c’est cochon de lait avec en garniture la sélection du chef de légumes frais comme la rosée et gorgés de soleil.

— On... euh... on a beaucoup à faire, dit Frangin qui avait déjà descendu la moitié de l’échelle ballottante.

— Un chariot de friandises ?

— Ma foi, peut-être un autre... »

Saint Ongulent regarda d’un air triste Frangin s’éloigner sous lui dans le désert en aidant Vorbis à marcher.

« Et après, il y a sans doute des bonbons à la menthe ! brailla-t-il en mettant ses mains en porte-voix. Non ? »

Les silhouettes ne furent bientôt plus que des points sur le sable.

« Et peut-être des visions de plaisirs sex... non, je raconte des bêtises, ça, c’est le vendredi... » murmura saint Ongulent.

Maintenant que les visiteurs étaient partis, l'atmosphère s'emplit une fois encore des sifflements et des gémissements des petits dieux. Ils se chiffraient par milliards.

Saint Ongulent sourit.

Il était fou, bien entendu. Il s'en était parfois douté. Mais il estimait qu'il ne fallait pas gâcher la folie. Il déjeunait tous les jours des repas des dieux, buvait les millésimes les plus rares, mangeait des fruits non seulement hors de saison mais hors de la réalité. Devoir avaler une gorgée d'eau saumâtre et mâcher une patte de lézard par-ci par-là dans un but médicinal n'était qu'un prix modique à payer.

Il se tourna vers la table couverte de victuailles qui miroitait en l'air. Tout ça... et les petits dieux désiraient seulement quelqu'un qui les reconnaisse, qui croie même à leur existence.

Il y avait aussi de la gelée et de la glace au menu d'aujourd'hui.

« Ça nous en fera plus, hein, Charolet ? »

Oui, répondit Charolet.



Les combats avaient cessé à Éphèbe. Ils n'avaient pas duré longtemps, surtout après que les esclaves s'étaient mis de la partie. Il y avait trop de rues étroites, trop d'embuscades et, surtout, trop de détermination farouche. On prétend souvent que les hommes libres triompheront toujours des esclaves, mais tout dépend peut-être du point de vue où on se place.

Et puis le commandant de la garnison éphébienne avait déclaré un peu nerveusement que l'esclavage serait à l'avenir aboli, ce qui avait rendu les esclaves furieux. À quoi bon économiser pour devenir libre si on ne pouvait plus posséder d'esclaves ensuite ? Et comment ils mangeraient, hein ?

Les Omniens n'arrivaient pas à comprendre, et les soldats dans l'incertitude font de mauvais combattants. De plus, Vorbis était parti. Les certitudes paraissaient moins certaines quand il avait les yeux ailleurs.

On sortit le tyran de sa prison. Il consacra sa première journée de liberté à rédiger soigneusement des messages pour les autres petits pays côtiers.

Il était temps d'agir au sujet d'Omnia.



Frangin se mit à chanter.

Sa voix rebondit en écho sur les rochers. Des volées de pougneux perdirent leurs habitudes pédestres et s'envolèrent frénétiquement en semant des plumes derrière eux dans leur précipitation à prendre l'air. Des serpents filèrent en sinuant dans des fissures de rochers.

On pouvait vivre dans le désert. Ou du moins survivre...

Le retour à Omnia n'était qu'une question de temps. Encore un jour...

Vorbis marchait un peu en arrière. Il ne disait rien et, quand on lui parlait, ne donnait pas l'impression d'avoir compris ce qu'on venait de lui raconter.

Om, bringuebalé dans le sac de Frangin, commençait à ressentir la dépression grave qui gagne insidieusement tout individu réaliste en présence d'un optimiste.

Les derniers accents torturés des *Serres de fer lacèrent l'impie* moururent. Il y avait une petite traînée d'éboulis à peu de distance.

« On est vivants, dit Frangin.

— *Pour l'instant.*

— Et on est près de chez nous.

— *Oui ?*

— J'ai vu une chèvre sauvage sur les rochers là-bas.

— *Il y en a encore beaucoup dans le coin.*

— Des chèvres ?

— *Des dieux. Et ceux qu'on a croisés jusqu'ici, c'étaient les plus minables, je te fais remarquer.*

— Comment ça ? »

Om soupira. « *Ça tombe sous le sens, non ? Réfléchis. Les plus forts se tiennent en bordure du désert, là où se trouvent les*

proies... je veux dire les hommes. Les plus faibles sont refoulés dans les secteurs où il n'y a que du sable et où personne ne vient souvent...

— Les dieux les plus forts, répéta Frangin d'un air songeur. Des dieux qui savent ce qu'être fort veut dire.

— *Tout juste.*

— Et non des dieux qui savent ce qu'éprouvent les faibles...

— *Quoi ? Ils ne tiendraient pas cinq minutes. Dans ce monde, les dieux se dévorent entre eux.*

— Ça explique peut-être certains aspects de leur nature. La force est héréditaire. Comme le péché. »

Son visage s'assombrit.

« Sauf que... c'est faux. Pour le péché, je veux dire. Je crois que je vais peut-être parler à certaines personnes quand on sera revenus.

— *Oh, et on va t'écouter, hein ?*

— La sagesse vient du désert, à ce qu'on dit.

— *Seulement la sagesse que veut le peuple. Et les champignons. »*

Alors que le soleil entamait son ascension, Frangin entreprit de traire une chèvre. Elle se laissa faire patiemment tandis qu'Om lui apaisait l'esprit. Et Om ne proposa pas de la tuer, nota Frangin.

Puis ils retrouvèrent de l'ombre. Des buissons croissaient désormais, à ras du sol, hérissés de piquants, chacune des feuilles barricadée derrière sa couronne d'épines.

Om inspecta un moment les environs, mais les petits dieux de la lisière du désert étaient plus rusés et moins pressés. Ils allaient venir, sans doute à midi, lorsque le soleil transformerait le paysage en enfer aveuglant. Il les entendrait. En attendant, il pouvait manger.

Il rampa à travers les buissons dont les épines lui raclaient la carapace sans lui causer le moindre mal. Il croisa une autre tortue qu'aucun dieu n'habitait et lui lança ce vague regard fixe habituel chez ces bêtes-là quand elles se demandent si ce qu'elles voient relève du repas ou de la copulation, les seules préoccupations à hanter l'esprit du chélonien moyen. Il l'évita et trouva deux feuilles qu'elle avait oubliées.

Régulièrement il revenait à pas pesants sur le terrain caillouteux et surveillait les dormeurs.

Puis il vit Vorbis se redresser sur son séant, promener autour de lui un long regard méthodique, ramasser une pierre, l'examiner attentivement et l'abattre sèchement sur le crâne de Frangin.

Qui ne gémit même pas.

Vorbis se mit debout et se dirigea à grandes enjambées droit vers les buissons qui dissimulaient Om. Il écarta sans ménagement les branches au mépris des épines et en extirpa la tortue qu'Om venait de rencontrer.

Le diacre tint un moment en l'air l'animal dont les pattes gigotaient mollement avant de le balancer d'un grand geste dans les rochers.

Puis il empoigna Frangin au prix d'un certain effort, se le jeta sur l'épaule et se mit en marche vers Omnia.

Le tout n'avait pris que quelques secondes.

Om lutta pour empêcher sa tête et ses pattes de rentrer automatiquement dans sa carapace, réaction instinctive de panique chez les tortues.

Vorbis disparaissait déjà derrière des rochers.

Il disparut complètement.

Om voulut se mettre à son tour en route, mais rétracta aussitôt la tête dans sa carapace lorsqu'une ombre courut sur le sable. Une ombre familière, terrorisante pour les tortues.

L'aigle descendit majestueusement vers les rochers où se débattait la tortue blessée et, quasiment sans ralentir son piqué, saisit le reptile et remonta en flèche dans les cieux à longs coups d'ailes indolents.

Om l'observa jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point puis détourna les yeux lorsqu'un autre point plus petit s'en détacha pour tomber en tournoyant sur lui-même vers les rochers en dessous.

L'aigle redescendit lentement, prêt à consommer son repas.

Un vent fit bruire les buissons épineux et souleva le sable. Om crut entendre les voix moqueuses, persifleuses de tous les petits dieux.



Saint Ongulent fracassa sur ses genoux cagneux la feuille dure et gonflée d'une plante caillou.

Chouette gars, songea-t-il. Parlait beaucoup tout seul, mais fallait s'y attendre. Sur certains, le désert fait cet effet-là, hein, Charolet ?

Oui, répondit Charolet.

Charolet refusa l'eau saumâtre. Ça lui donnait des gaz, expliqua-t-il.

« Comme tu veux ! fit saint Ongulent. Tiens, tiens ! Une petite gâterie. »

On ne trouvait pas souvent de *Chilopoda aridius* en plein désert, et voilà qu'il venait d'en découvrir trois d'un coup sous le même caillou !

Marrant cette impression d'avoir envie de grignoter quelque chose même après un bon cochon de lait rôti aux pommes de terre nouvelles et légumes du jour, arrosé d'une bière glacée avec assortiment de produits de l'imagination.

Il retirait de sa dent les pattes du deuxième insecte lorsque le lion parvint à pas feutrés au sommet de la dune la plus proche dans son dos.

Le lion éprouvait de curieux sentiments de reconnaissance. Il sentait qu'il devait rattraper le bon repas qui l'avait soigné et, disons, se retenir symboliquement de le manger. Et voici qu'il tombait sur un autre repas qui ne lui prêtait que peu d'attention. Ma foi, il ne lui devait rien, à celui-ci...

Il s'avança à pas de lion puis se mit pesamment au pas de course.

Inconscient du sort qu'on lui réservait, saint Ongulent attaquait son troisième mille-pattes.

Le lion bondit...

Et la suite n'aurait guère souri à saint Ongulent si Charolet n'avait pas flanqué un coup de caillou au fauve juste derrière l'oreille.



Frangin se tenait debout dans le désert, sauf que... le sable était aussi noir que le ciel, il n'y avait pas de soleil, et pourtant tout était brillamment éclairé.

Ah, se dit-il. C'est donc ça, rêver.

Des milliers de gens traversaient le désert. Ils ne s'intéressaient pas à lui. Ils marchaient comme s'ils n'avaient pas conscience de se trouver au milieu d'une foule.

Il voulut leur adresser un signe de la main, mais il restait cloué sur place. Il voulut parler, mais les mots s'évaporèrent dans sa bouche.

Alors il s'éveilla.



La première chose qu'il vit, ce fut la lumière qui tombait en oblique par une fenêtre. Et, devant cette lumière, deux mains levées formant le signe des saintes cornes.

Avec un peu de mal, alors que sa tête lui hurlait sa douleur, Frangin suivit les bras qui prolongeaient les mains jusqu'à leur réunion juste en dessous de la tête inclinée de...

« Frère Nonroid ? »

Le maître des novices redressa la tête.

« Frangin ? »

— Oui ?

— Om soit loué ! »

Frangin tendit le cou pour regarder autour de lui.

« Il est là ? »

— ... là ? Comment tu te sens ?

— Je... »

Son crâne le faisait souffrir, il se sentait le dos en feu et une douleur sourde lui taraudait les genoux.

« Tu as attrapé un mauvais coup de soleil, dit Nonroid. Et tu as reçu un méchant coup sur la tête en tombant.

— En tombant ?

— ... tombant. Des rochers. Dans le désert. Tu étais avec le *prophète*. Tu as marché avec le prophète. Toi, un de mes novices.

— Je me rappelle... le désert... fit Frangin en se tâtant prudemment le crâne. Mais... le... prophète... ?

— ... prophète. On dit que tu pourrais être ordonné évêque, peut-être même cémoi. Il existe un précédent, tu sais. Le très bienheureux saint Aliboron a été nommé évêque parce qu'il accompagnait le prophète Ossaire dans le désert, et c'était un âne, lui.

— Mais je ne... me souviens... d'aucun prophète. J'étais tout seul avec... »

Frangin marqua un temps. La figure de Nonroid rayonnait.

« *Vorbis* ?

— Il a eu la bonté de tout me raconter, dit Nonroid. J'ai eu le privilège de me trouver sur la place des Lamentations quand il est arrivé. Juste après les prières sextines. Le cénobiarche s'en allait... bref, tu connais la cérémonie. Et *Vorbis* est apparu. Couvert de poussière, et il conduisait un âne. Tu étais allongé en travers de l'âne, j'en ai peur.

— Je ne me rappelle aucun âne.

— ... âne. Il l'avait récupéré dans une ferme. Toute une foule le suivait ! »

Nonroid était rouge d'excitation.

« Et il a décrété un mois de Jhaddra, avec double pénitence, le conseil lui a remis le Bourdon et le Licol, et le cénobiarche est parti en ermitage à Skant !

— *Vorbis* est le huitième prophète, dit Frangin.

— ... prophète. Bien entendu.

— Et... est-ce qu'il y avait une tortue ? Il a parlé d'une tortue ?

— ... tortue ? Qu'est-ce que les tortues viennent faire là-dedans ? » La figure de Nonroid s'adoucit. « Mais, évidemment, le prophète a dit que le soleil t'avait dérangé. Il a dit que tu divaguais – excuse-moi – à propos de toutes sortes de choses bizarres.

— Ah bon ?

— Il est resté assis à ton chevet pendant trois jours. C'était... inspirant.

— Depuis combien de temps... on est rentrés ?

— ... rentrés ? Presque une semaine.

— Une semaine !

— Il a dit que le voyage t'avait complètement épuisé. »

Frangin regarda fixement le mur.

« Et il a laissé des ordres pour qu'on te conduise à lui dès que tu aurais repris entièrement conscience, dit Nonroid. Il a été catégorique là-dessus. » Son ton laissait entendre qu'il n'était pas encore tout à fait sûr de l'état de conscience du jeune homme. « Tu te sens capable de marcher ? Je peux demander à des novices de te porter, si tu préfères.

— Faut que j'aie le voir maintenant ?

— ... maintenant. Tout de suite. Tu vas le remercier, j'espère. »



Frangin ne connaissait ces quartiers de la Citadelle que par ouï-dire. Frère Nonroid ne les avait jamais vus non plus. On ne l'avait pas explicitement inclus dans la convocation, mais il était quand même venu et faisait la mouche du coche d'un air important autour de Frangin que deux novices véhiculaient dans une espèce de chaise à porteurs d'ordinaire utilisée par les plus croulants des vieux ecclésiastiques.

Au centre de la Citadelle, derrière le temple, Frangin aperçut un jardin clos. Il l'étudia d'un œil d'expert. Il n'existait pas une once de terreau naturel sur la roche à nu – on avait dû apporter à la main chaque pelletée qui permettait aux arbres ombreux qu'il voyait de se développer.

Vorbis s'y trouvait, entouré d'évêques et de cémois. Il tourna la tête à l'approche de Frangin. « Ah, mon compagnon du désert, fit-il d'une voix aimable. Et frère Nonroid, je crois bien. Mes frères, j'aimerais vous faire part de mon intention d'élever notre Frangin au rang d'archevêque. »

Un léger murmure d'étonnement monta parmi les ecclésiastiques, puis quelqu'un se racla la gorge. Vorbis se tourna vers l'évêque Trime, l'archiviste de la Citadelle.

« Eh bien, techniquement, il n'est même pas encore ordonné, fit l'évêque en hésitant. Mais, évidemment, nous savons tous qu'il y a eu un précédent.

— L'anus d'Ossaire, lâcha aussitôt frère Nonroid avant de rectifier. Euh... l'âne, pardon. » Il porta la main à sa bouche et rougit de honte et de confusion.

Vorbis sourit.

« Le brave frère Nonroid a raison, dit-il. Et l'âne n'avait pas été ordonné non plus, mais on était peut-être moins regardant sur les qualifications en ce temps-là. »

Suivit un chœur de rires nerveux, comme toujours de la part d'individus dont l'emploi voire la vie dépendent du caprice de celui qui vient de sortir une blague pas franchement drôle.

« Mais l'âne n'a été élevé qu'au rang d'évêque, insista l'évêque Trime "le Suicidaire".

— Une fonction pour laquelle il était hautement qualifié, répliqua sèchement Vorbis. À présent, vous pouvez tous vous retirer. Y compris le sous-diacre Nonroid », ajouta-t-il. Nonroid vira du rouge au blanc à l'annonce de cette promotion soudaine. « Mais l'archevêque Frangin va rester. Nous aimerions discuter. »

Les membres du clergé se retirèrent.

Vorbis s'assit dans un fauteuil de pierre derrière un bureau, un arbre immense et vieux, bien différent de ses congénères à la vie brève plantés à l'extérieur du jardin, dont les baies arrivaient presque à maturité.

Le prophète, les coudes appuyés sur les bras de pierre du fauteuil, les mains entrelacées devant lui, contempla lentement, posément Frangin.

« Tu es... remis ? dit-il enfin.

— Oui, monseigneur, répondit le novice. Mais, monseigneur, je ne peux pas être évêque, je ne peux même pas...

— Je t'assure que le travail ne nécessite pas beaucoup d'intelligence. La preuve, les évêques sont capables de le faire. »

Un autre long silence.

Lorsque Vorbis reprit la parole, on aurait dit chaque mot remonté au treuil depuis une grande profondeur.

« Nous avons en une occasion déjà parlé de la nature de la réalité, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et des circonstances nombreuses où ce qu'on perçoit n'est pas ce qui *est fondamentalement* vrai ?

— Oui. »

Encore une pause. Haut dans le ciel, un aigle décrivait des cercles, à l'affût de tortues.

« Je suis sûr que tu gardes des souvenirs confus de notre errance dans le désert.

— Non.

— Il fallait s'y attendre. Le soleil, la soif, la faim...

— Non, monseigneur. Ma mémoire ne s'embrouille pas facilement.

— Ah, oui, je me rappelle.

— Moi aussi, monseigneur. »

Vorbis tourna légèrement la tête et jeta un regard en coin à Frangin comme s'il cherchait à se cacher derrière son propre visage.

« Dans le désert, le grand dieu Om m'a parlé.

— Oui, monseigneur. C'est vrai. Tous les jours.

— Ta foi est simple mais forte, Frangin. Quand il s'agit d'hommes, j'ai le jugement sûr.

— Oui, monseigneur. Monseigneur ?

— Oui, mon Frangin ?

— D'après Nonroid, vous m'avez aidé à traverser le désert, monseigneur.

— Tu te souviens de ce que j'ai dit sur la vérité fondamentale, Frangin ? Bien sûr que tu te souviens. Il y avait un désert physique, c'est juste, mais aussi un désert de l'âme. Mon dieu m'a guidé, et moi je t'ai guidé à mon tour.

— Ah. Oui. Je vois. »

Dans le ciel, le point tournoyant qu'était l'aigle parut un instant suspendu, immobile. Puis il replia les ailes et s'abattit...

« On m'a beaucoup donné, dans le désert, Frangin. J'ai beaucoup appris. Il me faut désormais informer le monde. C'est

le devoir d'un prophète. Aller là où les autres ne sont pas allés et en rapporter la vérité. »

... plus vite que le vent, son cerveau et son corps réduits à l'état de brouillard autour de la seule volonté d'atteindre son objectif...

« Je n'attendais pas cette tâche si tôt. Mais Om a guidé mes pas. Et maintenant que nous avons la cénobiarchie, nous allons... nous en servir. »

Quelque part plus loin à flanc de coteau, l'aigle piqua, saisit quelque chose et reprit de la hauteur à tire-d'aile...

« Je ne suis qu'un novice, monseigneur Vorbis. Même si tout le monde m'appelle évêque, je n'en suis pas un.

— Tu t'y feras. »

Il fallait parfois un bon moment pour qu'une idée prenne forme sous le crâne de Frangin, mais il lui en venait justement une. Quant à la façon de s'asseoir de Vorbis, à l'accent particulier dans sa voix.

Vorbis avait peur de lui.

Pourquoi de moi ? À cause du désert ? Tout le monde s'en fiche. À ma connaissance, ça s'est toujours passé de cette façon-là : c'est sûrement son âne qui a porté Ossaïre dans le désert, qui a trouvé l'eau, qui a tué un lion à coups de sabot.

À cause d'Éphèbe ? Personne n'écouterait. Tout le monde s'en fiche. Il est le prophète et le cénobiarche. Il aurait pu me tuer d'un claquement de doigts. Tout ce qu'il fait est bien. Tout ce qu'il dit est vrai.

Fondamentalement vrai.

« J'ai quelque chose à te montrer qui va peut-être t'amuser, dit Vorbis en se levant. Tu peux marcher ?

— Oh, oui. Nonroid voulait juste se montrer aimable. J'ai surtout des coups de soleil. »

Alors qu'ils s'en repartaient, Frangin nota un détail qui lui avait échappé jusqu'alors. Des soldats de la Sainte Garde, armés d'arcs, étaient postés dans le jardin. Ils se tenaient dans l'ombre des arbres ou parmi les buissons, pas vraiment à découvert mais pas franchement cachés non plus.

Des marches menaient du jardin au dédale de salles et tunnels souterrains qui sous-tendaient le temple et, à vrai dire,

l'ensemble de la Citadelle. Sans un bruit, deux gardes leur emboîtèrent le pas à distance respectueuse.

Frangin suivit Vorbis par les tunnels jusqu'aux quartiers des métallurgistes, où forges et ateliers se serraient autour d'un puits de lumière large et profond. Émanations et fumées montaient en volutes le long des parois taillées dans le roc.

Vorbis se rendit directement à une grande alcôve baignant dans la lumière rougeoyante des feux de forge. Plusieurs ouvriers se massaient autour d'un objet large et incurvé.

« Regarde, fit Vorbis. Qu'en penses-tu ? »

C'était une tortue marine.

Les fondeurs avaient réalisé un excellent travail, jusqu'aux motifs de la carapace et aux écailles des pattes. L'animal mesurait près de trois mètres de long.

Frangin entendit un bourdonnement dans ses oreilles tandis que parlait Vorbis.

« Ils racontent tout un charabia pernicieux sur les tortues, non ? Ils croient vivre sur le dos d'une grande tortue. Eh bien, c'est sur une tortue qu'ils vont mourir. »

Frangin voyait à présent les chaînes fixées à chaque patte métallique. Un homme ou une femme pouvait rester étendu dans un grand inconfort sur le dos de la tortue, membres écartés et fermement enchaînés par les poignets et les chevilles.

Il se pencha. Oui, il aperçut le logement pour le feu par en dessous. Dans certains domaines, la Quisition s'en tenait toujours aux mêmes principes.

Il faudrait une éternité pour chauffer tout ce métal jusqu'au seuil de la douleur. Ce qui laissait donc largement le temps de réfléchir...

« Qu'en penses-tu ? » demanda Vorbis.

Une vision de l'avenir fulgura sous le crâne de Frangin.

« Ingénieux, commenta-t-il.

— Et ce sera une leçon salutaire pour quiconque serait tenté de s'écarter du chemin de la vraie connaissance.

— Quand est-ce que vous comptez... euh... l'expérimenter ?

— Je suis sûr que l'occasion se présentera. »

Lorsque Frangin se redressa, Vorbis le fixait avec une telle intensité qu'on l'aurait dit en train de lire les pensées du novice sur sa nuque.

« Et maintenant, retire-toi, je te prie, fit le cénobiarche. Repose-toi autant que tu peux... mon fils. »



Frangin traversa lentement la place, plongé dans des pensées inhabituelles.

« 'jour, mon révérend.

— Vous savez déjà ? »

Plhatah Je-m'tranche-la-main offrit une figure rayonnante au-dessus de son étal de sorbet glacé tiédasse.

« Mon p'tit doigt me l'a dit, fit-il. T'nez, prenez donc un délice klatchien. Gratis. En bâtonnet. »

La place était plus animée que d'habitude. Même les petits pains de Plhatah se vendaient comme des petits pains.

« Du peuple aujourd'hui, fit Frangin sans vraiment penser à ce qu'il disait.

— Le temps du prophète, voyez, expliqua Plhatah, quand le grand dieu s'révèle au monde. Vous trouvez qu'y a du peuple en ce moment, mais on sera serrés comme des harengs d'ici quelques jours.

— Qu'est-ce qui se passe, alors ?

— Z'allez bien ? M'avez pas l'air de tenir la grande forme.

— Qu'est-ce qui se passe, alors ?

— Les Lois. Vous connaissez ça, vous. Le Livre de Vorbis ? J'imagine... » Plhatah se pencha vers Frangin. « Vous auriez pas un tuyau, des fois ? J'imagine que le grand dieu vous a rien dit qui pourrait profiter à l'industrie du plat cuisiné ?

— Je ne sais pas. Il aimerait qu'on cultive davantage de laitues, je crois.

— Vraiment ?

— Ce n'est qu'une supposition. »

Plhatah eut un sourire malveillant. « Ah, oui, mais c'est *votre* supposition. Pas la peine de m'faire un dessin, j'suis pas

sourd, comme on dit. L'plus drôle, c'est que je sais où mettre le grappin sur quelques arpents de terre bien irriguée. Faudrait p't-être que j'achète maintenant, avant tout le monde ?

— Je ne vois pas de mal à ça, monsieur Plhatah. »

Le commerçant se glissa en crabe plus près du novice. Ça ne lui était pas difficile. Il se glissait en crabe partout. Même les crabes trouvaient qu'il se déplaçait de travers.

« Marrant, ça, fit-il. J'veux dire... Vorbis ?

— Marrant ? s'étonna Frangin.

— Ça donne à réfléchir. Même Ossaire devait être un type comme vous et moi, qui s'baladait à droite à gauche. Il avait du cérumen dans les oreilles comme tout le monde. Marrant, ça.

— Quoi donc ?

— Tout. »

Plhatah gratifia Frangin d'un autre sourire de conspirateur puis vendit un bol d'houmous à un pèlerin aux pieds endoloris qui regretterait son achat.

Frangin regagna sans se presser son dortoir. Lequel était désert à cette heure de la journée : on déconseillait de traîner dans les dortoirs, des fois que la présence des matelas durs comme la pierre donnerait des idées de péché. Ses rares biens avaient disparu de son étagère près de sa couchette. Il disposait sans doute d'une chambre particulière quelque part, mais on avait omis de l'en prévenir.

Frangin se sentait complètement perdu.

Il s'allongea sur la couchette, au cas où, et adressa une prière à Om. Pas de réponse. Il n'en avait jamais reçu durant la majeure partie de son existence, ce qui ne l'avait guère gêné parce qu'il n'en attendait pas. Mais il se consolait en se disant qu'Om écoutait peut-être et ne daignait tout bonnement pas répondre.

Aujourd'hui, il n'y avait rien à entendre.

Autant se parler et s'écouter tout seul.

Comme Vorbis.

Il n'arrivait pas à se défaire de cette idée. Un esprit comme une bille d'acier, avait dit Om. Rien n'y entrait, rien n'en sortait. Le diacre n'entendait donc que les échos lointains de son âme. À partir de ces échos lointains, il allait forger de toutes pièces un

Livre de Vorbis, et Frangin croyait déjà en connaître les commandements. Il serait question de guerres saintes et de sang, de croisades et de sang, de piété et de sang.

Frangin se releva en se sentant idiot. Mais impossible de penser à autre chose.

Il était évêque mais il ignorait ce que faisaient les évêques. Il ne les avait aperçus que de loin, qui évoluaient comme des nuages liés à la terre. Il ne voyait qu'une seule chose dans ses cordes.

Un gamin boutonneux sarclait le potager. Il regarda avec étonnement Frangin lui prendre la binette et fut assez bête pour se cramponner un moment à l'outil.

« Je suis évêque, tu sais, dit Frangin. Et puis tu ne t'y prends pas bien. Va t'occuper ailleurs. »

Il porta des coups vicieux aux mauvaises herbes autour des semis. Quelques semaines d'absence seulement, et déjà une ombre verte recouvrait le terreau.

Tu es évêque. Pour tes bonnes actions. Et voici la tortue de fer. Pour tes éventuelles mauvaises actions. Parce que...

... il y avait deux personnes dans le désert, et Om a parlé à l'une d'elles.

Frangin n'avait encore jamais eu d'idées pareilles.

Om lui avait parlé. Il fallait reconnaître que le dieu n'avait rien dit de ressemblant à ce que rapportaient les prophètes. Il n'avait peut-être jamais rien dit de tel...

Il progressa à coups de binette jusqu'au bout du rang. Ensuite il remit de l'ordre dans les plants de haricots.

Lou-tsé observait Frangin d'un œil attentif depuis son cabanon près des tas de détritrus.



Encore une grange. Tefervoir voyait beaucoup de granges.

Ils avaient commencé avec une charrette et passé beaucoup de temps à l'alléger au maximum. Les engrenages avaient posé problème. Il y avait longuement réfléchi. La boule voulait

tourner beaucoup plus vite que les roues. Sûrement une métaphore de ceci ou cela.

« Et je n'arrive pas à la faire reculer, dit-il.

— Vous inquiétez pas, dit Simonie. Elle aura pas besoin de reculer. Et pour le blindage ? »

Tefervoir agita une main affolée en un geste qui englobait son atelier.

« C'est une forge de village ! dit-il. Cet engin-là fait sept mètres ! Zacharos ne peut pas fabriquer des plaques de plus d'un mètre de large. J'ai essayé de les clouer sur une armature, mais ça s'écroule sous le poids. »

Simonie contempla le squelette de la machine à vapeur et les plaques empilées à côté.

« Déjà participé à une bataille, Tefervoir ? demanda-t-il.

— Non. J'ai les pieds plats. Et je ne suis pas très balèze.

— Vous savez ce que c'est, une tortue ? »

Tefervoir se gratta la tête. « D'accord. La réponse, ce n'est pas un petit reptile dans une carapace, hé ? Parce que vous savez que ça, je le sais.

— Je veux dire une tortue de boucliers. Quand on attaque une forteresse ou un mur et que l'ennemi nous balance dessus tout ce qui lui tombe sous la main, les soldats tiennent leurs boucliers au-dessus de la tête de manière à ce qu'ils s'imbriquent les uns dans les autres. Ça peut supporter de lourdes charges.

— Qui se chevauchent, murmura Tefervoir.

— Comme des écailles », fit Simonie.

Tefervoir observa la charrette d'un air pensif.

« Une tortue, dit-il.

— Et le bouclier ? demanda Simonie.

— Oh, ça, ce n'est pas un problème, répondit distraitement l'apprenti philosophe. Tronc d'arbre boulonné à l'armature. Gros béliet de fer. Des portes de bronze, c'est tout, vous avez dit ?

— Oui. Mais très grosses.

— Bé alors, c'est sûrement creux. Ou alors des plaques de bronze coulées sur du bois. C'est ce que je ferais, moi.

— Pas du bronze massif ? Tout le monde dit que c'est du bronze massif.

— C'est aussi ce que je dirais.

— Excusez-moi, messieurs. »

Un homme de forte carrure s'avança. Il portait l'uniforme des gardes du palais.

« C'est le sergent Fergmen, dit Simonie. Oui, sergent ?

— Ces portes-là, elles sont renforcées d'acier klatchien. À cause de tous les combats qu'ont eu lieu à l'époque du faux prophète Zog. Et elles s'ouvrent que vers le dehors. Comme des portes d'écluse dans un canal, comprenez ? Si vous poussez d'sus, elles se ferment encore plus fort.

— Bé, comment on les ouvre, alors ? demanda Tefervoir.

— Le cénobiarche lève la main, et le souffle de dieu les ouvre, répondit le sergent.

— De manière logique, je voulais dire.

— Oh. Ben, un diacre se faufile derrière un rideau et appuie sur un levier. Mais... des fois, quand j'étais d'garde en bas dans les cryptes, y avait une salle... avec des grincements et des machins... enfin, on entendait de l'eau bouillonner...

— Hydraulique, fit Tefervoir. Je m'en doutais.

— Vous pourrez entrer ? demanda Simonie.

— Dans la salle ? Pourquoi pas ? Personne ne s'y intéresse.

— Il pourrait ouvrir les portes ?

— Hmm ? » fit Tefervoir. Il se frottait le menton avec un marteau. Il avait l'air perdu dans un monde à lui.

« J'ai dit : Est-ce que Fergmen pourrait faire marcher cette hydre au litre ?

— Hmm ? Oh. Bé, je ne crois pas, répondit distraitement Tefervoir.

— Et vous ?

— Quoi ?

— Vous pourriez la faire marcher ?

— Té, sans doute. Ce sont seulement des tuyaux et des pressions, après tout. Hum. »

Tefervoir fixait toujours la charrette à vapeur. Simonie signifia d'un signe de tête entendu au sergent qu'il devait se

retirer puis entreprit le voyage interplanétaire mental nécessaire pour atteindre le monde qu'explorait Tefervoir.

Il s'efforça lui aussi de regarder la charrette.

« Vous aurez bientôt terminé ?

— Hmm ?

— Je disais...

— Demain soir, tard. Si on travaille toute la nuit.

— Mais on en aura besoin le lendemain matin à l'aube ! On aura pas le temps d'voir si ça marche !

— Ça marchera du premier coup, lui assura Tefervoir.

— C'est vrai ?

— Té, je l'ai construite, la machine. Je la connais. Vous, vous connaissez les épées, les lances, tout ça. Moi, je connais tout ce qui tourne. Ça marchera du premier coup.

— Bien. Bon, j'ai d'autres choses à faire...

— D'accord. »

Tefervoir se retrouva seul dans la grange. Il contempla d'un air pensif son marteau, puis la charrette métallique.

Ils ne savaient pas couler le bronze correctement dans ce pays. Leur fer faisait peine, oui, vraiment peine. Leur cuivre ? Désastreux. Ils avaient l'air capables de fabriquer de l'acier à voler en éclats au premier choc. Au fil des ans, la Quisition avait éliminé tous les bons forgerons.

Il avait fait de son mieux, mais...

« Mais ne me demandez pas pour le deuxième ou troisième choc », se dit-il tout bas.



Vorbis se tenait assis dans le fauteuil de pierre de son jardin, des papiers étalés autour de lui.

« Eh bien ? »

La silhouette à genoux ne leva pas les yeux. Deux gardes se dressaient au-dessus d'elle, l'épée au clair.

« Les adeptes de la Tortue... ils complotent quelque chose, dit-elle d'une voix perçante de terreur.

— Évidemment qu'ils complotent. Évidemment, dit Vorbis. Et quel est ce complot ?

— Y a une espèce de... quand on vous confirmera cénobiarche... une espèce d'appareil, une machine qui avance toute seule... elle enfoncera les portes du temple... »

La voix mourut.

« Et où est cet appareil en ce moment ? demanda Vorbis.

— J'sais pas. Ils m'ont acheté du fer. C'est tout ce que j'sais.

— Un appareil en fer.

— Oui. » L'homme prit une inspiration profonde – entre l'inspiration et le hoquet. « À ce qu'on dit... les gardes ont dit... vous retenez mon père en prison et vous pourriez... je vous implore... »

Vorbis baissa les yeux sur l'homme.

« Mais vous craignez, fit-il, que je vous expédie vous aussi au cachot. Vous me prêtez ce genre de réaction. Vous craignez que je me dise : cet homme a eu partie liée avec les hérétiques et les blasphémateurs, c'est un de leurs proches... »

L'homme continuait de fixer le sol. Vorbis lui entoura délicatement le menton des doigts et lui releva la tête jusqu'à pouvoir le regarder dans les yeux.

« Vous avez bien agi », dit-il. Il s'adressa à l'un des gardes. « Le père de cet homme vit toujours ?

— Oui, monseigneur.

— Il peut encore marcher ? »

L'inquisiteur haussa les épaules. « Ou-oui, monseigneur.

— Alors relâchez-le sur-le-champ, confiez-le à son fils dévoué et renvoyez-les tous deux dans leur foyer. »

Les armées de l'espoir et de la peur livrèrent bataille dans les yeux de l'indicateur.

« Merci, monseigneur, dit-il.

— Allez en paix. »

Un garde accompagna l'homme hors du jardin. Vorbis les regarda s'éloigner puis agita vaguement la main à l'adresse d'un des grands inquisiteurs.

« Nous savons où il habite ?

— Oui, monseigneur.

— Bien. »

L'inquisiteur hésita.

« Et cet... appareil, monseigneur ?

— Om m'a parlé. Une machine qui avance toute seule ? Une chose pareille défie la raison. Où sont ses muscles ? Où est son esprit ?

— Oui, monseigneur. »

L'inquisiteur, un diacre du nom de Cuspide, était parvenu à son poste – un poste qu'il n'était pas sûr pour l'instant de vouloir garder – parce qu'il aimait faire souffrir son prochain. Un penchant tout bête qu'il pouvait pleinement satisfaire au sein de la Quisition. Et il comptait au nombre de ceux sur qui Vorbis exerçait une terreur particulière. Faire souffrir autrui parce qu'on aime ça... ça se comprend. Vorbis, lui, faisait souffrir parce qu'il avait décidé la chose nécessaire, sans passion, et même avec une espèce d'amour impitoyable.

Pour ce qu'en savait Cuspide, personne ne racontait de boniments, au bout du compte, pas à un exquisiteur. Évidemment, des appareils qui se déplaçaient tout seuls, ça n'existait pas ; il prit mentalement note toutefois de doubler la garde...

« Mais, fit Vorbis, la cérémonie de demain sera tout de même perturbée.

— Monseigneur ?

— Je... je suis au courant de certaines choses.

— Bien entendu, monseigneur.

— Vous connaissez sûrement le point de rupture des muscles et des tendons, diacre Cuspide. »

Cuspide ne doutait plus que Vorbis était passé sur l'autre versant de la folie. La folie ordinaire, le diacre pouvait s'en accommoder. À sa connaissance, les déments pullulaient dans le monde, et nombre d'entre eux aggravaient encore leur état dans les tunnels de la Quisition. Mais Vorbis avait franchi ce stade pour se forger une espèce de logique de l'autre côté. Des pensées rationnelles composées à partir d'éléments détraqués...

« Oui, monseigneur, dit-il.

— Moi, je connais le point de rupture des hommes. »



Il faisait nuit. Et froid pour la première fois de l'année. Lou-tsé se déplaçait sans bruit dans l'obscurité de la grange et balayait avec ardeur. Parfois il sortait un chiffon des replis de sa robe et astiquait ici et là.

Il fourbit la carrosserie de la Tortue Mobile qui se découpait, tapie, menaçante dans l'ombre.

Puis il se dirigea à coups de balai vers la forge qu'il contempla un moment.

Il faut une concentration extrême pour couler du bon acier. Pas étonnant que les dieux se soient toujours regroupés autour de forges isolées. Tant de détails peuvent tourner mal. Une légère erreur dans le dosage des ingrédients, un instant de défaillance...

Tefervoir, qui dormait presque debout, grogna lorsqu'on le réveilla d'un coup de coude pour lui mettre quelque chose dans les mains.

Une tasse de thé. Il contempla la face ronde de Lou-tsé.

« Oh, dit-il. Merci. Merci beaucoup. »

Hochement de tête, sourire.

« Presque fini, reprit Tefervoir plus ou moins pour lui-même. Il n'y a plus qu'à laisser refroidir, maintenant. Le laisser refroidir, tout doucement. Sinon, hé bé, ça se cristallise, voyez. »

Hochement de tête, sourire, hochement de tête.

Rudement bon, le thé.

« ... pas un moulage 'portant, d'toute m'nière, dit Tefervoir en chancelant. Jus' les l'viers d'contrôle... »

Lou-tsé le saisit délicatement et le guida jusqu'à un siège sur un tas de charbon de bois. Puis il alla observer un instant la forge. La barre d'acier rutilait dans le moule.

Il versa dessus un seau d'eau froide, regarda le gros nuage de vapeur se répandre et se disperser, puis il se jeta le balai sur l'épaule et détala sans demander son reste.

Ceux pour qui Lou-tsé ne représentait qu'une vague silhouette entraperçue derrière un balai indolent auraient été surpris par sa vitesse, surtout pour un vieillard de six mille ans

qui ne mangeait que du riz complet et ne buvait que du thé vert additionné d'une noix de beurre rance.

Un peu avant les portes de la Citadelle, il s'arrêta de courir et se remit à balayer. Il balaya jusqu'aux battants, balaya même autour, hocha la tête et sourit à l'adresse d'un soldat qui lui lançait un regard mauvais avant de comprendre qu'il ne s'agissait que du vieux balayeur demeuré, astiqua une poignée de porte et poursuivit son chemin, sans cesser de manier son outil, par des couloirs et des ambulatoires jusqu'au potager de Frangin.

Il distingua une silhouette accroupie parmi les melons.

Lou-tsé dénicha une couverture et revint à pas feutrés dans le jardin où Frangin se tenait assis, le dos voûté, sa binette sur les genoux.

Lou-tsé avait vu beaucoup de figures angoissées au cours de son existence, une existence plus longue que n'en connaissent la plupart des civilisations. Celle de Frangin les battait toutes. Il tira la couverture sur les épaules de l'évêque.

« Je ne l'entends pas, se lamentait l'ex-novice d'une voix rauque. Ça veut peut-être dire qu'il est trop loin. Je m'accroche à cette idée. Il se trouve peut-être quelque part là-bas. À des kilomètres ! »

Lou-tsé sourit et hocha la tête.

« Tout va recommencer. Il n'a jamais dit à personne de faire quoi que ce soit. Ni de ne pas le faire. Il s'en moquait ! »

Une fois encore, Lou-tsé sourit et hocha la tête. Il avait les dents jaunes. Il en était en fait à sa deux centième dentition.

« Il n'aurait pas dû s'en moquer ! »

Lou-tsé disparut à nouveau dans son petit refuge et en ramena une coupe peu profonde remplie d'une sorte de thé. Il hocha la tête, sourit et tendit le récipient jusqu'à ce que Frangin l'accepte et boive une gorgée. Le breuvage avait goût d'eau chaude agrémentée d'un sachet de lavande.

« Tu ne comprends rien de ce que je te dis, hein ? dit Frangin.

— Pas beaucoup, fit Lou-tsé.

— Tu parles ? »

Lou-tsé se posa un doigt ratatiné sur les lèvres.

« Grand secret », fit-il.

Frangin regarda le petit homme. Que savait-il de lui ? Que savait-on de lui ?

« Toi parler à dieu, dit Lou-tsé.

— Comment tu le sais ?

— Signes. Homme qui parle à dieu avoir vie très dure.

— T'as raison ! » Frangin fixa Lou-tsé par-dessus la coupe.
« Pourquoi tu es là ? demanda-t-il. Tu n'es pas omnien. Ni éphébien.

— Grandi près de Moyeu. Y a longtemps. Maintenant Lou-tsé un étranger partout où lui aller. Meilleur moyen. Appris religion dans temple au pays. Maintenant aller là où trouver travail.

— Transporter des détritits et tailler les plantes ?

— Sûr. Jamais été évêque ni gros bonnet. Vie dangereuse. Toujours être homme qui nettoie bancs ou balaye derrière autel. Personne embêter homme utile. Personne embêter petit homme. Personne se rappeler nom.

— C'est ce que j'avais prévu pour moi ! Mais ça ne marche pas.

— Alors trouver autre moyen. Moi apprendre dans temple. Appris avec vieux maître. Quand ennuis, toujours se rappeler paroles sages de vieux maître vénérable.

— C'était quoi ?

— Vieux maître dire : “Garçon là-bas ! Quoi toi manger ? Espère toi apporter assez pour tout le monde !” Vieux maître dire : “Vilain garçon ! Pourquoi pas faire devoirs à la maison ?” Vieux maître dire : “Pourquoi garçon rire ? Si pas dire pourquoi, tout dojo rester en retenue après les cours !” Quand se souvenir toutes ces sages paroles, rien paraître très grave.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne l'entends pas !

— Toi faire ce que dois. Moi compris au moins une chose, ça tu dois faire tout seul. »

Frangin s'étreignait les genoux.

« Mais il ne m'a rien dit ! Elle est où, cette fameuse sagesse ? Tous les autres prophètes sont revenus avec des commandements !

— Où eux les trouver ?

— Je... J'imagine qu'ils les ont inventés.

— Toi les trouver là aussi. »



« Tu appelles ça de la philosophie, toi ? » rugit Honorbrachios en agitant son bâton.

Tefervoir nettoyait le levier, enlevait les morceaux du moule de sable qui restaient.

« Bé... de la physique, que c'est de la philosophie naturelle », dit-il.

Le bâton claqua sur les flancs de la Tortue Mobile.

« Je t'ai jamais appris des choses pareilles, coquin de sort ! s'écria le philosophe. La philosophie, elle est censée rendre la vie meilleure !

— Hé bé, ça va la rendre meilleure pour beaucoup de monde, répliqua calmement Tefervoir. Ça va permettre de renverser un tyran.

— Et après ?

— Et après quoi ?

— Et après tu vas la mettre en morceaux, ta machine, hé ? fit le vieillard. La démolir ? Enlever les roues ? Retirer toutes ces piques ? Brûler les plans ? Hein ? Quand elle aura rempli son office, hé ?

— Bé... commença Tefervoir.

— Aha !

— Aha quoi ? On pourrait la garder, non ? Comme... force de dissuasion contre les autres tyrans !

— Tu crois que les tyrans, ils vont pas en construire eux aussi ?

— Bé... j'en construirai des plus grosses ! » cria Tefervoir.

Honorbrachios s'affaissa. « Oui, fit-il. Sûrement. Tout est bien, alors. Ma parole. Quand je pense que je m'inquiétais. Maintenant... je crois que je vais aller me reposer dans un coin... »

Il parut plus voûté qu'à l'ordinaire et soudain vieux.

« Maître ? fit Tefervoir.

— M'appelle plus maître, vaï, répliqua Honorbrachios en suivant à tâtons la paroi de la grange vers la porte. Je constate que tu connais à présent toutes les saloperies qu'il faut savoir sur la nature humaine. Hah ! »



Le grand dieu Om glissa le long du versant d'un fossé d'irrigation et atterrit sur le dos dans les mauvaises herbes du fond. Il se redressa en agrippant une racine dans son bec et en se retournant à la force des mâchoires.

Les formes des pensées de Frangin lui sillonnaient le cerveau en tremblotant. Il ne distinguait aucun mot précis, mais il n'en avait nul besoin, pas plus qu'on n'a besoin de voir les rides à la surface d'une rivière pour connaître le sens du courant.

De temps en temps, quand il apercevait le point miroitant de la Citadelle dans le crépuscule, il tentait à son tour de transmettre ses propres pensées aussi fort qu'il pouvait :

« Attends ! Attends ! Tu ne vas pas faire ça ! On peut aller à Ankh-Morpork ! Le pays de toutes les chances ! Avec mon cerveau et ton... et toi, le monde nous ouvre les draps ! Pourquoi tout gâcher... »

Puis il glissait dans un autre sillon. Une ou deux fois il aperçut l'aigle qui décrivait des cercles sans relâche.

« Pourquoi mettre la main dans le broyeur ? Ce pays mérite Vorbis ! Les moutons méritent qu'on les mène par le bout du nez ! »

Il avait connu la même situation lorsqu'on avait lapidé à mort son tout premier croyant. Évidemment, il lui en restait une douzaine d'autres à ce moment-là. Mais il en avait ressenti comme un déchirement. De la tristesse. On n'oublie jamais son premier croyant. C'est lui qui donne une forme au dieu.

Les tortues sont mal équipées pour la navigation à travers champs. Il leur faudrait des pattes plus longues ou des fossés moins profonds.

Om estima qu'il ne dépassait pas le trois cents mètres à l'heure en ligne droite, et la Citadelle se trouvait encore au

moins à trente kilomètres. Il effectuait parfois entre les arbres d'une oliveraie une pointe de vitesse qui ne compensait pas le retard que lui coûtaient le terrain rocailleux et les murets dans les champs.

Durant tout le temps que ses pattes s'activaient, il entendait bourdonner dans sa tête les pensées de Frangin comme une abeille au loin.

Il tenta encore une fois de crier mentalement.

« Tu as quoi, toi ? Lui dispose d'une armée ! Tu as une armée, toi ? Combien de divisions tu as ? »

Mais de telles pensées demandent de l'énergie, et celle dont dispose une tortue reste limitée. Il trouva une grappe de raisins tombée par terre et avala gloutonnement les grains jusqu'à ce que sa tête baigne dans le jus, mais ça ne changea pas grand-chose.

Puis la nuit tomba. Ici, les nuits étaient moins froides que dans le désert, mais aussi moins chaudes que les journées. Il allait ralentir à mesure que son sang se rafraîchirait. Il ne réfléchirait pas aussi vite. Ne marcherait pas aussi vite non plus.

Il perdait déjà de la chaleur. Chaleur égalait vitesse.

Il se hissa sur une fourmilière...

« Tu vas mourir ! Tu vas mourir ! »

... et glissa en bas de l'autre versant.



Les préparatifs pour l'intronisation du prophète cénobiarche commencèrent bien des heures avant l'aube. Tout d'abord, ce que ne prévoyaient pas les traditions ancestrales, le diacre Cuspide et quelques collègues procédèrent à une fouille minutieuse du temple. On chercha des fils tendus et on tisonna à coups de pique des recoins en mesure de dissimuler des archers. Le diacre Cuspide avait la tête bien vissée sur les épaules, même si c'était à l'envers du filetage. Il dépêcha aussi quelques escouades en ville pour embarquer les suspects habituels. La Quisition recommandait toujours d'en laisser

quelques-uns en liberté. On savait alors où les trouver en cas de besoin.

Après quoi une douzaine de prêtres subalternes arrivèrent pour absoudre les lieux et chasser tous les afrites, djinns et démons. Le diacre Cuspide les observa sans un mot. Il n'avait personnellement jamais eu de rapports avec des entités surnaturelles, mais il connaissait les effets d'une flèche bien ajustée dans un ventre qui ne s'y attend pas.

On lui tapota la cage thoracique. Il eut un sursaut lorsque la réalité se connecta soudain au fil de ses pensées et sa main se porta machinalement vers sa dague. « Oh », fit-il.

Lou-tsé hocha la tête et sourit avant d'indiquer de son balai que le diacre Cuspide se tenait sur une portion de dallage qu'il souhaitait balayer.

« Salut, affreux petit crétin jaune », fit le diacre.

Hochement de tête, sourire.

« Tu ne dis jamais un putain de mot, hein ? »

Sourire, sourire.

« Imbécile. »

Sourire. Sourire. Attente.



Tefervoir recula.

« Bon, fit-il, vous êtes sûr d'avoir tout compris, hé ?

— Facile, répondit Simonie qui avait pris place sur la selle de la Tortue.

— Répétez.

— On alimente la boîte à feu, récita le sergent. Puis, quand l'aiguille rouge indique XXVI, on tourne le robinet de cuivre ; quand le sifflet de bronze siffle, on actionne le grand levier. Et on dirige en tirant sur les cordes.

— C'est ça », dit Tefervoir. Mais il restait indécis. « C'est une machine de précision, ajouta-t-il.

— Et moi un soldat de métier, répliqua Simonie. Pas un paysan superstitieux.

— Parfait, parfait. Bé... si vous êtes sûr... »

Ils avaient eu le temps d'apporter quelques finitions à la Tortue Mobile. La carapace se hérissait d'arêtes en dents de scie et les roues de piques. Et, bien entendu, le tuyau de dégagement de la vapeur en excédent... Il se posait des questions sur le tuyau de dégagement de la vapeur en excédent...

« C'est qu'une machine, dit Simonie. Ça me pose pas de problème.

— Donnez-nous une heure, alors. Faudrait que vous arriviez au temple quand on ouvrira les portes.

— D'accord. Compris. Allez-y. Le sergent Fergmen connaît l'chemin. »

Tefervoir observa le tuyau de dégagement de la vapeur et se mordit les lèvres. Je ne sais pas quel effet ça va faire sur l'ennemi, songea-t-il, mais moi, ça me fout la trouille.



Frangin se réveilla, ou du moins cessa de vouloir dormir. Lou-tsé était parti. Sûrement balayer quelque part.

Il erra par les couloirs désertés du quartier des novices. Le nouveau cénobiarche ne serait pas couronné avant des heures. Il fallait d'abord procéder à des dizaines de cérémonies. Toutes les personnalités investiraient la grand-place et les esplanades avoisinantes, de même que la foule encore plus grande des anonymes sans importance. Oubliées les sextines, personne ne psalmodiait les prières interminables. La Citadelle aurait pu passer pour morte sans le formidable rugissement ambiant indéfinissable de dizaines de milliers de gens gardant le silence. La lumière du jour tombait par les puits de lumière.

Frangin ne s'était jamais senti aussi seul. Le désert débordait de joie en comparaison. La veille au soir... la veille au soir, avec Lou-tsé, tout lui avait paru si clair. La veille au soir, il se sentait d'humeur à défier Vorbis, là, tout de suite. La veille au soir, il lui semblait avoir une chance. Tout était possible, la veille au soir. Voilà l'ennui, avec les veilles au soir. Elles sont toujours suivies de ces fichus matins.

Il atteignit d'un pas nonchalant le niveau des cuisines avant d'émerger dans le monde extérieur. Deux ou trois cuisiniers s'affairaient à préparer le repas cérémoniel – viande, pain et sel – mais ils ne lui prêtèrent aucune attention.

Il s'assit devant un des abattoirs. Il y avait, il le savait, une porte de service quelque part dans les parages. Sans doute que personne ne l'arrêterait, aujourd'hui, s'il décidait de sortir. Aujourd'hui, on allait plutôt s'occuper des indésirables qui chercheraient à entrer.

Il lui suffisait de partir. Le désert lui avait paru agréable, en dehors de la soif et de la faim. Saint Ongulent, avec sa folie et ses champignons, vivait exactement comme il fallait. Ce n'est pas grave de s'abuser soi-même du moment qu'on s'arrange pour ne pas le savoir et qu'on le fait bien. La vie était beaucoup plus simple, dans le désert.

Mais une dizaine de gardes se tenaient de faction près de la porte. Il leur trouva la mine patibulaire. Il regagna son siège, à l'abri des regards dans un renforcement, et contempla les pavés d'un œil morne.

Si Om était en vie, il enverrait un signe, non ?

Une grille près des sandales de Frangin se souleva de quelques centimètres et glissa de côté. L'ex-novice fixa l'ouverture.

Une tête encapuchonnée apparut, fixa à son tour Frangin et disparut. On chuchota sous terre. La tête réapparut, suivie d'un corps. L'inconnu se hissa sur les pavés. Il repoussa son capuchon. Il fit à Frangin un sourire de connivence, se mit un doigt sur les lèvres puis, sans crier gare, se jeta sur lui dans une intention agressive.

Frangin boula sur les pavés et leva les mains frénétiquement en voyant luire une lame. Une main sale se plaqua sur sa bouche. Une lame de couteau forma une image dramatique et définitive dans la lumière...

« Non !

— Pourquoi donc ? On a dit qu'on commencerait par tuer tous les prêtres !

— Pas celui-là ! »

Frangin osa tourner les yeux de côté. La deuxième silhouette qui s'extrayait du trou portait elle aussi une robe sale, mais il n'y avait pas à se tromper sur la coiffure en hérisson.

« Tefervoir ? voulut-il dire.

— La ferme, toi, fit l'autre homme en lui appuyant le couteau sur la gorge.

— Frangin ? dit Tefervoir. Bé, vous êtes vivant ? »

Frangin regarda tour à tour son ravisseur puis Tefervoir d'un air éloquent, espéra-t-il, comme pour dire qu'il était prématuré de statuer sur ce point précis.

« Il est réglo, dit Tefervoir.

— Réglo ? C'est un prêtre !

— Mais il est de notre côté. Pas vrai, Frangin ? »

Frangin s'efforça d'opiner et songea : Je suis du côté de tout le monde. Ce serait bien si, pour une fois, on était du mien.

La main se décolla de sa bouche, mais le couteau garda le contact avec sa gorge. L'esprit de Frangin, d'ordinaire circonspect, réagit comme le vif-argent.

« La Tortue se meut ? » hasarda-t-il.

Le couteau se retira, manifestement à contrecœur.

« J'y fais pas confiance, dit l'homme. On devrait au moins le fourrer dans l'trou.

— Frangin est des nôtres, répéta Tefervoir.

— C'est vrai. C'est vrai, dit Frangin. C'est qui, les vôtres ? »

Tefervoir se pencha plus près.

« Comment elle va, votre mémoire ?

— Bien, hélas.

— Parfait. Parfait. Hum. Ce serait une bonne idée que vous restiez à l'abri, comprenez... on ne sait jamais ce qui peut arriver. Souvenez-vous de la Tortue. Té, évidemment que vous vous en souviendrez.

— Qu'est-ce qui peut arriver ? »

Tefervoir lui tapota l'épaule, ce qui rappela Vorbis à l'ex-novice. Vorbis, qui ne touchait personne dans sa tête, touchait beaucoup avec les mains.

« Bé, vaut mieux que vous ne sachiez pas ce qui se passe, dit Tefervoir.

— Mais je ne sais pas ce qui se passe, répliqua Frangin.

— Parfait. Continuez comme ça. »

Le costaud fit un geste avec son couteau vers les tunnels qui menaient dans la roche.

« On y va ou quoi ? » demanda-t-il.

Tefervoir lui courut après avant de s'arrêter un bref instant pour se retourner.

« Faites attention, dit-il. On a besoin de ce que vous avez dans la tête ! »

Frangin les regarda partir.

« Moi aussi », murmura-t-il.

Et il se retrouva une fois de plus tout seul.

Puis il songea : Doucement. Je ne suis pas obligé de rester ici. Je suis évêque. Je peux au moins regarder. Om est parti et le monde touche à sa fin, alors je peux au moins y assister.

Dans un claquement de sandales, Frangin se mit en marche vers le palais.

Les évêques, comme les fous, se déplacent en diagonale. Voilà pourquoi ils surgissent souvent là où le roi ne les attend pas.



« Espèce de pauvre crétin ! Ne va pas par là ! »

Le soleil culminait désormais au firmament. En fait, il devait même se coucher, si les théories d'Honorbrachios sur la vitesse de la lumière ne se fourvoyaient pas, mais en matière de relativité, le point de vue de l'observateur revêt une grande importance, et, du point de vue d'Om, l'astre du jour était une boule dorée dans un ciel d'un orange flamboyant.

Il se hissa en haut d'une nouvelle côte et contempla d'un œil trouble la Citadelle au loin. Dans son for intérieur, il entendait les voix moqueuses de tous les petits dieux.

Ils n'aimaient pas un dieu qui avait échoué. Ils n'aimaient pas ça du tout. Ils en éprouvaient de la déception. Ça leur rappelait la mortalité. On l'avait rejeté au cœur du désert, là où personne ne passerait. Jamais. Jusqu'à la fin du monde.

Il frissonna dans sa carapace.



Tefervoir et Fergmen suivaient négligemment les tunnels de la Citadelle d'une démarche prétendument dégagée qui, s'il y avait eu un curieux pour s'y intéresser, leur aurait valu dans la seconde une attention aussi vive qu'acérée. Mais les seules personnes présentes dans le voisinage avaient des tâches vitales à effectuer. Et puis ce n'était pas une bonne idée de trop détailler les gardes, ils risquaient de rendre la pareille.

D'après Simonie, Tefervoir avait donné son d'accord. Il n'en conservait pourtant guère le souvenir. Le sergent connaissait un moyen d'entrer dans la Citadelle, c'était commode. Et Tefervoir connaissait les systèmes hydrauliques. Bien. À présent il suivait ces tunnels à sec dans le cliquetis de sa ceinture d'outils. Il existait un rapport logique, mais un autre que lui l'avait fait, ce rapport.

Fergmen tourna un angle et s'arrêta devant une grande grille qui s'élevait du sol au plafond. Une grille très rouillée. Peut-être une ancienne porte : on devinait des gonds rouillés dans la pierre. Tefervoir fouilla les ténèbres des yeux entre les barreaux.

De l'autre côté, il distingua des tuyaux.

« Eurêka, dit-il.

— Vous allez prendre un bain, alors ? fit Fergmen.

— Faites donc le guet. »

Tefervoir choisit un pied-de-biche court dans sa ceinture et l'inséra entre la grille et la maçonnerie. Donnez-moi trente centimètres de bon acier et un mur où mon pied... prend... appui... – la grille s'écarta en grinçant puis sauta avec un claquement sourd de son logement – et je soulève le monde...

Il passa dans la longue salle noire et humide et lâcha un sifflement admiratif.

Personne n'avait entretenu les lieux depuis... disons le temps nécessaire pour que des gonds de fer se transforment en masse de rouille qui s'effrite, mais est-ce que tout ça fonctionnait encore ?

La tête levée, il contempla des pistons de fer et de plomb plus grands que lui et un enchevêtrement de tuyaux de l'épaisseur d'un homme.

Le souffle de dieu.

Le dernier ingénieur à connaître le fonctionnement du système avait sûrement péri sous la torture des années plus tôt.

Voire dès la mise en service. Tuer le créateur restait une méthode traditionnelle de protection d'un brevet.

Il identifia les leviers et, là, suspendus au-dessus de cavités ménagées dans le sol rocheux, les deux jeux de contrepoids. Quelques hectolitres d'eau devaient suffire à faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Évidemment, il fallait la pomper, l'eau...

« Sergent ? »

Fergmen pointa son nez à l'entrée. Il avait l'air nerveux, comme un athée dans un orage.

« Quoi ? »

Tefervoir tendit le doigt.

« Il y a une grande tige métallique qui traverse le mur, là-bas, vous voyez ? Au bas de la chaîne de transmission ?

— La quoi ?

— Les grosses roues pleines de bosses ?

— Oh. Ouais.

— Où elle va, cette tige ?

— Chaispas. Y a l'grand manège de discipline de l'autre côté. »

Ah.

Le souffle de Dieu n'était rien d'autre, en définitive, que la sueur des hommes. Honorbrachios aurait goûté l'humour de la situation, se dit Tefervoir.

Il prit conscience d'un bruit qu'il entendait depuis son entrée dans la salle mais qui n'avait pas franchi la barrière de sa concentration. Un bruit métallique, faible, aux échos nombreux : des voix. Venant des tuyaux.

Le sergent, vu sa mine, les avait lui aussi entendues.

Tefervoir se colla l'oreille contre le métal. Impossible de distinguer les mots, mais le rythme religieux de l'ensemble était familier.

« C'est le service qui se déroule dans le temple, dit-il. Ça doit sûrement résonner sur les portes, et les tuyaux transmettent le son. »

Fergmen n'avait pas l'air rassuré.

« Pas de dieux derrière tout ça », traduisit Tefervoir. Il reporta son attention sur les tuyaux.

« Simple, le principe, fit-il davantage pour lui-même que pour Fergmen. L'eau, elle se déverse dans les réservoirs sur les poids et elle rompt l'équilibre. Une série de poids descend pendant que l'autre soulève la tige dans le mur. La masse de la porte est sans importance. Lorsque les poids du bas descendent, ces godets, ici, ils basculent et se vident de leur eau. Un mécanisme sûrement tout en douceur. Et un équilibre parfait au début comme à la fin du processus. Joliment conçu, té. »

Il vit la mine de Fergmen.

« L'eau, elle va et vient, et les portes, elles s'ouvrent, traduisit-il. Donc, tout ce qu'on a à faire, c'est attendre... C'est quoi, le signal, il a dit ?

— Ils vont souffler dans une trompette quand ils auront passé l'entrée principale, répondit un Fergmen ravi de se rendre utile.

— C'est ça. » Tefervoir étudia les poids et les réservoirs au-dessus. Les tuyaux de bronze, corrodés, suintaient.

« Mais vaudrait peut-être mieux s'assurer qu'on sait ce qu'on fait, reprit-il. Il faut sans doute une ou deux minutes avant que les portes, elles commencent à bouger. » Il farfouilla sous sa robe et sortit un objet qui rappela beaucoup à Fergmen un instrument de torture. Tefervoir dut le sentir car il expliqua très lentement et obligeamment : « C'est une clé à mo-let-te.

— Ah oui ?

— Que ça vous dévisse tout. Les burettes... »

Fergmen opina d'un air pitoyable.

« Ah oui ? répéta-t-il.

— ... là, c'est de l'huile pénétrante.

— Ah, bien.

— Faites-moi la courte échelle, vous voulez ? Ça va me prendre du temps de décrocher la timonerie jusqu'à la soupape, alors autant commencer. » Tefervoir se hissa dans l'antique

machinerie tandis qu'au-dessus la cérémonie se poursuivait, monotone.



Plhatah Je-m'tranche-la-main était pour les nouveaux prophètes. Et même pour la fin du monde s'il pouvait y gagner le droit de vendre des statues religieuses, des icônes à prix cassés, des confiseries rances, des dattes en fermentation et des olives putrescentes en bâtonnets aux foules de badauds.

Ce qui suit est son témoignage. Il n'y eut jamais de Livre du prophète Frangin, mais un scribe qui ne manquait pas d'initiative, durant ce qu'on allait appeler la Rénovation, rassembla quelques notes, et voici ce que Plhatah eut à dire :

« I. Je m'tenais près de la statue d'Ossaire, voyez, quand je remarque Frangin juste à côté de moi. Tout le monde l'évitait vu que c'était un évêque et qu'on risque gros quand on bouscule un évêque.

» II. J'y dis : Salut, ma seigneurie, et j'lui offre un yaourt quasiment gratuit.

» III. Il me répond : Non.

» IV. J'lui dis : C'est très sain, c'est vivant.

» V. Il me dit qu'oui, il voit ça.

» VI. Il quittait pas les portes des yeux. C'était à peu près au moment du troisième gong, voyez, alors on savait tous qu'on avait encore des heures à attendre. L'avait pas l'air dans son assiette, pourtant il avait pas mangé le yaourt, quoique je reconnais qu'il refoulait un peu, le yaourt, surtout avec la chaleur qu'y faisait. Disons qu'il était plus vivant que d'habitude. J'veux dire, fallait que j'y tape dessus à tout bout d'champ avec une cuiller pour l'empêcher de sortir du... D'accord. J'expliquais juste le coup du yaourt. Oui, d'accord. Enfin quoi, vous voulez y mettre un peu de couleur, non ? Ils aiment ça, les lecteurs, quand y a un peu de couleur. C'était vert.

» VII. Il restait là, les yeux fixes. Alors j'y dis : Y a quelque chose qui va pas, mon révérend ? Sur quoi il condescend à

m'répondre : Je l'entends pas. De qui vous causez ? je demande. Et il me répond : S'il était là, il m'enverrait un signe.

» VIII. Y a pas une once de vérité dans la rumeur qui dit que je m'suis sauvé à ce moment-là. C'était uniquement la pression de la foule. J'ai jamais été l'ami de la Quisition. Je leur ai p't-être vendu à manger, mais j'ies ai toujours fait payer plus cher.

» Bon, bref, le v'là alors qui force le cordon de gardes qui retenait la foule et il s'arrête face à la porte. Les gardes, eux, savaient pas trop comment s'y prendre avec un évêque. Et je l'entends dire un truc du genre : Je t'ai emmené dans le désert, j'ai cru toute ma vie, accorde-moi au moins ça.

» Un truc dans ce goût-là, toujours bien. Un peu de yaourt ? En promotion. En bâtonnet. »



Om franchit un muret couvert de lierre en saisissant des vrilles dans son bec et en se hissant à la force des muscles du cou. Puis il dégringola de l'autre côté. La Citadelle restait toujours aussi loin.

L'esprit de Frangin flamboyait comme un fanal dans celui d'Om. Il existe une tendance à la folie chez qui partage des moments privilégiés avec les dieux, et elle animait désormais le jeune homme.

« C'est trop tôt ! hurla Om. Il te faut des adeptes ! Tu ne peux pas être seul ! Tu n'y arriveras pas tout seul ! Tu dois d'abord trouver des disciples ! »



Simonie se retourna pour regarder la Tortue sur toute sa longueur. Trente hommes se tenaient tapis sous la carapace d'un air craintif.

Un caporal salua.

« L'aiguille est au point voulu, sergent. »

Le sifflet de cuivre stridula.

Simonie empoigna les cordes de direction. Voilà à quoi devrait ressembler la guerre, se dit-il. Plus d'incertitude sur le sort des armes. Quelques autres Tortues comme celle-ci et plus jamais personne ne se battrait.

« Attention », fit-il.

Il tira énergiquement sur le grand levier.

Le métal friable se brisa net dans sa main.

Donnez-moi un levier assez long et je soulève le monde. Ce sont les leviers douteux qui posent un problème.



Dans les profondeurs de la plomberie clandestine du temple, Tefervoir referma solidement les mâchoires de sa clé sur un tuyau de bronze et entreprit de dévisser prudemment l'écrou. Qui résista. Il changea de position et grogna tandis qu'il forçait davantage.

Dans un triste petit bruit métallique, le tuyau se tordit... et céda.

De l'eau jaillit et le frappa en pleine figure. Il lâcha son outil et tenta d'endiguer la fuite avec les doigts, mais l'eau lui coula autour des mains et dévala en gargouillant le conduit vers un des poids.

« Arrêtez-la ! Arrêtez-la ! cria-t-il.

— Quoi ? fit Fergmen en dessous.

— Arrêtez l'eau.

— Comment ?

— Le tuyau, il est cassé !

— C'est ce qu'on voulait faire, je croyais ?

— Pas encore !

— Criez pas comme ça, monsieur ! Y a des gardes dans l'coin ! »

Tefervoir laissa l'eau se déverser un moment, le temps de se débarrasser tant bien que mal de sa robe. Puis il enfonça le tissu détrempé dans le tuyau. Le bouchon de fortune fut recraché avec force, alla claquer avec un bruit mouillé contre l'entonnoir de plomb et glissa le long de la paroi jusqu'à bloquer le tube qui

menait aux poids. L'eau s'accumula à sa suite puis déborda par terre.

Tefervoir jeta un coup d'œil au poids. Il n'avait pas commencé à bouger. Il se détendit un peu. Maintenant, à condition qu'il reste assez d'eau pour faire tomber le poids...

« Vous deux, là... bougez pas. »

Il tourna la tête, l'esprit engourdi.

Un costaud en robe noire se dressait dans l'entrée endommagée. Derrière lui, un garde brandissait une épée éloquente.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Tefervoir n'hésita qu'un instant.

Il eut un geste avec sa clé à molette.

« Ben, c'est l'point d'attache, dame, fit-il. Z'avez une fuite comac au point d'attache. Pas croyab' que ça tienne. »

L'homme pénétra dans la salle. Il fixa un moment Tefervoir d'un regard aussi noir qu'indécis puis leva la tête vers le tuyau bouillonnant. Avant de revenir à Tefervoir.

« Mais vous n'êtes pas... » commença-t-il.

Il pivotait lorsque Fergmen frappa violemment le garde avec un tronçon de tuyau. Lorsqu'il se retourna à nouveau, la clé de Tefervoir le percuta en plein dans le ventre. L'apprenti philosophe n'était pas une force de la nature, mais la clé était longue et le principe bien connu du levier fit le reste. L'homme se plia en deux puis s'affaissa en arrière contre un des poids.

Ce qu'il advint ensuite se déroula comme au ralenti. Le diacre Cuspide s'agrippa au poids pour se soutenir. Le poids s'enfonça, lourdement, la masse du diacre s'ajoutant à celle de l'eau. L'homme s'agrippa plus haut. Le poids s'enfonça davantage, disparut sous le bord de la fosse. Cuspide chercha à se rétablir à nouveau, mais cette fois il n'avait rien à quoi s'accrocher et il bascula sur le poids qui chutait. Tefervoir vit son visage levé vers lui tandis que le poids filait dans les ténèbres.

Un levier pouvait soulever le monde. Pas de doute, il l'avait drôlement soulevé pour le diacre Cuspide. Il l'avait mis hors de sa portée.

Fergmen, debout au-dessus du garde, brandissait son tuyau.

« Je l’connais, celui-là, dit-il. J’vais lui flanquer un...

— Surtout pas !

— Mais... »

Au-dessus d’eux une transmission se mit en branle dans un bruit métallique. On entendit au loin grincer du bronze contre du bronze.

« Faut s’esbigner d’ici, dit Tefervoir. Seuls les dieux savent ce qui se passe là-haut. »



Et les coups plurent sur la carapace de la Tortue Mobile immobile.

« Merde ! Merde ! Merde ! braillait Simonie en tapant encore dessus. Avance ! Je t’ordonne d’avancer ! Tu comprends donc pas l’éphébien ! Avance ! »

La machine immobile lâcha de la vapeur et refusa de bouger.



Et Om se hissa au sommet de la pente d’une petite colline. On en était donc là. Il ne lui restait qu’un moyen d’atteindre la Citadelle désormais.

Une chance sur un million, avec de la veine.



Et Frangin se tenait devant les portes gigantesques, indifférent à la foule et aux marmonnements des gardes.

La Quisition pouvait arrêter n’importe qui, mais les gardes ne savaient pas trop ce qu’il en coûtait d’appréhender un archevêque, surtout un archevêque aussi récemment promu par le prophète.

Rien qu’un signe, songea Frangin dans la solitude de ses pensées.

Les portes tremblèrent et pivotèrent lentement.

Frangin s'avança. Il n'était pas entièrement conscient maintenant, n'obéissait à aucune logique accessible au commun des mortels. Il ne restait plus en lui qu'une petite étincelle encore capable de constater l'état de son esprit et de penser : Voilà peut-être ce que les grands prophètes ont éprouvé en permanence.

Les milliers de fidèles présents dans le temple jetaient des coups d'œil circulaires, en pleine confusion. Les chœurs des cémois inférieurs suspendirent leur psalmodie. Frangin remonta l'allée, seul être animé d'un objectif dans la cohue soudain ahurie.

Vorbis se dressait au centre du temple sous la voûte du dôme. Des gardes se précipitèrent vers Frangin, mais Vorbis leva la main en un geste à la fois aimable et péremptoire.

Frangin embrassa alors la scène du regard. Il reconnut le bourdon d'Ossaire, la cape d'Abbyse, les sandales de Céna. Et, soutenant le dôme, les statues massives des quatre premiers prophètes. Il ne les avait jamais vues. Il en avait entendu parler chaque jour de son enfance.

Et à quoi rimaient-elles aujourd'hui ? Elles ne rimaient à rien. Plus rien n'avait de sens si Vorbis était prophète. Plus rien n'avait de sens si le cénobiarche se réduisait à un individu qui n'avait entendu dans l'intimité de son crâne que ses propres pensées.

Il eut conscience que le geste de Vorbis n'avait pas seulement retenu les gardes qui pourtant l'entouraient comme une haie. Il avait aussi imposé le silence à l'ensemble du temple. Un silence que le prélat rompit.

« Ah. Mon cher Frangin. Nous t'avons cherché en vain. Et maintenant, même toi, tu es là... »

Frangin s'arrêta à quelques pas. La force de... il ne savait quoi... qui l'avait poussé à franchir les portes s'était dissipée.

Tout ce qui restait désormais, c'était Vorbis.

Souriant.

Ce qui dans son cerveau restait en mesure de réfléchir songea : Tu ne peux rien dire. Personne n'écouterà. Personne ne s'intéressera à tes histoires. Tu auras beau raconter ce que tu

sais sur Éphèbe, le frère Colvert et le désert. Ce ne sera pas *fondamentalement* vrai.

Fondamentalement vrai. Voilà ce qu'est le monde, et Vorbis l'habite.

« Ça ne va pas ? demanda celui-ci. Tu veux dire quelque chose ? »

Les yeux entièrement noirs emplissaient l'univers comme deux gouffres.

L'esprit de Frangin renonça et son corps prit le relais. Il lui fit ramener la main en arrière et la lever, indifférent à la ruée soudaine des gardes.

Il vit Vorbis tendre la joue et sourire.

Frangin s'arrêta et baissa la main.

« Non, je ne le ferai pas », dit-il.

Il vit alors, pour la première et unique fois, Vorbis en proie à une rage sincère. Il avait déjà connu en plusieurs occasions le diacre en colère, mais il s'agissait alors d'une colère régie par le cerveau qui pouvait l'allumer ou l'éteindre en fonction des besoins. La rage présente était différente, il ne la maîtrisait pas. Et son visage la trahit l'espace d'une seconde.

Alors que les mains des gardes se refermaient sur Frangin, Vorbis s'avança et lui tapota l'épaule. Il le fixa un instant dans les yeux et ordonna d'une voix douce :

« Rossez-le jusqu'à son avant-dernier souffle et gardez-lui le dernier pour le moment où vous le brûlerez. »

Un cémoi voulut parler mais se retint à la vue de la tête de Vorbis.

« Exécution ! »



Un monde de silence. Aucun bruit à cette altitude, hormis la course précipitée du vent dans les plumes.

À cette altitude, le monde est circulaire, bordé d'un ruban de mer. Le panorama s'étend d'un horizon à l'autre, le soleil est plus proche.

Et pourtant, les yeux fixés en bas, en quête de formes...

... en bas, dans les terres cultivées à la limite du désert...

... sur une petite colline...

... un minuscule dôme mobile, ridiculement exposé...

Pas d'autre bruit que la course précipitée dans les plumes tandis que l'aigle ramène ses ailes pour piquer comme une flèche et que le monde tournoie autour de la petite forme mobile, point de mire de toute l'attention du rapace. Il se rapproche et...

... tend les serres...

... les referme...

... et remonte...



Frangin ouvrit les yeux.

Son dos souffrait tout bonnement le martyr. Le jeune homme l'endurait pourtant, car il savait depuis longtemps se déconnecter de la douleur.

Mais il était étendu sur une surface, les membres écartés et enchaînés à quelque chose qu'il ne voyait pas. Le ciel au-dessus. La façade imposante du temple d'un côté.

En tournant un peu la tête, il aperçut la foule silencieuse. Et le métal brun de la tortue de fer. Il sentit de la fumée.

On lui serrait les chaînes de la main. Il jeta un coup d'œil à l'inquisiteur. Voyons, qu'est-ce qu'il devait dire, déjà ? Ah, oui.

La Tortue se meut ? » marmonna-t-il.

L'homme soupira.

« Pas celle-ci, l'ami », dit-il.



Le monde tournoyait sous Om tandis que l'aigle gagnait l'altitude requise pour briser une carapace, et la terreur existentielle de la tortue d'avoir perdu le contact avec le plancher des vaches harcelait l'esprit du dieu. En même temps que les pensées de Frangin, claires et brillantes à l'approche de la mort...

Je suis sur le dos, je chauffe et je vais mourir...

Doucement, doucement. Concentre-toi, *concentre-toi*. Il va me lâcher d'une seconde à l'autre...

Om sortit son long cou décharné, étudia l'organisme juste au-dessus de lui, détermina ce qu'il espérait le point adéquat, plongea le bec dans les plumes brunes entre les pattes et le referma énergiquement.

L'aigle cligna des yeux. Aucune tortue n'avait jamais fait ça à un aigle dans toute l'histoire des rapaces.

Les pensées d'Om pénétrèrent dans le petit monde argenté de son cerveau :

« *Nous n'allons pas nous faire mal l'un l'autre, tout de même ?* »

L'aigle cligna encore une fois des yeux.

Les aigles n'ont jamais développé une grande imagination ni beaucoup de prévoyance, en dehors du nécessaire pour savoir qu'une tortue s'écrase quand on la laisse tomber sur un rocher. Mais celui-ci se représentait en pensée ce qui arrive à celui qui lâche une lourde tortue solidement accrochée à ses parties vives.

Ses yeux s'embruèrent.

Une autre pensée s'infiltra dans son cerveau. *Si tu joues au... euh... couillon avec moi, moi je joue au... couillon avec toi. Alors on coopère, vu ? C'est important. Voilà ce que je veux que tu fasses...* »

L'aigle s'écarta sur un courant ascendant des rochers brûlants et fila vers la Citadelle miroitante au loin.

Aucune tortue n'avait encore jamais fait ça à aucun aigle. Aucune tortue dans tout l'univers. Mais aucune tortue n'avait jamais été un dieu ni ne connaissait la devise tacite de la Quisition : *Cujus testiculos habes, habeas cardia et cerebellum*.

Quand on retient solidement l'attention des gens, les cœurs et les esprits suivent.



Tefervoir se fraya un chemin dans la foule, Fergmen sur les talons. Voilà, songeait-il, le bon et le mauvais côté d'une guerre

civile, en tout cas au début : tout le monde porte le même uniforme. C'est beaucoup plus facile quand on s'en prend à des ennemis d'une autre couleur ou au moins qui parlent différemment. On peut les traiter de « niacoués », n'importe quoi. Ça simplifie la tâche.

Hé, se dit-il. C'est presque de la philosophie, ça. Dommage, je ne vivrai sans doute pas pour le répéter.

Les grandes portes étaient entrouvertes. La foule restait silencieuse, très attentive. Il tendit le cou pour voir puis leva la tête vers le soldat voisin.

Simonie.

« Bé, je croyais...

— Ç'a pas marché, fit Simonie avec amertume.

— Vous avez... ?

— On a tout fait ! Quelque chose s'est cassé !

— Sûrement l'acier qu'ils fabriquent ici, dit Tefervoir. Les tourillons de...

— Ç'a plus d'importance maintenant », le coupa Simonie. Son ton catégorique incita Tefervoir à suivre les regards de la foule.

Il y avait une autre tortue de fer là-bas, une représentation fidèle de tortue marine montée sur une sorte de cage ouverte de barreaux métalliques dans laquelle deux inquisiteurs allumaient justement un feu. Et, enchaîné sur le dos de la tortue...

« Qui c'est ?

— Frangin.

— *Quoi ?*

— J'sais pas ce qui s'est passé. Il a frappé Vorbis, ou il l'a pas frappé. Mais il a fait quelque chose. Ç'a mis l'autre en rage, toujours bien. Vorbis a suspendu la cérémonie aussi sec. »

Tefervoir jeta un coup d'œil au diacre. Pas encore cénobiarche, donc pas couronné. Au milieu des cémois et évêques qui hésitaient dans l'encadrement de la porte ouverte, son crâne chauve luisait dans la lumière du matin.

« Venez, alors, dit Tefervoir.

— Pour aller où ?

— On peut foncer, escalader les marches et le sauver !

— Sont plus nombreux qu nous, fit remarquer Simonie.

— Hé bé, comme d’habitude, non ? Ils ne sont pas comme par magie plus nombreux que nous parce qu’ils ont Frangin, hé ? »

Simonie lui empoigna le bras.

« Réfléchissez logiquement, vous voulez ? fit-il. Vous êtes un philosophe, non ? Regardez la foule ! »

Tefervoir regarda la foule.

« Et alors ? »

— Ils aiment pas ça. » Simonie se tourna vers lui. « Écoutez, Frangin va mourir, de toute façon. Mais là, ça voudra dire quelque chose. Le peuple comprend pas, enfin pas vraiment, cette histoire de forme de l’univers, tout ça, mais il se rappellera ce que Vorbis a infligé à un homme. Pas vrai ? On peut faire de la mort de Frangin un symbole pour le peuple, vous voyez ? »

Tefervoir ne quittait pas des yeux la silhouette du jeune homme au loin. Une silhouette nue en dehors d’un pagne.

« Un symbole ? » répéta-t-il. Il avait la gorge sèche.

« Il le faut. »

Il se souvint d’Honorbrachios lui disant que c’était un drôle de monde. Il avait bien raison, se dit-il distraitemment. On est sur le point de griller vif un malheureux, mais on lui laisse son pagne par souci des convenances. Valait mieux en rire. Sinon c’était la folie assurée.

« Vous voyez, dit-il en se tournant vers Simonie, maintenant je sais que c’est un malfaisant, Vorbis. Il a incendié ma ville. D’accord, les Tsortiens, ils font pareil de temps en temps, et nous aussi, on brûle leurs villes. C’est la guerre, rien d’autre. Tout ça participe de l’histoire. Il ment, il triche, il accroît bec et ongles son pouvoir personnel, et des tas de gens en font autant. Mais vous savez ce qui le différencie des autres ? Vous savez ce que c’est ? »

— Évidemment, répondit Simonie. C’est ce qu’il va...

— C’est ce qu’il vous a fait à vous.

— Quoi ?

— Il change les gens en répliques de lui-même. »

L’étreinte de Simonie était celle d’un étai. « Vous prétendez que moi, j’suis comme lui ? »

— Avant, vous vouliez le trucider, vous disiez, fit Tefervoir. Aujourd'hui, vous pensez pareil comme lui...

— Alors on leur fonce dessus, hein ? J'suis sûr de... peut-être quatre cents sympathisants. Je lance donc le signal, et les malheureuses centaines que nous sommes attaquent les milliers qu'ils sont ? Frangin meurt quand même, et nous avec ? Qu'est-ce que ça change ? »

La figure de Tefervoir était désormais grise d'horreur.

« Vous voulez dire que vous ne savez pas ? » fit-il.

Quelques badauds se retournèrent pour le dévisager d'un œil curieux.

« Vous ne savez vraiment pas ? » répéta-t-il.



Le ciel était bleu. Le soleil n'était pas encore assez haut pour le muer en ce couvercle de cuivre dont Omnia avait l'habitude.

Frangin tourna encore la tête, vers le soleil. L'astre se trouvait un peu au-dessus de l'horizon mais, s'il fallait en croire les théories d'Honorbrachios sur la vitesse de la lumière, en réalité il se couchait, des milliers d'années dans le futur.

La tête de Vorbis provoqua une éclipse.

« C'est chaud, Frangin ? fit le diacre.

— Un peu.

— Ça va monter. »

On s'agitait dans la foule. Quelqu'un criait. Vorbis l'ignore.

« Tu ne veux rien dire ? demanda-t-il. Tu n'as pas envie de lancer un juron ? Même pas un juron ?

— Vous n'avez jamais entendu Om, répliqua Frangin. Vous n'avez jamais cru en lui. Vous n'avez jamais, jamais entendu sa voix. Tout ce que vous entendiez, c'étaient les échos dans votre tête.

— Vraiment ? Mais je suis le cénobiarche, et toi, tu vas brûler pour hérésie et déloyauté. Voilà où mène Om, peut-être ?

— La justice triomphera, dit Frangin. S'il n'y a pas de justice, il n'y a rien. »

Il prit conscience d'une petite voix dans sa tête, trop faible encore pour qu'il comprenne ce qu'elle disait.

« La justice ? » fit Vorbis. L'idée eut l'air de le mettre en rage. Il pivota vers la foule des évêques. « Vous l'avez entendu ? La justice triomphera ? Om a jugé ! Par mon entremise ! C'est ça, la justice ! »

Un point apparaissait maintenant devant le soleil, approchait à toute allure de la Citadelle. Et la petite voix disait :

À gauche à gauche à gauche en haut en haut à gauche à droite un peu en haut à gauche...

La masse de métal sous Frangin émettait une chaleur de plus en plus désagréable.

« Il vient », dit-il.

Vorbis agita la main vers la haute façade du temple. « Les hommes ont bâti ceci. Nous l'avons bâti. Et qu'est-ce qu'il a fait, Om ? Om vient ? Qu'il vienne donc ! Qu'il juge entre nous deux !

— Il vient, répéta Frangin. Le dieu. »

On leva la tête avec appréhension. Le monde connut cette seconde fugitive où il retient son souffle et, contre toute logique, attend un miracle.

... en haut à gauche maintenant, quand je dis trois, un, deux, TROIS...

« Vorbis ? croassa Frangin.

— Quoi ? cracha le diacre.

— Vous allez mourir. »

Ce fut tout juste un murmure, mais il rebondit sur les portes de bronze et se propagea sur la place...

La foule se sentit mal à l'aise sans trop savoir pourquoi.

L'aigle traversa la place comme une flèche, si bas que les badauds rentrèrent brusquement la tête. Puis il passa par-dessus le toit du temple et décrivit une courbe vers les montagnes. Les badauds se détendirent. Ce n'était qu'un aigle. Là, l'espace d'une seconde fugitive...

Nul ne vit le tout petit point qui tombait du ciel en tournoyant sur lui-même.

Il ne faut pas mettre sa foi dans les dieux. Mais on peut croire aux tortues.

Dans la tête de Frangin, une sensation de vent sifflant aux oreilles, et une voix...

...ohmerdemerdemerdeausecoursarghnonnonarghrnerdenonnonargh...

Même Vorbis se ressaisit. L'espace d'une seconde fugitive, lorsqu'il avait vu l'aigle... Mais non...

Il tendit les bras et offrit au ciel un sourire béat.

« Navré », dit Frangin.

Deux ou trois personnes qui avaient bien observé Vorbis racontèrent par la suite que son expression eut juste le temps de changer avant qu'un kilo de tortue, chutant à trois mètres par seconde, le percute entre les deux yeux.

Une révélation.

Laquelle n'est jamais sans conséquences sur les spectateurs. Pour commencer, ils croient de tout leur cœur.



Frangin eut conscience de pieds qui gravissaient les marches quatre à quatre et de mains qui tiraient sur les chaînes.

Puis une voix :

1. Il est à moi.

Le grand dieu s'éleva au-dessus du temple, se gonfla et se transforma à mesure que la croyance de milliers de fidèles se répandait en lui. On reconnaissait des formes d'hommes à tête d'aigle, des formes de taureaux, de cornes d'or, mais elles s'enchevêtraient, flambaient et fusionnaient.

Quatre éclairs de feu jaillirent en bourdonnant du nuage et firent sauter les chaînes qui entravaient Frangin.

2. Il est cénobiarche et prophète des prophètes.

La voix de la théophanie grondait depuis les montagnes lointaines.

3. Des objections ? Non ? Parfait.

Le nuage s'était à présent condensé en une silhouette d'or miroitant aussi grande que le temple. Elle se pencha jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques pas de Frangin et dit dans un murmure qui tonna à travers toute la place :

4. Ne t'inquiète pas. Ce n'est que le début. Toi et moi, petit ! Les hommes vont comprendre ce que ça veut vraiment dire, les pleurs et les grincements de dents.

Un autre trait de feu jaillit et frappa les portes du temple. Elles se refermèrent en claquant, puis le bronze chauffé à blanc fondit, effaçant les commandements séculaires.

5. Et maintenant, prophète ?

Frangin se mit debout, les jambes flageolantes. Tefervoir le soutint par un bras et Simonie par l'autre.

« Mm ? » fit-il d'une voix pâteuse.

6. Tes commandements ?

« Je croyais qu'ils venaient de toi normalement, dit Frangin. Je ne sais pas si je peux en trouver comme ça... »

Le monde attendit.

« Bé, qu'est-ce que vous dites de "Pense par toi-même" ? proposa Tefervoir en fixant la manifestation divine avec une fascination horrifiée.

— Non, dit Simonie. Plutôt un truc du genre : "La cohésion sociale est la clé du progrès."

— Peux pas dire que ça coule de source, objecta Tefervoir.

— Si ça peut vous aider, lança Plhatah Je-m'tranche-la-main depuis la foule, quelque chose en faveur de l'industrie des plats cuisinés, ça ferait pas d'mal.

— Pas tuer les gens. Ça nous irait, ça, dit un autre.

— Té, ce serait un bon début », approuva Tefervoir.

Ils regardèrent l'Élu. Frangin se libéra de leur étreinte d'une secousse et se tint debout tout seul, en vacillant un peu.

« No-on, dit-il. Non. Je pensais la même chose avant, mais ça ne marcherait pas. Pas vraiment. »

Maintenant, songeait-il. Maintenant, uniquement. Un instant dans l'histoire. Pas demain, ni le mois prochain, ce sera toujours trop tard si ce n'est pas maintenant.

Ils le regardaient.

« Allons, fit Simonie. Qu'est-ce qui vous gêne là-dedans ? Y a rien à dire à ça.

— Difficile d'expliquer, répondit Frangin. Mais je crois que ça concerne la façon dont les hommes devraient se conduire. Je crois... qu'on devrait faire les choses parce qu'elles sont justes.

Et non parce que les dieux l'ont commandé. Ils pourraient donner le commandement contraire à un autre moment.

7. *Moi, j'aime bien celui de ne pas tuer*, intervint Om loin dans le ciel.

8. *Ça sonne bien. Dépêche-toi, faut que j'aille châtier quelques pays de ma colère divine.*

« Tu vois ? dit Frangin. Non. Plus question de châtier qui que ce soit. Plus de commandements sauf si tu leur obéis aussi. »

Om cogna sur le toit du temple.

9. *Tu me donnes des ordres ? Ici ? MAINTENANT ? À MOI ?*

« Non. Je demande. »

10. *C'est pire que donner des ordres !*

« Tout marche dans les deux sens. »

Om cogna encore sur son temple. Un mur s'effondra. Ceux de la foule paniquée qui n'avaient pas réussi à fuir la place redoublèrent d'efforts.

11. *Il faut des châtiments ! Sinon il n'y a pas d'ordre !*

« Non. »

12. *Je n'ai pas besoin de toi ! J'ai assez de fidèles à présent !*

« Mais uniquement à travers moi. Et peut-être pas pour longtemps. Tout recommencera. Ça s'est déjà produit. Ça se produit tout le temps. Voilà pourquoi les dieux meurent. Ils ne croient jamais aux hommes. Mais tu as une chance. Tout ce que tu dois faire, c'est... croire. »

13. *Quoi ? Écouter des prières débiles ? Surveiller les petits enfants ? Faire pleuvoir ?*

« De temps en temps. Pas toujours. Tu pourrais passer un marché. »

14. *UN MARCHÉ ! Je ne marchande pas ! Pas avec des humains !*

« Négocie avec eux maintenant, dit Frangin. Tant que tu en as l'occasion. Sinon, un de ces jours tu devras négocier avec Simonie ou un autre dans son genre. Ou avec Tefervoir ou un autre dans son genre à lui. »

15. *Je pourrais te réduire en miettes.*

« Oui. Je suis entièrement en ton pouvoir. »

16. *Je pourrais t'écraser comme un œuf !*

« Oui. »

Om marqua un temps. Puis il reprit :

17. Tu ne peux pas te servir de la faiblesse comme d'une arme.

« C'est la seule que j'ai. »

18. Pourquoi je devrais céder, alors ?

« Pas céder. Négocier. Traiter avec moi et ma faiblesse. Sinon, un jour tu devras négocier avec un autre en position de force. Le monde change.

19. Hah ! Tu veux une religion constitutionnelle ?

« Pourquoi pas ? L'autre système n'a pas marché. »

Om s'appuya sur le temple, sa colère apaisée.

Chapitre II, verset 1. Très bien, alors. Mais pour un temps seulement. Un grand sourire fendit le visage fumant gigantesque. Pendant un siècle, ça va ?

« Et au bout d'un siècle ? »

2. On verra.

« D'accord. »

Un doigt de la taille d'un arbre se déploya, descendit et toucha Frangin.

3. Tu es très convaincant. Ça te sera utile. Une flotte approche.

« Des Ephébiens ? » demanda Simonie.

4. Et des Tsortiens. Et des Johlimômiens. Et des Klatchiens. Tous les pays libres de la côte. Ils veulent anéantir Omnia pour de bon. Ou pour de mauvais.

« Vous n'avez pas beaucoup d'amis, hé ? fit Tefervoir.

— Même moi, je nous aime pas des masses, et j'en fais partie, de nous », dit Simonie. Il leva la tête vers le dieu.

« Vous allez nous donner un coup de main ? »

5. Vous ne croyez même pas en moi !

« C'est vrai, mais je suis un homme pratique. »

6. Et brave, aussi. Pour professer l'athéisme devant ton dieu.

« Ça change rien, vous savez ! fit Simonie. Croyez pas que vous arriverez à m'embobiner parce que vous existez !

— Pas de coup de main, annonça Frangin d'un ton catégorique.

— Quoi ? fit Simonie. On a besoin d'une armée puissante contre toute cette coalition !

— Oui. Et on ne l'a pas. Alors on va procéder autrement.

— Vous êtes dingue ! »

La calme de Frangin rappelait le désert.

« C'est peut-être le cas.

— Il faut se battre !

— Pas encore. »

Simonie serra les poings de colère.

« Attendez... Écoutez... On s'est fait tuer pour des mensonges, pendant des siècles on s'est fait tuer pour des mensonges. » Il agita la main en direction du dieu. « Maintenant on peut mourir pour une vérité !

— Non. Les hommes doivent mourir pour des mensonges. Mais la vérité est trop précieuse pour qu'on meure pour elle. »

La bouche de Simonie s'ouvrit et se referma silencieusement tandis qu'il cherchait ses mots. Finalement il en trouva datant des premiers temps de son éducation.

« On m'a dit qu'y avait rien de plus beau que mourir pour un dieu, marmonna-t-il.

— C'est ce que disait Vorbis. Et c'était... un imbécile. On peut mourir pour un pays, pour son peuple ou sa famille, mais pour un dieu il faut vivre pleinement et activement, chaque jour d'une longue vie.

— Longue comment ?

— On verra. »

Frangin leva les yeux vers Om.

« Tu n'apparaîtras plus comme ça ? »

Chapitre III, verset 1. Non. Une fois suffit.

« Souviens-toi du désert. »

2. Je m'en souviendrai.

« Ne me lâche pas. »

Frangin s'approcha du cadavre de Vorbis et le souleva.

« Je crois, dit-il, qu'ils vont débarquer sur la plage du côté éphébien des forts. Ils éviteront la côte rocheuse et ne passeront pas par les falaises. Je vais les retrouver là-bas. »

Il baissa les yeux sur Vorbis. « Quelqu'un doit le faire.

— Vous ne voulez pas dire que vous comptez y aller tout seul ?

— Dix mille hommes, c'est trop peu. Mais un seul suffira peut-être. »

Il descendit les marches.

Tefervoir et Simonie le regardèrent partir.

« Il va mourir, dit Simonie. Il en restera même pas une tache de gras sur le sable. » Il se tourna vers Om. « Vous pouvez pas l'en empêcher, vous ? »

3. Peut-être que ça m'est impossible.

Frangin avait déjà traversé la moitié de la place.

« Ben, nous, on le laisse pas tomber », dit Simonie.

4. Bien.

Om les regarda partir eux aussi. Puis il se retrouva seul, en dehors des milliers de badauds qui l'observaient, tassés sur le pourtour de la grande esplanade. Il regrettait de ne pas savoir quoi leur dire. Voilà pourquoi il avait besoin d'individus comme Frangin. Pourquoi tous les dieux en avaient besoin.

« Excusez-moi ? »

Le dieu baissa les yeux.

5. Oui ?

« Hum. J'peux rien vous vendre, hein ? »

6. Comment tu t'appelles ?

« Plhatah, dieu. »

7. Ah. Oui. Et quel est ton souhait ?

Le marchand, la mine inquiète, dansait d'un pied sur l'autre.

« Vous pourriez pas donner rien qu'un p'tit commandement ? Un truc comme manger du yaourt le mercredi, dites ? C'est toujours très dur de changer les habitudes, en milieu de semaine. »

8. Tu te présentes devant ton dieu pour développer ton commerce ?

« Be-en, fit Plhatah, on pourrait s'arranger. Faut battre quand l'fer est chaud, comme disent les inquisiteurs. Haha. Vingt pour cent ? Qu'est-ce que vous en dites ? Les frais déduits, évidemment... »

Le grand dieu Om sourit.

9. Je crois que tu feras un petit prophète, Plhatah.

« Voilà. Voilà. C'est tout ce que j'demande. J'veux juste joindre les deux bouffes. »

10. Il faut laisser les tortues tranquilles.

Plhatah pencha la tête de côté.

« Ça chante pas, dites ? fit-il. Mais... des colliers de tortues... hmm... des broches, évidemment. L'écaille de tortue... »

11. NON !

« Pardon, pardon. J'vois ce que vous voulez dire. D'accord. Des statues de tortues. Ou-oui. J'y ai pensé. Belle forme. À propos, vous pourriez faire bouger une statue de temps en temps, dites ? Vachement bon pour les affaires, les statues qui bougent. La statue d'Ossaire bouge à chaque Jeûne d'Ossaire, ça loupe pas. Grâce à un petit piston actionné dans le sous-sol, à ce qu'on raconte. Mais c'est tout d'même excellent pour les prophètes. »

12. Tu me fais rire, petit prophète. Vends tes tortues, bien sûr.

« J'dois dire, fit Plhatah, j'ai déjà dessiné quelques projets... »

Om disparut. Il y eut un bref coup de tonnerre. Plhatah regarda ses croquis d'un air songeur.

« ... mais faudra que j'enlève l'acrobate qu'y a d'sus, j' imagine », dit-il plus ou moins pour lui-même.



L'ombre de Vorbis regarda les environs.

« Ah. Le désert », dit-il. Le sable noir était complètement immobile sous le ciel illuminé d'étoiles. Il paraissait froid.

Il n'avait pas prévu de mourir déjà. En fait... il ne se rappelait pas bien les circonstances...

« Le désert », répéta-t-il avec un semblant d'hésitation cette fois. Il n'avait jamais hésité sur rien de toute sa... vie. Une sensation inhabituelle et terrifiante. Était-ce là ce qu'éprouvait le commun des mortels ?

Il se ressaisit.

La Mort n'en revenait pas. Peu d'individus étaient capables de ce tour de force : conserver leur ancien mode de pensée après le trépas.

La Mort ne prenait pas de plaisir à son travail. C'était une émotion qu'il avait du mal à appréhender. Mais il connaissait la satisfaction.

« Bon, fit Vorbis. Le désert. Et au bout du désert... ?

— LE JUGEMENT.

— Oui, oui, évidemment. »

Vorbis voulut se concentrer. Impossible. Il sentait sa certitude le fuir. Une certitude qui ne lui avait jamais fait défaut jusque-là.

Il hésita, comme lorsqu'on ouvre la porte d'une salle qu'on connaît bien et qu'on n'y découvre plus qu'un puits sans fond. Les souvenirs étaient toujours là. Il les sentait. Ils gardaient leur forme initiale. Seulement, il n'arrivait pas à se rappeler en quoi ils consistaient. Il y avait eu une voix... Il y avait bien eu une voix, non ? Mais il ne retrouvait que le bruit de ses propres pensées qui lui rebondissait à l'intérieur du crâne.

Il lui fallait maintenant traverser le désert. Qu'avait-il à craindre... ?

Le désert, c'est ce qu'on croit.

Vorbis regarda en lui. Et regarda encore. Il s'affaissa à genoux.

« VOUS ÊTES OCCUPÉ, À CE QUE JE VOIS, dit la Mort.

— Ne me laissez pas ! C'est tout vide ! »

La Mort inspecta le désert tout autour. Il claqua des doigts, et un grand cheval blanc s'approcha au trot.

« JE VOIS CENT MILLE PERSONNES, dit-il en sautant en selle.

— Où ça ? Où ça ?

— ICI. AVEC VOUS.

— Je ne les vois pas ! »

La Mort rassembla les rênes.

« ELLES Y SONT QUAND MÊME », dit-il. Son cheval trotta sur quelques pas.

« Je ne comprends pas ! » s'écria Vorbis.

La Mort s'arrêta. « VOUS CONNAISSEZ PEUT-ÊTRE L'EXPRESSION : L'ENFER, C'EST LES AUTRES ?

— Oui. Oui, évidemment. »

La Mort hocha la tête. « AVEC LE TEMPS, fit-il, VOUS VOUS APERCEVREZ QUE C'EST FAUX. »



Les premiers bateaux s'échouèrent sur les hauts-fonds, et les troupes sautèrent jusqu'aux épaules dans le ressac.

Nul ne savait avec précision qui dirigeait la flotte. La plupart des pays côtiers se détestaient les uns les autres, non pour des raisons personnelles mais par une espèce de tradition historique. Par ailleurs, fallait-il vraiment qu'on les dirige ? Tout le monde savait où se trouvait Omnia. Aucun des pays en présence ne détestait ses alliés autant qu'Omnia. Aujourd'hui, Omnia devait... cesser d'exister.

Le général Argavisti d'Éphèbe s'estimait responsable de l'opération car, même s'il ne commandait pas le gros de la flotte, il vengeait l'attaque d'Éphèbe. Mais l'impériator Borvorius de Tsort savait que c'était lui, le responsable, parce que les vaisseaux tsortiens dépassaient tous les autres en nombre. Et l'amiral Rham-ap-Efan du Jolhimôme se prenait, lui, pour le chef, parce qu'il fallait toujours qu'il joue au chef. Le seul capitaine à ne pas s'imaginer commandant de la flotte, c'était Fissa Benj, un pêcheur d'une toute petite nation de nomades des marais dont les autres pays ignoraient complètement l'existence, pêcheur dont le petit esquif de roseau s'était trouvé sur la route de l'armada qui l'avait alors entraîné. Comme sa tribu croyait qu'il n'existait que cinquante et une personnes au monde, qu'elle adorait une salamandre géante, qu'elle parlait sa langue propre incompréhensible au reste de l'humanité et qu'elle n'avait encore jamais vu de métal ni de feu, il arborait la majeure partie du temps un grand sourire hébété.

Visiblement, ils avaient atteint un rivage, non pas un bon rivage de vase et de roseaux mais de tous petits grains minéraux. Il tira son embarcation de roseau au sec sur le sable et s'assit pour regarder d'un œil intéressé ce que les hommes en

chapeaux emplumés et vestes en écailles de poisson brillantes allaient faire ensuite.

Le général Argavisti passa la plage en revue.

« Ils ont dû nous voir arriver, dit-il. Alors pourquoi nous laissent-ils établir une tête de pont, peuchère ? »

Une brume de chaleur tremblotait au-dessus des dunes. Un point apparut, qui grossissait et se rétractait dans l'atmosphère miroitante.

D'autres troupes débarquèrent en masse.

Le général Argavisti se protégea les yeux du soleil.

« Un type là-bas, dit-il.

— Peut-être un espion, fit Borvorius.

— Vois pas comment il serait un espion dans son propre pays. Et puis, quand bien même, il se camouflerait. Que c'est à ça qu'on les reconnaît, les espions. »

La silhouette s'était arrêtée au pied des dunes. Quelque chose en elle attirait l'œil. C'était normal quand il s'agissait d'armées ennemies comme en avait maintes fois affronté Argavisti. Une silhouette solitaire qui attendait patiemment, non. Il s'aperçut qu'il n'arrêtait pas de tourner la tête pour la regarder.

« Porte quelque chose, dit-il enfin. Sergent ? Ramenez-moi cet homme. »

Au bout de quelques minutes, le sergent s'en revint.

« Dit qu'il veut vous rencontrer au milieu de la plage, mon général, rapporta-t-il.

— Vous ai pas dit de me le ramener ?

— Veut pas venir, mon général.

— Vous avez une épée, non ?

— Bé oui, mon général. L'ai chatouillé un semblant, mais l'a pas voulu bouger, mon général. Et il porte un cadavre, mon général.

— Sur un champ de bataille ? Ce n'est pas une auberge où on vient avec ses provisions, vous savez.

— Et... mon général ?

— Quoi ?

— Dit qu'il est sûrement le cénobiarche, mon général. Veut discuter d'un traité de paix.

— Ah oui ? Un traité de paix ? On les connaît, les traités de paix avec Omnia. Allez lui dire... Non. Prenez deux hommes et ramenez-le-moi. »

Frangin s'en vint entre les soldats au milieu du tohu-bohu organisé du camp. Je devrais avoir peur, songeait-il. J'avais toujours peur à la Citadelle. Mais plus maintenant. J'ai dépassé la peur, je suis de l'autre côté.

Un des soldats lui donnait de temps en temps une poussée. Ça ne se fait pas qu'un ennemi entre librement dans un camp, même de son plein gré.

On le conduisit devant une table sur tréteaux derrière laquelle siégeaient une demi-douzaine de gros hommes en tenues militaires diverses et un petit individu au teint olivâtre qui vidait un poisson et lançait à tout le monde un sourire encourageant.

« Bon, hé bé, fit Argavisti, cénobiarche d'Omnia, hé ? »

Frangin laissa tomber le corps de Vorbis sur le sable. Les regards des hommes derrière la table suivirent la chute.

« Té, je le connais... dit Borvorius. Vorbis ! On a fini par le tuer, hé ? Tu vas arrêter de vouloir me vendre du poisson, toi ? Quelqu'un sait qui est ce type ? ajouta-t-il en montrant Fissa Benj.

— C'est une tortue, dit Frangin.

— Ah bon ? Me surprend pas. Jamais fait confiance à ces bêtes-là, toujours à ramper en douce. Écoute, toi, pas de poisson, j'ai dit ! Il n'est pas de chez moi, ça je le sais. Il est de chez vous ? »

Argavisti agita une main irritée. « Qui t'envoie, petit ?

— Personne. Je suis venu tout seul. Mais on pourrait dire que je viens du futur.

— Tu es un philosophe ? Où elle est, ton éponge ?

— Vous venez faire la guerre à Omnia. Ce n'est pas une bonne idée.

— Té, du point de vue d'Omnia, c'est sûr.

— Du point de vue de tout le monde. Vous nous vaincrez sûrement. Mais sans nous vaincre tous. Et après, qu'est-ce que vous ferez ? Vous laisserez une garnison ? Éternellement ? Et une nouvelle génération finira par se venger. Les raisons de

vosre invasion ne voudront rien dire pour elle. Vous serez les oppresseurs. Elle se battra. Elle risque même de gagner. Et il y aura une autre guerre. Et un jour on demandera : Pourquoi ils ne se sont pas arrangés à l'époque ? Sur la plage. Avant que tout commence. Avant tous ces morts. On en a aujourd'hui l'occasion. Une chance, non ? »

Argavisti le regarda fixement. Puis il donna un coup de coude à Borvorius.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Borvorius, plus apte à réfléchir que ses collègues, demanda :
« Tu parles de reddition, là ? »

— Oui. Si c'est le terme. »

Argavisti explosa.

« Vous ne pouvez pas faire ça, boudie ! »

— Il faut que quelqu'un le fasse. Écoutez-moi, s'il vous plaît. Vorbis est mort. Il a payé.

— Pas assez. Et vos soldats ? Ils ont voulu mettre notre cité à sac !

— Est-ce que vos soldats à vous obéissent à vos ordres ?

— Certainement !

— Et ils me mettraient tout de suite en pièces, ici même, si vous l'ordonniez ?

— Et comment !

— Et je suis désarmé », dit Frangin.

Le soleil cogna sur un silence gêné.

« Bé, quand je dis qu'ils obéiraient... commença Argavisti.

— On ne nous a pas envoyés ici pour parlementer, fit abruptement Borvorius. La mort de Vorbis, elle ne change rien d'essentiel. On est ici pour s'assurer qu'Omnia ne représente plus une menace.

— Elle n'est plus une menace. On enverra du matériel et de la main-d'œuvre pour vous aider à reconstruire Éphèbe. Et de l'or, si vous voulez. On réduira notre armée. Et ainsi de suite. Considérez-nous comme vaincus. On ouvrira même Omnia à toutes les religions qui souhaiteront bâtir des lieux saints chez nous. »

L'écho d'une voix lui retentit dans la tête, comme lorsqu'on entend quelqu'un dire dans son dos « Pose la reine rouge sur le roi noir », quand on croit jouer tout seul...

1. *Quoi ?*

« Pour favoriser... l'effort local », dit Frangin.

2. *D'autres dieux ? Ici ?*

« Le libre-échange aura cours le long de la côte. Je souhaite voir Omnia prendre sa place au sein des autres nations. »

3. *Je t'ai entendu parler d'autres dieux.*

« Sa place est au fond, dit Borvorius.

— Non. Ça ne marchera pas. »

4. *Est-ce qu'on pourrait, s'il te plaît, revenir à la question des autres dieux ?*

« Voulez-vous m'excuser un moment ? fit Frangin d'un ton joyeux. J'ai besoin de prier. »

Même Argavisti ne souleva aucune objection lorsque Frangin s'éloigna un peu sur la plage. Ainsi que le prêchait saint Ongulent à qui voulait l'écouter, la folie offrait quelques avantages. On hésite à contredire un fou, on risque d'envenimer les choses.

« Oui ? » fit Frangin tout bas.

5. *Je ne crois pas me souvenir d'une discussion à propos du culte d'autres dieux à Omnia.*

« Ah, mais ce sera à ton avantage. Les fidèles s'apercevront vite que les autres ne valent rien, pas vrai ? » Frangin croisa les doigts dans son dos.

6. *Il s'agit de religion, mon garçon. Pas d'une foutue publicité comparative ! Tu ne soumettras pas ton dieu aux lois du marché !*

« Pardon. Je vois que tu risques d'être embêté... »

7. *Embêté ? Moi ? Par une bande de femmes pomponnées et de m'as-tu-vu aux muscles hypertrophiés et à la barbe frisée ?*

« Très bien. C'est réglé, alors ? »

8. *Je ne leur donne pas cinq minutes !... Quoi ?*

« Maintenant, je ferais mieux de retourner parler à ces hommes. »

Son œil surprit un mouvement dans les dunes.

« Oh, non, dit-il. Les imbéciles... »

Il fit demi-tour et courut désespérément vers la flotte échouée.

« Non ! Ce n'est pas ça ! Écoutez ! *Écoutez !* »

Mais eux aussi avaient vu l'armée.

Elle avait l'air impressionnante, peut-être plus impressionnante qu'elle n'était en réalité. Quand la nouvelle se répand que des soldats ennemis – toute une armada – ont débarqué dans l'intention de mettre à sac, de piller et – parce qu'ils appartiennent à des nations civilisées – de siffler et chahuter les femmes, de les impressionner avec leurs saletés d'uniformes tape-à-l'œil, de les courtiser avec leurs foutus biens de consommation clinquants – je ne sais pas, moi, suffit qu'on leur montre un miroir de bronze poli, aux femmes, et ça leur monte tout de suite à la tête, à croire que les gars du coin souffrent de défaillances –, aussitôt les habitants se dirigent vers les collines, ou bien se saisissent du premier objet venu du type manche de pioche, demandent à Mémé de cacher les trésors de la famille dans sa culotte et se préparent à la contre-attaque.

Et, en tête, la charrette de fer. De la vapeur s'échappait à flots de sa cheminée. Tefervoir avait dû la remettre en état de marche.

« Quelle idiotie ! Quelle idiotie ! » s'écria Frangin à l'ensemble du monde, et il continua de courir.

La flotte se plaçait déjà en ordre de bataille, et son commandant, quel qu'il fût, n'en revenait pas de voir un assaut manifeste lancé par un seul homme.

Borvorius l'attrapa alors qu'il se précipitait vers un rang de piques.

« Je comprends, fit-il. Tu nous as fait causer pendant que tes soldats prenaient position, hé ?

— Non ! Je ne voulais pas ça ! »

Les yeux de Borvorius s'étrécirent. Il n'avait pas survécu aux nombreuses guerres de son existence en étant bête.

« Non, dit-il, peut-être pas. Mais ça n'a pas d'importance. Écoute-moi, mon petit prêtre innocent. Parfois, il faut une guerre. Quand les choses vont trop loin, les discours, ça ne sert à rien. Il y a... d'autres moyens de convaincre. Maintenant...

retourne avec les tiens. Nous serons peut-être tous les deux en vie quand ce sera fini, et alors on pourra causer. On se bat d'abord, on discute après. C'est comme ça que ça marche, petit. C'est de l'histoire, ça. Maintenant, va-t'en. »

Frangin s'en alla.

1. Je les châtie de ma colère divine ?

« Non ! »

2. Je pourrais les réduire en poussière. Tu n'as qu'à demander.

« Non. C'est pire que la guerre. »

3. Mais tu as dit qu'un dieu doit protéger ses fidèles...

« Qu'est-ce que nous serions si je te demandais d'anéantir des hommes honnêtes ?

4. On ne les crible pas de flèches ?

« Non. »

Les Omniens s'assemblaient dans les dunes. Un grand nombre s'étaient regroupés autour de la charrette blindée de fer. Frangin la regarda à travers un brouillard de désespoir. « J'avais pourtant dit que j'irais seul, non ? » fit-il. Simonie, adossé à la tortue, lui fit un sourire sinistre. « Ça marché ? demanda-t-il.

— Je crois... que non.

— Je l'savais. Navré pour vos illusions. Les choses, quand elles veulent se produire... voyez ? Des fois, on a des gens face à face et... ça y est.

— Mais si seulement ils...

— Ouais. Ça ferait un bon commandement. »

Il y eut un bruit métallique, et une écrouille s'ouvrit dans le flanc de la Tortue. Tefervoir en émergea à reculons, une clé à molette à la main.

« C'est quoi, cet engin ? demanda Frangin.

— Une machine pour le combat, répondit Simonie. La Tortue se meut, hein ?

— Pour combattre les Ephébiens ? »

Tefervoir se retourna. « Qué ? fit-il.

— Vous avez construit cette... chose... pour combattre les Ephébiens ?

— Bé... non... non, répondit un Tefervoir à l'air désorienté. On se bat contre les Ephébiens ?

— Tout le monde, dit Simonie.

— Mais jamais je... Moi, je suis un... Jamais je... » Frangin étudia les roues garnies de piques et les plaques en dents de scie sur le pourtour de la Tortue.

« C'est un appareil qui se déplace tout seul, le renseigne Tefervoir. On allait s'en servir pour... j'veux dire... je n'ai jamais voulu...

— On en a besoin maintenant, intervint Simonie.

— Qui ça, on ?

— Qu'est-ce qui sort du grand machin comme un tuyau à l'avant ? demanda Frangin.

— De la vapeur, répondit Tefervoir d'un air découragé. C'est relié à la soupape de sûreté.

— Oh.

— C'est très chaud à la sortie, ajouta Tefervoir en s'affaissant davantage.

— Oh ?

— Bouillant, en fait. »

Le regard de Frangin se déplaça de la cheminée de vapeur aux couteaux rotatifs.

« Très philosophique, commenta-t-il.

— Bé, on voulait s'en servir contre Vorbis, dit Tefervoir.

— Et maintenant non. Vous voulez vous en servir contre les Ephébiens. Vous savez, avant je me croyais bête, et puis j'ai connu des philosophes. »

Simonie rompit le silence en tapotant l'épaule de Frangin.

« Tout marchera bien, dit-il. On perdra pas. Après tout... (il eut un sourire encourageant) on a dieu de notre côté. »

Frangin se retourna. Son poing jaillit. Le coup n'avait rien de scientifique, mais tout de même assez de force pour faire tourner Simonie. Le sergent s'étreignit le menton.

« Pourquoi ce coup d poing ? C'est pas ce que vous vouliez ?

— On a les dieux qu'on mérite, dit Frangin, et à mon avis on n'en mérite aucun. Quelle idiotie. Quelle idiotie. L'homme le plus sain d'esprit que j'ai vu cette année vit en haut d'un mât

dans le désert. Quelle idiotie. Je crois que je ferais mieux de le rejoindre. »

1. Pourquoi ?

« Les dieux et les hommes, les hommes et les dieux, fit Frangin. Tout ce qui se produit est la conséquence d'autres événements antérieurs. Quelle idiotie. »

2. Mais tu es l'Élu.

« Élis quelqu'un d'autre. »

Frangin s'en alla d'un pas énergique à travers l'armée dépenaillée. Nul n'essaya de l'arrêter. Il gagna le sentier qui menait en haut des falaises et ne se retourna même pas pour regarder les soldats alignés.

« Bé, tu vas pas regarder la bataille ? Que j'ai besoin de quelqu'un pour regarder la bataille, moi. »

Honorbrachios se tenait assis sur un rocher, les mains jointes sur sa canne.

« Oh, bonjour, dit Frangin d'un ton amer. Bienvenue à Omnia.

— Ça aide de prendre les choses avec philosophie, fit Honorbrachios.

— Mais il n'y a aucune raison de se battre !

— Si, il y en a. L'honneur, la revanche, le devoir, ce genre de choses.

— Vous le pensez vraiment ? Moi je croyais que les philosophes devaient être logiques ! »

Honorbrachios haussa les épaules.

« Bé, pour moi, la logique, c'est bon pour les ignorants qui savent pas réfléchir tout seuls.

— Je me figurais que tout serait terminé une fois Vorbis mort. »

Honorbrachios contempla son monde intérieur.

« Faut un bout de temps pour que meurent des gars comme Vorbis. Ils laissent des échos dans l'histoire.

— Je sais ce que vous voulez dire.

— Comment va la machine à vapeur de Tefervoir ?

— Je crois qu'elle le rend malade », répondit Frangin.

Honorbrachios gloussa et donna un coup de canne par terre.

« Hah ! Ça lui fait les agassins ! C'est à double tranchant !
Tout marche dans les deux sens !
— Il s'en remettra ! » dit Frangin.



Quelque chose comme une comète dorée fila dans le ciel du Disque-monde. Om volait comme un aigle, porté par la fraîcheur, par la force de la foi. Autant en profiter tant que ça durait. Une foi aussi ardente, aussi désespérée, ne durait jamais longtemps. Les esprits humains ne pouvaient pas la soutenir indéfiniment. Mais tant qu'elle durait, Om se sentait fort.

L'aiguille centrale de Cori Celesti se dresse au milieu des montagnes du Moyeu, quinze kilomètres verticaux de glace verte et de neige coiffés des tourelles et des dômes de Dunmanifestin.

Là vivent les dieux du Disque-monde.

Du moins, toute divinité digne de ce nom. Curieusement, une fois en place, malgré les années d'effort, de travail et d'intrigues qu'il leur en coûte pour y accéder, les dieux ne font pas grand-chose d'autre que boire à l'excès et se livrer à un peu de subornation anodine. Nombre de gouvernements procèdent grosso modo de la même façon.

Ils jouent. À des jeux plutôt simples parce que les dieux se lassent vite de la complication. Un détail peut paraître étrange : alors que les petits dieux n'ont parfois qu'un seul but en tête pendant des millions d'années, qu'ils ne font même qu'un avec ce but, les grands, eux, semblent déployer la puissance de concentration du moustique commun.

Quant à leur goûts... Si les dieux du Disque-monde étaient des hommes, ils jugeraient une roue de charrette en guise de lustre un peu trop d'avant-garde.

Il y avait une double porte au bout de la grand-salle.

Elle trembla sous les coups assourdissants qu'on y frappa.

Les dieux, tirés de leurs diverses préoccupations, levèrent les yeux, haussèrent les épaules et se désintéressèrent de l'incident.

Les battants explosèrent dans la salle.

Om franchit les débris à grands pas et regarda autour de lui, l'air de qui doit procéder à une perquisition mais n'a pas beaucoup de temps à y consacrer. « Bon », fit-il.

Io, dieu du tonnerre, redressa la tête sur son trône et brandit son marteau d'un geste menaçant.

« Qui tu es, toi ? »

Om s'avança énergiquement vers le trône, empoigna Io par sa toge et lui décocha un méchant coup de boule.

Presque plus personne ne croit encore aux dieux du tonnerre...

« Aïe !

— Écoute, l'ami, je n'ai pas le temps de discuter avec une chochette emmaillottée dans un drap. Où sont les dieux d'Éphèbe et de Tsort ? »

Io, s'étreignant le nez, agita vaguement la main vers le centre de la salle.

« T'abais pas bevoïn de b'faire fa ! » reprocha-t-il.

Om traversa la salle d'un pas toujours aussi énergique.

Au milieu se dressait ce qui ressemblait d'abord à une table ronde, puis à une maquette du Disque-monde avec Tortue, éléphants et le reste, puis, d'une manière indéfinissable, au vrai Disque-monde vu de loin en même temps qu'en gros plan. Les distances laissaient une vague impression d'inexactitude, celle d'un vaste espace rétréci sur lui-même. Mais le vrai Disque-monde n'était tout de même pas couvert d'un réseau de lignes éclatantes flottant près de sa surface. À moins que ce soit à des kilomètres au-dessus ?

Om n'avait encore jamais vu ça, mais il savait de quoi il s'agissait. À la fois onde et particule ; à la fois carte et le pays mis en carte. S'il se concentrait sur le dôme étincelant au sommet du minuscule Cori Celesti, il se verrait sûrement en train de regarder une maquette encore plus petite... et ainsi de suite jusqu'au point où l'univers s'enroulait comme une queue d'ammonite, une espèce de bestiole qui vivait des millions d'années plus tôt et n'avait jamais cru dans la moindre divinité...

Les dieux, regroupés autour, regardaient avec une vive attention.

Om se faufila en jouant des coudes auprès d'une déesse secondaire de l'abondance.

Des dés flottaient juste au-dessus du monde ainsi qu'un fouillis de petites figurines d'argile et de jetons de jeu. Pas besoin d'être même vaguement omnipotent pour deviner ce qui se passait.

« Bal au nez avec don coude ! »

Om se retourna.

« Je n'oublie jamais une figure, l'ami. Tâche que je ne la voie plus, compris ? Tant qu'il t'en reste encore une. »

Il revint au jeu.

« 'scusez », fit une voix à hauteur de sa ceinture. Il baissa les yeux sur une très grosse salamandre.

« Oui ? »

— Pas faire ça ici. Pas de coups. Pas chez nous. Ça, les règles. Vouloir vous battre, alors vos humains contre ses humains.

— Qui t'es, toi ?

— P'tang-p'tang, moi.

— Oh, t'es un dieu ?

— Sûr.

— Ah ouais ? Et combien t'as de fidèles ?

— Cinquante et un ! »

La salamandre le regarda d'un air d'espoir puis ajouta : « Ça beaucoup ? Sais pas compter. » Il désigna une figure plutôt grossièrement façonnée sur la plage d'Omnia. « Mais j'ai enjeu ! »

Om regarda la silhouette du petit pêcheur.

« Quand il mourra, tu n'auras plus que cinquante fidèles, dit-il.

— Ça plus ou moins que cinquante et un ?

— Beaucoup moins.

— Sûr ?

— Oui.

— Personne me dire. »

Plusieurs dizaines de dieux observaient la plage. Om se souvint vaguement des statues éphébiennes. Il reconnut la déesse avec la chouette mal sculptée. Oui, pas de doute.

Il se frotta la tête. Ce n'était pas là une façon de penser divine. Tout paraissait plus simple ici, au sommet. Tout passait pour un jeu. On oubliait que ce n'en était pas un pour ceux d'en bas. On y mourait. On s'y faisait découper en morceaux. Nous sommes comme des aigles, ici, songea-t-il. De temps en temps nous offrons un baptême de l'air à une tortue.

Puis nous la lâchons.

« Des gens vont mourir, là-dessous », dit-il à l'ensemble du monde occulte.

Un dieu du soleil tsortien ne prit même pas la peine de se retourner.

« Ils servent à ça », dit-il. Il tenait à la main un cornet à dés qui ressemblait beaucoup à un crâne humain dont deux rubis occupaient les orbites.

« Ah, oui, fit Om. Ça m'était sorti un moment de l'esprit. » Il observa le crâne puis pivota vers la petite déesse de l'abondance.

« C'est quoi, ça, chérie ? Une corne d'abondance ? Je peux regarder ? Merci. »

Om la vida de quelques fruits. Puis il poussa du coude le dieu salamandre.

« Si j'étais toi, l'ami, je me trouverais quelque chose de long et de lourd, dit-il.

— Un, c'est moins que cinquante et un ? demanda P'tang-p'tang.

— C'est pareil », répondit Om d'un ton catégorique. Il reluqua la nuque du dieu tsortien.

« Mais toi milliers de fidèles, fit le dieu salamandre. Pour milliers, se battre. »

Om se frotta le front. J'ai passé trop de temps en bas, se dit-il. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ras de terre.

« Je crois, répliqua-t-il, je crois que, si on en veut des milliers, on doit se battre pour un. » Il tapa sur l'épaule du dieu solaire. « Hé, l'astre du jour ? »

Lorsque le dieu se retourna, Om lui fracassa la corne d'abondance sur le crâne.



Il ne s'agissait pas d'un coup de tonnerre ordinaire. Il balbutia, comme pris d'une timidité de supernova, et projeta de grandes ondes sonores déchirantes qui lacérèrent les cieux. Des geysers de sable fusèrent et tourbillonnèrent au-dessus des corps à plat ventre sur la plage. Des éclairs s'abattirent et, par sympathie, du feu bondit des fers de lance et des pointes d'épée.

Simonie leva les yeux vers les ténèbres tonitruantes.

« Merde, qu'est-ce qui s passe ? » Il poussa du coude son voisin.

Argavisti. Ils se regardèrent fixement.

D'autres coups de tonnerre éclatèrent dans le ciel. Les vagues se chevauchèrent pour se précipiter sur l'armada. Les coques des bateaux dérivèrent avec une grâce effrayante les unes contre les autres, ajoutèrent à la ligne de basse du tonnerre un contrepoint de gémissements de bois.

Un espar brisé se planta dans le sable avec un bruit sourd près de la tête de Simonie.

« On va y passer si on reste ici, dit-il. Venez. »

Ils s'avancèrent en titubant au milieu des embruns et du sable, parmi des groupes de soldats recroquevillés en prière, et finirent par se retrouver contre un objet dur, à demi enfoui.

Ils rampèrent au calme sous la Tortue.

D'autres soldats avaient eu la même idée. Des silhouettes indistinctes étaient assises ou affalées dans l'obscurité. Tefervoir siégeait d'un air abattu sur sa boîte à outils. Il flottait un vague relent de poisson vidé.

« Les dieux sont en colère, dit Borvorius.

— Vachement furax, renchérit Argavisti.

— J'suis pas tellement content non plus, fit Simonie. Les dieux ? Huh !

— Le moment est mal choisi pour l'impiété », dit Rham-ap-Efan.

Il plut une averse de raisins à l'extérieur.

« J'en vois pas de meilleur », répliqua Simonie.

Un éclat de corne d'abondance rebondit sur le toit de la Tortue qui trembla sur ses roues hérissées de piques.

« Mais pourquoi en colère après nous ? demanda Argavisti. Nous faisons ce qu'ils veulent. »

Borvorius essaya de sourire. « Les dieux, hé ? fit-il. Sont impossibles et on ne peut pas s'en passer, boudie. »

Quelqu'un poussa Simonie du coude et lui passa une cigarette mouillée. Un soldat tsortien. Malgré lui, le sergent tira une bouffée.

« Bon tabac, commenta-t-il. Ce qu'on cultive chez nous, ça ressemble à de la crotte de chameau. »

Il transmit à son tour la cigarette à la silhouette accroupie voisine.

« MERCI. »

Borvorius sortit une flasque de quelque part.

« On risque l'enfer si on s'envoie une fillette ? lança-t-il.

— Y a des chances », répondit distraitement Simonie. Puis il vit la flasque. « Oh, vous voulez dire si on boit une p'tite goutte ? Probable. Mais je m'en fous. Y aura tellement de prêtres que j'pourrai même pas m'approcher du feu. Merci.

— Faites passer.

— MERCI. »

La Tortue chancela à la suite d'un coup de tonnerre.

« G'n y'himbe bo ? »

Tout le monde contempla les morceaux de poisson cru et la mine engageante de Fissa Benj.

« Bé, d'où je suis, je pourrais sortir des charbons de la boîte à feu », proposa Tefervoir au bout d'un moment.

Quelqu'un tapota l'épaule de Simonie qui sentit comme des picotements bizarres.

« MERCI. IL FAUT QUE J'Y AILLE. »

Alors qu'il reprenait la flasque, il eut conscience d'une bouffée d'air, d'un souffle soudain dans l'univers. Il regarda alentour juste à temps pour voir une vague hisser un bateau hors de l'eau et le fracasser contre les dunes.

Un cri au loin teinta le vent.

Les soldats gardaient les yeux écarquillés.

« Il y avait des gars là-dessous », dit Argavisti.

Simonie laissa tomber la flasque.

« Venez », dit-il.

Et personne, tandis qu'ils tiraient sur des poutres en pleine bourrasque, que Tefervoir mettait en application toutes ses connaissances sur les leviers, qu'ils se servaient tous de leurs casques comme pelles pour creuser sous l'épave, personne ne demanda pour qui ils creusaient ni quel uniforme portaient les victimes.

Poussé par le vent, le brouillard tomba, chaud, parcouru d'éclairs électriques, pendant que la mer poursuivait son œuvre de concassage.

Simonie empoigna un espar, puis sentit le poids diminuer lorsqu'on vint lui prêter main-forte à l'autre bout. Il leva les yeux dans ceux de Frangin.

« Ne dites rien, dit le novice.

— C'est les dieux qui nous font ça ?

— Ne dites rien !

— J'veux savoir !

— Vaut mieux que ce soit eux qui nous fassent ça plutôt que nous, non ?

— Y a encore des hommes à bord des bateaux !

— Personne n'a dit que ç'allait être une partie de plaisir ! »

Simonie repoussa quelques planches. Il découvrit un homme à l'armure et aux cuirs tellement souillés qu'ils rendaient impossible toute identification, mais encore en vie.

« Écoutez, dit Simonie que le vent fouettait cruellement, j'capitule pas ! Vous avez pas gagné ! J'fais pas ça pour un dieu, que les dieux existent ou non ! J'fais ça pour autrui ! *Et arrêtez de sourire comme ça !* »

Deux dés atterrirent sur le sable. Ils étincelèrent et crépitèrent un instant avant de s'évaporer.

La mer se calma. Le brouillard s'effiloche et se condensa jusqu'à totale dissipation. Une brume continuait de flotter, mais au moins on voyait à nouveau le soleil, ou plutôt une zone plus lumineuse dans la voûte céleste.

Une fois de plus, l'univers parut prendre une inspiration.

Les dieux apparurent, transparents, miroitants, un instant nets et le suivant flous. Le soleil se réfléchit sur une impression de boucles dorées, d'ailes et de lyres.

Lorsqu'ils parlèrent, ils le firent à l'unisson, chacun d'une voix tantôt en avance tantôt en retard sur les autres, comme toujours quand plusieurs personnes s'efforcent de répéter fidèlement le texte qu'on leur a donné.

Om se trouvait dans le groupe, juste derrière le dieu tsortien du tonnerre, la mine innocente. On remarquait – Frangin en tout cas – que le bras droit du dieu du tonnerre lui disparaissait dans le dos d'une façon qui laissait entendre, bien que la chose fût inconcevable, que quelqu'un le lui tordait à la limite de la douleur.

L'annonce des dieux fut entendue par tous les combattants, adaptée à leurs intelligences dans leurs langues respectives. Elle se résumait à :

I. Ce n'est pas un jeu.

II. Pour l'instant, vous êtes vivants.



Puis tout fut terminé.



« Vous feriez un bon évêque, dit Frangin.

— Moi ? s'étonna Honorbrachios. Je suis un philosophe !

— Parfait. Il est temps qu'on en ait un.

— Ephébien, en plus.

— Parfait. Vous trouverez une meilleure façon de diriger le pays. Ce n'est pas le rôle des prêtres. Leurs idées sur la question laissent à désirer. Tout comme celles des soldats.

— Merci bien », fit Simonie.

Ils étaient assis dans le jardin du cénobiarche. Très haut dans le ciel un aigle décrivait des cercles, en quête de tout ce qui n'était pas une tortue.

« J'aime l'idée de démocratie. Il faut avoir quelqu'un dont tout le monde se méfie, dit Frangin. Comme ça, tout le monde est content. Réfléchissez-y. Simonie ?

— Oui ?
— Je vous nomme à la tête de la Quisition.
— *Quoi ?*
— Je veux y mettre un terme. Et énergiquement.
— Vous voulez que j'tue tous les inquisiteurs ? D'accord !
— Non. Ça, c'est la solution de facilité. Je veux le moins de morts possible. Ceux qui y ont pris plaisir, peut-être. Mais seulement ceux-là. Bon... où est Tefervoir ? »

La Tortue Mobile se trouvait toujours sur la plage, les roues ensevelies dans le sable charrié par la tempête. Tefervoir, trop gêné, n'avait pas voulu la dégager.

« Bé, la dernière fois que je l'ai vu, il bricolait le mécanisme de la porte, répondit Honorbrachios. Bricoler, rien de tel pour le rendre heureux.

— Oui. Il faudra lui trouver de quoi s'occuper. Irrigation. Architecture. Ce genre d'activité.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Simonie.

— Il faut que je recopie la bibliothèque, répondit Frangin.

— Mais vous savez ni lire ni écrire, objecta Honorbrachios.

— Non. Mais je sais voir et dessiner. Deux exemplaires. On en gardera un ici.

— C'est pas la place qui manquera quand on aura brûlé le Septateuque, dit Simonie.

— On ne brûlera rien. Il faut avancer d'un pas à la fois », dit Frangin. Il observa au loin la ligne tremblotante du désert. Marrant, ça. Il s'était rarement senti aussi heureux que dans le désert.

« Et après... commença-t-il.

— Oui ? »

Frangin baissa les yeux vers les terres cultivées et les villages autour de la Citadelle. Il soupira.

« Et après, on fera bien de se retrousser les manches, dit-il. Tous les jours. »



Fissa Benj rentrait chez lui à la rame, perdu dans ses réflexions.

Ces derniers jours lui avaient plu. Il avait fait des tas de nouvelles connaissances et vendu beaucoup de poisson. P'tang-p'tang, entouré de ses serviteurs, lui avait parlé personnellement et fait promettre de ne pas entrer en guerre contre un pays dont il n'avait jamais entendu parler. Il avait accepté¹¹.

Certaines nouvelles connaissances lui avaient montré une manière étonnante de produire des éclairs. On tape sur une pierre avec quelque chose de dur et on déclenche de petites parcelles d'éclairs, elles tombent sur de la matière sèche qui rougit et devient chaude comme le soleil. Quand on y ajoute du bois, ça grandit, et quand on met un poisson dessus, le poisson devient noir, sauf si on fait vite, alors il ne devient pas noir mais brun et il a meilleur goût que tout ce que Fissa Benj a jamais mangé, ce qui n'est pas difficile. On lui avait aussi donné des couteaux qui n'étaient pas en pierre et des vêtements qui n'étaient pas en roseau.

L'un dans l'autre, la vie s'améliorait pour Fissa Benj et son peuple.

Il ne voyait pas très bien pourquoi des tas de gens auraient voulu taper sur l'oncle de Pacha Moj avec un gros caillou, mais ça accélérerait sûrement la marche du progrès technologique.



Personne, pas même Frangin, ne remarqua que Lou-tsé ne traînait plus dans le secteur. Ne pas se faire remarquer, aussi bien par sa présence que par son absence, appartient à la panoplie traditionnelle du moine historien.

¹¹ Le peuple de Fissa Benj ne disposait d'aucun mot pour « guerre », vu qu'il n'avait personne contre qui se battre et que la vie était bien assez dure comme ça. P'tang-p'tang avait donné l'explication suivante : « Tu te souviens quand Pacha Moj a cogné sur son oncle avec un gros caillou ? C'est pareil, mais encore pire. »

À vrai dire, il avait ramassé son balai et ses montagnes bonsaï puis s'en était allé par des tunnels secrets et des moyens détournés vers la vallée dissimulée entre les cimes centrales où l'attendait le père supérieur. Celui-ci jouait aux échecs dans la longue galerie qui surplombait la vallée. Des fontaines gargouillaient dans les jardins et des hirondelles entraient et sortaient par les fenêtres.

« Tout s'est bien passé ? demanda le père supérieur sans lever les yeux.

— Très bien, monseigneur, répondit Lou-tsé. J'ai dû donner quelques coups de pousse, remarquez.

— J'aimerais que vous évitiez ce genre de procédé, dit le père supérieur en tripotant un pion. Un jour vous dépasserez les bornes.

— L'histoire n'est plus ce qu'elle était, fit Lou-tsé. Très mauvaise qualité, monseigneur. Je passe mon temps à la rafistoler...

— Oui, oui...

— On avait une bien meilleure histoire autrefois.

— Tout est toujours moins bien aujourd'hui qu'autrefois. C'est dans la nature des choses.

— Oui, monseigneur. Monseigneur ? »

Le père supérieur leva la tête, vaguement exaspéré.

« Euh... d'après les livres, Frangin est mort et il s'en est suivi un siècle de guerre épouvantable, vous le savez ?

— Vous n'ignorez pas que ma vue n'est plus ce qu'elle était, Lou-tsé.

— Ben... ce n'est pas exactement ce qui s'est passé en réalité.

— Du moment que la fin est conforme, fit le père supérieur.

— Oui, monseigneur, dit le moine historien.

— Vous avez quelques semaines de répit avant votre prochaine affectation. Pourquoi ne pas vous reposer ?

— Merci, monseigneur. Je me disais que je pourrais peut-être descendre dans la forêt regarder tomber quelques arbres.

— Bon exercice. Bon exercice. La tête toujours au travail, hein ? »

Alors que sortait Lou-tsé, le père supérieur leva brièvement les yeux sur son adversaire.

« Brave homme, dit-il. À vous de jouer. »

L'adversaire étudia longuement et fixement l'échiquier.

Le père supérieur attendit de voir quelles stratégies tortueuses et à long terme s'élaboraient. Puis son adversaire tapota une pièce du jeu d'un doigt osseux.

« RAPPELEZ-MOI DONC, fit-il, COMMENT SE DÉPLACENT LES PIONS EN FORME DE CHEVAL. »



Frangin finit par mourir, et dans des circonstances singulières.

Il avait atteint un grand âge, détail en revanche nullement singulier au sein de l'Église. Comme il disait, il fallait trouver à s'occuper tous les jours.

Il se leva à l'aube et se rendit tranquillement à la fenêtre. Il aimait regarder le soleil se lever. On n'avait pas réussi à remplacer les portes du temple. Surtout que Tefervoir n'avait trouvé aucun moyen d'évacuer le monticule curieusement contrefait de métal fondu. On avait donc tout bonnement construit des marches par-dessus. Et au bout de deux ou trois ans, la population avait accepté la situation dans laquelle elle voyait comme un symbole. De quoi, elle ne savait pas trop, mais un symbole tout de même. Aucun doute là-dessus.

Le soleil se réfléchissait sur le dôme de cuivre de la bibliothèque. Frangin prit mentalement note de se renseigner sur les travaux de la nouvelle aile. Depuis quelque temps, les plaintes se multipliaient à propos des salles bondées.

On accourait de partout pour visiter la bibliothèque. C'était la bibliothèque non magique la plus importante du monde. On aurait dit que la moitié des philosophes d'Éphèse y logeaient désormais, outre les deux ou trois dont Omnia pouvait maintenant s'enorgueillir. Même des prêtres venaient y passer un moment afin de consulter la collection de livres religieux. Dont le nombre s'élevait à mille deux cent quatre-vingt-trois, chacun s'estimant le seul qu'on avait jamais besoin de lire.

C'était sympathique de les voir tous ensemble. Comme disait Honorbrachios, il y avait de quoi rigoler.

Ce fut pendant que Frangin prenait son petit-déjeuner que le sous-diacre chargé de lui lire ses rendez-vous de la journée et de s'assurer discrètement qu'il ne portait pas son caleçon par-dessus son pantalon lui adressa timidement ses félicitations.

« Mmm, fit Frangin dont le gruau coula de sa cuiller.

— Cent ans, dit le sous-diacre. Depuis votre traversée du désert, monsieur.

— Vraiment ? Je croyais que ça faisait... mm... cinquante ans. Sûrement pas plus de soixante, en tout cas, mon garçon.

— Euh... cent ans, monseigneur. Nous avons consulté les archives.

— Vraiment ? Cent ans ? Cent ans ? » Frangin reposa délicatement sa cuiller et fixa le mur blanc uni devant lui. Le sous-diacre se surprit à pivoter pour voir ce que regardait le cénobiarche, mais il n'y avait rien, seulement la blancheur du mur.

« Cent ans, médita Frangin. Mmm. Seigneur. J'avais oublié. » Il se mit à rire. « Moi, j'avais oublié ! Cent ans, hein ? Mais pour l'instant, on... »

Le sous-diacre se retourna vers lui.

« Cénobiarche ? »

Il s'approcha et le sang se retira de son visage.

« Monseigneur ? »

Il fit demi-tour et courut chercher de l'aide.

Le corps de Frangin bascula presque gracieusement et s'abattit sur la table. Son bol se renversa et du gruau s'égoutta par terre.

Puis Frangin se leva sans même un regard pour son cadavre.

« Hah. Je ne vous attendais pas », dit-il.

La Mort se décolla du mur contre lequel il s'appuyait.

« UNE CHANCE POUR VOUS.

— Mais il reste beaucoup à faire...

— OUI. COMME TOUJOURS. »

Frangin traversa le mur à la suite de la silhouette décharnée et, au lieu des cabinets qui se trouvaient de l'autre côté dans la topographie normale des lieux, découvrit...

... du sable noir.

La lumière tombait, brillante, cristalline, d'un ciel noir parsemé d'étoiles.

« Ah. Il y a donc bien un désert. Tout le monde y a droit ? demanda Frangin.

— ALLEZ SAVOIR.

— Et qu'est-ce qu'il y a au bout du désert ?

— LE JUGEMENT. »

Frangin réfléchit.

« À quel bout ? »

La Mort sourit et s'écarta.

Ce que Frangin avait pris pour un rocher était une silhouette assise sur le sable, repliée sur elle-même, qui s'étreignait les genoux.

Il la regarda, les yeux écarquillés.

« Vorbis ? » fit-il.

Il se tourna vers la Mort.

« Mais Vorbis est mort il y a cent ans !

— OUI. IL FALLAIT QU'IL MARCHE TOUT SEUL. SEUL AVEC LUI-MÊME. S'IL L'OSAIT.

— Il est resté là pendant cent ans ?

— PEUT-ÊTRE QUE NON. LE TEMPS S'ÉCOULE DIFFÉREMMENT, ICI. IL EST... PLUS PERSONNEL.

— Ah. Vous voulez dire qu'un siècle peut passer aussi vite que quelques secondes ?

— UN SIÈCLE PEUT PASSER AUSSI VITE QUE L'ÉTERNITÉ. »

Les yeux noirs sur fond noir fixaient d'un air implorant Frangin, qui tendit machinalement la main, sans réfléchir... puis hésita.

« C'ÉTAIT UN MEURTRIER, dit la Mort. ET UN GÉNÉRATEUR DE MEURTRIERS. UN TORTIONNAIRE. DÉNUÉ DE PASSION. CRUEL. SANS CŒUR. SANS PITIÉ.

— Oui, je sais. C'est Vorbis », dit Frangin. Vorbis transformait les gens. Parfois il les transformait en cadavres. Mais il les transformait toujours. C'était son titre de gloire.

Il soupira.

« Mais moi, je suis moi », fit-il.

Vorbis se mit debout, l'air incertain, et suivit Frangin dans le désert.

La Mort les regarda s'éloigner.

AINSI PREND FIN
« LES PETITS DIEUX »,
TREIZIÈME LIVRE DES
ANNALES DU DISQUE-MONDE